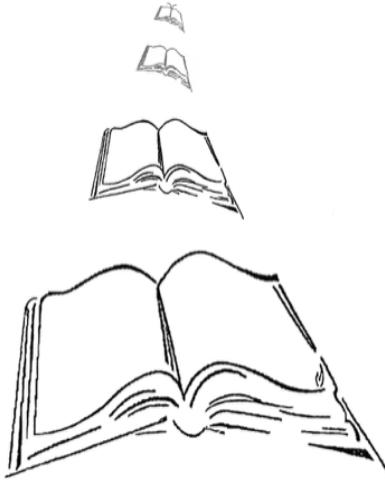


Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent

édité par Ekaterina VELMEZOVA



Cahiers de l'ILSL, N° 52, 2017

Unil

UNIL | Université de Lausanne

**Historiographie et épistémologie
des sciences du langage:
du passé vers le présent**

Cahiers de l'ILSL N° 52, 2017

L'édition de ce recueil a été rendue possible grâce à
l'aide financière de la Faculté des Lettres de l'Université
de Lausanne

Ont déjà paru dans cette série:

Cahiers de l'ILSL

- L'École de Prague: l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique:
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Le paradoxe du sujet: les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Un paradigme perdu: la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête: jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Histoire de la linguistique générale et slave:
«sciences» et «traditions» (2013, n° 37)
L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux
arènes publiques (2015, n° 42)
Le *malentendu* dans tous ses états (2016, n° 44)
Rozalija Šor (1894-1939) et son environnement académique
et culturel (2016, n° 47)

Les *Cahiers de l'ILSL* peuvent être commandés à l'adresse suivante:

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE

Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent

Centre de linguistique
et des sciences du langage

numéro édité par
Ekaterina VELMEZOVA

Illustration de couverture:
dessin d'E. Velmezova
«Liblikas» (2015)

Cahiers de l'ILSL, N° 52, 2017

The logo of the University of Lausanne (UNIL) is a stylized, cursive script of the word 'Unil' in a dark grey color.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL
(ISSN 1019-9446)
sont une publication
du Centre de Linguistique et des
Sciences du Langage
de l'Université de Lausanne (Suisse)

Linguistique et sciences du langage
Quartier UNIL-Chamberonne
Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Présentation

Ekaterina VELMEZOVA

Ce recueil continue la série des publications des actes des écoles doctorales en histoire et épistémologie des théories linguistiques, organisées une fois par an par la Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université de Lausanne. Dans le cadre de ce projet éditorial, trois recueils du périodique *Cahiers de l'ILSL* ont déjà vu le jour: *Discours sur les langues et rêves identitaires* (№ 26, 2009), *Langue(s). Langage(s). Histoire(s)* (№ 31, 2011) et *Histoire de la linguistique générale et slave: «sciences» et «traditions»* (№ 37, 2013). Tout comme dans le cas des recueils précédents, le contenu de ce volume est plus large que celui des écoles doctorales organisées par nos soins¹. Dans ce livre sont en effet également publiés les travaux de chercheurs qui collaborent avec notre groupe lausannois en travaillant sur la problématique de l'histoire et de l'épistémologie des sciences du langage et qui ont eu d'autres occasions pour présenter leurs recherches à Lausanne.

Dans ce recueil sont réunies les publications de chercheurs venant de Suisse, de France, de Belgique et d'Italie. À côté des contributions d'historiens des idées linguistiques qui sont déjà bien connus, ce volume contient les travaux de doctorants et de jeunes chercheurs, qui, pour certains, publient là leur première publication académique. Par rapport aux recueils précédents, on peut constater, dans ce livre, la présence d'articles écrits par plusieurs doctorants lausannois qui, avant de s'inscrire en thèse, avaient étudié à Lausanne et suivi les différents cours d'histoire et d'épistémologie des théories linguistiques assurés par la «partie slave» de la Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud. Les articles correspondants sont consacrés à l'histoire des théories linguistiques dans le «monde slave», plus particulièrement en Russie et en Ukraine. Ainsi, l'article de Daria Zalesskaya² (Université de Lausanne) est dédié à l'analyse des manuels de russe pour francophones édités entre 1945 et 1960; plus précisément, la chercheuse se concentre sur deux tendances

¹ Les programmes des écoles doctorales organisées depuis 2015 sont disponibles sur le site <https://www.unil.ch/slas/fr/home/menuinst/langues-slaves/option-linguistique/3e-cycle/ecole-doctorale.html>.

² Comme dans nos trois recueils précédents des actes des écoles doctorales en histoire des théories linguistiques, à quelques exceptions près (dues aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*), dans ce volume est adopté le système de translittération international ou «des slavistes» (cf. S. Aslanoff [Aslanov], *Manuel typographique du russe*. Paris: Institut d'études slaves, 1986, p. 38).

particulières: «celle d'insister sur l'utilisation de l'ancienne orthographe russe et celle de présenter la langue russe comme une langue "archaïque"», la première tendance étant manifestement liée avec la seconde. Une autre participante de ce recueil qui a étudié l'histoire de la linguistique à l'Université de Lausanne avant de s'inscrire en doctorat, Yuliya Mayilo, s'appuie sur ses connaissances de l'histoire des théories linguistiques pour analyser le discours d'une linguiste ukrainienne contemporaine et montrer que les idées de cette dernière sur la langue ukrainienne proviennent encore du «paradigme» romantique où un signe d'égalité était souvent mis entre les notions de langue et de nation. Le «monde linguistique slave» est également abordé dans l'article d'une autre ancienne étudiante lausannoise, Malika Jara-Bouimarine qui enseigne actuellement l'histoire des idées linguistiques et participe à l'organisation des écoles doctorales. M. Jara-Bouimarine publie dans ce recueil un texte sur le parcours historique de la notion de faux amis du traducteur, en s'arrêtant entre autres sur plusieurs tentatives d'étudier ce phénomène qui ont été faites par des linguistes en Russie. La «tradition slave»³ est aussi étudiée dans plusieurs autres contributions de ce volume, parfois en comparaison avec les théories linguistiques (et autres) développées dans d'autres pays. Jean-Paul Bronckart (Université de Genève) met en parallèle les théories de V.N. Vološinov et du célèbre linguiste suisse F. de Saussure pour discuter de la psychologie du développement (plus précisément, des thèses interactionnistes), tandis que Roger Comtet (Université de Toulouse Jean Jaurès) discute de la typologie linguistique élaborée par V.M. Žirmunskij en l'étudiant dans le contexte intellectuel général de son époque. Au centre de la contribution d'Ekaterina Velmezova (Université de Lausanne) se trouve la notion de reconstruction étudiée en lien avec les réflexions sur l'histoire de l'École sémiotique de Moscou-Tartu dont certains chercheurs ont subi l'influence manifeste d'A. Schleicher. Enfin, une autre chercheuse lausannoise, Elena Simonato, s'intéresse dans sa contribution aux recherches de plusieurs géolinguistes soviétiques consacrées au patois romand des colonies suisses de la mer Noire.

Or, la «tradition linguistique slave» n'est pas la seule à être abordée dans le recueil, le contenu du volume étant plus large – tout comme dans le cas des recueils «doctoraux» précédents. En ce qui concerne la partie contenant les écrits professoraux, Johannes Bronckhorst (Université de Lausanne) parle de la «linguistique indienne» pour y distinguer les «perspectives» aussi bien européennes qu'indiennes. Quant à l'article de Guy Jucquois (Université de Louvain – Académie royale du Belgique), y est abordée une question méthodologiquement beaucoup plus large que les discussions au sujet de telle ou telle «tradition linguistique», celle de l'appartenance de l'histoire de théories linguistiques à l'épistémologie de

³ Tout comme dans le recueil précédent, intitulé par ailleurs *Histoire de la linguistique générale et slave: «sciences» et «traditions»* (cf. plus précisément la «Présentation» du livre, p. 1), en utilisant ici le mot *tradition* entre guillemets, nous insistons sur le caractère non ontologique de la notion correspondante.

ces mêmes théories. Parmi les contributions des jeunes chercheurs qui s'intéressent aux autres «traditions» que le «monde slave», celle de Natalia Bichurina (Université de Bergame) est consacrée au discours sur les dénominations d'une langue romane (le *francoprovençal*, l'*arpitan* ou le *savoyard*), tandis que Marie Viain (Université Paris-III – CNRS) se concentre dans son article sur les traités de grammaire arabe médiévaux des X^{ème} – XIV^{ème} siècles. Enfin, dans l'annexe de ce livre est publié un compte rendu (rédigé par E. Velmezova) du livre du professeur lausannois Mortéza Mahmoudian, consacré à la problématique «langage et cerveau» et à son intérêt pour les historiens des idées linguistiques: comme dans le cas de l'article de Guy Jucquois, les problèmes généraux abordés dans cette monographie dépassent le cadre de telle ou telle «tradition» de recherche académique.

La diversité des sujets abordés dans les articles publiés dans ce volume permettrait difficilement de les réunir autour d'une thématique commune – à part, bien sûr, l'histoire des théories linguistiques. C'est pourquoi, en intitulant ce livre «Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent», nous aimerions insister sur la différence des méthodes utilisées par les auteurs des contributions du recueil: la plupart d'entre eux ont utilisé les méthodes aussi bien historiographiques qu'épistémologiques, en préférant les premières ou les secondes en fonction de la thématique ou de la problématique particulière de leurs recherches.

De plus, une partie du titre renvoie implicitement à l'utilité de penser l'histoire en étudiant la linguistique d'aujourd'hui. Ce lien est probablement présent de la façon la plus manifeste dans l'article de Y. Mayilo qui étudie le discours actuel sur l'ukrainien à travers le prisme du passé de la linguistique, mais il peut également être discerné dans d'autres contributions du recueil. Ainsi, J.-P. Bronckart ouvre son article en insistant sur le fait que son texte a «pour objectif de montrer que certaines œuvres fondatrices de linguistique fournissent des apports décisifs à une psychologie du développement en souffrance depuis quelques décennies». Dans la contribution de N. Bichurina il s'agit essentiellement de l'époque contemporaine, mais en même temps sont évoqués quelques discours «classiques» du passé, comme, entre autres, la polémique entre E. Renan et D.F. Strauss au sujet de la «distinction des langues», à la fin du XIX^{ème} siècle. M. Jara-Bouimarine compare les toutes premières tentatives de parler des «faux amis du traducteur» avec les approches de traductologues plus modernes. E. Velmezova propose une comparaison du passé linguistique plus ancien (A. Schleicher) avec le passé plus récent (une des composantes «linguistiques» de l'École sémiotique de Moscou-Tartu, qui reste toujours actuelle pour certains chercheurs russes). C'est ainsi que l'histoire des idées linguistiques reste dans la linguistique même.

Nos écoles doctorales en histoire et épistémologie des théories linguistiques continuent à être organisées de façon régulière. Espérons que les prochains recueils contenant les contributions de leurs participants verront bientôt le jour.

P.S. Je remercie Sébastien Moret, Malika Jara-Bouimarine et Emilie Wyss pour leur aide dans le travail sur ce recueil.

Théories linguistiques et psychologie du développement. F. de Saussure et V. Vološinov en appui aux thèses interactionnistes

Jean-Paul BRONCKART
Université de Genève

Résumé:

L'article vise à mettre en évidence les apports de certaines théories linguistiques à la revivification de la problématique des conditions d'émergence de la pensée humaine, et à celle des processus dynamisant le développement psychologique tout au long de la vie. À cet effet, l'auteur procède d'abord à un examen des caractéristiques épistémologiques et méthodologiques des quatre grands paradigmes des sciences humaines du XX^{ème} siècle (le behaviorisme, le constructivisme piagétien, le cognitivisme et l'interactionnisme social) avant d'énoncer les raisons qui le conduisent à adhérer fermement au paradigme interactionniste social, dont il a développé une version contemporaine qualifiée d'*interactionnisme socio-discursif* (ISD). Dans un deuxième temps est proposé un bref commentaire de l'histoire des théories linguistiques, avec l'évocation d'un premier type d'analyse de cette histoire, prenant comme critère la taille des unités sur lesquelles se centrent les différentes écoles, puis une proposition de reclassement des courants du XX^{ème} siècle fondé sur leur compatibilité, explicite ou implicite, avec les paradigmes évoqués plus haut. Dans un troisième temps est présentée la reformulation de la problématique du développement psychologique telle qu'elle émane du cadre de l'ISD. Dans un dernier temps, tout d'abord l'auteur convoque la théorie saussurienne du signe et montre en quoi cette approche fournit des clés qui faisaient défaut à une réelle compréhension des conditions et raisons de l'émergence d'une pensée humaine opératoire et potentiellement consciente; il montre ensuite que l'approche de la textualité ayant son fondement dans l'œuvre de V. Vološinov et développée aujourd'hui dans de nombreux courants, dont l'ISD, est génératrice de voies crédibles de clarification de la question des facteurs et processus du développement psychologique tout au long de la vie.

Mots-clés: behaviorisme, cognitivisme, constructivisme, développement psychologique, interactionnisme social, interactionnisme socio-discursif, F de Saussure, B. Spinoza, V. Vološinov, L. Vygotskij

Le présent article a pour objectif de montrer que certaines œuvres fondatrices de linguistique fournissent des apports décisifs à une psychologie du développement en souffrance depuis quelques décennies, et plus précisément que les thèmes développés par F. de Saussure et par V. Vološinov sont susceptibles de revivifier l'approche *interactionniste sociale* du développement psychologique humain.

Dans ce qui suit, nous procéderons d'abord à un examen des options épistémologiques ayant orienté la psychologie scientifique tout au long du XX^{ème} siècle, puis nous évoquerons quelques aspects de l'histoire des théories linguistiques. Nous proposerons ensuite une reformulation de la problématique du développement psychologique, dans le cadre de l'*interactionnisme socio-discursif (ISD)* que nous prônons; ce qui nous permettra de montrer d'abord en quoi la théorie saussurienne du signe fournit des clés pour la résolution du problème des conditions d'émergence de la pensée humaine, et de montrer ensuite que les approches de la textualité issues de l'œuvre de Vološinov et développées par l'*ISD* fournissent des voies de clarification de la question des facteurs et processus du développement psychologique.

1. LES OPTIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA PSYCHOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

On peut identifier dans le champ de la psychologie scientifique quatre conceptions majeures du développement: celles du behaviorisme, du constructivisme piagétien, du cognitivisme et de l'interactionnisme social. Pour caractériser ces différents paradigmes, nous évoquerons plus particulièrement les unités d'analyse qu'ils se donnent, la (ou les) démarche(s) interprétative(s) qu'ils appliquent à ces unités, et enfin le rapport qui s'y trouve posé entre développement et apprentissage.

1.1. LE BEHAVIORISME

Comme l'indique son appellation même, le behaviorisme se donne comme unités d'analyse les seuls *comportements* observables et il exclut de sa problématique les phénomènes mentaux en considérant que, ceux-ci n'étant pas observables, aucun accord ne peut être établi quant à leur statut et à leur existence même. Sur le plan de la démarche d'interprétation, ce courant propose, sur le modèle des sciences de la nature, de fournir une *explication causale* des comportements: la cause d'un comportement x est un phénomène y (stimulus ou renforcement) dont l'occurrence est nécessaire et suffisante pour la production de ce même x. Dans le cadre d'une version de ce courant incarnée par B. F. Skinner¹, le terme de *comportement* inclut les activités mentales et la démarche interprétative tient compte des effets

¹ Skinner 1974 [1979].

des stimulations verbales et sociales. Mais la conception du développement humain ne change cependant pas fondamentalement comme l'indiquent trois des thèses de l'auteur: (a) l'homme est un organisme dont l'équipement génétique est le produit des contingences de survie auxquelles l'espèce a été exposée au cours de l'évolution; (b) cet organisme devient un sujet psychologique lorsqu'il acquiert un répertoire propre de comportements, sous l'effet des renforcements auxquels il a été exposé au cours de son existence; (c) les institutions sociales, par le biais du langage, exercent un contrôle puissant sur les individus, et ces derniers y réagissent en tentant d'exercer un «contre-contrôle», qui est cependant rarement efficace.

L'élément central de cette approche est donc que tous les comportements d'un individu sont sous le contrôle des stimulations et des renforcements, physiques ou sociaux, du milieu. L'organisme est conçu comme un réceptacle vierge, sans véritable dynamisme propre, qui est ensuite façonné de manière cumulative et linéaire, sous l'effet du milieu. Dans cette optique, le développement se confond alors avec la *somme des apprentissages* réalisés par l'organisme.

1.2. LE CONSTRUCTIVISME DE J. PIAGET

L'unité d'analyse de la psychologie piagétienne est la *conduite*, désignant le comportement et les faits mentaux qui l'accompagnent, mais l'objectif central de cette approche est de mettre en évidence les processus de construction des connaissances sous-tendant ces conduites, processus dont les étapes majeures ont été synthétisées dans *La psychologie de l'intelligence*². Au stade sensori-moteur tout d'abord (de 0 à 2 ans), sous l'effet des processus d'assimilation et d'accommodation, les schèmes réflexes innés du bébé se transforment progressivement en un système de coordination des actions, ou en un système d'intelligence pratique, permettant une adaptation efficace au milieu, mais demeurant non accessible au sujet lui-même, c'est-à-dire non conscient. Ensuite, au début des stades opératoires (à partir de 5 ans), les propriétés de ce schématisme sensori-moteur sont intériorisées et réorganisées sous l'effet du mécanisme d'abstraction réfléchissante, qui transpose au plan représentatif les structures objectives de coordination des actions, les transformant par là même en structures opératoires, c'est-à-dire en structures de raisonnement de plus en plus logiques. Désormais le sujet n'opère plus seulement sur le monde, mais opère aussi sur les représentations qu'il s'en est construites, et le système cognitif pratique est ainsi devenu un véritable système de pensée. La démarche interprétative du constructivisme est l'*explication par construction de modèles*, qui consiste à formuler des hypothèses sur la structure de l'organisation mentale sous-tendant les comportements, puis à procéder à la validation de ces hypothèses.

² Piaget 1947.

Trois aspects des propositions piagétienne méritent d'être soulignés. (a) Le développement des connaissances s'effectue dans le seul cadre de l'interaction entre un individu solitaire et le monde en ce qu'il est physique (ou objectif); il repose en dernière instance sur les propriétés du système nerveux et les médiations sociales (ou socio-sémiotiques) n'y jouent aucun rôle déterminant. (b) Le développement est un processus continu de création de structures à caractère logico-mathématique, rendant compte de l'ensemble des aspects (affectifs, sociaux, langagiers) du fonctionnement comportemental. (c) En conséquence, chez J. Piaget, c'est le développement bio-logique qui explique ou rend possibles toutes les formes d'apprentissage, y compris les apprentissages scolaires; tout apprentissage dépend du stade de fonctionnement cognitif d'un sujet.

1.3. LE COGNITIVISME

Ce courant se donne pour objet essentiel l'*esprit humain*, conçu en tant que *système de traitement de l'information*. Dans la perspective développée notamment par D. Rumelhart et D. Norman³, les comportements observables ne sont que des *signaux* relevant du *monde représenté* et constituant la base empirique à partir de laquelle le chercheur effectue des inférences. Celles-ci consistent à élaborer des modèles rendant compte des caractéristiques structurales et fonctionnelles du *monde représentant*, qui est constitué d'un côté par l'état physique du cerveau, d'un autre par l'état des connaissances du sujet. Dans cette perspective, l'humain est donc une mécanique qui traduit les informations disponibles dans le monde en représentations mentales, qui stocke ces représentations, les organise et les transforme. Sur le plan interprétatif, le cognitivisme prolonge la démarche piagétienne d'*explication par construction de modèles*, eu égard à laquelle il présente cependant deux différences essentielles. Alors que la démarche piagétienne invoque comme cause ultime du développement des connaissances les lois *fonctionnelles* de la vie organique, le cognitivisme postule un *innéisme de structure*: les différents modules dévolus au traitement de l'information seraient préprogrammés et reposeraient sur l'équipement biologique de l'espèce. S'agissant enfin de la forme d'organisation des représentations mentales, ce courant postule que le langage de l'esprit serait organisé comme le langage humain, celui-ci étant saisi, comme le reconnaît benoîtement J.-P. Desclés, en tant que «système symbolique séparé de son environnement socioculturel et anthropologique»⁴.

En raison du double postulat fixiste sur lequel il repose (préexistence d'informations dans le monde et innéité des structures de l'esprit), le cognitivisme peut certes invoquer les *compétences* mentales dont disposerait chaque sujet, mais il se révèle en réalité inapte à poser et la problématique du développement, et *a fortiori* celle de l'apprentissage.

³ Rumelhart, Norman 1988.

⁴ Desclés 1980, p. 82.

1.4. L'INTERACTIONNISME SOCIAL

Le paradigme de l'interactionnisme social a principalement été élaboré dans l'œuvre de L. Vygotskij, qui est orientée par le monisme spinozien et par les thèses philosophiques de K. Marx et F. Engels. Sur la base de ces deux approches, le programme de Vygotskij a été de démontrer comment le social se mue en idéal, et comment ensuite l'idéal interagit avec le corporel, mais l'auteur n'a cependant formulé qu'une ébauche de démonstration de ces thèses dans *Pensée et langage*⁵ dans le cadre de son analyse des deux racines du développement. Selon cette dernière, en une première étape de l'ontogenèse coexisteraient deux racines disjointes: le «stade pré-verbal de l'intelligence» dont témoignent les capacités des enfants de moins de 15 mois à résoudre, sans recourir au langage, divers problèmes cognitifs (notamment la distinction des moyens et des fins), et le «stade pré-intellectuel du langage» dont témoigne le développement de formes successives d'interaction avec les partenaires sociaux régulées par les productions vocales. En une seconde étape, le langage émergerait de la fusion de ces deux racines et se développerait ensuite selon deux axes distincts: les productions verbales de l'enfant rempliraient d'abord une fonction sociale d'interaction avec l'entourage puis s'intérioriseraient et rempliraient une fonction individuelle de planification et de contrôle des actions propres. Ce langage intériorisé deviendrait alors l'organisateur fondamental du fonctionnement psychologique de l'enfant. Dans cette perspective, l'unité d'analyse est l'*action médiatisée par le langage*, ce qui correspond à la notion d'action sensée proposée dans un autre contexte par Habermas⁶: une séquence organisée d'événements imputables à un agent auquel peuvent être attribués des motifs (représentations rétroactives des raisons d'agir) et des intentions (représentations proactives de l'effet de l'action). Le principe explicatif de cette unité est l'*activité collective*, c'est-à-dire le flux continu d'actions auxquelles participent et collaborent plusieurs agents, dans le cadre d'une ou plusieurs formations sociales; activité collective par ailleurs en permanence soumise aux évaluations verbales, à un travail d'entente et de négociation ayant trait à la vérité et à l'efficacité des actions, à leur conformité sociale, et à leur authenticité subjective.

Pour Vygotskij, l'action sensée humaine est le produit de l'intériorisation des propriétés de l'activité collective, telle que celle-ci est évaluée dans le langage, et le développement des actions sensées est le résultat des médiations sociales intervenant entre ces actions et les activités collectives; dans cette perspective, de manière inverse à ce que proposait Piaget, *c'est l'apprentissage (social) qui cause le développement*. Enfin, pour des raisons techniques que nous ne pourrions développer ici, les médiations sociales génératrices de développement ne peuvent être interprétées en termes de causes ou de modèles; selon la formule de G.H. von

⁵ Vygotski 1934 [1997].

⁶ Habermas 1987.

Wright⁷, elles ne peuvent faire l'objet que d'une *interprétation compréhensive*.

1.5. UNE PRISE DE POSITION

Le postulat philosophique sur lequel reposent de fait le cognitivisme et le constructivisme est, explicitement pour le premier, implicitement pour le second, le dualisme cartésien: la distinction radicale entre d'un côté le monde de la matière et des objets inscrits dans l'espace, et d'un autre le monde de l'esprit, des pensées immatérielles qui constitueraient une propriété *sui generis* du cerveau humain. Si le cognitivisme renvoie ainsi aux formes les plus primitives de ce courant de pensée, Piaget lui, a au moins intégré E. Kant et son analyse critique des conditions de construction de la raison humaine. Mais dans les deux conceptions, aucune place n'est accordée au social et au sémiotique: les constructions historiques humaines n'interviennent ni à titre de fondements de la pensée, ni à titre de facteur de développement de l'enfant; ce dernier est censé se développer sans les interventions des adultes, et à l'abri de toutes les formes de médiations socioculturelles.

La critique que nous adressons au cognitivisme est radicale pour ce qui concerne ses fondements épistémologiques et pour l'avenir qu'elle prétend tracer à la psychologie. Mais les multiples données empiriques recueillies dans ce cadre doivent néanmoins être prises en considération, pour être réintégrées à une conception du développement épistémologiquement crédible, ce qui implique notamment l'abandon de l'inutile postulat d'innéité des structures mentales. Cette conception ne peut être celle du constructivisme piagétien, quelle que soit par ailleurs son indiscutable richesse. Le behaviorisme, quant à lui s'articule à un questionnement plus acceptable, en ce qu'il tente d'inscrire la psychologie dans les sciences de la nature. Mais le déficit social de ce courant reste trop important, en ce que les comportements qu'il recommande d'enrichir relèvent des normes d'une société réifiée, et en ce que l'apprenant y est conçu sur le modèle de la *tabula rasa*, ce qui interdit la prise en compte de ses capacités et de ses stratégies propres, tant sur le plan cognitif que socioaffectif.

Il ne reste dès lors que le recours à l'interactionnisme social, en raison de la justesse de son questionnement épistémologique et en raison de l'accent qu'il porte sur la problématique des apprentissages d'autre part (ces deux aspects étant profondément liés). Pour être plus explicite, si cette option nous paraît la plus adaptée, c'est d'abord parce qu'elle est délibérément centrée sur l'analyse du développement humain dans son cadre social, et notamment dans le cadre scolaire. C'est ensuite parce qu'elle pose que ce sont les interventions humaines, les activités collectives médiatisées par le langage et les significations socioculturelles qui en émanent, qui orientent l'ensemble des apprentissages. C'est encore parce qu'elle reconnaît

⁷ Wright 1971.

que ces apprentissages sont les ingrédients constitutifs du développement lui-même, et qu'en conséquence, étant donné la diversité et la complexité des interventions sociales, ce développement s'opère, pour chaque apprenant, à des rythmes différents et selon des modalités spécifiques.

2. ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DES THÉORIES LINGUISTIQUES

Une première manière commode de présenter l'histoire des théories linguistiques est de disposer lesdites théories dans l'ordre de leur apparition, et une autre manière, tout aussi conventionnelle, est d'organiser cette présentation sur le critère de la nature et de la taille des unités d'analyse majeures prises en considération.

C'est ce second procédé que nous avons adopté dans notre ouvrage *Théories du langage*⁸, ce qui nous avait conduit, après une présentation des approches issues de la psychologie (en l'occurrence celles de Skinner, de Piaget et de Vygotskij), à présenter un bilan des principales théories linguistiques du XX^{ème} siècle organisé en fonction de la taille des unités d'analyse sur lesquelles ces théories étaient particulièrement centrées. Dans un premier groupe, nous avons rassemblé les théories proposant un examen approfondi des unités de la taille du signe, en mettant en perspective les approches proprement sémiologiques illustrées par l'œuvre de Saussure, et les approches d'ordre psychologique et / ou socioculturel illustrées par les œuvres d'E. Sapir⁹ et de divers auteurs anglo-saxons. Dans un deuxième groupe, nous avons rassemblé les théories centrées sur un renouvellement des modalités d'analyse syntaxique des phrases, en y distinguant: (a) les approches structuralo-fonctionnalistes européennes ayant émergé dans le cadre du Cercle de Prague et qui avaient été développées notamment par L. Hjelmslev, A. Martinet ou L. Tesnière; (b) les approches du structuralisme américain issu de l'œuvre fondatrice de L. Bloomfield¹⁰ et développé dans une direction soit plutôt gnoséologique¹¹, soit plutôt praxéologique¹²; (c) l'approche de la grammaire générative et des courants qui s'en sont inspirés. Dans un troisième groupe, nous avons rassemblé les théories de l'énonciation et de l'interaction en tant qu'ébauches des approches textuelles / discursives¹³, avec un accent particulier sur les approches d'É. Benveniste et d'A. Culioli.

Un tel mode de présentation n'est pas en soi inintéressant dans la mesure où l'on peut attester d'une certaine correspondance entre la crois-

⁸ Bronckart 1977.

⁹ Sapir 1966.

¹⁰ Bloomfield 1930 [1970].

¹¹ Harris 1951.

¹² Pike 1971.

¹³ La version initiale de notre ouvrage avait été rédigée en 1972-1973, bien avant la redécouverte des œuvres de M. Bakhtine et V. Vološinov, et bien avant la floraison des théories contemporaines des textes / discours.

sance de la linguistique et la croissance des unités prises en considération par les courants de cette discipline. Mais cette correspondance n'est toutefois que partielle, dans la mesure où l'on peut trouver de nombreux précurseurs «dérangeants», comme W. von Humboldt et A. Schleicher, auteurs de remarquables approches de la syntaxe phrastique et des processus énonciatifs, ou L. Jakubinskij¹⁴ fondateur d'une approche très moderne des interactions dialogiques.

Le regard sur l'histoire des théories linguistiques que nous privilégions actuellement serait centré sur les positions épistémologiques, explicites ou implicites, qui orientent les divers courants, s'agissant du statut et du rôle des conduites verbales dans l'organisation et le fonctionnement d'ensemble des organismes humains. En ce domaine, il nous semble que l'on peut brosser le tableau qui suit, qui mériterait cependant d'être validé par une étude historique et philosophique plus systématique que celle que nous avons pu entreprendre.

(a) Les démarches du *structuralisme initial* (de L. Bloomfield à K.L. Pike, A. Martinet et L. Tesnière) témoignent de fait d'une large adhésion aux principes généraux du *behaviorisme*, en ce qu'ils conçoivent le langage comme un *comportement verbal* obéissant aux mêmes règles de fonctionnement que les autres types de comportements, et en ce qu'ils considèrent que ce langage se développe en un processus d'accumulation d'apprentissages validés par les renforcements. Par ailleurs, même s'ils revendiquent une complémentarité avec la démarche chomskyenne, les approches de pragmatique référentielle¹⁵ relèvent de fait du behaviorisme de type skinnérien.

(b) Le courant de *grammaire générative et transformationnelle* s'inscrit très explicitement dans une approche cognitive se caractérisant par la radicalité de son innéisme. Dans cette perspective, on postule l'existence d'une faculté de langage universelle, eu égard à laquelle les langues naturelles sont de fait traitées comme des avatars peu compréhensibles, et l'acquisition de ce langage est censé s'effectuer au gré du développement biologique, sans influence particulière du milieu ou de l'éducation / formation.

(c) Les théories de Benveniste s'inspirent de fait d'une *psychologie spiritualiste*¹⁶ n'ayant plus guère d'ancrage académique, et les courants anglosaxons d'analyse conversationnelle déclarent de fait adhérer à l'*ethnométhodologie*, paradigme de sociologie remontante à nos yeux éminemment problématique et que nous n'avons pas, pour cette raison, évoqué dans notre examen (sous 1, *supra*) des grands paradigmes des sciences humaines.

¹⁴ Cf. Ivanova 2012.

¹⁵ Sperber, Wilson 1989.

¹⁶ Benveniste 1966.

(d) Enfin, les approches de Culioli¹⁷, que nous ne pourrions commenter ici, et celles de Saussure et de Vološinov, sont largement compatibles avec le paradigme *interactionniste social*, pour des raisons que nous développerons ci-dessous sous les points 4 et 5.

Mais avant de mettre en évidence les parentés et apports respectifs entre les œuvres de ces deux auteurs et ce paradigme, il convient de préciser la manière dont nous reformulons aujourd'hui la problématique du développement humain, dans la perspective de ce prolongement de l'interactionnisme social qu'est l'*interactionnisme socio-discursif*.

3. LA PROBLÉMATIQUE DU DÉVELOPPEMENT DANS LA PERSPECTIVE DE L'INTERACTIONNISME SOCIO-DISCURSIF

3.1. UN ANCRAGE ÉPISTÉMOLOGIQUE SPINOZIEN

L'interactionnisme socio-discursif s'adosse aux thèses relatives au statut de l'humain défendues par Marx et Engels¹⁸, qui s'inspirent de fait¹⁹ du positionnement développé dans l'œuvre de B. Spinoza²⁰, en particulier des principes du monisme matérialiste, du parallélisme psychophysiologique et des rapports ontologie / gnoséologie.

Le principe du monisme est de considérer qu'il n'existe qu'une seule sorte de réalité, la Nature, qui est soumise aux règles d'un déterminisme universel cohérent et parfait, parce que celui-ci ne serait, selon Spinoza, que la manifestation d'une activité d'ordre divin, illimitée et parfaite (*Deus sive Natura*). Cette Nature ou «matière» est dotée de multiples attributs, dont deux seulement sont accessibles aux capacités humaines d'entendement, à savoir d'un côté les attributs inscrits dans l'espace et ce faisant directement perceptibles (phénomènes «physiques») et d'un autre les attributs processuels, qui ne sont perçus qu'indirectement, par leurs effets (phénomènes «psychiques»). La matière est en outre perpétuellement active, cette dynamique générant des formes successives de complexité croissante, dont les humains qui, dans cette perspective, doivent être considérés comme des «produits contingents» de l'activité de la matière. Le principe du parallélisme psychophysiologique peut être reformulé comme suit: au sein de la matière unique, à chacun de ses niveaux d'organisation, qu'il s'agisse des choses inertes, des organismes vivants ou des hommes, *les attributs «physiques» et «psychiques» coexistent et fonctionnent en parallèle*. Ce qui implique que des équivalents de ce que les humains ap-

¹⁷ Culioli 1990.

¹⁸ Marx, Engels 1846 [1972].

¹⁹ Si Marx ne cite guère Spinoza dans son œuvre écrite, il s'en est néanmoins fortement inspiré, comme en attestent ses cahiers de notes tardivement découverts et commentés notamment par M. Rubel (Rubel 1977).

²⁰ Spinoza 1677 [1954].

préhendent en eux comme des dimensions psychiques existent dans toutes les formes que peut prendre la matière, et qu'en conséquence aux dimensions «physiques» que l'on peut percevoir dans les objets inertes et dans les organismes non humains sont nécessairement associées des dimensions «psychiques» qui, bien que non observables, sont tout aussi matérielles que les précédentes. Le troisième principe a trait aux deux angles de saisie possibles des phénomènes humains. Sous l'angle *ontologique*, les humains constituent des produits de l'activité universelle, et à ce titre ils disposent des deux attributs de la matière, à savoir de capacités mentales et de capacités comportementales fonctionnant en parallèle. Ces capacités leur permettent de tenter de ressaisir certains aspects de l'univers dont ils sont issus, c'est-à-dire de se construire des *espaces gnoséologiques* constitués de connaissances relatives à ce même univers.

Conformément à ces principes spinoziens, les conduites humaines doivent être conçues à la fois comme des échelons évolutifs dans les formes d'organisation du vivant, et comme témoignant de notables spécificités. La problématique qui en découle pour une psychologie interactionniste est alors celle de l'ampleur, du statut et des causes de ces spécificités humaines, et il convient pour l'aborder de recenser d'abord les registres dans lesquels semble se manifester particulièrement cette originalité. Le premier registre est celui de la diversité et de la complexité des activités collectives humaines, dont la gestion et l'organisation ont requis l'élaboration d'un mécanisme d'«entente» entre les individus susceptibles de s'y engager; mécanisme qui est bien évidemment celui du langage verbal, second registre de spécificité dont on soulignera qu'il ne se manifeste empiriquement que par l'usage de multiples langues naturelles. Le troisième registre a trait enfin aux dimensions psychiques: les humains témoignent à l'évidence de capacités de pensée individuelle, mais ils construisent en outre des systèmes collectifs de connaissance, qu'ils codifient et conservent en exploitant les ressources langagières.

3.2. LE SCHÉMA DÉVELOPPEMENTAL DE L. VYGOTSKIJ

Vygotskij avait comme objectif fondamental de proposer une analyse de l'ontogenèse humaine qui soit compatible avec les principes spinoziens qui viennent d'être évoqués, ce qui s'est traduit par une prise de position générale, opposant à la continuité du même (ou continuité réversible) de Piaget une conception *articulant la continuité et la rupture*. Pour l'auteur, il s'agissait à la fois de montrer que les processus psychiques et comportementaux humains s'inscrivent dans la continuité de processus analogues attestables à d'autres niveaux du vivant, et de montrer en quoi l'histoire des praxis humaines a généré un mode de fonctionnement psychologique radicalement nouveau, qui déploie ses effets sous une modalité que nous qualifierions de *parallélisme second*: un développement de mondes d'œuvre et de culture intimement corrélé à un développement des capacités de pensée consciente. Pour le dire autrement, selon Vygotskij, la condition pour pen-

ser convenablement la continuité était de comprendre en quoi consiste vraiment la rupture humaine.

Sur cette base, Vygotskij a élaboré un schéma développemental qui se caractérise par un *détour dialectique*, et que l'on peut résumer en cinq points:

- (a) le jeune humain est doté d'un *équipement biocomportemental et psychique initial* qui, tout en procédant de l'évolution continue des espèces, le dote de potentialités nouvelles;
- (b) dès sa naissance, ce jeune humain est plongé dans un monde de *pré-construits sociohistoriques*: des formes d'activités collectives, des œuvres et des faits culturels, des productions sémiotiques relevant d'une ou plusieurs langue(s) naturelle(s) donnée(s), etc.;
- (c) dès sa naissance également, l'environnement humain entreprend des *démarches délibérées de formation*, qui visent à intégrer le jeune humain dans ces réseaux de préconstruits, ou qui guident son appropriation de ces derniers;
- (d) dans le cadre de ce *processus d'appropriation*, l'enfant intériorise des propriétés de l'activité collective ainsi que des signes et des structures langagières qui la médiatisent;
- (e) cette *intériorisation* des structures et significations sociales transforme radicalement le psychisme hérité et donne naissance aux capacités de pensée consciente.

Dans cette perspective, c'est donc l'intégration d'éléments sémiotiques et sociaux qui est constitutive de la pensée, ce qui signifie que la noèse, ou le fonctionnement proprement cognitif, plutôt que de précéder et conditionner la sémiologie, constitue au contraire un résultat de l'intégration de cette dernière au psychisme hérité. Et comme les signes du langage intériorisés sont *pétris de valeurs sociohistoriques*, la pensée qui se constitue chez l'enfant est elle-même, dans ses ingrédients de base, fondamentalement sociohistorique; selon la célèbre formule de l'auteur, sous l'effet de l'intériorisation des signes, «le type même de développement se modifie, passant du biologique au sociohistorique»²¹.

3.3. QUESTIONS OUVERTES

Quand bien même on adhère au positionnement vygotkien – c'est notre cas –, il faut reconnaître que le schéma développemental proposé par cet auteur était essentiellement programmatique, ou encore n'était assorti d'aucune démonstration technique du rôle que jouerait le langage verbal dans l'émergence et le développement des capacités psychiques spécifiquement humaines.

D'un côté, les autres animaux sont à l'évidence dotés de capacités de représentation, dont il a été démontré qu'elles se manifestaient par des activités cognitives complexes (évocation, catégorisation, généralisation,

²¹ Vygotski 1934 [1997, p. 187].

etc.) impliquant la mobilisation des fonctions psychiques d'association, d'assimilation et d'accommodation. Mais en dépit de leur efficacité adaptative et de leur relative complexité, les entités représentatives des animaux demeurent cependant précaires (elles s'éteignent lorsque cessent les renforcements adéquats) et en essence idiosyncrasiques (elles n'ont aucune voie de partage social). La première question qui se pose dès lors est de savoir comment ce type de psychisme hérité de l'évolution a pu se transformer, chez les humains, en des unités représentatives permanentes, auto-accessibles et susceptibles de s'organiser en système d'opérations de pensée; comment, en d'autres termes, émerge une pensée structurée, stabilisée et potentiellement consciente?

D'un autre côté, même si la restructuration du psychisme est bien causée par l'émergence du langage, il n'en demeure pas moins que les processus interactifs élémentaires (de l'assimilation à la généralisation) continuent d'exister en tant que tels et sont mis en œuvre dans les multiples formes d'interaction et d'apprentissage ne mobilisant pas la pensée consciente. En outre, si l'intériorisation des signes a comme conséquence nécessaire que les unités et structures de la pensée initiale sont marquées par les propriétés particulières de la langue naturelle en usage, la suite du développement consiste néanmoins en l'élaboration de formes de structuration des connaissances qui, comme l'œuvre de Piaget l'a démontré, tendent à la généralité et à l'universalité. La seconde question qui se pose dès lors est de savoir par quels mécanismes la pensée humaine s'abstrait partiellement de ces contraintes sémiotiques initiales et présente à l'état adulte, à la fois des dimensions socio-sémiotico-culturelles spécifiques, et des dimensions générales, en l'occurrence des formes de savoirs dépouillées des déterminismes circonstanciels de leur genèse et visant à fournir une image unifiée de l'univers en ce qu'il est unique.

4. COMMENT ÉMERGE LA PENSÉE HUMAINE? LES AP- PORTS DÉCISIFS DE F. DE SAUSSURE

Saussure a proposé une analyse du statut des signes, dont la profondeur a été longtemps sous-estimée en raison des conditions d'élaboration du *Cours de linguistique générale*, mais que l'on peut aujourd'hui reconstituer sur la base des notes de l'auteur ou de ses élèves²² et des analyses qui en ont été proposées²³.

Sur la base d'études portant sur les transformations qui affectent les mots d'un idiome au cours de leur transmission historique et / ou de leur diffusion géographique, Saussure a d'abord montré que, sur chacune des deux faces des signes, la dimension pertinente n'est pas d'ordre matériel mais d'ordre psychique: ce sont des représentations de sons d'un côté et des représentations d'entités mondaines quelconques d'un autre qui sont

²² Constantin 2005; Saussure 2002; 2011.

²³ Bronckart 2003; Bronckart, Bulea, Bota (éds.), 2010; Bulea 2005.

constitutives des signes. Il a montré ensuite que ces deux sortes de représentations ne s'élaborent que sous l'effet de leur «accouplement»; une représentation sonore ne devient un *signifiant* délimité qu'en s'associant à une représentation mondaine, elle aussi circonscrite, qui devient son *signifié*. Il a montré encore que la valeur d'un signifié est relative (ou *négative*), en ce qu'elle dépend du nombre et de la configuration des signifiants qui, dans la langue naturelle utilisée, sont susceptibles d'évoquer le domaine référentiel concerné; la valeur sémantique du mot *vilain*, par exemple, dépend de la place qu'occupe ce mot dans le paradigme des adjectifs du français ayant trait à l'évaluation de la beauté / laideur. Il a montré enfin que les accouplements de représentations constitutifs des signes s'effectuent dans le cadre des échanges verbaux pratiques d'une communauté, et donc au gré d'un usage associatif généralement inconscient. Et cette approche lui a permis de mettre en évidence cinq traits définitoires des signes.

(a) Les signes sont *immotivés*, ce qui signifie que le choix de la configuration sonore dévolue à la désignation d'une entité référentielle ne découle nullement d'une décision fondée par exemple sur les propriétés objectives de cette entité, mais procède d'une attribution aléatoire, comme en atteste la diversité du lexique des langues naturelles.

(b) Les signes sont *discrets*: les représentations sonores constitutives des signifiants sont des entités délimitées qui se succèdent dans la linéarité des textes, et les signifiés qui y correspondent sont des unités représentatives symétriquement délimitées et découpées dans le flux de l'activité mentale.

(c) Les signes sont *radicalement arbitraires*, en ce sens que les paradigmes de termes susceptibles de renvoyer à un même domaine référentiel ont des compositions et structurations qui varient selon les langues naturelles (par exemple, pour le même domaine référentiel, le français dispose du seul terme *herbe*, alors que plusieurs langues amérindiennes disposent d'une dizaine de termes différents). Ceci a comme conséquence que les découpages des représentations mondaines constitutives des signifiés peuvent s'effectuer de manière non congruente d'une langue à l'autre, ce qui génère et explique les classiques problèmes de traduction (*traduttore-traditore*).

(d) Les signes sont des entités *dédoublées*; dans la mesure où ils se constituent dans les échanges pratiques, ils se présentent, selon les termes de Sapir, comme des «enveloppes sociales» qui rassemblent et délimitent des représentations idiosyncrasiques, ou encore comme des représentations collectives fédérant des ensembles de représentations individuelles.

(e) Les signes sont *en essence sociaux* dans la mesure où, ne témoignant d'aucune dépendance à l'égard des domaines référentiels (cf. plus haut, sur le caractère immotivé des signes), ils sont totalement investis des seules valeurs qui se font et se défont dans le cours des échanges interindividuels. Et cette dimension sociale demeure inexorablement au cœur des signes, que ceux-ci soient mis en œuvre par des individus singuliers ou par des instances collectives.

Pour en revenir à la première question énoncée sous 3.3, on peut démontrer que c'est en raison des propriétés qui viennent d'être mises en

évidence que les signes, une fois intériorisés, sont à l'origine de l'émergence des processus et structures de la pensée humaine. Tout d'abord, les signes étant immotivés, leur intériorisation aboutit à la constitution d'entités psychiques qui ne sont plus dépendantes des conditions de renforcement du milieu, mais qui sont autonomes et potentiellement stables. Ensuite, le signifiant du signe étant constitué d'une image acoustique délimitée, le signifié qui y correspond se présente lui-même comme une entité mentale circonscrite qui fédère en une unité stable un ensemble d'images référentielles à caractère jusque-là idiosyncrasique. L'émergence de telles unités constitue alors la condition *sine qua non* du déploiement des opérations de pensée (les processus de classement, de sériation, de conservation, etc. requièrent en effet l'existence de termes stables auxquels s'appliquer). Enfin, les signes étant constitués d'enveloppes sociales qui fédèrent des ensembles d'images individuelles et dont la face sonore est perceptible et traitable, c'est cette accessibilité d'entités à pouvoir dédoublant qui rend possible le retour de la pensée sur elle-même, ou encore la capacité de conscience, comme propriété ultime du psychisme humain.

En prolongeant cette analyse, on peut soutenir que l'émergence des signes verbaux constitue le lieu de transition, ou de *continuité / rupture*, entre monde animal et monde humain. D'un côté en effet, les processus mobilisés dans leur confection (association, assimilation, etc.) sont des *processus élémentaires* communs à l'humain et aux autres animaux, et la construction des signes n'implique donc que des processus hérités, en tant qu'éléments de la *continuité* évoquée. Mais d'un autre côté ces processus hérités s'appliquent désormais à des objets interactifs (à des mises en rapport, pratiques et conventionnelles, d'entités sonores et d'entités référentielles), alors que dans le monde animal ils s'appliquaient exclusivement à des entités d'ordre physique. Et c'est ce changement de statut des objets auxquels s'appliquent les processus élémentaires qui est constitutif de la *rupture* humaine: les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des *crystallisations psychiques d'unités d'échange social*, et de se trouver ce faisant porteurs de représentations qui sont toujours de l'ordre des significations partagées et / ou partageables.

5. LE DÉVELOPPEMENT DES CAPACITÉS PSYCHOLOGIQUES: LES APPORTS DE V. VOLOŠINOV ET DE L'ISD

5.1. L'HÉRITAGE DE V. VOLOŠINOV

«Le tourbillon des signes [...] est le résultat incessant de *l'action sociale*, imposé hors de tout choix», notait Saussure²⁴. Ce thème de l'interdépendance entre activité sociale et activité langagière a particulièrement été développé par Vološinov, dans ses analyses des conditions de fonction-

²⁴ Saussure 1916 [1974, p. 35].

nement des discours (littéraires tout autant que quotidiens). Cet auteur a relevé d'abord que la plupart des discours ne peuvent être compris que lorsque sont connues les propriétés du *contexte de communication*, et il a souligné que ce contexte ne constitue nullement une force qui exercerait un effet mécanique sur la teneur des énoncés mais que le contexte et l'énoncé sont dans un rapport de co-construction²⁵. Dans cette perspective, l'interprétation des textes concrets exige une mise en rapport des formes linguistiques observables avec les éléments du contexte, et c'est sur cette base que Vološinov a explicité le programme méthodologique qui a orienté la plupart des courants des sciences du texte: analyser d'abord les *activités d'interaction verbale* dans leur cadre social concret; analyser ensuite les *genres discursifs / textuels* mobilisés dans ces interactions; procéder enfin à l'examen des *propriétés linguistiques formelles* de chacun des genres²⁶. Vološinov est ainsi le créateur de l'acception moderne de la notion de genre textuel, s'étendant à l'ensemble des «grandes masses verbales» dans leur rapport au contexte et aux activités sociales. Cette notion est longuement présentée et exploitée dans *Marxisme et philosophie du langage*, et clairement définie dans *La structure de l'énoncé*:

«[...] l'énoncé, considéré comme une unité de communication et totalement sémantique, se constitue et s'accomplit précisément dans une interaction verbale déterminée et engendrée par un certain rapport de communication sociale. Ainsi, **chacun des types de communication sociale [...] organise, construit et achève, de façon spécifique, la forme grammaticale et stylistique de l'énoncé ainsi que la structure du type dont il relève: nous la désignerons désormais sous le terme de genre**»²⁷.

5.2. STATUT ET ORGANISATION DES CONDUITES VERBALES SELON L'ISD

En nous inspirant conjointement des approches de Vygotskij et de Vološinov, nous avons développé, dans le cadre de l'ISD, une conception des conduites verbales dont nous résumerons ci-dessous les traits principaux²⁸.

Nous posons tout d'abord que les conduites verbales sont matérialisées par des *textes*, à savoir des unités linguistiques de rang supérieur, consistant en segments de production verbale (orale ou écrite) correspondant à une intervention communicative délimitée. Cette intervention s'effectue dans un contexte définissable par deux ensembles de facteurs: d'un côté des paramètres de la situation matérielle d'énonciation, à savoir l'émetteur, le récepteur et l'espace-temps de la production ou réception verbale; d'un autre côté les paramètres de l'échange social engagé, qui ont

²⁵ Vološinov 1926 [1981, pp. 190-191].

²⁶ Vološinov 1929 [2010, p. 321].

²⁷ Vološinov 1930 [1981, pp. 289-290].

²⁸ Pour plus de détails, cf. Bronckart 1997; 2008.

trait aux rôles sociaux endossés par les intervenants, ainsi qu'à la visée de cette même production. Mais la situation d'intervention est constituée aussi de l'*architexte* d'une communauté verbale, notion désignant l'existence, dans cette communauté, d'un ensemble de modèles de structuration textuelle énonçant des critères de taille, de style, de mode de planification, etc., qui gouvernent la production ou la reconnaissance de ces entités aujourd'hui qualifiées de *genres de texte*. En fonction de ce qui précède, le processus de production textuelle peut être décrit comme suit:

(a) L'individu ayant à produire un texte se trouve dans une situation d'action langagière qui est constituée, outre de ses représentations du contenu thématique à verbaliser, des dimensions matérielles et sociales du contexte de production.

(b) Ce même individu dispose aussi d'une connaissance de l'*architexte* de sa communauté verbale, donc des modèles de genres qui y sont disponibles, avec leur indexation fonctionnelle (chaque genre étant réputé adapté à telle activité ou à tel mode d'échange).

(c) Sur cette base, il va *adopter* le modèle de genre qui lui paraît pertinent eu égard aux propriétés globales de sa situation d'action et il va *adapter* ce modèle aux propriétés particulières de cette même situation; il produira de la sorte un nouveau texte qui portera, à la fois, les traces du genre choisi et celles du processus d'adaptation aux particularités de la situation.

Dans ce contexte, la confection de tout texte implique la mise en œuvre de divers mécanismes enchevêtrés, comportant eux-mêmes des ensembles d'opérations diverses, parfois facultatives et / ou en concurrence, dont nous avons proposé un modèle organisé en trois niveaux. Le premier niveau est celui de l'*infrastructure du texte* qui a deux composants: la planification des thèmes verbalisés dans le texte et l'articulation des *types de discours*, en tant que formes particulières d'organisation énonciative traduites par des configurations stables d'entités linguistiques. Le deuxième niveau rassemble les opérations de textualisation, qui ont trait à la gestion de la progression du contenu (la connexion et la cohésion nominale en particulier). Le troisième niveau concerne les opérations de *prise en charge énonciative*, qui organisent les marques linguistiques explicitant les voix et / ou les points de vue qui sont mis en scène dans le texte, ainsi que les marques de modalisation, explicitant les évaluations portées sur certains aspects du contenu textuel, en référence à la vérité, aux obligations sociales, aux sentiments, etc.

Notre conceptualisation des *types de discours* fait écho aux propositions formulées par G. Genette dans son *Introduction à l'architexte*²⁹. Cet auteur avait mis en évidence la nécessité de distinguer les tentatives de classement des textes en genres, de celles fondées sur leurs «modes d'énonciation». Pour lui, alors que les genres sont des entités hétérogènes ne pouvant faire l'objet d'un classement stable, les modes seraient des «attitudes de locution» à caractère universel, se traduisant par des formes

²⁹ Genette 1986.

linguistiques plus stables et donc identifiables, et c'est cette approche que nous avons tenté de prolonger sous deux aspects notamment.

Nous avons proposé une nouvelle analyse des opérations sous-tendant les types de discours, qui fait intervenir deux décisions binaires. La première décision concerne les rapports posés entre les coordonnées organisant le contenu thématique verbalisé et les coordonnées générales de la situation matérielle d'énonciation, telle que nous l'avons définie plus haut: soit le contenu thématique est explicitement mis à distance de la situation d'énonciation, et l'on se situe alors dans l'ordre du *raconter*; soit le contenu thématique n'est pas mis à distance, et l'on se situe alors dans l'ordre de l'*exposer*. La seconde décision concerne les rapports posés entre les protagonistes de la situation matérielle d'énonciation (émetteur et / ou récepteur) et les personnages mis en scène dans le texte: soit ces protagonistes sont *impliqués* dans la distribution des personnages, soit ils ne le sont nullement et les personnages sont alors dans un rapport d'*autonomie* complète eu égard à la situation d'énonciation. Le croisement du résultat de ces décisions produit alors quatre attitudes de locution, que nous avons qualifiées de *mondes discursifs*: «Raconter impliqué», «Raconter autonome», «Exposer impliqué», «Exposer autonome». Sur la base d'analyses statistiques de la distribution des unités et structures linguistiques dans des segments de textes relevant de ces mondes discursifs, nous avons identifié les propriétés spécifiques de quatre *types de discours*, que nous avons qualifiés de *discours interactif*, *discours théorique*, *récit interactif* et *narration*.

5.3. DU RÔLE DE L'ACTIVITÉ DE LANGAGE DANS LE DÉVELOPPEMENT PSYCHOLOGIQUE AU LONG DE LA VIE

En ce domaine, nous soutiendrons que le développement des processus de pensée s'effectue sous l'effet de facteurs multiples (du biologique au socioculturel), parmi lesquels la maîtrise progressive des règles de l'organisation textuelle joue un double rôle. D'un côté, l'appropriation des propriétés spécifiques des divers genres de textes (compte rendu, dissertation, fait divers, conférence, etc.) contribue au développement praxéologique des individus, en ce que les capacités de production et de compréhension de ces genres peuvent déterminer le degré d'efficacité d'activités d'apprentissage ou de travail. D'un autre côté, l'appropriation des types de discours, tels que nous les avons définis plus haut, constitue un facteur de dynamisation permanente des processus de transformation et de réorganisation des structures de connaissance, comme l'ont montré un ensemble de travaux réalisés dans notre unité genevoise de recherche.

Dans le cadre de l'analyse d'un vaste corpus d'entretiens réalisés avec des professionnels (infirmières et enseignants notamment) à propos de certaines tâches constitutives de leur métier, E. Bulea Bronckart³⁰ a montré que les représentations desdites tâches s'organisaient en diverses *figures*

³⁰ Bulea 2009; Bulea Bronckart 2014.

d'action, c'est-à-dire en suites d'énoncés se caractérisant, à la fois, par la mobilisation d'un type de discours déterminé et par un angle particulier de saisie du référent que constitue l'agir commenté. À titre d'exemple, la figure de «l'action expérience» est linguistiquement formatée en discours interactif et présente l'agir comme une cristallisation personnelle de multiples situations d'action vécues, alors que la figure de «l'action canonique» est formatée en discours théorique et présente l'agir comme une construction normée et prototypique, analogue à celle proposée dans les documents de prescription du travail. À l'instar des unités-signes, ces figures sont donc des entités bifaces dans lesquelles les propriétés formelles de la textualité et les modes d'organisation des représentations se codéterminent, et l'analyse de leurs conditions d'émergence et d'usage a suscité l'hypothèse selon laquelle la maîtrise des divers types de discours et la capacité de les mettre en confrontation au sein d'un même texte, constituaient de puissants facteurs de réexamen, de redynamisation et donc de développement des connaissances relatives à un domaine donné.

Dans un autre programme de recherche, C. Bota³¹ a analysé les raisonnements attestables dans des textes de validation produits par des étudiants universitaires, ce qui lui a permis notamment de mettre en évidence trois lieux d'ancrage de ces raisonnements. Ceux-ci peuvent d'abord être attestés en tant qu'*entités linguistiques directement observables* au sein des textes; c'est ce que l'on qualifie habituellement de «discours argumentatifs» ou de «séquences argumentatives». À partir de ces productions verbales, on peut inférer l'existence d'*opérations mentales de raisonnement* ancrées dans l'appareil psychique des personnes singulières. Sur la base de ces mêmes productions verbales ainsi que de divers types de conduites humaines, on peut enfin élaborer des cadres théoriques incluant des schémas idéalisés des *opérations intellectuelles de raisonnement*, schémas relevant des corpus de savoirs sociohistoriques.

Les deux recherches qui viennent d'être évoquées doivent être prolongées, mais elles rendent crédible l'hypothèse selon laquelle la maîtrise et l'usage ciblé des types de discours constituent *l'une des dimensions processuelles* du développement, générant des *produits représentatifs* d'ordre proprement cognitif et de complexité formelle croissante.

6. POUR CLORE

On rappellera que le langage exerce deux types d'effets différents sur le développement de la pensée humaine: dans la phase précoce d'appropriation et d'intériorisation des unités et structures prédicatives de la langue d'usage, il joue le rôle décisif de «constructeur» même des unités de pensée et des propositions de base; par la suite, il intervient en tant que déclencheur et vecteur des processus de transition entre stades, et contribue, avec

³¹ Bota 2011.

les divers types d'apprentissage et les processus proprement cognitifs, au développement des structures de connaissances.

On relèvera aussi le caractère dialectique des rapports entre développement du langage et développement de la pensée. Si les progrès dans la maîtrise langagière ont la potentialité de déclencher des réorganisations positives des connaissances, les sauts qualitatifs ainsi obtenus au plan cognitif exercent nécessairement des effets en retour sur la connaissance et la maîtrise que peuvent avoir de leur langue les individus en développement.

© Jean-Paul Bronckart

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1966: *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard
- BLOOMFIELD Leonard, 1930 [1970]: *Le langage*. Paris: Payot, 1970
- BOTA Cristian, 2011: *Savoirs, textes et apprentissage en milieu universitaire*. Thèse de doctorat, FPSE, Université de Genève
- BRONCKART Jean-Paul, 1977: *Théories du langage. Une introduction critique*. Bruxelles: Mardaga
- , 1997: *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Paris: Delachaux et Niestlé
- , 2003: «L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente», in *Cahiers de l'Herne*, 2003, vol. 76 (*Saussure*), pp. 94-107
- , 2008: «Genres de textes, types de discours et “degrés” de langue. Hommage à François Rastier», in *Texto!*, 2008, vol. XIII, № 1/2 (<http://www.revue-texto.net/index.php?id=86>; site consulté le 11 juillet 2017)
- BRONCKART Jean-Paul, BULEA Ecaterina, BOTA Cristian (éds.), 2010: *Le projet de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz
- BULEA Ecaterina, 2005: «Est-ce ainsi que les signes vivent?», in *Texto!*, 2008, vol. X, № 4 (http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Bulea_Signes.html; site consulté le 11 juillet 2017)
- , 2009: «Types de discours et interprétation de l'agir: le potentiel développemental des figures d'action», in *Estudos Linguísticos / Linguistics Studies*, 2009, № 3, pp. 135-152
- BULEA BRONCKART Ecaterina, 2014: *Langage, interprétation de l'agir et développement*. Sarrebrücken: PAF
- CONSTANTIN Émile, 2005: «Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2005, № 58, pp. 71-289
- CULIOLI Antoine, 1990: *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1: *Opérations et représentations*. Paris: Ophrys
- DESCLÈS Jean-Pierre, 1980: «Quelques systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques», in J. Lesourne, P. Delattre, J.-P. Dupuy (éds.), *La contribution des disciplines scientifiques à la notion de système*. Lyon: CNRS, pp. 1-108
- GENETTE Gérard, 1986: «Introduction à l'architexte», in G. Genette et al. (éds.), *Théorie des genres*. Paris: Seuil, pp. 89-159
- HABERMAS Jürgen, 1987: *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris: Fayard
- HARRIS Zelig, 1951: *Methods in Structural Linguistics*. Chicago: Chicago University Press
- IVANOVA Irina, 2012: *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole*. Limoges: Lambert-Lucas
- MARX Karl, ENGELS Friedrich, 1846 [1972]: *L'idéologie allemande*. Paris: Éditions sociales, 1972
- PIAGET Jean, 1947: *La psychologie de l'intelligence*. Paris: A. Colin

- PIKE Kenneth Lee, 1971: *Language in Relation to an Unified Theory of the Structure of Human Behavior*. La Haye: Mouton
- RUBEL Maximilien, 1977: «Marx à la rencontre de Spinoza», in *Cahiers Spinoza*, 1977, № 1, pp. 7-28
- RUMELHART David, NORMAN Donald, 1988: «Representation in memory», in R. Atkinson (ed.), *Steven's Handbook of Experimental Psychology*. New-York: Wiley, pp. 511-581
- SAPIR Edward, 1966: *Culture, Language and Personality*. Berkeley: University of California Press
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1974]: *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. Engler, t. II. Wiesbaden: Harrassowitz, 1974
- , 2002: *Écrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard
- , 2011: *Science du langage. De la double essence du langage*. Genève: Droz
- SKINNER Burrhus Frederic, 1974 [1979]: *Pour une science du comportement: le behaviorisme*. Paris: Delachaux et Niestlé, 1979
- SPERBER Dan, WILSON Deirde, 1989: *La pertinence. Communication et cognition*. Paris: Minuit
- SPINOZA Baruch, 1677 [1954]: «L'Éthique», in B. Spinoza *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1954, pp. 359-361
- VOLOCHINOV Valentin [VOLOŠINOV Valentin Nikolaevič], 1926 [1981]: «Le discours dans la vie et le discours en poésie», in T. Todorov (éd.), *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*. Paris: Seuil, 1981, pp. 181-216
- , 1929 [2010]: *Marxisme et philosophie du langage*. Limoges: Lambert-Lucas, 2010
- , 1930 [1981]: «La structure de l'énoncé», in T. Todorov (éd.), *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*. Paris: Seuil, 1981, pp. 287-316
- WRIGHT Georg Henrik von, 1971: *Explanation and Understanding*. Londres: Routledge – Kegan Paul
- VYGOTSKI Lev [VYGOTSKIJ Lev Semenovič], 1934 [1997]: *Pensée et langage*. Paris: La Dispute, 1997

La linguistique indienne: perspectives européennes et indiennes¹

Johannes BRONKHORST
Université de Lausanne

Résumé:

Ce texte regarde la linguistique indienne de trois perspectives différentes: 1. Les réactions européennes à sa découverte vers la fin du XVIII^{ème} siècle et après; 2. Ce qu'elle, et plus spécifiquement la grammaire sanscrite, signifiait dans son contexte indien; 3. L'influence qu'elle a exercée sur d'autres domaines de pensée, spécialement la philosophie indienne. Il s'avère que les auteurs européens avaient, et dans une certaine mesure continuent à avoir, tendance à comprendre la linguistique indienne en termes de positions propres à la linguistique telle que pratiquée en Occident, s'éloignant ainsi des préoccupations des auteurs indiens. L'étude de la linguistique indienne dans son propre contexte ne peut se faire sans prendre en considération les faits suivants: le lien entre langage et réalité était conçu comme étant très étroit et la dimension historique était complètement absente. Quant à l'influence que la grammaire sanscrite a exercée sur d'autres domaines de pensée en Inde, celle-ci a été grossièrement exagérée par certains penseurs modernes.

Mots-clés: Pāṇini, Patañjali, F. Bopp, linguistique indienne, découverte de l'Inde, philosophie indienne

¹ Cet article réunit trois présentations que j'ai données en automne 2013 dans le cadre de l'École doctorale CUSO en sciences du langage, à Leysin et Lausanne. Elles se basent sur des publications antérieures. Le premier chapitre reprend en partie le texte de ma leçon inaugurale prononcée le 27 avril 1989 à l'Université de Lausanne, et ensuite publiée dans *Études de Lettres* (Bronkhorst 1989). Le deuxième chapitre utilise notamment les matériaux publiés dans Bronkhorst 1981 et 2004a; le troisième chapitre – dans Bronkhorst 2004b (cf. également Bronkhorst 2005; 2010; 2011).

1. LA DÉCOUVERTE EUROPÉENNE DU SANSKRIT ET DE SES GRAMMAIRIENS

L'Inde, plus peut-être que les autres cultures non européennes, a été de tout temps en Occident l'objet d'imaginaires exotiques. Dans le monde grec, dès le V^{ème} siècle avant notre ère, on la croit peuplée de toutes sortes de monstres². Cette croyance survit encore dans les idées portant sur l'Inde au Moyen Âge. Certains de ces monstres sont représentés en Europe, par exemple dans les vitraux de la cathédrale de Lausanne³. Ce n'est qu'après le renouvellement du contact avec l'Inde à la fin du Moyen Âge que la croyance aux monstres indiens disparaît lentement⁴. Cette croyance n'est qu'un exemple extrême de choses imaginaires attribuées à l'Inde. Cet exemple est aussi parmi les plus innocents. Une telle croyance ne pouvait que disparaître avec l'intensification des contacts⁵. Il existe pourtant d'autres idées sur l'Inde, moins extrêmes, mais beaucoup plus tenaces. On entend parfois parler de la sagesse indienne, une idée presque aussi ancienne que celle de ses monstres, mais toujours vivante.

Dans cet article, nous n'avons point l'intention d'énumérer les imaginaires populaires qui ont existé, et existent encore, au sujet de l'Inde. Nous proposons plutôt de considérer si, et dans quelle mesure, l'indianisme moderne subit l'influence de telles idées préconçues. Nous aborderons ce point par deux exemples concrets.

Notre premier exemple porte sur l'ancienneté de l'Inde: la culture indienne est censée être très ancienne. Cette croyance elle-même a un âge respectable en Occident. Nous en esquisserons brièvement l'histoire de ses origines à nos jours, tout en nous concentrant sur les arguments qu'on utilisait pour en prouver la véracité.

Dès le I^{er} siècle avant notre ère, l'Inde a commencé à jouer le rôle de pays d'origine de la sagesse, d'où Pythagore et d'autres sages anciens étaient censés avoir tiré leurs idées⁶. Il est possible que cette croyance exprimait le besoin des Grecs de la période hellénistique d'accepter l'antériorité et la supériorité de la sagesse orientale⁷. Elle est restée, néanmoins, le point de départ de bien des opinions sur ce sujet qui se sont déve-

² Filliozat 1981, p. 102 et suiv.

³ Cf. Beer 1975, spécialement pp. 242-243.

⁴ Cf. Weinberger-Thomas 1988; Bouchon 1988.

⁵ Quoique certains voyageurs des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles aient déjà douté de l'existence de ces monstres (Phillips 1988, pp. 194-195), les mythes furent perpétués pour quelques siècles encore (Bouchon 1988, p. 74).

⁶ Parmi les auteurs qui ont contribué à cette croyance, il y avait Alexandre Polyhistor, auteur du livre *Indika* (env. 70 av. J.-C.), Apulée (env. 150 ap. J.-C.), Philostratos (début du III^{ème} siècle ap. J.-C.) (cf. Sedlar 1980, p. xx).

⁷ Cf. *ibid.*, p. 264: «[...] the Greeks of the Hellenistic age had a deeply felt need to assume the priority and the superiority of Oriental wisdom».

loppées dans l'Europe moderne.

Dans la période moderne, la découverte de l'Asie par les Européens confirma de façons diverses qu'il s'agissait là du continent le plus ancien du monde. Il y eut, par exemple, François Bernier, le premier Européen à séjourner au Cachemire, dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle (1664-1665), qui suggéra que le paradis terrestre se trouvait au Cachemire plutôt qu'en Arménie, pour la simple et bonne raison que le Cachemire le frappait comme paradisiaque⁸. Il y eut John Webb, un Anglais, qui essaya de prouver, en 1669, que le chinois était la langue originelle de l'homme, idée qui ne manqua par d'intéresser Wilhelm Gottfried Leibniz⁹. Il y eut, un siècle plus tard, l'historien de l'astronomie Jean Sylvain Bailly qui déduisit de la présence de l'astronomie parmi les Chinois, les Indiens, les Égyptiens et les Chaldéens, que ces quatre peuples anciens l'avaient tirée d'une civilisation encore plus ancienne, antédiluvienne, qui se serait située en Asie du nord¹⁰. Il y eut le penseur allemand Johann Gottfried Herder, qui argua de la présence de l'Himalaya, la montagne la plus haute du monde, pour démontrer que celle-ci était le berceau de l'humanité; en effet, elle ne pouvait qu'être la première à émerger du déluge initial¹¹. Il y eut, enfin, au début du XIX^{ème} siècle encore, le linguiste Johann Christoph Adelung, qui souscrivit à cette même opinion.

Une confirmation portant plus directement sur l'ancienneté de la *culture indienne* fut fournie par les vues des Indiens eux-mêmes. Selon eux, l'histoire de ce monde est divisée en quatre périodes, dont nous vivons la dernière. Cette dernière période, la pire des quatre, a commencé plus de trois mille ans avant le début de notre ère. Faute d'indications plus fiables, les premiers historiens occidentaux furent portés à accepter ces dates; ils les attribuèrent aux parties les plus anciennes de la littérature sanscrite¹².

Notons que la date de trois mille ans avant notre ère est une date très

⁸ Cf. Bernier 1670-1671 [1981, p. 306]. À noter qu'on avait cherché le paradis en Asie déjà avant Bernier: le franciscain Jean de Marignoli par exemple, au XIV^{ème} siècle, le croyait à, ou pas loin de, Ceylan (cf. Abeydeera 1988).

⁹ Étiemble 1988, p. 382 et suiv. À noter que des idées semblables furent encore exprimées au XIX^{ème} siècle, par exemple par Friedrich Max Müller en 1854 (cf. Kuper 1988, p. 52 et suiv.; Mounin 1985, p. 201).

¹⁰ Bailly 1775 [1781]; 1777; 1805; cf. aussi la lettre de Bailly dans Palmézeaux (éd.), 1810, pp. 147-157.

¹¹ Cf. Herder 1785, p. 399 et suiv. On trouve des idées semblables dans les écrits d'Immanuel Kant (cf. Glasenapp 1954, p. 25), Eberhard August Wilhelm von Zimmermann (Zimmermann 1778, pp. 114, 201; 1783, p. 250), Cornelius de Pauw (Pauw 1772, p. 392 et suiv.) et Peter Simon Pallas (Pallas 1777, p. 14 et suiv.). Christian Dohm chercha, en 1774, le berceau de l'humanité en Inde (Willson 1964, p. 26).

¹² Les Anglais Alexander Dow (Dow 1768, p. xxv; cf. aussi p. 2 de la nouvelle introduction de la deuxième édition) et John Zephaniah Holwell (Holwell 1765-1767, vol. II, pp. 10, 22-23), dont les livres sur l'Inde étaient très influents au XVIII^{ème} siècle, mentionnent ces dates favorablement. D'après les renseignements obtenus par A. Anquetil-Duperron et reproduits dans l'introduction de sa traduction du Zend-Avesta, publiée en 1771, les Vedas auraient été composés «il y a environ quatre mille ans» (Anquetil-Duperron 1771, p. cclxiv).

reculée, certainement du point de vue du XVIII^{ème} siècle. Elle précède celle du patriarche Abraham, étant proche de l'origine même de la civilisation humaine, proche aussi de la langue originelle de l'humanité¹³. Il n'est donc pas étonnant que, dès le XVIII^{ème} siècle, une tendance se manifeste à faire dériver les autres cultures de l'humanité de la culture indienne¹⁴. Parmi ceux qui reprennent ces idées, le plus célèbre est peut-être Voltaire, qui est d'avis que la culture la plus ancienne et la pensée religieuse la plus originelle se trouvent en Inde¹⁵. Notons bien que Voltaire base ses opinions sur l'*Ezourvedam*, livre fabriqué qu'il considérait pourtant comme très ancien¹⁶. Dans une lettre adressée à Frédéric le Grand du 21 décembre 1775, il va jusqu'à dire que «notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brahma»¹⁷. Pour Voltaire, comme pour d'autres auteurs, l'ancienneté de la religion indienne était de poids dans le contexte de leur critique du christianisme¹⁸. Un chrétien comme William Jones, l'un des premiers vrais indianistes, allait essayer de sauvegarder les dates bibliques aussi pour l'histoire de l'Inde¹⁹. Mais même Jones arrivait à une date assez reculée, 1580 avant notre ère, pour la composition du *Veda*²⁰.

Le thème de l'Inde comme origine de la culture et de la religion survivait encore au XIX^{ème} siècle, même parmi ceux qui avaient accès à des textes sanscrits. Nous ne pouvons que mentionner quelques exemples. Friedrich Schlegel (1772-1829) étudia le sanscrit de 1802 à 1808. Dans ses écrits de cette période, il recommande le retour aux sources orientales, indiennes en particulier, d'où, comme il le dit en 1803, sont parvenues

¹³ Cf. Neumann 1967, p. 10.

¹⁴ Dow s'exprime prudemment, mais positivement (Dow 1768, pp. iv-v). Holwell est plus décidé: il n'a pas de doute que la mythologie et la cosmogonie des Égyptiens, des Grecs et des Romains fussent empruntées aux doctrines des brahmanes (Holwell 1765-1767, vol. I, p. 3). Friedrich Majer défend, en 1798, la thèse que l'Inde est à l'origine de la culture (Merkel 1948, p. 167).

¹⁵ Brumfitt 1963, pp. 54 et suiv., 138 et suiv.; Marshall (ed.), 1970, p. 31; Halbfass 1981, p. 73 (Halbfass 1988, p. 57). Cf. aussi les lettres de Voltaire à Bailly, dans Bailly 1777.

¹⁶ Cf. Rocher 1984, pp. 3-7.

¹⁷ Besterman (ed.), 1964, p. 182.

¹⁸ Marshall (ed.), 1970, p. 25 et suiv. À noter que F.A. Korn, sous le pseudonyme de F. Nork, publia en 1836 encore un livre qui devait prouver que les Hébreux sont originaires de l'Inde (Nork 1836), idée qui n'est pas sans antécédent antique (Filliozat 1981, p. 118). Peter von Böhlen, en 1830, cherche à prouver que l'Égypte ancienne fut influencée par l'Inde (Windisch 1917-1920, vol. I, p. 86 et suiv.).

¹⁹ App 2009, p. 11 et suiv. M. Franklin (Franklin 2011, p. 227) cite la phrase suivante de Jones: «Either the first eleven chapters of Genesis, all due allowances being made for a figurative Eastern style, are true, or the whole fabrick of our national religion is false; a conclusion, which none of us, I trust, would wish to be drawn». Et R. Arnold (Arnold 2001, p. 90) la suivante sur la plupart des religions non chrétiennes, y compris les religions indiennes et chinoises: «[...] we may infer a general union or affinity between the most distinguished inhabitants of the primitive world, at the time when they deviated, as they did too early deviate, from the rational adoration of the only true GOD».

²⁰ Marshall (ed.), 1970, p. 35 et suiv.; Arnold 2001, p. 93 et suiv.

jusqu'à nous chaque religion et chaque mythologie²¹. Toujours en 1803 il écrit, dans une lettre à Ludwig Tieck, que toutes les langues, toutes les pensées et tous les poèmes de l'esprit humain dérivent de l'Inde; il va même plus loin: «alles, alles stammt aus Indien ohne Ausnahme»²². Dans ses *Conférences sur l'histoire universelle* [*Vorlesungen über Universalgeschichte*] de 1805-1806, il prétend que les langues et cultures perses, allemandes, grecques, ainsi que celles de la Rome ancienne, sont dérivables de la langue et de la culture indiennes²³. Schlegel, il est vrai, est plus réservé dans son livre [*Essai*] *Sur la langue et la philosophie des Indiens* [*Über die Sprache und Weisheit der Indier*], publié en 1808²⁴. Mais il croit toujours à la priorité des sources indiennes dans le domaine de la linguistique, de la mythologie, et de la philosophie²⁵. Beaucoup plus tard, dans les années 1880, F.M. Müller, célèbre pour son édition du *Rigveda*, dit encore: «Nous venons tous de l'Orient – tout ce que nous apprécions le mieux nous est parvenu de l'Orient, et en allant en Orient chacun devrait sentir qu'il va à son “ancienne maison”, pleine de souvenirs, si seulement il peut les lire»²⁶. Ces remarques de la part de Müller ont une importance considérable; elles viennent de la bouche même de celui qui avait proposé, vingt-quatre ans plus tôt, en 1859, les dates pour la période védique qui sont devenues classiques, comme nous le verrons par la suite.

Nous avons, jusqu'ici, parlé de trois «preuves» qui, prétendument, soutiennent la thèse de l'ancienneté de la culture indienne; (i) la tradition classique, (ii) les spéculations quant à la région originelle de l'humanité, et (iii) les croyances indiennes sur les âges du monde. La valeur de ces trois preuves n'est pas considérable, et ne l'était pas même vers la fin du XVIII^{ème} siècle. On continuait donc à en chercher d'autres, pour soutenir un résultat qui était pourtant déjà déterminé. À la fin du XVIII^{ème} siècle l'indianisme comme discipline régulière fut établi, à Calcutta, par un petit groupe d'hommes énergiques, qui se réunissaient dans l'Asiatic Society. C'est ici qu'on essaya, dès 1790, de trouver des méthodes plus fiables pour dater les Vedas²⁷. Dans ce but on exploita les données astronomiques qu'on pensait trouver concernant les textes védiques. Colebrooke, l'un de ces savants, arriva au résultat que, probablement, les Vedas n'avaient pas été

²¹ Schlegel 1803, p. 74 et suiv.

²² Lüdeke 1930, p. 140.

²³ Schlegel 1805-1806, p. 19.

²⁴ Halbfass 1981, p. 94 et suiv.; Struc-Oppenberg 1975, p. CCVI.

²⁵ Schlegel 1808 [1975, pp. 115, 193, 310 et suiv.].

²⁶ Müller 1883, pp. 31-32: «We all come from the East – all that we value most has come to us from the East, and in going to the East [...] everybody ought to feel that he is going to his “old home”, full of memories, if only he can read them».

²⁷ Cf. Davis 1790; Jones 1790; Wilford 1799, p. 288; Colebrooke 1801, p. 200; 1805a, p. 106 et suiv. À noter que pour Jones, en 1788, il était impossible «to read the Vedanta of the many fine compositions in illustration of it, without believing that Pythagoras and Plato derived their sublime theories from the same fountain with the sages of India» (Kopf 1969, p. 38).
ckkkk

arrangés sous leur forme présente avant le XIV^{ème} siècle avant notre ère; il ajouta pourtant que ses arguments n'étaient que vagues et conjecturaux²⁸. L'exemple de Colebrooke et de ses prédécesseurs, parmi eux Jones, fut suivi par bien des savants ultérieurs, malheureusement sans aucun résultat déterminant. Les arguments astronomiques sont aujourd'hui laissés de côté par la plupart des savants compétents²⁹.

Retournons à l'époque des premiers indianistes. Il se présentait à eux un argument qui, s'il ne donnait pas de résultats précis, était plus scientifique et donc plus puissant que tous les autres. C'était la prétendue découverte de l'ancienneté du sanscrit au sein des langues indo-européennes. Nathaniel Brassey Halhed écrit en 1779 qu'à son avis le grec et le latin pourraient être dérivés du sanscrit³⁰. Jones, en 1786, est plus prudent: il parle d'une source commune, qui, peut-être, n'existe plus³¹. Mais F. Schlegel, comme nous l'avons vu, regarde, en 1808, la langue indienne comme plus ancienne que les autres, et considère comme probable que le grec et le latin soient dérivés du sanscrit³².

Franz Bopp, souvent considéré comme le fondateur de la linguistique historique et comparée indo-européenne, laisse ouverte la question de savoir si les langues indo-européennes dérivent du sanscrit ou d'une langue-mère commune³³. Mais l'idée persiste. Barthélemy Saint-Hilaire, en 1853 encore, écrit: «La philologie a prouvé [...] que toutes les langues de l'Europe, depuis le grec et le latin, jusqu'à l'allemand et au slave, avec tous leurs dérivés, ont puisé leurs racines, et souvent leurs formes et leur grammaire dans l'idiome sacré où furent écrits les Vedas. [...] la langue sanscrite est la mère de toutes les langues parlées chez les peuples qui ont poussé la civilisation au point où nous la voyons aujourd'hui». Il estime l'âge des Vedas à quatre ou cinq mille ans³⁴.

Alors déjà, cette position était extrême. L'opinion, d'autre part, selon laquelle la forme préhistorique de l'indo-européen était très proche du sanscrit, fut maintenue jusqu'à la fin des années 1870, moment où elle fut aussi abandonnée³⁵.

Pendant toute cette période, donc, on avait de bonnes raisons – rai-

²⁸ Colebrooke 1801, p. 201. M.F. Nève s'en rapporte aux résultats et arguments de Colebrooke en 1842 (Nève 1842, pp. 11-12) encore. La date du XV^{ème} siècle avant notre ère paraît régulièrement dans les estimations ultérieures (cf., par exemple, Wilson 1854, p. v).

²⁹ A. Parpola (Parpola 1985, pp. 100-101) constitue une exception partielle, en concluant de certains passages védiques que le calendrier védique fut introduit environ en l'an 2240 avant notre ère, dans la civilisation urbaine de Harappa. Cette conclusion est critiquée par K.R. Norman (Norman 1987, pp. 195-196).

³⁰ Marshall (ed.), 1970, p. 10; Rocher 1983, pp. 78-79.

³¹ Cf. Gipper, Schmitter 1985, p. 38.

³² Mayrhofer 1983, p. 129; mais cf. aussi Neumann 1967, p. ii, n. 5.

³³ Neumann 1967, p. ii, n. 5.

³⁴ Saint-Hilaire 1853, pp. 390-391.

³⁵ Cf. Mayrhofer 1983, p. 130 et suiv.

sons de nature linguistique – de croire que le sanscrit était une langue très ancienne, plus ancienne que les langues classiques de l'Europe. Il n'était que naturel d'en conclure que la littérature la plus ancienne en sanscrit, c'est-à-dire la littérature védique, était aussi ancienne, plus ancienne donc que la littérature de l'Antiquité européenne³⁶.

Regardons maintenant le grammairien Pāṇini et sa réception en Occident. Sa grammaire fut préservée et intensément étudiée durant toute la période de sa composition (peut-être au IV^{ème} siècle avant notre ère) jusqu'à nos jours; elle a joué un rôle majeur dans la préservation de la langue sanscrite à travers tous ces siècles.

La réception de cette grammaire parmi les indianistes occidentaux fut variée, et fortement influencée par les théories et pratiques linguistiques qui étaient à la mode à chaque époque³⁷. L'ascension de la linguistique synchronique contribua beaucoup à son appréciation, et c'est le linguiste Leonard Bloomfield qui caractérisa, en 1933, la grammaire de Pāṇini comme «l'un des plus grands monuments de l'intelligence humaine»³⁸.

De telles affirmations ne peuvent que plaire à l'indianiste qui s'occupe de cette grammaire. Elles donnent une justification externe à son travail, qui est difficile et généralement mal compris des non-initiés, y compris de la plupart de ses collègues au sein de l'indianisme. Mais elles apportent aussi un danger. Si Pāṇini est apprécié parce que, et dans la mesure où, il ressemble à un linguiste moderne, le chercheur risque d'accentuer ces aspects de la grammaire de Pāṇini, aux dépens de ceux où il pourrait différer d'un linguiste moderne. Ces autres aspects existent pourtant aussi. L'aspect sémantique, auquel je vais maintenant consacrer quelques mots, en est un exemple³⁹.

La grammaire de Pāṇini construit des énoncés en sanscrit (des mots, mais plus généralement des phrases) sur la base d'éléments grammaticaux. Elle n'offre donc point une analyse du sanscrit, mais plutôt une synthèse. Les éléments grammaticaux expriment chacun un ou plusieurs sens. Le sens de l'énoncé construit par la grammaire est l'ensemble des sens des éléments constituants.

Ce schème sémantique n'est point celui de la linguistique moderne, et il présente effectivement des problèmes, que les commentateurs de Pāṇini discutent avec force détails⁴⁰. Je n'en dirai pas plus, mais je tiens à signaler un cas où la nouvelle approche de Pāṇini, en combinaison avec la négligence de certains aspects de sa grammaire, a mené à une opinion tout

³⁶ Henry Maine, dans son *Ancient Law* (Maine 1861 [1972]), essaie de retracer l'histoire des idées légales à partir de l'Inde et des Germains anciens, à travers Rome, jusqu'à l'Angleterre moderne; cf. Kuper 1988, pp. 22-23.

³⁷ Cf., par exemple, McGetchin 2009, p. 150 et suiv.

³⁸ Bloomfield 1970, p. 16.

³⁹ Cf. Bronkhorst 1980.

⁴⁰ Cf. Bronkhorst 1987a.

à fait douteuse. Il s'agit des commencements de la linguistique indo-européenne au début du XIX^{ème} siècle.

C'est Bopp – un nom que nous avons déjà rencontré – qui fonda cette branche d'études, et qui la domina pendant un demi-siècle. Bopp basait ses découvertes sur la nouvelle connaissance du sanscrit, dans lequel il discernait bien des traits communs avec d'autres langues, spécialement avec les langues classiques de l'Europe. Mais sa connaissance du sanscrit dérivait – indirectement, il est vrai – de la grammaire de Pāṇini. C'est la grammaire de Pāṇini qui lui offrait l'analyse des mots du sanscrit, et qui lui permettait d'analyser les mots d'autres langues de façon semblable⁴¹.

L'influence de Pāṇini sur l'origine de la linguistique historique et comparée indo-européenne est indéniable. Certains auteurs vont même plus loin, et prétendent qu'il n'y aurait pas eu de linguistique occidentale sans l'exemple de Pāṇini⁴². Il nous semble que ces enthousiastes de Pāṇini vont au-delà du justifiable. Il existe des indications, d'une part, que la linguistique occidentale aurait existé même sans Pāṇini, et, d'autre part, que l'influence de Pāṇini n'a pas seulement aidé la linguistique européenne, mais qu'elle a en même temps, à certains égards, freiné son développement. Nous analyserons brièvement ces deux points.

D'abord l'hypothèse que la linguistique indo-européenne dépend de Pāṇini: en 1814, deux ans *avant* la publication du premier livre de Bopp, le Danois Rasmus Kristian Rask gagna un prix avec un manuscrit sur l'origine des langues scandinaves. On y trouve la méthode correcte de l'étude comparative de langues, spécialement l'importance de la flexion grammaticale à cet égard. Mais Rask ne connaissait ni le sanscrit, ni la grammaire de Pāṇini. Le manuscrit de Rask, il est vrai, ne fut publié qu'en 1818, c'est-à-dire après le célèbre livre de Bopp; de surcroît, il était en danois, ce qui a limité sa circulation. Il est néanmoins clair que Pāṇini et le sanscrit n'étaient pas des conditions absolues pour le commencement de la linguistique indo-européenne⁴³.

Ce premier point est déjà bien connu des historiens de la linguistique. Le deuxième point, celui de la possible influence négative de Pāṇini, ne l'est pas. On a pourtant remarqué quelques idées insolites dans les ouvrages de Bopp, idées dont la linguistique indo-européenne a mis un demi-siècle à se débarrasser. En bref, Bopp croyait que la langue indo-européenne originelle consistait en agglutinations d'éléments signifiants. Il cherchait dans les mots les éléments primitifs, dont chacun était censé exprimer un élément sémantique. Il n'est pas possible de discuter de ces idées de façon plus détaillée ici. Il suffit de dire qu'on s'est efforcé de trouver leur source⁴⁴. On a proposé Leibniz ainsi qu'Adelung, sans qu'on ait pu prouver que Bopp avait lu ces deux auteurs. Il est néanmoins clair, comme

⁴¹ Cf. Thieme 1982, p. 3 et suiv.

⁴² Brough 1951, p. 402; Staal 1986a, p. 38.

⁴³ Cf. Gipper, Schmitter 1985, p. 28 et suiv.

⁴⁴ Cf. Bronkhorst 1992a.

nous venons de le voir, que la façon de considérer les mots comme des agglutinations d'éléments primitifs, chacun doué de son propre sens, caractérise la pensée de Pāṇini aussi bien que celle de Bopp⁴⁵. Il n'est donc pas téméraire de supposer qu'ici aussi se montre l'influence de Pāṇini⁴⁶.

Les deux exemples dont je viens de parler portent sur des idées claires et facilement identifiables au sujet de l'Inde. La situation n'est pas toujours aussi transparente. Mais le danger d'attribuer des idées occidentales à la culture indienne est toujours présent, spécialement dans l'interprétation de textes anciens. L'une des tâches de l'indianiste est de s'en rendre compte, et d'essayer d'éviter les erreurs qui pourraient en résulter.

2. LA GRAMMAIRE SANSCRITE DU POINT DE VUE INDIEN

La section précédente a attiré l'attention sur le fait que la grammaire de Pāṇini (ainsi que d'autres grammairiens indiens) a servi d'inspiration pour la linguistique historique indo-européenne, notamment dans l'œuvre de Bopp. Nous avons également vu que cette grammaire est probablement même responsable de certaines idées insolites de Bopp, à savoir que la langue indo-européenne originelle consistait en agglutinations d'éléments significatifs. C'est dire que les premiers indianistes et linguistes qui se sont familiarisés avec cette grammaire pensaient qu'elle présentait, d'une manière ou d'une autre, l'histoire de la langue sanscrite. Ceci n'est guère étonnant au vu du fait que la linguistique européenne durant la quasi-totalité du XIX^{ème} siècle était complètement absorbée par la diachronie⁴⁷. Effectivement, encore en 1832, August Wilhelm von Schlegel était d'avis que les ouvrages de Pāṇini et de ses premiers commentateurs contenaient des étymologies spéculatives, des étymologies historiques bien entendu⁴⁸.

Cette erreur s'est rapidement corrigée; une interprétation historique de cette grammaire s'éloigne tellement de son texte que même les adeptes de la linguistique historique n'ont pas réussi à l'imposer. Bopp, déjà en 1824⁴⁹, et Wilhelm von Humboldt⁵⁰ savaient que les grammairiens indiens ne s'occupaient pas de questions historiques. Le résultat était que les linguistes du XIX^{ème} siècle ne se sont guère intéressés à Pāṇini, et que cet intérêt ne s'est pas vraiment manifesté jusqu'à ce que la linguistique moderne s'ouvre à une compréhension synchronique du langage. Nous avons

⁴⁵ La grammaire sanscrite de Colebrooke (Colebrooke 1805b), connue de Bopp, suit étroitement la grammaire de Pāṇini et préserve ce trait de celle-ci.

⁴⁶ On trouve des idées pareilles dans la pensée linguistique de Müller qu'il avait probablement conçues sous l'influence d'un autre texte linguistique de l'Inde ancienne, à savoir, le *Nirukta* de Yāska; cf. Kahrs 2005, p. 30 et suiv.

⁴⁷ Saussure 1916 [1964, p. 82].

⁴⁸ Staal (ed.), 1972, pp. 55-56.

⁴⁹ Bopp 1824, p. 118.

⁵⁰ Cf. Staal 1972, p. 60.

déjà rencontré l'éloge de Bloomfield, et d'autres linguistes modernes puisent parfois dans la grammaire de Pāṇini pour en extraire des notions ou procédures qui leur semblent utiles.

La question est incontournable: Pāṇini était-il un linguiste moderne, poursuivant les mêmes buts et utilisant au fond les mêmes méthodes que celui-ci? Pour répondre à cette question, je propose de regarder un autre texte linguistique approximativement de la même époque que Pāṇini, à savoir le *Nirukta*, dont l'auteur s'appelait Yāska. Ce texte, comme la grammaire de Pāṇini, fut interprété par des chercheurs modernes comme traitant d'un phénomène appartenant à la linguistique historique. Dans le cas de Pāṇini, cette manière de l'interpréter fut rapidement abandonnée. Dans le cas du *Nirukta* cette interprétation était plus tenace, et n'a pas été abandonnée jusqu'à récemment, sous pression d'une lecture attentive du texte lui-même. Pourquoi le *Nirukta* a-t-il été si longtemps interprété comme traitant d'un phénomène qui appartient à la linguistique historique? Parce que le *Nirukta* s'occupe d'étymologies.

Pour la plupart des savants des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, et encore aujourd'hui, une étymologie est une reconstruction historique. Pour citer le *Petit Robert* sous *étymologie*: «origine ou filiation d'un mot»⁵¹. La seule exception que permet le *Petit Robert* est l'*étymologie populaire*: «procédé par lequel le sujet parlant rattache spontanément et à tort un mot à un autre, par analogie apparente de forme, de sens (ex. *choucroute* rattaché à *chou*)»⁵². Pourtant, l'étymologie du mot *étymologie* est, d'après le *Nouveau dictionnaire étymologique et historique de références Larousse* (1971), la suivante: «[E]mprunté au grec *etumos*, vrai, et *logos*, traité, "qui fait connaître le vrai sens des mots"». Rien dans le mot *étymologie* n'exige qu'il s'agisse là d'une reconstruction historique.

Et effectivement, l'Inde ancienne, comme d'autres cultures prémodernes, présente des étymologies qui sont bien plus que des *étymologies populaires* ou *jeux de mots*, sans être des étymologies historiques; je les appellerai des *étymologies synchroniques*⁵³. Certaines de ces cultures vont jusqu'au point de chercher à systématiser la procédure qui mène à des étymologies synchroniques. En faisant cela, le *Cratyle* de Platon, par exemple, arrive à une réflexion sur les sens des sons individuels. Le besoin de trouver un système dans les étymologies synchroniques est également à

⁵¹ *Petit Robert*, 2006, entrée «Étymologie».

⁵² *Wikipédia* en français dit: «L'**étymologie** est une discipline diachronique de la linguistique, qui cherche à établir l'origine formelle et sémantique d'une unité lexicale, le plus souvent un mot» (site consulté le 1^{er} juillet 2017). Et *Wikipedia* en anglais a: «**Etymology** is the study of the history of words, their origins, and how their form and meaning have changed over time. By an extension, the term "the etymology of [a word]" means the origin of the particular word» et ensuite: «The Sanskrit linguists and grammarians of ancient India were the first to make a comprehensive analysis of linguistics and etymology. The study of Sanskrit etymology has provided Western scholars with the basis of historical linguistics and modern etymology» (site consulté le 1^{er} juillet 2017).

⁵³ Nalini Balbir (Balbir 1991, p. 121), suivant M. Minard, parle plutôt de l'«étymologie mystique».

la base du *Nirukta*, le texte indien que je viens d'évoquer. En dépit d'une résistance qui continue dans certains cas jusqu'à nos jours, les préoccupations du *Nirukta* sont synchroniques, non pas diachroniques.

Le but du *Nirukta* ne se comprend que contre l'arrière-plan de la littérature védique. Dans cette littérature, les étymologies synchroniques sont omniprésentes, et se trahissent souvent comme un moyen pour gagner des connaissances cachées. Ces étymologies y jouent un rôle religieux, car ces connaissances cachées garantissent des avantages spirituels ou matériels. En voici un exemple: «Prajāpati [le dieu créateur] ne savait pas comment donner l'honoraire sacrificiel [*dakṣiṇā*]. Il le mit dans la main droite [*dakṣiṇaḥ*]. Il le prit, prononçant la formule rituelle: "Je te prends, l'honoraire sacrificiel [*dakṣiṇā*], pour l'habileté [*dakṣiṇā*]." – C'est pourquoi il devint habile [*adaḥṣata*]. Celui qui, sachant cela, reçoit l'honoraire sacrificiel [*dakṣiṇā*], devient habile [*dakṣate*]»⁵⁴. Le *Nirukta* cherche à systématiser ces étymologies, tout en s'éloignant de leur côté religieux. Pourtant, dans le *Nirukta* autant que dans la littérature védique, le présupposé est que des mots qui se ressemblent doivent donner expression à des choses semblables. Cette croyance est très répandue dans les cultures pré-modernes; elle se situe en fait à la base de nombreuses pratiques auxquelles on se réfère collectivement souvent sous le nom de *magie*. (Elle trouve encore expression dans le principe de base de la médecine homéopathique: *similia similibus curantur*.) Les étymologies synchroniques sont effectivement une expression importante de ce qu'on peut appeler la pensée magique. En tant que tel, on en trouve des exemples dans un très grand nombre de cultures pré-modernes. Le *Nirukta* ne remet jamais ce préjugé magique en question, et cherche plutôt à lui donner une forme systématisée.

Retournons maintenant à la grammaire de Pāṇini. Les étymologies synchroniques du *Veda* et du *Nirukta* constituent le contexte dans lequel on doit comprendre les efforts des grammairiens anciens, parmi lesquels Pāṇini. En fait, le *Nirukta* présente sa méthode comme le complément de la grammaire, certainement pas comme son substitut ou choix alternatif. La grammaire de Pāṇini poursuit le même but que le *Nirukta*, mais se limite à une sélection de mots et d'éléments constitutifs. Elle ignore des exemples du genre *choucroute* rattaché à *chou*, et se limite à des cas réguliers, comme des formes conjuguées d'un verbe ou des dérivations nominales, comme (en français) *démangeaison* rattaché à *manger*. Cela ne change pourtant rien au fait qu'elle fait partie des efforts de systématiser une croyance qui est au fond une manifestation de la pensée magique. Elle participe dans la recherche des porteurs de sens minimaux du langage (c'est-à-dire du sanscrit) et montre comment ces éléments se joignent pour produire les mots et les phrases du sanscrit.

Les étymologies du *Veda* donnaient expression à la conviction profonde qu'il existe un lien entre les mots et les choses; c'est ainsi que des

⁵⁴ *Taittirīya Brāhmaṇa* (3.11.8.7-8).

mots semblables donnent expression à des choses semblables. Cette conviction est fondamentale dans la pensée brahmanique. C'est grâce à cette conviction qu'on pouvait être sûr que les formules rituelles qu'on appelle des mantra avaient un effet sur le monde. La possession de ces formules magiques garantissait aux brahmanes un pouvoir dans le monde. Comme le dit le fameux traité de droit lié au nom de Manu⁵⁵:

«Un brahmane qui connaît son devoir ne devrait pas passer des informations au roi; il doit punir les hommes qui lui font du mal par sa propre force.

Entre sa propre force et la force du roi, la propre force du brahmane est plus grande. C'est pourquoi il doit restreindre ses ennemis avec sa propre force.

Il doit utiliser les formules magiques du Veda [lit. de l'Atharva-Veda. – J.B.], ceci est hors dispute. La parole est l'épée du brahmane; c'est avec elle qu'il doit tuer ses ennemis».

La conviction du lien étroit entre les mots et les choses est fondamentale dans le brahmanisme, comme je viens de le dire. Elle est à la base de la plus grande partie de la philosophie brahmanique, et elle est, comme nous venons de le voir, la raison d'être de la croyance répandue de l'efficacité des formules védiques. L'étude du sanscrit, y compris de sa grammaire, n'est donc pas simplement une expression d'un intérêt au langage. C'est une manière de s'approcher de la réalité.

Après Pāṇini, le deuxième grand nom dans l'histoire de la grammaire sanscrite est Patañjali. Patañjali est l'auteur du *Grand commentaire* [*Mahābhāṣya*] sur la grammaire de Pāṇini, qu'il composa dans la deuxième moitié du II^{ème} siècle avant notre ère. Contrairement à la grammaire de Pāṇini, qui est d'une taille très réduite, le *Grand commentaire* est très volumineux et remplit trois tomes dans l'édition principale de cet ouvrage. Le *Grand commentaire* est également un texte dont l'étude dans l'Inde classique était très répandue, étant donné qu'une éducation classique commençait par l'étude de la grammaire. C'est ainsi que ce texte a exercé une influence bien au-delà du seul champ de la grammaire sanscrite.

Patañjali vivait peu de siècles après Pāṇini (peut-être moins de deux). Pourtant, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts entre ces deux auteurs. Pāṇini avait été proche du milieu védique, qui constituait essentiellement son horizon. Après Pāṇini, l'Inde avait été réunie politiquement dans un grand empire, gouverné par des gens qui n'avaient pas trop de sympathie pour la culture védique et brahmanique à laquelle appartient la tradition linguistique du sanscrit. Cet empire s'était ensuite écroulé, et Patañjali faisait partie de l'entourage d'un des rois locaux qui s'étaient emparés des restes de l'empire. Autrement dit, la culture brahmanique de Patañjali avait subi des influences nouvelles et étrangères, et elle était devenue plus défensive.

Parmi les mesures défensives que le brahmanisme avait adoptées,

⁵⁵ Manu 11.31-33.

on doit compter la prétention que la langue sanscrite, ainsi que le corpus textuel et religieux qui l'utilise, à savoir le *Veda*, sont éternels. Le *Veda* a toujours existé, sans commencement dans le temps, et le même vaut pour sa langue, le sanscrit. Plus spécifiquement, pour Patañjali, les mots du sanscrit sont des unités indivisibles qui existent depuis toujours.

Cette conviction rime mal avec l'idée selon laquelle des parties les plus élémentaires se joignent pour produire des mots et des phrases, idée qui, comme nous l'avons vu, était à la base de la grammaire de Pāṇini. Sans le dire explicitement, Patañjali introduit ainsi un changement profond dans la manière dont on pensait la grammaire. Et il ne s'arrête pas là⁵⁶.

La formation d'un mot telle qu'envisagée par la grammaire de Pāṇini passe par un nombre d'étapes, chacune gérée par une ou deux règles de sa grammaire. À chaque étape on décide du prochain pas sur la base des données à disposition. Ces données sont le plus souvent là, mais parfois on a besoin de savoir ce qui s'est passé à une étape préalable. Exceptionnellement, on doit même savoir ce qui va suivre.

Patañjali n'aime pas ce manque de rigueur. Il impose un système rigide sur les dérivations (ou plutôt, il essaie de l'imposer), à savoir: à chaque étape seules les données immédiatement disponibles doivent déterminer la suite de la dérivation. Cette imposition sur la grammaire de Pāṇini ne se fait pas sans difficultés, et une partie importante de l'ouvrage de Patañjali s'occupe des principes de dérivation ou d'interprétation nécessaires pour la rendre possible.

Il n'est évidemment pas faisable en ce moment d'entrer dans les détails des procédures prônées par Patañjali. Nous nous limiterons à deux petits commentaires. D'abord, les procédures de dérivation préconisées par Patañjali s'approchent, peut-être malgré elles, d'une mécanisation des processus grammaticaux. Les dérivations idéales de Patañjali se prêteraient facilement à un traitement par ordinateur, en raison du fait justement que chaque étape contient toutes les données pour procéder à la prochaine. L'engouement de certains pour la grammaire de Pāṇini qu'on trouve aujourd'hui doit ainsi peut-être plus à l'imposition de Patañjali qu'à l'auteur de cette grammaire lui-même. Et il est bien de se rappeler que le projet de Patañjali ne réussit pas vraiment.

D'où vient cette nouvelle compréhension des procédures grammaticales que Patañjali impose à la grammaire de Pāṇini? Plusieurs facteurs se réunissent pour nous faire croire que l'influence du bouddhisme sur Patañjali en est responsable. Patañjali montre qu'il conçoit la dérivation grammaticale comme quelque chose de mental; autrement dit, la formation des mots que nous utilisons se fait dans nos têtes. Or, les bouddhistes voisins de Patañjali avaient des idées très précises sur les processus qui se déroulent dans nos têtes: ils sont constitués d'éléments qui se succèdent, et dont chacun détermine la nature de son successeur. Il semble bien que Patañjali fût séduit par cette façon de visualiser les processus mentaux, et une fois

⁵⁶ Bronkhorst 2004a.

convaincu, il tâcha de montrer comment les dérivations grammaticales pāninéennes suivaient ce même modèle. Il n'est peut-être plus possible de savoir s'il se rendait compte de la quantité de forcing qui était nécessaire pour arriver à ce but.

3. L'INFLUENCE DE LA LINGUISTIQUE SUR LA PHILOSOPHIE EN INDE

La thèse selon laquelle la linguistique, plus particulièrement la grammaire, a exercé une influence importante sur la philosophie indienne est assez populaire parmi les indianistes. Trois chercheurs notamment, tous de réputation impeccable, se sont exprimés en faveur de cette thèse. Dans les lignes qui suivent je présenterai brièvement leurs arguments, ou plutôt leur manque d'arguments, avant de conclure que la thèse est exagérée, et que des réflexions renouvelées sont nécessaires.

Pourtant, chaque étudiant de la culture classique de l'Inde connaît l'importance qu'y occupe la pensée grammaticale. C'est grâce à la grammaire de Pāṇini et ses commentaires, ou aux imitations plus ou moins fidèles qu'en ont fait d'autres auteurs plus récents, que la langue sanscrite a pu s'imposer comme moyen de communication savante. C'est en sanscrit que la plus grande partie des textes classiques de la philosophie indienne ont été rédigés, et cela est dû au fait que tous ces penseurs avaient étudié la grammaire du sanscrit avant toute autre chose. La méthode élaborée par Pāṇini et ses commentateurs anciens – notamment Kātyāyana et Patañjali – est donc la première méthode avec laquelle chaque aspirant érudit doit se familiariser, et c'est cette méthode qui laisse forcément des traces dans ses autres productions intellectuelles. C'est la raison pour laquelle déjà Patañjali – commentateur de Pāṇini du II^{ème} siècle avant notre ère – souligne que la grammaire est la plus importante parmi les sciences auxiliaires du Veda⁵⁷. Bhartṛhari, grammairien et philosophe du V^{ème} siècle de notre ère, décrit la grammaire comme «la science suprême, filtre-purifiant de toutes les sciences»⁵⁸. Et Ānandavardhana, spécialiste de poétique appartenant au IX^{ème} siècle, ajoute que les grammairiens sont les plus éminents des savants, parce que toutes les sciences sont basées sur la grammaire⁵⁹. Plusieurs chercheurs modernes se sont exprimés de manière semblable.

D'abord Louis Renou. Dans le deuxième tome de *L'Inde classique*, il dit: «Adhérer à la pensée indienne, c'est d'abord penser en grammairien»⁶⁰. Dans une autre publication, datant déjà de 1942, il avait dit: «La pensée indienne a pour substructure des raisonnements d'ordre grammati-

⁵⁷ Mahā-bh, vol. I, p. 1, l. 19.

⁵⁸ Vkp 1.14; Renou 1942, p. 163 [468, 369].

⁵⁹ Bhattacharya 1985, p. 7; 1996, p. 172. Cf. Torella 1987, p. 152, n. 6.

⁶⁰ Renou 1953, p. 86.

cal»⁶¹.

Pour arriver à une appréciation correcte de ces remarques, il faut prendre en considération ce qui précède dans *L'Inde classique*⁶². On y lit, au sujet de la grammaire: «Servante de la théologie à l'origine, elle est demeurée dans l'Inde classique l'instrument privilégié de l'interprétation: on l'appelle "le premier des membres du Veda", "le Veda des Veda", "la voie royale". Tous les commentaires y recourent, même les commentaires philosophiques où la *mīmāṃsā* en particulier a instauré sur des bases grammaticales une herméneutique ritualiste»⁶³. Ce passage devrait suffire pour montrer que la pensée philosophique indienne n'est pas, selon Renou, basée sur la grammaire dans le sens qu'elle lui doit ses idées de base. Renou ne suggère rien de ce genre. Bien au contraire, la grammaire est un instrument de travail entre les mains de philosophes et d'autres, dès lors qu'ils se voient confrontés à la tâche d'interpréter des passages textuels. L'interprétation des textes, dans la tradition brahmanique, est en premier lieu du ressort de la *mīmāṃsā*, école qui n'est, au fond, pas une école de philosophie mais plutôt une école d'herméneutique védique. La *mīmāṃsā* utilise l'instrument de travail qu'est la grammaire, mais les positions philosophiques qu'elle adopte au cours de son histoire ne sont pas basées sur celle-ci ou dérivées d'elle. Bien au contraire, la *mīmāṃsā* s'est toujours trouvée en opposition avec la seule philosophie indienne qui se présente comme une «philosophie grammaticale», à savoir celle introduite par le grammairien Bhartṛhari au V^{ème} siècle de notre ère, et dont nous parlerons dans un instant.

Dans son article «Grammaire et vedānta»⁶⁴, Renou confirme ce que nous venons de dire. Il y prend pour exemple le commentaire de Śaṅkara sur les *Brahmasūtra*. N'oublions pas que ce commentaire présente la procédure de l'école de pensée connue sous le nom de *vedānta* comme une forme de *mīmāṃsā*⁶⁵, qui se distingue de la *mīmāṃsā* rituelle par des spécifications telles que *brahma-mīmāṃsā*, *śārīraka-mīmāṃsā* et, plusieurs siècles après Śaṅkara, *uttara-mīmāṃsā*. Le commentaire de Śaṅkara s'occupe donc fréquemment de l'interprétation de passages védiques, plus particulièrement de passages upanişadiques. Nulle part Renou ne suggère que les idées fondamentales de cette école trouvent leur origine dans la pensée grammaticale. Bien au contraire, dans cet article, Renou essaie «de voir l'usage que fait Ś[āṅkara] de notions ou de formes de raisonnement

⁶¹ Renou 1942, p. 164 [468, 370]. Deux ans plus tôt, Renou (Renou 1940, p. 35) disait, en s'exprimant sur la philosophie grammaticale: «Il y a là un courant d'échange qui a été profond et efficace pour le développement de la pensée indienne» et (*ibid.*, p. 36): «Le terme de la pénétration des notions grammaticales dans les cercles philosophiques peut être figuré par l'érection de l'*Aṣṭādhyāyī* en darśana, au XIV^e s., telle que la présente le *Sarva-darśanasamgraha*».

⁶² Renou 1953, p. 86.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Renou 1957.

⁶⁵ Bronkhorst 2007.

émanant ou susceptibles d'émaner des écoles grammaticales»⁶⁶. On y trouve «des emprunts à la Grammaire, valables pour des besoins limités, pour alimenter des gloses particulières»⁶⁷, ainsi que des procédés qui «se retrouvent dans les commentaires sur la *mīmāṃsā*, parfois aussi dans ceux sur le *nyāya*»⁶⁸, et dont «on ne peut strictement démontrer qu'ils aient pris naissance chez les grammairiens, sauf là où le contenu est nettement grammatical»⁶⁹. Renou ajoute: «Là même où l'on pense atteindre un élément grammatical, c'est à travers la *mīmāṃsā* qu'il a pu parvenir à Ś[āṅkara]»⁷⁰. Autrement dit, Śaṅkara connaissait sans aucun doute la grammaire de Pāṇini, mais hors du domaine des questions purement grammaticales la présence d'une influence de la grammaire sur sa pensée n'est pas évidente. Et ces mêmes remarques de Renou laissent à penser que la situation n'est guère différente dans la *mīmāṃsā* rituelle.

Dans un autre article, qui porte le titre «Les connexions entre le rituel et la grammaire en sanskrit»⁷¹, Renou démontre plusieurs parallélismes entre la littérature rituelle para-védique et la grammaire. Il nous rappelle que les deux doivent leur origine aux mêmes milieux sociaux à approximativement la même époque. Il attire l'attention sur l'emploi du style de *sūtra* dans la grammaire de Pāṇini aussi bien que dans les *śrauta-sūtra*, sur l'utilisation de règles générales d'interprétation ou *paribhāṣā* dans les deux, sur un vocabulaire souvent partagé. Cette partie de l'article est résumée dans le passage suivant:

«Cette série de concordances entre les habitudes linguistiques du rituel et de la théorie grammaticale atteste qu'on a affaire à des disciplines issues des mêmes milieux, répondant à des besoins complémentaires. L'une et l'autre ont pour norme la pratique des *śiṣṭa*, des spécialistes [...]. En présence de ce mot particulier, il n'est pas aisé de reconnaître s'il sort des cercles de grammairiens ou des cercles de ritualistes: l'absence de toute chronologie textuelle, le parallélisme général des techniques dans l'Inde ancienne, rendent cette recherche aléatoire. Dans beaucoup de cas cependant il est visible que le point de départ est dans les textes religieux, la valeur grammaticale apparaissant comme une spécialisation à l'intérieur d'une acception rituelle mieux articulée. La masse, l'importance de la littérature religieuse, l'indéniable priorité des mantra et des formes liturgiques qu'ils présupposent, invitent à voir de ce côté l'origine»⁷².

Pour ce qui est des premiers débuts de la grammaire sanscrite, il semble donc que celle-ci utilise, tout en les raffinant, des éléments de la littérature rituelle qui est en train de se constituer plus ou moins en même temps. Une

⁶⁶ Renou 1957, p. 121 [470, 407].

⁶⁷ *Ibid.*, p. 124 [472, 410].

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Renou 1942.

⁷² *Ibid.*, p. 160 [466-467, 366].

influence de la grammaire sur cette littérature est donc aléatoire, voire peu probable.

Renou ne se limite pourtant pas à la seule littérature rituelle ancienne. Tout au long de sa discussion il montre comment la *mīmāṃsā* continue des traits que la littérature rituelle ancienne a en commun avec la grammaire. Et vers la fin de son article, immédiatement après la phrase que nous avons citée plus haut – à savoir: «La pensée indienne a pour substructure des raisonnements d'ordre grammatical»⁷³ –, il continue: «La *mīmāṃsā*, en tant que prolongement et pour ainsi dire jurisprudence du rituel, implique une masse de données philologiques qui remontent en fin de compte à la grammaire»⁷⁴. Il donne plusieurs exemples de discussions au sein de la *mīmāṃsā* qui pourraient trahir l'influence du *Mahābhāṣya* de Patañjali, ainsi qu'une familiarité avec l'analyse grammaticale de Pāṇini. Passant ensuite au *vedānta*, il fait les remarques suivantes: «Le *vedānta* semble à première vue bien éloigné de ces problèmes. Mais il suffit de lire attentivement Śaṅkara ou Rāmānuja pour constater que leur pensée est constamment étayée et nourrie de raisonnements grammaticaux»⁷⁵. Nous avons déjà vu que Renou, une quinzaine d'années plus tard, dédiera un article à l'usage que fait Śaṅkara de la grammaire.

Ayant résumé ainsi la façon dont Renou justifie sa position, qui s'exprime par des observations telles qu'«[a]dhérer à la pensée indienne, c'est d'abord penser en grammairien» ou «[l]a pensée indienne a pour substructure des raisonnements d'ordre grammatical», observations que des auteurs plus récents citent souvent et volontiers, nous devons constater que «la pensée indienne» de Renou ne coïncide pas avec ce que nous appelons la philosophie indienne. Parmi les écoles de philosophie qui existaient, seuls la *mīmāṃsā* et le *vedānta* semblent à même d'illustrer sa thèse. Cela est d'autant moins surprenant que ces deux écoles se présentent, au fond, non pas comme des écoles de philosophie, mais comme des écoles d'interprétation. La *mīmāṃsā* acquiert bien sûr à un certain moment une sorte de superstructure philosophique en empruntant des idées à d'autres écoles, mais personne ne prétend que ces idées philosophiques sont d'inspiration grammaticale. L'école du *vedānta* a, bien entendu, un côté doctrinal dès son début, mais c'est une doctrine qu'elle prétend trouver dans les textes qu'elle interprète. La grammaire aide à leur interprétation, mais la doctrine qui en résulte ne porte aucune trace de cette aide. Ayant conclu que les écrits de Renou ne donnent aucune raison de croire que la philosophie indienne ait subi une influence déterminante du côté de la grammaire, il nous incombe d'étudier les opinions de Daniel H.H. Ingalls⁷⁶ et Frits Staal⁷⁷. D'après le premier, les philosophes indiens utilisaient, autant que

⁷³ *Ibid.*, p. 164 [468, 370].

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Ingalls 1954.

⁷⁷ Staal 1960; 1963 [1986]; 1965 [1988]; 1993.

possible, la théorie et les arguments de la grammaire, tout comme les philosophes grecs utilisaient les mathématiques. Staal va plus loin et maintient que la grammaire de Pāṇini a été une «directive méthodique» pour les sciences en Inde, tout comme la géométrie d'Euclide est longtemps restée une directive méthodique pour les sciences occidentales.

La position de Staal n'est pas sans attrait. L'importance culturelle des sciences du langage en Inde ainsi que leur degré de sophistication sont bien connus, comme l'est le développement des sciences naturelles en Occident. On peut donc très bien s'imaginer que ces essors différents de la vie intellectuelle dans ces deux civilisations sont dus, au moins en partie, aux ouvrages principaux qui ont marqué ces différents développements à leur début. La faiblesse relative de la linguistique en Occident jusqu'au XIX^{ème} siècle serait, selon cette façon de penser, le résultat de l'absence d'une tradition forte basée sur un texte ancien. De manière parallèle, on pourrait s'attendre à ce que les mathématiques et les sciences naturelles ne se soient pas développées en Inde comme en Occident.

Nous répétons que l'idée n'est pas sans attrait. Il est pourtant extrêmement difficile de prouver que cette «directive méthodique» incorporée dans la grammaire de Pāṇini en était véritablement une. Nous avons déjà vu combien il est difficile de discerner une influence grammaticale sur la philosophie de l'Inde classique. Nous avons même dû conclure que cette influence reste pour l'instant purement hypothétique, et cela en dépit du fait qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute que les auteurs concernés connaissaient bien la grammaire. Il est d'autant plus difficile de retracer une telle influence sur d'autres sciences.

La thèse de Staal invite inévitablement la question de savoir dans quelle mesure la grammaire de Pāṇini a pu influencer la géométrie de l'Inde classique. Cette question s'étudie avantagement en se basant sur le commentaire que le mathématicien et astronome Bhāskara (= Bhāskara I) a composé en 629 de notre ère sur un ouvrage plus ancien, l'*Āryabhaṭīya*. Le chapitre qui traite des mathématiques est le plus ancien texte de ce genre que nous ayons. Il a l'autre avantage d'être assez circonstancié pour nous permettre d'en apprendre davantage sur les méthodes et les connaissances de son auteur. De nombreux renvois et citations nous apprennent, par exemple, que Bhāskara connaissait très bien la grammaire de Pāṇini ainsi que le *Grand commentaire* de Patañjali. Par contre, il n'était de toute évidence pas familier avec les débats qui avaient lieu à son époque entre les différentes écoles de pensée philosophique. Une analyse de son traitement de la géométrie nous permet également de conclure avec certitude que l'idée de preuve dans la géométrie lui était inconnue. On trouve, d'autre part, un bon nombre de théorèmes dans son ouvrage, formulés de manière générale pour couvrir le plus grand nombre de cas spécifiques. On y rencontre, par exemple, le théorème de Pythagore – qui ne porte ici évidemment pas ce nom – formulé sous sa forme générale.

Le commentaire de Bhāskara contient-il des traits qu'on peut avec vraisemblance attribuer à l'influence de la grammaire de Pāṇini? Bhāskara

connaissait cette grammaire, mais ce seul fait ne prouve rien quant à l'origine de sa méthode de travail dans son propre domaine, la géométrie. Pourtant, on peut s'étonner du fait que ce mathématicien n'utilise pas de preuves dans la géométrie à une époque où l'idée de preuve s'est déjà fermement installée dans la pensée philosophique. Est-il justifié d'expliquer ce fait par la circonstance que Bhāskara suit l'exemple de la grammaire qui, elle, n'a pas de preuves? Sa présentation des théorèmes de la géométrie, et sa façon d'y penser, sont-elles une simple imitation de la manière dont la grammaire de Pāṇini présente ses règles, avec explications et illustrations, bien sûr, mais sans preuves? Il est important de se rappeler, comme le souligne Christopher Minkowski⁷⁸, que le complexe de sciences auquel appartient la géométrie en Inde, à savoir le *ḥyotiḥśāstra*, est, relativement aux autres sciences, parmi elles la grammaire, plutôt cosmopolite et ouvert aux systèmes de pensée non sanscritiques. On y trouve une certaine appréciation pour les sciences des étrangers, et cette science s'est effectivement appropriée les modèles et systèmes de calcul grecs et hellénistiques aux premiers siècles de notre ère. Un certain scepticisme par rapport à une éventuelle influence de la grammaire sur la géométrie semble ainsi de mise. Et pourtant, l'absence de preuves dans une géométrie qui en a sous sa forme grecque et hellénistique, dans une aire culturelle – l'Asie du sud – qui vient de mettre sur pied un système de preuves élaboré dans ses écoles de philosophie, demande une explication. On ne peut pas exclure la possibilité que cette explication se trouve dans l'influence tout importante de la grammaire⁷⁹.

Il apparaît clairement de ce qui précède que l'influence de la grammaire sur la pensée indienne est difficile à évaluer avec précision. Il existe également une zone où la grammaire joue clairement un rôle, mais où on hésite à parler d'une influence de cette dernière sur la philosophie. Il s'agit d'endroits où tel ou tel philosophe fait appel à la grammaire pour soutenir une position qu'il maintient indépendamment de la grammaire. C'est ce qu'on pourrait appeler, avec Kamaleswar Bhattacharya⁸⁰, de l'«opportunisme grammatical». Un passage du *Ślokavārttika* du *mīmāṃsaka* Kumārila peut servir d'exemple. Kumārila y propose une nouvelle manière de voir l'action, non plus comme exclusivement un mouvement d'atomes, mais plutôt comme le sens de la racine verbale. Cette proposition lui permet d'attribuer à l'âme une activité alors que d'autres philosophes (parmi eux les *vaiśeṣikas*) avaient conçu cette dernière comme étant sans activité. Kumārila se réclame ici de la grammaire, qui avait baptisé le sujet d'une phrase comme «agent» [*kartr̥*], pour attaquer la quasi-totalité des philo-

⁷⁸ Minkowski 2003, p. 497.

⁷⁹ Bronkhorst 2001.

⁸⁰ Bhattacharya 1992.

sophes brahmaniques de son époque, qui refusaient toute activité à l'âme⁸¹. Il est clair que Kumāṛila n'attribue pas d'activité à l'âme sous l'influence de la grammaire, mais pour des raisons idéologiques qui lui sont propres. Il ne fait qu'utiliser la grammaire pour justifier son propre point de vue. Inutile d'ajouter que Kumāṛila ne parvint pas à convaincre ses adversaires, qui avaient pourtant autant de connaissances grammaticales et de respect pour la grammaire que lui.

Un autre renvoi à la grammaire pour sauver sa propre position est fait par le penseur bouddhiste Vasubandhu dans son *Abhidharmakośa Bhāṣya*, dans le cadre d'une discussion de la thèse centrale de l'école de pensée qui s'appelle *sarvāstivāda*. Cette école bouddhique doit son nom à la thèse selon laquelle le passé et le futur existent. Elle justifie cette thèse, entre autres, par la parole du Bouddha qui dit: *asty atītam asty anāgatam* 'le passé existe, le futur existe'⁸². Le mot-clé dans cette citation est *asti* "[il] existe", troisième personne du singulier du présent de la racine *as-* 'être, exister'. Vasubandhu n'accepte pas la thèse des *sarvāstivādins*, mais ne peut pas rejeter la parole du Bouddha non plus: il lui donne une nouvelle interprétation en utilisant le fait grammatical qu'*asti* est aussi une particule, dont le sens ne se limite pas au présent, mais couvre également le passé et le futur⁸³. La position de Vasubandhu n'est certainement pas due à l'influence de la grammaire; la grammaire fournit plutôt un subterfuge qui lui permet de se sortir d'une situation pénible.

Les chercheurs ont relevé d'autres cas de ce type, dont nous ne mentionnerons qu'un seul. L'auteur *śaiva* du Cachemire Kṣemarāja invoque un passage du *Mahābhāṣya* dans son *Spandasamdoha* pour prouver qu'aucun objet n'est séparé des autres, étant donné qu'une seule nature les pénètre tous⁸⁴. C'est là sa propre position philosophique pour laquelle il cherche à trouver du soutien, y compris du côté de la grammaire; cette position n'est pourtant pas issue de la grammaire.

Il est important à ce point d'introduire une autre distinction. Dans l'Inde classique, l'étude de la grammaire précédait toute activité littéraire

⁸¹ ŚloVār, Ātmavāda vers 75cd-76: *na pariśpanda evaikaḥ kriyā naḥ kaṇabhōjivat// na ca svasamavetaiva kartṛbhiḥ kriyate kriyā/ kriyā dhātvarthamātram syād anyādhāre 'pi kartṛtā// sattājñānādirūpāṇām kartā tāvat svayaṃ pumān/ yo 'pi bhūtapariśpandas tatrādhiṣṭhānato bhavet//* (cf. Frauwallner 1956, p. 98).

⁸² La source de cette citation est inconnue; *Abhidh-k-bh(Pā)*, p. 98, n. 380.

⁸³ *Abhidh-k-bh(P)*, p. 299, l. 5-7; *Abhidh-k-bh(D)*, vol. II, p. 811, l. 7-9: *tasmāt [...] uktaṃ bhāgavatā: asty atītam asty anāgatam iti/ astiśabdasya nipātavāt/*. Cf. Yaśomitra: *āsīd atītam bhaviṣyaty anāgatam iti vaktavye asti iti vacanam; astiśabdasya nipātavāt/ trikālavaiṣayo hi nipātāḥ/ āsīdarthe bhaviṣyadarthe 'pi vartate/* (cf. Bhattacharya 1996, pp. 174-175).

⁸⁴ Torella 1987, p. 154 et suiv. La citation de Kṣemarāja (*Spandasamdoha*, p. 10; ce texte ne m'est malheureusement pas accessible) *tathā ca dvandvasamāse bhāṣyaṃ 'yadi nidarśayitum buddhiḥ evaṃ nidarśayitavyaṃ dhavau ca khadirau ca' ityādi* appartient bel et bien au *Mahābhāṣya*, à savoir *Mahā-bh*, vol. I, p. 238 l. 4-5 (sous P. 1.2.64 vt. 19): *athāpi nidarśayitum buddhir evaṃ nidarśayitavyam/ vrkṣau ca vrkṣau ca vrkṣāś ca vrkṣāś ca vrkṣāś ca vrkṣāś itī/* Filliozat (tr.), 1980, p. 300: «Et si l'intention est de montrer l'analyse, il faut montrer 'vrkṣau ca vrkṣau ca [vrkṣau] / vrkṣāś ca vrkṣāś ca vrkṣāś ca vrkṣāḥ'».

dans les domaines qu'on désigne comme *śāstra*, 'science' au sens le plus large du terme. Cela veut dire que ses textes classiques étaient connus de tous les érudits. Les textes grammaticaux classiques ne se limitent pourtant pas à la seule grammaire de Pāṇini. Outre cette dernière, les ouvrages des deux commentateurs Kātyāyana et Patañjali faisaient l'objet d'études approfondies. Le *Grand commentaire* de Patañjali est un ouvrage très important, qui compte quelque 1'500 pages dans l'édition de Kielhorn (édition qui n'inclut pas de commentaires!). Ce texte contient beaucoup de réflexions liées au langage qui sont pourtant assez éloignées de la grammaire au sens strict. Il appartient également à une époque antérieure à la plupart des textes philosophiques que nous possédons. Étant donné que le *Mahābhāṣya* est l'une des sources les plus anciennes que nous ayons pour la réflexion systématique sur le langage, et qu'il était connu de toute personne éduquée dans la tradition sanscrite, on n'est pas surpris de constater qu'il a exercé une influence énorme sur pratiquement toute production intellectuelle de l'Inde classique. Cela est vrai pour le domaine strictement grammatical (nous en étudierons un exemple en profondeur plus tard), mais également pour ce qui concerne d'autres domaines. Un exemple pourra illustrer ce point. Le *Mahābhāṣya* distingue les trois types de mots suivants: *jātiśabda*, *guṇaśabda* et *kriyāśabda*. Ces mots désignent respectivement des objets (ou substances), des qualités et des actions⁸⁵. La grammaire de Pāṇini ne distingue que deux catégories pour ces mêmes mots: *subanta* et *tiñanta*. Les mots qui désignent des objets et des qualités sont, tous les deux, des *subanta*, «mots qui se terminent en suffixes nominaux». La distinction en trois types de Patañjali est-elle donc une distinction grammaticale ou non? On peut en discuter à l'infini. Il sera pourtant clair que l'influence du *Mahābhāṣya* sur la pensée plus récente peut parfois être une «influence grammaticale» autre que celle exercée par la grammaire et le système de Pāṇini. Nous verrons dans un instant que la distinction entre trois types d'objets, correspondant aux trois types de mots, est à la base de l'une des philosophies les plus importantes du brahmanisme classique, celle qui s'appelle *vaiśeṣika*. La question est légitime de savoir s'il s'agit là de l'influence de la grammaire sur la philosophie, ou plutôt de l'influence d'une idée qui, par le hasard de l'histoire, trouve son expression la plus ancienne dans un texte qui appartient à la tradition grammaticale.

C'est le moment de réfléchir à comment les indianistes éminents dont nous avons parlé (Renou, Ingalls et Staal) ont pu émettre une thèse sur le rôle important de la grammaire dans la pensée indienne qui ne résiste pas à une critique approfondie, et pour laquelle ils n'apportent au fond pas de preuve. Et pourquoi tant d'autres indianistes ont-ils accepté cette thèse? Je crois

⁸⁵ Mahā-bh., vol. I, p. 20 l. 8-9 (sous Śivasūtra 2): *trayī ca śabdānām pravṛttiḥ/ jātiśabdā guṇaśabdāḥ kriyāśabdā iti*. Cf. également vol. I, p. 230 l. 17 (sous P. 1.2.58 vt. 7): *jātiśabdena hi dravyam apy abhidhīyate jātir api*. À noter que Patañjali ajoute parfois un quatrième type, le *yadyechāśabda*; cf. la discussion dans la thèse de Maria Piera Candotti (Candotti 2006, § 5.3.2).

qu'il y a une double explication à cela. Pour commencer, l'importance de la grammaire dans la formation des jeunes intellectuels en Inde ne fait pas le moindre doute. Même ceux qui – comme l'astronome Bhāskara mentionné plus haut – n'avaient pas de connaissances des développements philosophiques qui se déroulaient dans leur temps connaissaient bien la grammaire. On pouvait être spécialiste dans un domaine ou dans un autre, mais une certaine connaissance de la grammaire était la base commune et partagée de toutes les spécialisations. Cette situation rendait la thèse de Renou, Ingalls et Staal *a priori* tout à fait plausible.

Mais il y a autre chose. C'est que chaque indianiste sait combien le langage est important dans le brahmanisme. *Langage* ici signifie la langue sanscrite, la seule langue qui existe vraiment et se distingue des corruptions parlées par la plupart des gens. Les brahmanes doivent leur position exceptionnelle et supérieure dans la société au fait qu'ils maîtrisent le sanscrit ainsi que l'expression naturelle de cette langue, le *Veda*. Et le lien entre le *Veda*, le sanscrit et la réalité est inséparable. Le sanscrit correspond à la réalité, et les formules védiques en sanscrit sont pour cette raison en mesure d'avoir un effet sur la réalité. Les effets de cette conviction quant au langage sont multiples. Notons pourtant qu'on parle ici d'un lien entre *langage* et pensée (premièrement la philosophie), non pas du lien entre *grammaire* et philosophie. La distinction peut paraître négligeable, en réalité elle ne l'est pas.

Après toutes ces remarques quelque peu décourageantes, il est nécessaire que je dise quelques mots au sujet de ce qu'on appelle communément «la philosophie de la grammaire». Le *Compendium de toutes les philosophies* ou *Sarvadarśanasamgraha*, texte du XIV^{ème} siècle, présente dans son treizième chapitre la «philosophie de Pāṇini» [*pāṇinidarśana*]. Une analyse de son contenu montre que les positions susceptibles d'être considérées comme philosophiques ont été largement empruntées à un ouvrage beaucoup plus ancien, à savoir le *Traité sur les phrase et les mots* [*Vākyapadīya*] de Bhartṛhari, auteur du V^{ème} siècle de notre ère. Deux thèses en particulier reçoivent beaucoup d'attention dans ce chapitre: (i) la théorie du *sphoṭa*, d'après laquelle le mot est une entité différente des sons qui l'expriment; (ii) la position selon laquelle tous les mots expriment, au fond, la réalité ultime.

On retrouve ces deux thèses, avec un bon nombre d'autres, et de manière beaucoup plus détaillée, dans l'ouvrage de Bhartṛhari. Et il est certain que celui-ci était grammairien. Le fait que son commentaire sur le *Grand commentaire* de Patañjali ait en partie survécu le prouve, si besoin est. Mais son *Vākyapadīya*, lui aussi, fait régulièrement appel à la grammaire. Bhartṛhari va jusqu'au point d'appeler la grammaire «la porte vers la libération» [*dvāram apavargasya*]⁸⁶. Ce seul fait nous permet de conclure que pour Bhartṛhari la grammaire était, ou comportait, une vision de la réalité, et par conséquent une philosophie. Ici donc on a une philosophie

⁸⁶ Vkp 1.14.

qui n'a pas seulement subi l'influence de la grammaire, mais qui se présente comme étant elle-même de la grammaire.

La philosophie que Bharṭṛhari présente dans son *Vākyapadīya* est effectivement fortement inspirée par la grammaire de Pāṇini. Elle n'est pourtant pas inspirée que par cette grammaire. En fait, l'une des difficultés – mais aussi l'un des défis – que présente le *Vākyapadīya* au lecteur moderne est que Bharṭṛhari a été inspiré également par beaucoup d'autres courants de pensée de son époque. Il n'est pas possible de comprendre les vers de ce texte sans une connaissance approfondie de pratiquement toutes les écoles philosophiques qui existaient à son époque, y compris de la pensée bouddhique et jaïna. Bharṭṛhari se réfère souvent à la tradition [*āgama*], mais il n'est pas toujours clair de quelle tradition il parle. Nous savons que Bharṭṛhari était un brahmane de l'école védique dite *Maitrāyaṇīya*, et il n'est pas exclu que certaines de ses idées proviennent de cette école, ou au moins de certains textes de cette école; malheureusement la situation n'a pas encore été suffisamment élucidée⁸⁷.

Maintenant que nous avons enfin trouvé une philosophie dans laquelle l'influence de la grammaire est indéniable, on peut se demander s'il est juste de vouloir savoir dans quelle mesure cette philosophie mérite le nom de «philosophie de la grammaire». Pourtant la question se pose. Prenons la théorie du *sphoṭa*, qui est liée de façon indissociable au nom de Bharṭṛhari. Cette théorie porte sur les mots, elle traite de leur nature: le mot est une entité différente des sons qui l'expriment. La théorie du *sphoṭa* représente une position ontologique: elle dit ce qu'est vraiment un mot. La grammaire technique n'a pas besoin de cette théorie, et la plupart des grammairiens du sanscrit l'ont complètement négligée sans en subir le moindre préjudice. En fait, le lien entre cette position ontologique et la grammaire n'est pas du tout évident, d'autant moins que la grammaire évite en règle générale toute question d'ordre ontologique. D'autres courants de pensée, par contre, étaient intéressés par ce type de questions, et possédaient parfois des listes exhaustives de tout ce qui existe. Il n'est donc guère étonnant qu'une partie importante des auteurs qui traitent ce sujet ne soient pas du tout des grammairiens. Sans forcément utiliser l'expression *sphoṭa*, des auteurs antérieurs à Bharṭṛhari avaient déjà discuté du problème; parmi eux l'auteur du *Yogasāstra*⁸⁸, et plusieurs penseurs bouddhistes⁸⁹. Il est vrai que le grammairien Patañjali, bien avant Bharṭṛhari, avait déjà entretenu des idées pareilles. La question reste pourtant de savoir si la théorie du *sphoṭa* – avec ou sans emploi de cette expression – est par sa nature une théorie grammaticale, ou plutôt une théorie que certains grammairiens ont acceptée, bien sûr, mais qui a sa place aussi bien dans la

⁸⁷ Cf. Bronkhorst 2009.

⁸⁸ Sous sūtra 3.17. Les chercheurs modernes continuent de parler de Vyāsa comme l'auteur du *Bhāṣya*, nom qui n'est pourtant entré dans la tradition du texte que tardivement; cf. Bronkhorst 1985; Maas 2006, pp. xii-xix.

⁸⁹ Cf., par exemple, Bronkhorst 1987b, p. 56 et suiv.

pensée d'autres auteurs. Nous avons déjà vu que le fait que le *Mahābhāṣya* soit la source d'une idée ne garantit pas que l'idée concernée soit strictement grammaticale. À cela s'ajoute que le *Mahābhāṣya*, nous le verrons plus bas, n'est effectivement pas la source originale de la théorie du *sphoṭa*.

L'accès à la réalité ultime – l'autre point adressé par le *Sarva-darśanasamgraha* dans le contexte de la philosophie de la grammaire – est un souci qui préoccupait pratiquement tous les philosophes de l'Inde. Le lien exact entre cette réalité ultime et le monde du langage, c'est-à-dire le monde phénoménal, occupait également leurs esprits. C'est dans ce domaine que Bhartṛhari présente des idées nouvelles qui font plein emploi de la théorie du *sphoṭa* ainsi que de l'analyse du langage que fait la grammaire. Rappelons que, selon l'analyse grammaticale, un mot a des parties qui le constituent; par exemple, une racine verbale suivie d'un ou plusieurs suffixes constitue un verbe fini. Pourtant, la théorie du *sphoṭa* prétend que le mot complet est différent de ses parties constituantes. Le mot entier transcende ainsi d'une certaine manière les morphèmes qui le constituent: le tout est plus réel que ses parties. Bhartṛhari répète ce raisonnement pour arriver à une phrase qui est plus réelle que ses mots, et finalement au Veda (au fond une collection de phrases) qui est un et indivisible, différent de toutes les unités linguistiques qui le constituent. Par ce même raisonnement, Bhartṛhari soutient le point de vue que chaque totalité est plus réelle que ses parties, et que, en fin de compte, seule la totalité de tout ce qui existe existe vraiment, et est par conséquent la réalité ultime.

L'aspect de cette construction audacieuse qui nous intéresse le plus est le rôle qu'y joue la grammaire. L'analyse grammaticale est le point de départ pour Bhartṛhari; les éléments dont elle postule l'existence – racines verbales, suffixes, etc. – n'ont au fond aucune réalité, ils n'existent pas vraiment. Étant donné que d'autres écoles de grammaire analysent parfois les mêmes mots à l'aide d'autres parties constituantes, ce raisonnement est tout à fait persuasif. Il constitue en même temps «la première marche de l'échelle qui mène à la perfection». Voilà une image qu'utilise l'ancien commentaire qu'on appelle communément la *Vṛtti*, image qui semble bien exprimer le point de vue de Bhartṛhari⁹⁰.

Bhartṛhari est parfois invoqué dans un développement de la pensée indienne dont le point culminant se situe bien après lui. C'est la question du sens de la phrase qui est au centre de ce débat. Le sens de la phrase n'est pas le souci principal des grammairiens, mais plutôt des interprètes du *Veda* qu'on connaît sous le nom de *mīmāṃsakas*. La *mīmāṃsā* est une école d'herméneutique védique qui, sous la forme qui nous est parvenue, considère le *Veda* comme un texte – il s'agit en réalité d'un corpus important de textes – sans début, et donc sans auteur. L'interprétation de ce texte ne peut par conséquent se laisser guider par l'intention présumée de son auteur, précisément parce qu'il n'y en a pas. L'absence d'auteur implique

⁹⁰ Vkp 1.16ab: *idam ādyaṃ padasthānaṃ siddhisopānaparvaṇām*.

également, au moins pour le *mīmāṃsaka*, que ce texte soit libre de tous les défauts – erreurs, intention trompeuse, etc. – qui accompagnent les ouvrages qui *ont* un auteur. Autrement dit, toutes les phrases du *Veda* sont toujours correctes. On doit pourtant traiter cette conviction avec prudence, parce que le *Veda* contient beaucoup de phrases dont le sens direct ne correspond pas à la réalité que nous connaissons par d'autres moyens. Ces phrases sont donc à interpréter métaphoriquement. Le *mīmāṃsaka* va plus loin et admet que toutes les phrases qui s'expriment au sujet d'un état de choses ont une valeur métaphorique, justement parce qu'elles pourraient, du moins théoriquement, être contredites par l'expérience. Restent les phrases qui ne disent rien au sujet de ce qui est le cas, à savoir les injonctions. Les injonctions sont, pour les *mīmāṃsakas*, les seules phrases qu'on doive interpréter littéralement. Ils se concentrent donc sur les injonctions védiques, les analysent et cherchent à en extraire toutes les informations possibles.

On voit que la *mīmāṃsā* s'intéresse par sa nature même à la phrase, et en premier lieu à la phrase injonctive. Elle cherche à prouver que les phrases de ce type sont effectivement des *injonctions*, au sens qu'elles *enjoignent* les gens à faire quelque chose, en affirmant que le sens du suffixe verbal – qui exprime le sens de l'injonction – est le sens principal, sens qui est qualifié par les sens exprimés par les autres parties de la phrase. Cette position, fondamentale pour la *mīmāṃsā*, repose sur une analyse du verbe empruntée à la grammaire, sans pourtant qu'on se soit soucié du sens que Pāṇini avait attribué au suffixe concerné⁹¹. La position de la *mīmāṃsā* n'a pas été partagée par tous. L'école *nyāya* l'a contrastée avec une autre interprétation de la phrase dans laquelle c'est le sujet qui est son sens principal, qualifié par les sens des autres parties. Dans les premiers siècles du II^{ème} millénaire, le *nyāya* est allé encore plus loin, et a proposé des analyses sémantiques de phrases dans lesquelles les sens exprimés par leurs morphèmes sont hiérarchisés de façon exhaustive. L'emploi de l'analyse grammaticale est central à cette entreprise, mais les philosophes de cette école furent aussi indifférents au sens attribué par Pāṇini aux morphèmes que l'étaient les *mīmāṃsakas*. C'est autour de l'an 1600 que quelques grammairiens, Bhaṭṭoji Dīkṣita parmi les premiers, se sont élevés contre les analyses proposées par les *naiyāyikas*, et ont essayé d'élaborer des analyses tout aussi complètes et complexes que celles de ces derniers sans dévier de la tradition grammaticale pāṇinéenne. Quelques *mīmāṃsakas* se sont ensuite laissés inspirer par ces grammairiens et les *naiyāyikas*, en proposant des analyses sémantiques exhaustives de la phrase, sans pour autant abandonner leurs idées quant à son sens central.

Voilà une très brève esquisse d'un développement au sein de certaines écoles de pensée indiennes qui concerne l'analyse sémantique de la

⁹¹ Bogdan Diaconescu (Diaconescu 2012) montre que Śabara n'attribue pas encore explicitement les différents sens du verbe aux parties (racine, suffixe) reconnues par la grammaire. Cette attribution se présente explicitement à partir de Kumāṛila.

phrase, plus exactement la compréhension de la phrase, en sanscrit *śābdabodha*⁹². Il y a une forte présence de la grammaire pāninienne dans les discussions sur le *śābdabodha*, mais cette grammaire n'est pas toujours suivie à la lettre. L'une des raisons de la participation des grammairiens à ce débat est précisément qu'ils se sont insurgés contre les libertés que les autres participants au débat se permettaient en interprétant Pāṇini. Mais même les *mīmāṃsakas* et les *naiyāyikas* restaient proches de Pāṇini dans leurs analyses. Voilà donc un développement de la philosophie indienne dans lequel la grammaire a joué un rôle crucial.

Si la discussion précédente suggère que l'influence de la grammaire sur la philosophie indienne a été moins déterminante qu'on ne le croit parfois, c'est que nous avons omis de parler d'un élément important. Si l'influence directe de la grammaire sur les différentes expressions de la pensée indienne reste aléatoire, les conséquences de l'intérêt des penseurs indiens pour le langage – et plus particulièrement le lien entre langage et réalité – sont indéniables et déterminent souvent leurs doctrines. C'est dire que plusieurs doctrines philosophiques qu'on retrouve dans les différentes écoles ont été inspirées par des réflexions de cet ordre. Il s'agit là d'abord de la conviction d'un parallélisme quasiment total entre les mots et les choses, conviction qui caractérise les écoles anciennes de philosophie bouddhique ainsi que l'ontologie du *nyāya-vaiśeṣika*. Mais cette influence ne s'arrête pas là. Des réflexions sur le lien entre les phrases et les situations qu'elles décrivent sont à la base de toute une série de doctrines, parmi lesquelles le *satkāryavāda*, l'*ajātivāda*, le *śūnyavāda*, l'*anekāntavāda*, des positions quant à la nature de la dénomination, jusqu'à l'*apohavāda* de Dignāga. Plusieurs de ces doctrines n'ont à première vue que peu à voir avec le langage, mais une analyse approfondie démontre le contraire.

Il n'est pas possible de répéter cette analyse ici. Je propose plutôt de regarder, sans entrer dans les détails, quelques cas spécifiques.

Prenons d'abord le parallélisme qui existe entre les mots et les choses selon les textes classiques de la philosophie *vaiśeṣika*; on trouve dans ces textes des arguments du type: telle ou telle chose existe, parce qu'il y a un mot qui la désigne⁹³. Cette même philosophie reconnaît un petit nombre de catégories qui, ensemble, couvrent tout ce qui existe dans ce monde. Les catégories les plus importantes sont «la substance», «la qualité» et «l'action»; les substances sont les porteuses des qualités et des actions. C'est l'érudit hollandais B. Faddegon⁹⁴ qui le premier a émis la thèse – qu'il présente presque comme une évidence – que l'origine de ces catégories se trouve dans le langage humain. Ce dernier, toujours d'après Faddegon, contient des substantifs, des adjectifs et des verbes, qui dénotent

⁹² Pour une présentation plus approfondie de ce développement, cf. Diaconescu 2012.

⁹³ Bronkhorst 1992b.

⁹⁴ Faddegon 1918, p. 109.

respectivement les choses (donc substances), les qualités et les actions⁹⁵.

La thèse de Faddegon suscite quelques questions. Une manière de l'interpréter (l'interprétation «forte») est la suivante: la catégorisation offerte par le système *vaiśeṣika*, qui est une catégorisation faite consciemment, se base sur une catégorisation, elle aussi faite consciemment, des mots du langage. La question qui se pose est alors: qui dans l'Inde ancienne faisait consciemment une distinction entre ces trois catégories de mots, à savoir «substantifs», «adjectifs» et «verbes»? Les textes du *vaiśeṣika* n'en parlent pas. Et la grammaire de Pāṇini ne le fait pas non plus; elle catégorise ces mots différemment. Elle ne met en évidence aucune distinction formelle entre substantif et adjectif, les deux appartenant à une seule catégorie, celle des *subanta*, des mots qui se terminent en suffixes nominaux. Doit-on en conclure que la thèse de Faddegon est fautive?

Nous avons déjà vu qu'un passage du *Grand commentaire* de Patañjali fait une distinction entre ces trois types de mots – qu'il appelle respectivement *jātiśabda*, *guṇaśabda* et *kriyāśabda* – qui sont précisément les mots qui désignent des objets (ou substances), des qualités et des actions respectivement. Le *Mahābhāṣya* ne connaît pas le système *vaiśeṣika*, et il est très probable que le premier soit plus ancien que le dernier. Cela semble indiquer que l'idée des trois types de mots – substantifs, adjectifs et verbes – existait avant la première formulation de ce système. La thèse de Faddegon s'avère donc être une possibilité tout à fait plausible, même si on choisit son interprétation forte⁹⁶.

Cela signifie-t-il que – si l'on accepte la thèse de Faddegon – l'ontologie *vaiśeṣika* est, après tout, un bon exemple de l'influence de la grammaire sur la pensée philosophique indienne? La réponse à cette question dépend de notre choix de considérer oui ou non l'influence du *Mahābhāṣya* comme une forme d'influence grammaticale. Strictement parlant, elle ne l'est pas toujours, et elle ne l'est pas dans ce cas spécifique. La mention dans le *Mahābhāṣya* de la distinction entre substantifs et adjectifs ne prouve pas que les grammairiens l'ont inventée, et encore moins qu'ils en avaient vraiment besoin. Il est d'autre part indéniable que la distinction que présente Patañjali est fondée sur l'observation du langage, et en particulier du comportement divergent des substantifs et des adjectifs.

La conviction d'un parallélisme presque total entre les mots et les choses s'exprime de multiples manières dans la philosophie indienne. L'idée qu'il y a une chose pour chaque mot et un mot pour chaque chose avait ses adhérents, mais fut ensuite abandonnée⁹⁷. L'idée s'avère plus tenace sous une forme que j'appelle le «principe de correspondance»: les

⁹⁵ On sait qu'une thèse semblable a été énoncée par É. Benveniste (Benveniste 1958 [1966]) par rapport aux catégories d'Aristote.

⁹⁶ Dans l'interprétation faible de la thèse de Faddegon, on ne met pas l'accent sur l'existence d'une distinction consciente entre substantifs, adjectifs et verbes. Il n'est pas nécessaire d'explorer l'utilité de cette interprétation ici.

⁹⁷ Cf. Bronkhorst 2012.

mots d'une phrase et les choses qui constituent ensemble la situation décrite par cette phrase correspondent les uns aux autres. Dans une phrase telle que «la cruche est produite», ce principe exige que dans la situation décrite il existe une cruche, ce qui n'est évidemment pas encore le cas.

Considérons, comme exemple d'un raisonnement qui se base sur ce principe, le passage suivant du *Brahmasūtra Bhāṣya* de Śaṅkara: «Si l'effet n'existe pas avant qu'il se produise, la production serait dénuée d'agent et vide. La production, en effet, est une activité, et celle-ci doit avoir un agent, tout comme les activités d'aller, etc. Il serait contradictoire de dire qu'il s'agit effectivement d'une activité et [qu'elle est] dénuée d'agent»⁹⁸. Śaṅkara cherche par le biais de ce raisonnement à prouver la position qui s'appelle le *satkāryavāda*, selon laquelle l'effet existe déjà avant sa production. Certains érudits modernes croient reconnaître dans ce raisonnement une application de la grammaire. Les termes *kriyā* 'activité' et *kartr* 'agent' sont effectivement des termes utilisés dans la grammaire. Mais au-delà de ces termes il n'y a rien de grammatical dans ce raisonnement, qui se base plutôt sur une comparaison injustifiée avec des verbes comme *aller*: il est clair que si quelqu'un *va*, il doit être là. Dans le cas de la production d'objets, la situation est différente: l'objet qu'on produit n'est pas encore là. Ni le raisonnement de Śaṅkara, ni celui d'autres penseurs qui se basent sur le principe de correspondance, n'utilisent la grammaire⁹⁹.

Un passage du *Mahābhāṣya*, qui se répète à quatre reprises, confirme cette dernière observation. Ce passage dit, dans la traduction française de Pierre Filliozat¹⁰⁰: «Quelqu'un dit à un tisserand: "de ce fil tisse une pièce d'étoffe". Celui-ci considère les choses: s'il s'agit d'une pièce d'étoffe, elle n'est pas à tisser; si elle est à tisser ce n'est pas une pièce d'étoffe; étoffe et être à tisser, cela est contradictoire; en vérité ce client a dans l'esprit le nom futur que portera le fil; il pense qu'est à tisser ce qui, une fois tissé, aura le nom d'étoffe»¹⁰¹.

Il est évident que les phrases «la cruche se produit», «le potier fait une cruche» et «le tisserand tisse une pièce d'étoffe» partagent la même difficulté, au moins du point de vue du principe de correspondance. Ni la cruche ni la pièce d'étoffe ne font partie des situations décrites par ces phrases. Chacune de ces trois phrases pourrait servir de preuve pour le

⁹⁸ Śaṅkara sous *Brahmasūtra* 2.1.18: *prāg utpatteś ca kāryasyāsattve utpattir akartṛkā nirātmikā ca syāt/ utpattis ca nāma kriyā, sā sakartṛkaiva bhavitum arhati gatyādivat/ kriyā ca nāma syād akartṛkā ceti vipratīśidhyeta/* (cf. Bhattacharya 1996, p. 179; Bronkhorst 1999, p. 57).

⁹⁹ Le chercheur parisien Bhattacharya maintient dans plusieurs articles que les arguments de Nāgārjuna contre le mouvement ont une base grammaticale. Ils se basent pourtant plutôt sur le principe de correspondance; cf. Bronkhorst 1999, p. 73 et suiv., ainsi que Bronkhorst 2013.

¹⁰⁰ Filliozat (tr.), 1976, p. 330.

¹⁰¹ *Mahā-bh*, vol. I, p. 112, l. 10-13 (sous P. 1.1.45 vt. 3); vol. I, p. 275, l. 6-8 (sous P. 1.3.12 vt. 2); vol. I, p. 394, l. 13-16 (sous P. 2.1.51 vt. 4); vol. II, p. 113, l. 18-21 (sous P. 3.2.102 vt. 2): *kaścit kañcit tantuvāyam āha/ asya sūtrasya śāṭakaṃ vāyeti/ sa paśyati yadi śāṭako na vātavyo 'tha vātavyo na śāṭakaḥ śāṭako vātavyaś ceti vipratīśiddham/ bhāvinī khalv asya samjñābhīpretā sa manye vātavyo yasminn ute śāṭaka ity etad bhavātīti/*

satkāryavāda si le raisonnement de Śaṅkara était correct. En réalité, il manque un chaînon dans ce raisonnement. Ce chaînon manquant n'est pas la grammaire; si c'était le cas, Patañjali, connaisseur de la grammaire par excellence, aurait tiré la même conclusion que Śaṅkara. Le chaînon manquant n'est pas la grammaire, mais le principe de correspondance. Śaṅkara l'accepte, et arrive à une preuve du *satkāryavāda*; Patañjali ne l'accepte pas – en fait, on peut être sûr qu'il ne le connaissait pas et que ce principe n'existait pas encore à son époque – et son raisonnement aboutit par conséquent à une conclusion beaucoup moins radicale, à savoir qu'«étouffe» est un nom futur qui n'est strictement pas encore applicable au moment où l'on dit «le tisserand tisse une pièce d'étoffe».

Il n'est pas simple de résumer ce qu'on vient de dire. La grammaire de Pāṇini était connue de quasiment tous les littérateurs sanscrits de l'Inde classique. Elle est donc souvent utilisée pour résoudre des problèmes d'interprétation. Le *Grand commentaire* de Patañjali est, lui aussi, souvent cité ou utilisé, pas seulement en connexion avec des questions purement grammaticales, mais également dans d'autres contextes qui concernent plus ou moins directement le langage et son lien avec le monde. Il y a de cette manière de multiples voies par lesquelles la grammaire a pu influencer la pensée philosophique, mais il est décidément exagéré de dire que la grammaire a exercé une influence déterminante sur celle-ci. Une influence plus importante et plus déterminante vient de la conviction qu'il existe un lien étroit entre les mots et les choses, entre le langage et la réalité.

© Johannes Bronkhorst

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABEYDEERA Ananda, 1988: «Jean de Marignolli: L'envoyé du pape au jardin d'Adam», in Weinberger-Thomas (éd.), 1988, pp. 57-67
- ANQUETIL DUPERRON Abraham, 1771: *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre*, t. I. Paris: N.M. Tilliard
- APP Urs, 2009: *William Jones's Ancient Theology* (http://sino-platonic.org/complete/spp191_william_jones_orientalism.pdf; site consulté le 12 juillet 2017)
- ARNOLD Raphael, 2001: *William Jones. Ein Orientalist zwischen Kolonialismus und Aufklärung*. Würzburg: Ergon
- BAILLY Jean Sylvain, 1775 [1781]: *Histoire de l'astronomie ancienne*. Paris: De Bure, 1781
- , 1777: *Lettres sur l'origine des sciences, et sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. Voltaire*. Londres – Paris: Debure
- , 1805: *Lettres sur l'Atlantide de Platon, et sur l'ancienne histoire de l'Asie*. Paris: Debure
- BALBIR Nalini, 1991: «Le discours étymologique dans l'hétérodoxie indienne», in J.-P. Chambon, G. Lüdi (éds.), *Discours étymologiques*. Tübingen: Max Niemeyer, pp. 121-134
- BEER Ellen J., 1975: «Les vitraux du Moyen Âge de la cathédrale», in Baudet *et al.* (éds.), 1975, pp. 221-255
- BENVENISTE Émile, 1958 [1966]: «Catégories de pensée et catégories de langue», in É. Benveniste *Problèmes de linguistique générale*, vol. I. Paris: Collection TEL, 1966, pp. 63-74
- BERNIER François, 1670-1671 [1981]: *Voyage dans les États du Grand Mogol*. Paris: Fayard, 1981
- BESTERMAN Theodore (ed.), (1964): *Voltaire's Correspondence*, vol. XCII (September – December 1775). Genève: Institut et Musée Voltaire
- BHATTACHARYA Kamaleswar, 1985: «Nāgārjuna's arguments against motion», in *Journal of the International Association of Buddhist Studies*, 1985, vol. 8, № 1, pp. 7-15
- , 1992: «Réalisme ontologique et opportunisme grammatical dans l'Abhidharmadīpa et la Vibhāṣāprabhāvṛtti», in *Buddhist Studies, Present and Future*. IABS 10th international conference, UNESCO, Paris, France, 18-21 July 1991, pp. 74-76
- , 1995: «Back to Nāgārjuna and grammar», in *Adyar Library Bulletin*, 1995, vol. 59, pp. 178-189
- 1996: «Sur la base grammaticale de la pensée indienne», in N. Balbir, G.-J. Pinault avec la collaboration de J. Fezas (éds.), *Langue, style et structure dans le monde indien. Centenaire de Louis Renou: Actes du Colloque international (Paris, 25-27 janvier 1996)*, pp. 171-186
- BIAUDET Jean-Charles *et al.* (éds.), 1975: *La Cathédrale de Lausanne*. Berne: Société d'Histoire de l'Art en Suisse
- BLOOMFIELD Leonard, 1970: *Le langage*. Paris: Payot

- BOPP Franz, 1824: «Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen. Erste Abhandlung. Von den Wurzeln und Pronomina erster und zweiter Person», in *Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, philosophisch-historische Klasse 1824*. Berlin: Realschul-Buchhandlung, pp. 117-148 (réimpression in F. Bopp *Kleine Schriften zur vergleichenden Sprachwissenschaft*. Leipzig: Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik, 1972, pp. 1-32)
- BOUCHON Geneviève, 1988: «L'image de l'Inde dans l'Europe de la Renaissance», in Weinberger-Thomas (éd.), 1988, pp. 69-90
- BRONKHORST Johannes, 1980: «The role of meanings in Pāṇini's grammar», in *Indian Linguistics*, 1979, № 40, pp. 146-157
- , 1981: «Nirukta and Aṣṭādhyāyī: Their shared presuppositions», in *Indo-Iranian Journal*, 1981, № 23, pp. 1-14
- , 1985: «Patañjali and the Yoga sūtras», in *Studien zur Indologie und Iranistik*, 1984 [1985], № 10, pp. 191-212
- , 1987a: «Compte-rendu de *Ellipsis and Syntactic Overlapping*, de M.M. Deshpande», in *Indo-Iranian Journal*, 1987, № 30, pp. 296-301
- , 1987b: «The Mahābhāṣya and the development of Indian philosophy», in J. Bronkhorst *Three Problems Pertaining to the Mahābhāṣya*. Poona: Bhandarkar Oriental Research Institute, pp. 43-71
- , 1989: «L'indianisme et les préjugés occidentaux», in *Études de Lettres*, avril-juin 1989, № 219, pp. 119-136
- , 1992a: «Pāṇini's view on meaning and its Western counterpart», in M. Stamenov (ed.), *Current Advances in Semantic Theory*. Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins, pp. 455-464
- , 1992b: «Quelques axiomes du Vaiśeṣika», in *Les Cahiers de philosophie*, 1992, № 14 (*L'orient de la pensée: philosophies en Inde*), pp. 95-110
- , 1999: *Langage et réalité: sur un épisode de la pensée indienne*. Turnhout: Brepols
- , 2001: «Pāṇini and Euclid: Reflections on Indian geometry», in *Journal of Indian Philosophy*, 2001, № 29 (1-2) (*Ingalls Commemoration Volume*), pp. 43-80
- , 2004a: *From Pāṇini to Patañjali: The Search for Linearity*. Pune: Bhandarkar Oriental Research Institute
- , 2004b: «La grammaire et les débuts de la philosophie indienne», in *Asiatische Studien / Études Asiatiques*, 2004, vol. 58, № 4, pp. 791-865
- , 2005: «Catégories de langue et catégories de pensée en Inde», in F. Chenet (éd.), *Catégories de langue et catégories de pensée en Inde et en Occident*. Paris: L'Harmattan, pp. 69-78
- , 2007: «Vedānta as Mīmāṃsā», in J. Bronkhorst (éd.), *Mīmāṃsā and Vedānta: Interaction and Continuity*. Delhi: Motilal Banarsidass, pp. 1-91
- , 2009: «Bhartṛhari and his Vedic tradition», in M. Chaturvedi (ed.), *Bhartṛhari: Language, Thought and Reality (Proceedings of the Inter-*

- national Seminar, Delhi, December 12-14, 2003*). Delhi: Motilal Banarsidass, pp. 99-117
- , 2010: «Philosophy and language in India: A brief overview», in *Antiqvorvm Philosophia*, 2010, № 4, pp. 11-21
- , 2011: «Philosophy of language», in K.A. Jacobsen (ed.), *Brill's Encyclopedia of Hinduism*, vol. III: *Society, Religious Specialists, Religious Traditions, Philosophy*. Leiden – Boston: Brill, pp. 672-684
- , 2012: «Studies on Bharṭṛhari, 9: Vākyapādīya 2.119 and the early history of Mīmāṃsā», in *Journal of Indian Philosophy*, 2012, vol. 40, № 4, pp. 411-425
- , 2013: «The correspondence principle and its critics», in *Journal of Indian Philosophy*, 2013, vol. 41, № 5, pp. 491-499
- BROUGH John, 1951: «Theories of general linguistics in the Sanskrit grammarians», in *Transactions of the Philological Society*, 1951, pp. 27-46 (réimpression in Staal [ed.], 1972, pp. 402-414)
- BRUMFITT John H., 1963: *Voltaire, la philosophie de l'histoire*. Genève: Institut et Musée Voltaire [Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 28]
- CANDOTTI Maria Piera, 2006: *Interprétations du discours métalinguistique. La fortune du sūtra A 1 1 68 chez Patañjali et Bharṭṛhari*. Firenze: Firenze University Press
- COLEBROOKE Henry Thomas, 1801: «On the religious ceremonies of the Hindus, and of the Brāhmens especially. Essay II», in *Asiatic Researches*, 1801, № 7, pp. 232-285 (réimpression in H.T. Colebrooke *Miscellaneous Essays*, vol. I. London: Wm. H. Allen, 1837, pp. 148-202)
- , 1805a: «On the Vedas, or sacred writings of the Hindus», in *Asiatic Researches*, 1805, № 8, pp. 369-476 (réimpression in H.T. Colebrooke *Miscellaneous Essays*, vol. I. London: Wm. H. Allen, 1837, pp. 9-113)
- , 1805b: *A Grammar of the Sanscrit Language*, vol. I. Calcutta: Honorable Company Press
- DAVIS Samuel, 1790: «On the astronomical computations of the Hindus», in *Asiatic Researches*, 1790, № 2, pp. 225-287 (réimpression in *Cosmo Publications*, 1979, № 2, pp. 175-226)
- DIACONESCU Bogdan, 2012: *Debating Verbal Cognition: The Theory of the Principal Qualificand (mukhyaviśeṣya) in Classical Indian Thought*. Delhi: Motilal Banarsidass
- DOW Alexander, 1768: *The History of Hindostan, Translated from the Persian*, vol. I. London: T. Becket – P.A. de Hondt
- FADDEGON Barend, 1918: *The Vaiṣeṣika-System, Described with the Help of the Oldest Texts*. Amsterdam: Koninklijke Akademie van Wetenschappen (réimpression: Vaduz: Sändig Reprint Verlag, 1969)
- FILLIOZAT Jean, 1981: «La valeur des connaissances gréco-romaines sur l'Inde», in *Journal des Savants*, 1981, № 2, pp. 97-135
- (tr.), 1976: *Le Mahābhāṣya de Patañjali, avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa*. Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 5-7. Pondichéry: Insti-

- tut Français d'Indologie [Publications de l'Institut Français d'Indologie, 54.2]
- , 1980: *Le Mahābhāṣya de Patañjali, avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa*. Adhyāya 1 Pāda 2. Pondichéry: Institut Français d'Indologie [Publications de l'Institut Français d'Indologie, 54.4]
 - FRANKLIN Michael J., 2011: *Orientalist Jones. Sir William Jones, Poet, Lawyer, and Linguist, 1746-1794*. Oxford: Oxford University Press
 - FRAUWALLNER Erich, 1956: *Geschichte der indischen Philosophie*, vol. II: *Die naturphilosophischen Schulen und das Vaisesika-System, das System der Jaina, der Materialismus*. Salzburg: Otto Müller
 - GIPPER Helmut, SCHMITTER Peter, 1985: *Sprachwissenschaft und Sprachphilosophie im Zeitalter der Romantik. Ein Beitrag zur Historiographie der Linguistik*. Tübingen: Gunter Narr
 - GLASENAPP Helmuth von, 1954: *Kant und die Religionen des Ostens*. Kitzingen – Main: Holzner
 - HALBFASS Wilhelm, 1981: *Indien und Europa. Perspektiven ihrer geistigen Begegnung*. Basel – Stuttgart: Schwabe
 - , 1988: *India and Europe. An Essay in Understanding*. New York: State University of New York Press (traduction en anglais de Halbfass 1981)
 - HERDER Johann Gottfried, 1785: *Ideen zur Philosophie und Geschichte der Menschheit*, 2^{ème} partie (réimpression in B. Suphan [éd.], *Herders Sämmtliche Werke*, vol. 13. Berlin: Weidmannsche Buchhandlung, 1887, pp. 205-484)
 - HOLWELL John Zephaniah, 1765-1767: *Interesting Historical Events Relative to the Provinces of Bengal and the Empire of Indostan*, vol. I-II. London: T. Becket – P.A. De Hondt
 - INGALLS Daniel H.H., 1954: «The comparison of Indian and Western philosophy», in *Journal of Oriental Research*, 1954, № 22, pp. 1-11
 - JONES William, 1790: «A supplement to the essay on Indian chronology», in *Asiatick Researches*, № 2, pp. 389-417 (réimpression in *Cosmo Publications*, 1979, № 2, pp. 303-314)
 - KAHRS Eivind, 2005: *On the Study of Yāska's Nirukta*. Pune: Bhandarkar Oriental Research Institute
 - KOPF David, 1969: *British Orientalism and the Bengal Renaissance. The Dynamics of Indian Modernization 1773-1835*. Berkeley – Los Angeles: University of California Press
 - KUPER Adam, 1988: *The Invention of Primitive Society: Transformations of an Illusion*. London – New York: Routledge
 - LÜDEKE Henry, 1930: *Ludwig Tieck und die Brüder Schlegel. Briefe mit Einleitung und Anmerkungen*. Frankfurt am Main: Joseph Baer
 - MAAS Philipp André, 2006: *Samādhipāda. Das erste Kapitel des Pātañjalayogaśāstra zum ersten Mal kritisch ediert / The First Chapter of the Pātañjalayogaśāstra for the First Time Critically Edited*. Aachen: Shaker Verlag
 - MAINE Henry, 1861 [1972]: *Ancient Law*. London – New York: Eve-

- ryman's Library, 1972
- MARSHALL P.J. (ed.), 1970: *The British Discovery of Hinduism in the Eighteenth Century*. Cambridge: Cambridge University Press
- MAYRHOFER Manfred, 1983: «Sanskrit und die Sprachen Alteuropas. Zwei Jahrhunderte des Widerspiels von Entdeckungen und Irrtümern», in *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse*, 1983, pp. 121-154
- MCGETCHIN Douglas T., 2009: *Indology, Indomania, and Orientalism*. Madison, N.J.: Fairleigh Dickinson University Press
- MERKEL Rudolf F., 1948: «Schopenhauers Indien-Lehrer», in *Jahrbuch der Schopenhauer-Gesellschaft*, 1948, № 32, pp. 158-181
- MINKOWSKI Christopher, 2003: «Astronomers and their reasons: Working paper on Jyotiḥśāstra», in *Journal of Indian Philosophy*, 2002, vol. 30, pp. 495-514
- MOUNIN Georges, 1985: *Histoire de la linguistique des origines au XXe siècle*. Paris: Presses Universitaires de France
- MÜLLER Friedrich Max, 1883: *India – What Can It Teach Us?* London: Longmans, Green, and Co.
- NEUMANN Günter, 1967: *Indogermanische Sprachwissenschaft 1816 und 1966* [Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft, 24]
- NÈVE Félix, 1842: *Études sur les Hymnes du Rig-Véda. Avec un choix d'hymnes traduits pour la première fois en français*. Louvain: Librairie ancienne et moderne de J.B. Ansiau
- NORR Friedrich N., 1836: *Brahminen und Rabbinen, oder: Indien das Stammland der Hebräer und ihrer Fabeln. Eine Beweisführung für Bibel-Exegeten und Geschichtsforscher*. Meissen: F.W. Goedsche
- NORMAN Kenneth Roy, 1987: «Compte-rendu de Parpola, 1985», in *Acta Orientalia*, 1987, № 48, pp. 194-198
- PALLAS Peter Simon, 1777: *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés au globe, particulièrement à l'égard de l'empire russe*. Pétersbourg: Méquignon l'aîné
- PALMÉZEAUX C. (éd.), 1810: *Recueil de pièces intéressantes [...], Ouvrage posthume de Sylvain Bailly*. Paris: Ferra aîné – Mongie jeune
- PARPOLA Asko, 1985: *The Sky-Garment. A Study of the Harappan Religion and its Relation to the Mesopotamian and Later Indian Religions* [Studia Orientalia, edited by the Finnish Oriental Society, 57]
- PAUW Cornelius de, 1772: *Recherches philosophiques sur les Américains*, vol. II. Berlin
- PHILLIPS John Roland Seymour, 1988: *The Medieval Expansion of Europe*. Oxford: Oxford University Press
- RENOUE Louis, 1940: *La Durghatavrtti de Śaraṇadeva, traité grammatical en sanskrit du XII^e siècle*, vol. I, fasc.1. Paris: Les Belles Lettres
- , 1942: «Les connexions entre le rituel et la grammaire en sanskrit», in *Journal Asiatique*, 1941-1942, № 233, pp. 105-165 (réimpression in Staal [ed.], 1972, pp. 435-469; Renou 1997, vol. I, pp. 311-371)

-
- , 1953: «L'érudition», in L. Renou, J. Filliozat (éds.), *L'Inde classique, manuel des études indiennes*, vol. II. Paris: École Française d'Extrême-Orient, pp. 85-137
- , 1957: «Grammaire et vedānta», in *Journal Asiatique*, 1957, № 245, pp. 121-133 (réimpression in Staal [ed.], 1972, pp. 470-478; Renou 1997, vol. I, pp. 407-419)
- , 1997: *Choix d'études indiennes*, réunies par N. Balbir et G.-J. Pinault, vol. 1-2. Paris [Réimpressions de l'École Française d'Extrême-Orient, 9]
- ROCHER Ludo, 1984: *Ezourvedam. A French Veda of the Eighteenth Century*. Edited with an Introduction. Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins [University of Pennsylvania Studies on South Asia, 1]
- ROCHER Rosane, 1983: *Orientalism, Poetry, and the Millennium: The Checkered Life of Nathaniel Brassey Halhed*. Delhi et al.: Motilal Banarsidass
- SAINT-HILAIRE Barthélemy, 1853: [article sans titre], in *Journal des Savants*, 1853, pp. 389-406
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1964]: *Course in General Linguistics*. London: Peter Owen, 1964
- SCHLEGEL Friedrich von, 1803 [1966]: «Reise nach Frankreich», in E. Behler (éd.), *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe*, vol. 7. München et al. – Zürich: Ferdinand Schöningh – Thomas, 1966, pp. 56-83
- , 1805-1806: *Vorlesungen über Universalgeschichte*, mit Einleitung und Kommentar herausgegeben von J.-J. Anstett. München et al. – Zürich: Ferdinand Schöningh – Thomas [Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe, 14/2]
- , 1808 [1975]: «Über die Sprache und Weisheit der Indier», in E. Behler, U. Struc-Oppenber (éds.), *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe*, vol. 8: *Studien zur Philosophie und Theologie*. München et al. – Zürich: Ferdinand Schöningh – Thomas, 1975
- SEDLAR Jean W., 1980: *India and the Greek World. A Study in the Transmission of Culture*. Totowa, New Jersey: Rowman and Littlefield
- STAAL Frits, 1960: «Compte-rendu de *Contributions à l'histoire de la philosophie linguistique indienne* de D.S. Ruegg», in *Philosophy East and West*, 1960, № 10, pp. 53-57
- , 1963 [1986]: «Euclides en Pāṇini: twee methodische richtlijnen voor de filosofie», in Staal 1986b, pp. 77-115
- , 1965: «Euclid and Pāṇini», in Staal 1988, pp. 143-160
- , 1986a: *The Fidelity of Oral Tradition and the Origins of Science*. Amsterdam – Oxford – New York: North-Holland Publishing Company [Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, Deel 49, № 8]
- , 1986b: *Over zin en onzin in filosofie, religie en wetenschap*. Amsterdam: Meulenhoff Informatief
- , 1988: *Universals. Studies in Indian Logic and Linguistics*. Chicago: University of Chicago Press

- , 1993: *Concepts of Science in Europe and Asia*. Leiden: International Institute for Asian Studies
- (ed.), 1972: *A Reader on the Sanskrit Grammarians*. Cambridge, Massachusetts: The MIT Press
- STRUC-OPPENBERG Ursula, 1975: «Einleitung – über die Sprache und Weisheit der Indier», in E. Behler, U. Struc-Oppenberg (éds.), *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe*, vol. 8: *Studien zur Philosophie und Theologie*. München et al. – Zürich: Ferdinand Schöningh – Thomas, pp. CLXXXVII – CCXXXII
- THIEME Paul, 1982: «Meaning and form of the 'grammar' of Pāṇini», in *Studien zur Indologie und Iranistik*, 1982, № 8/9, pp. 3-34
- TORELLA Raffaele, 1987: «Examples of the influence of Sanskrit grammar on Indian philosophy», in *East and West*, 1987, № 37, pp. 151-164
- WEINBERGER-THOMAS Catherine, 1988: «Introduction: Les yeux fertiles de la mémoire. Exotisme indien et représentations occidentales», in Weinberger-Thomas (éd.), 1988, pp. 9-31
- (éd.), 1988: *L'Inde et l'imaginaire*. Paris: Écoles des Hautes Études en Sciences Sociales
- WILFORD Francis, 1799: «On the chronology of the Hindus», in *Asiatic Researches*, 1799, № 5, pp. 241-295
- WILLSON A. Leslie, 1964: *A Mythical Image. The Idea of India in German Romanticism*. Durham, N.C.: Duke University Press
- WILSON Horace Hayman, 1854: *Rig-Veda Sanhitā, [...] Second Ash-taka, [...] Translated from the Original Sanskrit*. London: Wm. H. Allen
- WINDISCH Ernst, 1917-1920: *Geschichte der Sanskrit-Philologie und indischen Altertumskunde*, vol. I-II. Strassburg: Karl J. Trübner (vol. I); Berlin – Leipzig: Walter de Gruyter (vol. II)
- ZIMMERMANN E.A.W., 1778-1783: *Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüssigen Thiere, nebst hieher gehörigen Zoologischen Weltcharte*, parts I-II. Leipzig: Weygandschen Buchhandlung

ABRÉVIATIONS

- Abhidh-k-bh(D) – Abhidharmakośa and Bhāṣya of Ācārya Vasubandhu with Sphuṭārthā Commentary of Ācārya Yaśomitra, pts. 1-4, ed. Swami Dwarikadas Shastri, Varanasi 1970-1973 (BBhS 5,6,7,9)
- Abhidh-k-bh(P) – Vasubandhu, Abhidharmakośabhāṣya, ed. P. Pradhan, rev. 2nd ed. Aruna Haldar, Patna 1975 (TSWS 8)
- Abhidh-k-bh(Pā) – Bhikkhu Pāsādika, Kanonische Zitate im Abhidharmakośabhāṣya des Vasubandhu, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1989 (SWTF, Beiheft 1)
- BBhS – Bauddha Bharati Series, Varanasi

-
- Mahā-bh – Patañjali, (Vyākaraṇa-)Mahābhāṣya, ed. F. Kielhorn, Bombay 1880-1885
 - P. – sūtra de Pāṇini
 - ŚloVār – Ślokavārttika of Kumārilabhaṭṭa, ed. Swāmī Dvārikādāsa Śāstrī, Varanasi 1978
 - SWTF – Sanskrit-Wörterbuch der buddhistischen Texte aus den Turfan-Funden, begonnen von Ernst Waldschmidt, ed. Heinz Bechert, bearb. Georg von Simson und Michael Schmidt, Göttingen 1973 ff.
 - TSWS – Tibetan Sanskrit Works Series, Patna
 - Vkp – Bhartṛhari, Vākyapadīya, ed. W. Rau, Wiesbaden 1977
 - vt. – vārttika sur un sūtra pāṇinēen

V. Žirmunskij et la typologie des langues

Roger COMTET
Université de Toulouse Jean Jaurès

Résumé:

Au cours de sa longue carrière académique, le germaniste V. Žirmunskij s'est illustré aussi bien en histoire et théorie littéraire qu'en folkloristique et linguistique, même si ce dernier volet de son œuvre est parfois occulté; son œuvre en linguistique germanique et générale est pourtant considérable et elle est dominée par la problématique de la typologie des langues. Pour évaluer son apport en ce domaine, on procèdera tout d'abord à un bref historique de l'antagonisme entre classification et typologie des langues chez les linguistes du XIX^{ème} siècle avant de suivre les différentes étapes de sa réflexion en ce domaine; ses premières études dialectologiques sont conçues dans l'optique de la linguistique aréale, elles associent structuralisme, synchronie et géographie linguistique et lui ouvrent la voie d'une approche purement typologique. La seconde étape est marquée par son application à l'analyse comparée des langues des schémas de N. Marr et I. Meščaninov, synthèse de la typologie et de l'historisme; après avoir d'abord intégré une vision sociologique marxiste à ses recherches, il est amené à retrouver les mêmes schémas d'évolution dans des langues non apparentées ou même privées de tout contact, ce qu'il relie à des modèles universels d'évolution de la pensée humaine suivant une même séquence universelle des différents types de société. Suite à la discussion linguistique de 1950, Žirmunskij revient à la classification génétique traditionnelle en en faisant un préalable indispensable aux études typologiques qu'il va multiplier dans le contexte des années 1960 (la thématique des «universaux»). Cette évolution illustre l'étendue de l'encyclopédisme érudit de Žirmunskij ainsi que son don pour les vastes synthèses et une ouverture d'esprit qui en font un compagnon de route privilégié de la linguistique russe; il est par ailleurs remarquable que les mêmes étapes, la même pensée, se retrouvent dans les études de littérature et de folkloristique comparée qu'il a toujours menées en parallèle. Il est par là, comme tant d'autres illustres savants russes, un digne héritier de la tradition philologique universitaire russe prérévolutionnaire.

Mots-clés: typologie des langues, classification des langues, linguistique comparée, linguistique soviétique, V. Žirmunskij, marrisme, marxisme, tradition philologique russe

1. V.M. ŽIRMUNSKIJ LINGUISTE

Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971) a eu tout au long de sa vie de chercheur des centres d'intérêt extrêmement variés, encyclopédisme que suggère parfaitement la composition des trois recueils posthumes qui lui ont été consacrés¹; dans le premier de ces volumes, les contributions sont regroupées ainsi: «Langue littéraire et dialecte», «Structure de la langue», «Questions de théorie de la linguistique», «Histoire de la littérature», «Folklore», «Questions de poétique et de théorie de la littérature»; dans le deuxième recueil, on trouve les rubriques «Linguistique», «Science de la littérature», «Folklore»; quant au dernier, il comporte, en particulier, les rubriques «Linguistique» et «Poétique. Histoire de la littérature». Žirmunskij a effectivement réussi l'exploit de s'illustrer dans tous ces domaines, ce qui fait écho à sa formation initiale; il a en effet fait ses études à l'Université de Saint-Petersbourg, au département de philologie romano-germanique, de 1908 à 1912, un département largement ouvert sur le monde, au contraire du département slave; ancrée dans la tradition des universités allemandes du XIX^{ème} siècle, la «philologie» faisait honneur aussi bien aux sciences du langage qu'à la littérature. Bien des années plus tard, Žirmunskij devait déclarer:

«Ma spécialité première fut l'histoire de la littérature (le romantisme). Dans le département romano-germanique d'avant la révolution, cette matière était étudiée en même temps que la linguistique, qui, orientée vers la philologie, l'emportait cependant sur la littérature (il s'agissait de lire les textes du Moyen Âge en en faisant le commentaire historique et grammatical). Je me souviens encore de notre insatisfaction face à cette science académique, puisque [...] il ne s'agissait ni de science de la littérature telle que nous l'entendons (liée aux problèmes sociaux, philosophiques, esthétiques), ni de linguistique indépendante de la philologie»².

Quoi qu'il en soit, cette tradition nous a légué des savants aussi illustres et aussi généralistes que V.V. Vinogradov, L.P. Jakubinskij, L.V. Ščerba, E.D. Polivanov, R.O. Šor, tous issus de la même matrice universitaire russe et tous contemporains de Žirmunskij.

Cependant, dans l'image que l'on retient généralement de Žirmunskij, le théoricien et l'historien de la littérature (voir, en particulier, son rôle dans le mouvement formaliste), tout comme le folkloriste, ont eu tendance à éclipser le linguiste, alors qu'il fut aussi un linguiste éminent; il suffit de rappeler tous ses travaux sur les dialectes allemands de Russie menés à bien dans les années 1920, son ouvrage *La langue nationale et les dialectes sociaux* [*Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*] de 1936³, qui a en quelque sorte fondé la sociolinguistique soviétique, et la place éminente

¹ Jarceva (éd.), 1973; Lixačev (éd.), 2001; Kazanskij (éd.), 2001.

² Cf. Žirmunskij 1967 [1976, p. 7].

³ Žirmunskij 1936a.

qu'il a prise dans la vie de la linguistique soviétique après la discussion sur la langue de 1950; il participa alors activement à compter de 1958 à la revue *Voprosy jazykoznanija* 'Questions de linguistique', présida le Conseil scientifique de la linguistique soviétique auprès de l'Académie des sciences d'URSS et dirigea à compter de 1957 le secteur des langues indo-européennes à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de Leningrad. En plus de ce rôle institutionnel, il fut aussi un acteur de premier plan dans les débats de grammaire théorique et de typologie linguistique qui se sont multipliés à compter de la fin des années 1950, au point d'être considéré jusqu'à sa mort en 1971 comme le chef de file de la linguistique soviétique (tout comme pour la littérature comparée⁴). On rappellera enfin que ses œuvres choisies de linguistique générale et germanique représentent un copieux volume de près de 700 pages, rien que pour la période qui va de 1945 jusqu'à sa disparition en 1971⁵.

On se demandera quelle fut la réflexion de Žirmunskij linguiste confronté au problème de la classification et / ou de la typologie des langues tout au long de recherches poursuivies pendant près d'un demi-siècle. Pour cela, nous esquisserons tout d'abord l'état de la question en Russie, à l'époque où Žirmunskij entame sa carrière universitaire.

2. CLASSIFICATION ET TYPOLOGIE DES LANGUES AU XIX^{ème} SIÈCLE

2.1. LE ROMANTISME ET LE TRIOMPHE DE L'APPROCHE GÉNÉTIQUE

Les problèmes de classification des langues sont inséparables du Romantisme allemand du début du XIX^{ème} siècle, même si, dans la période précédente, les tentatives de classification des langues avaient été nombreuses; elles restaient cependant faussées par le souci lancinant d'élucider l'origine des langues, et les méthodes mises en œuvre relevaient le plus souvent de la préhistoire de la linguistique moderne. Parmi les classifications qui travestissaient le moins la réalité, on se doit de citer le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* de Pallas, paru en 1787-1789 à Saint-Petersbourg, qui procède à des regroupements de langues visiblement apparentées et reflète les idées de Catherine II en la matière.

Il faudra attendre cependant la (re-)découverte du sanskrit par W. Jones en 1786 pour que les tentatives de classement des langues sortent de cet état préscientifique en donnant naissance à la grammaire historique et comparée conçue dans une perspective avant tout génétique; en ce domaine, la contribution des frères A. et F. Schlegel, avant celle de F. Bopp, a

⁴ Il est symptomatique que les contributions du volume d'hommages pour son 70^{ème} anniversaire soient regroupées en deux parties: «Questions de linguistique comparée» et «Questions de littérature comparée» (Aleksiev *et al.* [éds.], 1964).

⁵ Žirmunskij 1976.

été décisive pour fixer les termes du débat. On sait que F. Schlegel, en 1808, réaffirme la parenté historique du sanskrit, du latin, du grec et du persan et distingue trois classes de langues: 1. les langues à affixes, sans parenté, comme le basque ou les langues des Indiens d'Amérique; 2. les langues à verbe auxiliaire et prépositions comme les langues romanes et celtiques; 3. les langues à flexion interne («durch innere Flexion der Wurzel») comme le sanskrit, image de la perfection, ou, bien évidemment, l'allemand. Ce dernier mis à part, les autres langues «indo-germaniques» modernes se seraient corrompues en s'éloignant de l'idéal primitif. A. Schlegel va, quant à lui, affiner le schéma des trois classes de langues dans ses *Observations de la langue et de la littérature provençales* de 1818; il distingue pour sa part entre les langues à affixes, les langues qui n'ont aucune structure grammaticale comme le chinois et les langues à inflexion, ces dernières présentant deux modèles, analytique et synthétique; les langues synthétiques sont les seules authentiques langues à inflexion, avec des syllabes qui, considérées séparément, n'ont pas de signification. Cette dernière distinction introduit une innovation importante par rapport à F. Schlegel, même si elle a été peu remarquée, car elle permet d'affiner les critères de classement. On voit donc que ces premières ébauches plantent le décor en mêlant déjà classification, à base génétique, et typologie basée sur les analogies de structure (analytisme vs synthétisme). C'est ce dernier point de vue typologique qui domine à la même époque chez W. von Humboldt qui, en envisageant la structure ou «organisme» des langues, semble préconiser de rapprocher les langues d'après leurs traits communs de structure, leurs moyens d'expression, indépendamment de leurs liens de parenté⁶. Déjà, donc, s'opposent typologie et classification, deux pôles antagonistes, l'un paradigmatique-diachronique (la classification), l'autre syntagmatique-synchronique (la typologie).

Cependant, le XIX^{ème} siècle des linguistes, à quelques exceptions près, a été dominé par les problèmes de linguistique génétique, avec l'obsession de classer les langues en familles, la quête obstinée des origines [*die Ursprache*] et la revendication romantique de la singularité des langues (et même si le modèle de description demeurerait le latin); dans tout cela, la typologie était mise au service de la génétique et se trouvait ravalée au rang d'auxiliaire. Cela se vérifie dans la Russie d'alors, avec A.X. Vostokov, I.I. Sreznevskij, F.I. Buslaev et autres, qui partagent tous une vision historico-comparative des langues; plus tard, l'influence des néo-grammairiens allemands qui souhaitaient de fait porter à sa perfection la méthode historico-comparative sera particulièrement marquée chez les linguistes russes, par exemple dans l'École de F.F. Fortunatov (dite aussi de Moscou).

⁶ Cf. Trabant 1999, pp. 52-56.

2.2. LA REMISE EN CAUSE DU MODÈLE GÉNÉTIQUE ET LE COMPARATISME. J. BAUDOIN DE COURTENAY ET V.M. ŽIRMUNSKIJ

En Russie, pourtant, comme partout ailleurs, le modèle génétique va être remis en cause dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle. Le mérite en revient essentiellement dans les années 1870 à J. Baudouin de Courtenay et à son Cercle de Kazan, largement ouverts à la nouvelle problématique des sciences humaines importée des pays anglo-saxons (psychologie, sociologie et ethnologie). Certes, N. Kruszewski, disciple de Baudouin, très marqué par l'enseignement des néo-grammairiens (mais aussi par la psychologie anglo-saxonne) ne s'est pratiquement pas intéressé à la comparaison des langues au cours de sa brève carrière, mais cette problématique était bien présente dans la pensée de son maître. Baudouin adopte de bonne heure une perspective de géographie linguistique en privilégiant les contacts; c'est ainsi qu'il en vient vite à utiliser systématiquement le terme de *territoires linguistiques* [*jazykovye oblasti*] de préférence à celui de «familles linguistiques» et qu'il n'a de cesse d'affirmer le caractère fluctuant, relatif des critères de classification⁷, affirmant en 1901 le «caractère mixte» [*smešannyj xarakter*] de toutes les langues⁸; il se montre en somme partisan d'une sorte de polygénétisme linguistique puisque pour lui, en effet, «tout vit, tout bouge, tout évolue»⁹. C'est ce qui le conduit à privilégier dans ses recherches tout ce qui est hétérogène, non normé, les argots, les emprunts, le multilinguisme, les isoglosses fluctuantes, le langage des sourds-muets, etc. Il y a aussi chez lui l'idée que les lois psychologiques, universelles, comme l'analogie, priment sur les traits génétiques pour rendre compte du fonctionnement des langues.

Il se trouve que Žirmunskij a subi, de toute évidence, l'influence de Baudouin, croisée, pour la littérature, avec celle du comparatiste A.N. Veselovskij. Il écrira plus d'un demi-siècle plus tard dans ce que l'on peut considérer comme son testament intellectuel¹⁰:

«La réaction contre l'école des néo-grammairiens battait son plein (aussi bien chez nous qu'à l'étranger). Le dissident était ici avant tout Baudouin de Courtenay, notre maître en linguistique générale [...]. Son élève Ščerba (qui n'était encore qu'un maître de conférences en début de carrière) parlait non sans une certaine morgue de la "linguistique comparée brugmannienne" et, une fois professeur, il ne devait jamais assurer un seul cours de linguistique comparée»¹¹.

⁷ Il relève par exemple que l'harmonie vocalique, supposée être une marque absolue des langues finno-ougriennes, est absente de l'estonien (Baudouin de Courtenay 1930, d'après traduction russe du polonais dans Boduën de Kurtenè 1963, vol. 2, p. 342).

⁸ Boduën de Kurtenè 1901.

⁹ Boduën de Kurtenè 1897, p. 34.

¹⁰ Il s'agit de la préface qu'il avait rédigée en 1967 pour l'édition de ses œuvres choisies qu'il préparait au moment de sa disparition et qui a été reproduite dans Žirmunskij 1976, pp. 7-10.

¹¹ Žirmunskij 1967 [1976, p. 8].

Certes, Žirmunskij était inscrit dans le département romano-germanique dirigé par F. Braun depuis la disparition de Veselovskij en 1906; les recherches de Braun étaient plutôt orientées vers le passé des anciens Germains, dans une perspective académique traditionnelle qui était loin de satisfaire son jeune étudiant; on peut cependant relever que Braun avait fini par se spécialiser dans les relations anciennes entre Germains et Slaves, que ce fût chez les Goths ou chez les Varègues, ce qui plaçait malgré tout ses recherches sous le signe d'une problématique des contacts. Par ailleurs, si Braun, en linguistique, était disciple du néo-grammairien H. Paul¹², il se réclamait en même temps en littérature de Veselovskij dont il avait été le disciple le plus proche et qui, à la même époque, avait mis en pratique une approche historico-comparative dans l'étude des littératures. Par ailleurs, les transversalités étaient monnaie courante dans l'université de la capitale, ce dont témoignent les groupes d'étudiants interdisciplinaires dont certains sont à l'origine de l'École formaliste d'analyse littéraire (référons-nous par exemple à la «Société néophilologique» animée par Braun).

Il est donc plus que probable que Žirmunskij a bien connu l'enseignement de Baudouin, croisé avec celui de Veselovskij et de ses disciples, et ses écrits se réfèrent plus d'une fois à lui avec une empathie évidente; il reprend souvent le terme de *dynamique* pour parler de l'évolution linguistique, s'appuie sur lui pour critiquer Fortunatov¹³ et apprécie hautement les écrits de Jakubinskij qu'il présente toujours comme un disciple de Baudouin. Il faudrait noter enfin que Žirmunskij pratiquait dès ses premiers écrits, qui furent d'analyse et d'histoire littéraire, le comparatisme et que c'était donc une démarche pour lui familière. On peut citer ici sa thèse doctorale intitulée *Le romantisme allemand et le mysticisme d'aujourd'hui* [*Nemeckij romantizm i sovremennaja mistika*]¹⁴, son premier ouvrage d'importance, où, derrière le romantisme allemand, se dessine de fait en filigrane le symbolisme russe. L'approche est la même dans son étude sur la poésie de V.Ja. Brjusov qu'il écrit peu après mais qui ne sera publiée qu'en 1922 et qui est caractérisée comme *Essai d'étude stylistique et comparée* [*Opyt sravnitel'no-stilističeskogo issledovanija*]¹⁵.

C'est donc sensibilisé à la perspective des contacts et riche de sa formation de germaniste que Žirmunskij va s'attaquer à son premier domaine d'investigation linguistique, celui des parlers germaniques des colons allemands de Russie.

¹² Ce qui peut expliquer que Žirmunskij soit allé suivre les cours de Paul à Munich lors de son stage en Allemagne de 1913 à 1914.

¹³ Žirmunskij 1961, pp. 7-8.

¹⁴ Žirmunskij 1913 [1914].

¹⁵ Žirmunskij 1922.

3. LES DIALECTES ALLEMANDS DE RUSSIE: UNE DIALECTOLOGIE À LA FOIS GÉNÉTIQUE, STRUCTURALISTE ET TYPOLOGIQUE

Le nouveau pouvoir soviétique avait l'ambition de dresser l'inventaire de son empire; dans l'esprit des expéditions ethnographiques d'avant la révolution furent donc organisées des missions scientifiques et pluridisciplinaires parmi les minorités ethniques du pays. En tant que germaniste reconnu et qu'enseignant au centre de formation des enseignants allemands de Petrograd, Žirmunskij fut tout naturellement appelé à participer avec ses étudiants à cette aventure où il mit en application aussi bien ses compétences de linguiste que de spécialiste des littératures dans ces flots germaniques ruraux dispersés dans l'immensité russe, depuis la banlieue de Leningrad jusqu'au Caucase, en passant par les plaines d'Ukraine et la Crimée (l'étude de la seule zone de peuplement compact, autour de Saratov sur les rives de la Volga, fut confiée à G. Dinges, germaniste originaire de cette région).

Cette aventure, qui dut prendre fin en 1930 à la suite des changements survenus alors en URSS, a permis à Žirmunskij d'accumuler de 1926 à 1930 une bonne vingtaine d'études sur les dialectes et le folklore des Allemands de Russie¹⁶, ainsi qu'une collection inestimable d'enregistrements de *Volkslieder*. Dans son approche linguistique, Žirmunskij étudie surtout les contacts entre ces dialectes appartenant à la même famille germanique. Les germanophones en question vivaient en effet en vase clos, ce qui limitait les influences extérieures sur leurs parlars. Ce qui intéresse avant tout Žirmunskij, ce sont les «mélanges» de dialectes [*Mischmundarte*]; pour cela, il procède à une analyse structurale préalable des traits différentiels dialectaux, classés en primaires et secondaires, à partir de la méthodologie mise au point à la même époque en Allemagne par les écoles de dialectologie de Bonn (T. Frings) et Marburg (F. Wrede); cela permet à Žirmunskij de montrer qu'en cas de contact, ce sont les traits secondaires, les moins marqués et les plus neutres, qui tendent à s'imposer; c'est ce que l'on a appelé la «loi de Žirmunskij», qui prouve que celui-ci mettait en application dans ses recherches d'alors une approche avant tout typologique, aréale et contrastive, dans la droite ligne de la géographie linguistique de Baudouin de Courtenay. Mais le tournant des années 1930 va l'orienter, comme la plupart des linguistes russes, vers de nouveaux paradigmes de pensée, le contraignant à abandonner ses recherches sur les dialectes allemands (il faudra attendre 1971, année de sa disparition, pour qu'on puisse les évoquer à nouveau ouvertement en URSS).

¹⁶ Rassemblées dans Schirmunski 1992.

4. LA PÉRIODE MARRISTE

4.1. LES ANNÉES 1930

C'est Žirmunskij lui-même qui nous rappelle dans ses souvenirs que ce sont ses élèves germanistes qui adhéraient aux thèses de Marr puis de Meščaninov qui l'ont amené au marrisme dans les années 1930, en exerçant sur lui «une influence encore plus décisive que celle de N.Ja. Marr en personne»¹⁷; et de citer ici S.D. Kacnel'son, A.V. Desnickaja et M.M. Guxman¹⁸; on peut rappeler aussi que son maître Braun avait été à une époque proche de Marr¹⁹. Žirmunskij fut invité en 1934, l'année même de la disparition de Marr, à participer aux travaux de l'Institut de la langue et de la pensée que celui-ci avait fondé. Avec le recul, Žirmunskij considérera que les idées linguistiques de Marr s'étaient constituées dans l'atmosphère de remise en cause générale des conceptions des néo-grammairiens²⁰. Bien sûr, au crépuscule de sa vie, Žirmunskij rappelle qu'il a été amené par la suite à rejeter plus d'une fois «l'idée fantastique d'une analyse paléontologique de toutes les langues du monde d'après quatre éléments primitifs»²¹. Mais il n'en reconnaît pas moins la contribution décisive et positive de Marr aux idées des linguistes de Leningrad:

«Parmi ces perspectives, je mets en premier lieu le combat mené par Marr contre l'eurocentrisme étroit de la théorie linguistique traditionnelle, sa vision à la fois stadiale et typologique de l'évolution des langues et leur comparaison indépendamment de toute origine commune, ses recherches sur les relations entre langue et pensée ainsi que ce que l'on peut appeler une approche sémantique des phénomènes grammaticaux»²².

Effectivement, c'est Marr qui, le premier, a remis en cause de la manière la plus radicale l'idée de familles de langues, tout en prolongeant de fait, mais d'une manière originale, le génétisme du siècle précédent, ce qu'avait bien perçu R. Jakobson: «La primauté des problèmes génétiques dans la pensée scientifique au siècle dernier laisse une empreinte particulière sur les esquisses typologiques de cette époque: les types morphologiques furent conçus comme des stades évolutifs. La doctrine de Marr [*učenie o stadial'nosti*] fut peut-être le dernier rejeton de cette lignée»²³. On

¹⁷ Žirmunskij 1967 [1976, p. 9].

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Après avoir quitté la Russie pour l'Université de Leipzig, Braun avait traduit en allemand l'opuscule de Marr consacré au «Caucase japhétique» (Marr 1923) édité dans la collection des «Japhetische Studien zur Sprache und Kultur Eurasiens».

²⁰ Žirmunskij 1967 [1976, p. 8].

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 9.

²³ Jakobson 1958, cité dans Jakobson 1963, p. 69.

sait en effet que Marr calquait l'évolution des langues sur celle des sociétés selon un patron unique, les langues étant ainsi envisagées dans une sorte de transversalité en se conformant au principe d'analogie, devenu systématique en linguistique depuis l'époque des néo-grammairiens et celle de Baudouin de Courtenay. Toutes les langues suivaient ainsi un même parcours d'évolution par stades (structure de la proposition amorphe, possessive, ergative et nominative).

Confronté à ce paradigme incontournable dans l'URSS des années 1930, Žirmunskij mit en œuvre le stadialisme dans ses études de typologie linguistique. Les schémas de Marr étaient pour beaucoup syntaxiques; or, Žirmunskij est demeuré peu intéressé par la phonologie, au moins jusque dans les années 1950, ce qui le prédisposait à cette nouvelle approche des faits de langue. Dès 1935, Žirmunskij se revendique comme un disciple de Marr en soulignant la nécessité d'étudier l'évolution de la langue «en lien étroit avec le développement de la pensée, lui-même déterminé en fin de compte par celui des rapports sociaux»²⁴. Dans un premier temps, Žirmunskij, qui dirige désormais de 1931 à 1935 le cabinet de dialectologie sociale rattaché à l'Institut de linguistique, va introduire la composante sociale dans ses recherches avec son ouvrage fondateur *La langue nationale et les dialectes sociaux*²⁵, l'un des premiers essais d'application de la théorie marxiste à la description linguistique; puis, il va mettre en application une typologie linguistique historique, d'abord dans son ouvrage *L'évolution du système de la langue allemande [Razvitie stroja nemeckogo jazyka]*²⁶, puis dans son *Histoire de la langue allemande [Istorija nemeckogo jazyka]*²⁷. Dans le premier de ces ouvrages, Žirmunskij s'appuie surtout sur l'allemand, sa langue de spécialité. L'idée dominante est que la langue normée s'est constituée à partir de celle de la classe dominante, la bourgeoisie, qui représente elle-même une concentration des patois et dialectes féodaux du Moyen Âge; la langue nationale est donc le résultat de la concentration des dialectes, liée intimement à la «concentration» économique et politique de l'époque postféodale. Dans tous les cas est mise à mal l'idéalisation romantique du monde paysan soi-disant porteur de dialectes «purs»²⁸.

On relèvera que, dans ses écrits ethnographiques, Žirmunskij avançait que l'origine du *Volkslied* était le lied aristocratique célébré par les trouvères dans les châteaux et qui, une fois chassé de là par les change-

²⁴ Žirmunskij (éd.), 1935, p. 2 (préface du livre).

²⁵ Žirmunskij 1936a.

²⁶ Žirmunskij 1936b.

²⁷ Žirmunskij 1938.

²⁸ «[...] on peut affirmer que, dans les conditions de l'évolution capitaliste, le paysan archaïque et idéal, porteur d'un dialecte "pur", "authentique", "non corrompu" (*unverfälschte Mundart*) apparaît comme une sorte de Robinson issu des fantasmes du populisme romantique. Le dialecte paysan, dans les conditions de la société capitaliste, perd son caractère clos territorialement et sa singularité sociale» (Žirmunskij 1936a, p. 73).

ments de la mode, était allé trouver refuge dans les chaumières; dans l'un et l'autre cas la démarche est tout à fait similaire. De même, dans son *Goethe dans la littérature russe* [*Gete v russkoj literature*] de 1937, Žirmunskij introduit une problématique sociale dans le jeu des influences et contacts littéraires, déclarant: «À partir de cet exemple concret, je voudrais poser sur des bases nouvelles la question des relations réciproques internationales, des “influences littéraires”, en la concevant plus largement comme le problème de l'assimilation d'un héritage culturel (littéraire en particulier) qui est conditionné par les lois du développement historique et social»²⁹. Et d'affirmer que ce développement de la littérature suit les schémas du stadialisme, dépassant du même coup les limites étroites du comparatisme traditionnel: «[...] en tenant compte du stadialisme suivi par le procès historique, nous sommes amené à constater la similitude qui existe entre les idéologies qui relèvent d'un même stade de développement de la société et qui sont identiques, ayant la même origine dans les classes sociales, indépendamment de la présence ou de l'absence de contact direct entre elles ou d'influence réciproque»³⁰. Déjà, donc, Žirmunskij fait dépendre les parallélismes entre les phénomènes littéraires de leur même degré d'implication dans les différents stades de l'évolution de la société, il les appellera les «courants concordants» [*vstrečnye tečenija*]³¹. Sa réflexion reste donc identique, que ce soit dans le champ littéraire ou linguistique.

Dans son second ouvrage linguistique, l'*Histoire de la langue allemande*, paru en 1938 et réédité dès l'année suivante³², on retrouve l'essentiel des thèses marristes, même si la problématique sociale y est en retrait. Žirmunskij revisite la vieille opposition entre l'analytisme et le synthétisme. Il rappelle la définition du synthétisme:

«Dans le système flexionnel, les rapports syntaxiques entre les mots dans la proposition sont exprimés par des modifications de ces mots à l'aide d'affixes particuliers (flexion externe) ou par des changements phonétiques dans la racine (flexion interne). Dans les langues flexionnelles du système indo-européen, ce sont les terminaisons (substantivales et verbales) qui jouent le rôle le plus important»³³.

Žirmunskij constate ensuite que la langue allemande a évolué au cours de son histoire du synthétisme vers l'analytisme au détriment des terminaisons [*okončanija*], et il oppose ainsi une phrase allemande telle que *Sie hat ein Lied von Schubert gesungen* à son équivalent russe; en russe, les relations sont exprimées par les désinences et terminaisons, alors que l'allemand a recours au verbe auxiliaire {*hat* + participe} pour indiquer le

²⁹ Žirmunskij 1937, p. 5.

³⁰ *Ibid.*, p. 9.

³¹ Žirmunskij 1947, cité dans Žirmunskij 1979, p. 47.

³² Žirmunskij 1939. C'est à cette réédition que nous allons nous référer dans la suite du texte.

³³ *Ibid.*, p. 121.

passé, à la préposition {*von* + substantif} comme équivalent du génitif complément de nom, etc. Bien sûr, les choses ne sont pas toujours aussi évidentes: «Cependant le système analytique n'est nulle part parfait dans aucune des langues de ce groupe car il se développe à partir des contradictions inhérentes au système flexionnel et il charrie plus ou moins des vestiges de flexion»³⁴. Et d'admettre que le russe lui aussi progresse dans cette direction comme le prouve, par exemple, l'emploi désémantisé de la préposition à tout faire *po*.

Žirmunskij rappelle à ce propos que la grammaire comparée indo-européenne, typique de la «linguistique bourgeoise»³⁵, se contentait d'expliquer cette évolution uniquement par la réduction phonétique des finales, ce qui fait que «la richesse primitive des formes de la “langue-mère” est peu à peu remplacée par la pauvreté et la monotonie des substituts de ce qui est perdu et qu'apparaissent de nouvelles formes analytiques»³⁶. Žirmunskij s'oppose à cette conception réductrice de la «dégradation», issue de la rhétorique romantique, en affirmant le caractère progressiste de cette évolution liée à la «réduction sémantique» des terminaisons ainsi qu'au «développement de la pensée et à la différenciation de ses moyens d'expression linguistique»³⁷. Il relève ainsi que cette évolution a permis à l'allemand d'enrichir sa palette de relations tout d'abord tributaire uniquement des désinences nominales; quant au verbe, l'introduction de verbes auxiliaires ou modaux a considérablement enrichi un système «rudimentaire» tout d'abord limité aux deux oppositions {présent} vs {passé} et {indicatif} vs {optatif}³⁸. Dans cette même optique sémantique, il relie la réduction phonétique des terminaisons au rôle de l'accent sémantique qui fait que toute syllabe non signifiante a tendance à se réduire, alors que dans le cas contraire les éléments signifiants (par exemple, les «suffixes lourds» [*schwere Abteilungssilben*] portent au moins un accent secondaire. Par exemple, le second élément *tel* de *drittel*, *viertel* n'est plus signifiant alors qu'il provient de *Teil*, il a donc une réalisation réduite [dritel]. C'est ainsi que la réduction phonétique, liée à la perte de sens, entraîne une confusion des formes, accélère la chute des terminaisons et le développement du modèle analytique. Et tout cela calque le développement de la pensée humaine qui tend toujours vers plus de perfection et de complexité, ce qui fait que c'est bien le facteur sémantique qui joue ici le rôle dominant. Ajoutons que les mêmes thèses sont reprises dans d'autres écrits de la même époque tels que «Du système flexionnel au système analytique» [*Ot flektivnogo stroja k*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 122.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁸ L'emploi des auxiliaires *haben* et *werden* a permis de former le futur, le passé composé, le plus-que-parfait de l'indicatif, le conditionnel.

analitičeskomu]³⁹ ou «L'évolution du système de l'allemand» [*Razvitie stroja nemeckogo jazyka*]⁴⁰.

Cependant, Žirmunskij n'applique encore ces schémas qu'aux domaines linguistiques qu'il maîtrise, soit les langues germaniques et, parfois, l'indo-européen; de même se cantonne-t-il en littérature comparée aux littératures d'Europe occidentale; on lui reprochera par la suite en 1947, lors de la chasse au cosmopolitisme, de n'avoir pas rompu complètement avec les conceptions réactionnaires de la linguistique même s'il avait fait allégeance à la nouvelle théorie du langage [*novoe učenie o jazyke*].

4.2. LE SÉJOUR EN ASIE CENTRALE

Jusqu'en 1941, la linguistique de Žirmunskij demeure tributaire de sa formation de germaniste, ce qui en limite les applications typologiques; il est resté à l'écart de grands débats transversaux qui faisaient intervenir toutes les familles de langues de l'URSS comme la construction linguistique, la littération de langues jusque-là non écrites, la latinisation, etc. Mais, à l'automne 1941, Žirmunskij suit les instituts de recherche de Leningrad qui sont évacués en Asie centrale à Tachkent; c'est pour lui la découverte à la fois de langues radicalement différentes des langues indo-européennes, les langues turciques (il va apprendre l'ouzbek), et d'une littérature orale très riche, dont se détachent les épopées d'Asie centrale. En même temps, il est contraint par les événements à laisser de côté ses études germaniques et à changer pour un temps radicalement de domaine de recherches. Il va multiplier dans les années 1940 les publications dans le nouveau domaine épique qu'il découvre. Il y applique les schémas marristes, et il les étend aux types de constructions syntaxiques pour des langues appartenant à des familles différentes⁴¹, ce qui l'avait amené dès 1940 à critiquer les hypothèses de l'indo-européisme et à affirmer la supériorité de la typologie (baptisée «étude typologique stadiale» [*stadial'no-tipologičeskoe izučenie*]) sur la classification: «En d'autres mots, la grammaire comparée génétique doit s'appuyer sur la grammaire comparée typologique»⁴². Aussi bien dans le champ de la littérature orale que dans celui de la linguistique, les convergences s'expliquent par un même parcours universel de développement social et culturel, ce qui est typiquement marriste.

Žirmunskij abandonne définitivement en littérature comparée la théorie migrationniste (les motifs qui voyagent au gré des contacts) au profit d'une conception stadiale qui était déjà, à vrai dire, annoncée par Veselovskij, avant même Marr⁴³. L'évolution de la littérature orale, de ses genres

³⁹ Žirmunskij 1935a.

⁴⁰ Žirmunskij 1935b.

⁴¹ Žirmunskij 1945.

⁴² Žirmunskij 1940, cité dans Žirmunskij 1976, p. 185.

⁴³ Ce qui explique certainement le bref retour en grâce d'Aleksandr Veselovskij à la veille de la guerre, marqué par plusieurs rééditions de ses œuvres.

et de ses mythes, est liée à celle de la mentalité humaine et à celle des sociétés. Žirmunskij écrira bien après, en 1967:

«Les similitudes dans le monde des idées entre des peuples qui sont parvenus au même stade de développement historique ont leur fondement dans leur organisation sociale, ce sont des parallélismes que l'on peut relever même entre l'Europe occidentale et l'Asie centrale à l'époque du féodalisme. Les analogies ou les convergences typologiques du même genre entre les littératures de peuples éloignés, qui n'ont pas de contact direct, sont bien plus courantes qu'on ne le suppose généralement»⁴⁴.

Žirmunskij continuera à travailler dans cette direction jusqu'à la fameuse discussion linguistique de 1950.

5. LES SUITES DE LA DISCUSSION LINGUISTIQUE DE 1950

5.1. LE RETOUR AUX FONDAMENTAUX DE LA LINGUISTIQUE DIALECTOLOGIQUE ET DE LA GRAMMAIRE COMPARÉE

La célèbre discussion linguistique de 1950 va être pour Žirmunskij l'occasion de revenir à ses anciens thèmes de recherche. Suivant les tendances nouvelles qui étaient enclines à évacuer la sociologie de la linguistique au profit exclusif de ce qu'il appellera plus tard «la science stalinienne de la langue»⁴⁵, il prend tout d'abord ses distances avec la nouvelle théorie du langage, critiquant la «paléontologie» de Marr⁴⁶ et, en parallèle, met en pratique une pensée systémique où c'est dans la structure interne des langues qu'il faut rechercher les facteurs de leur évolution⁴⁷. Il revient de fait aux fondamentaux de la discipline, à commencer dans la somme que constitue sa *Dialectologie allemande* [*Nemeckaja dialektologija*] de 1956; il y affirme: «[...] l'histoire scientifique de la langue allemande doit être construite à partir de la dialectologie, la grammaire de l'allemand doit s'appuyer sur la grammaire comparée des dialectes allemands»⁴⁸. Il évacue ce faisant, dans l'esprit de la discussion linguistique de 1950, une vision étroitement sociologisante de l'évolution linguistique (le «sociologisme vulgaire»...): «La langue [...] toujours, a été unique pour la société en étant utilisée par toutes les classes sociales à toutes les étapes de son développement historique, depuis les langues maternelles jusqu'aux langues claniques, de celles-ci à celles des ethnies, et jusqu'aux langues natio-

⁴⁴ Žirmunskij 1967 [1976, pp. 1-2].

⁴⁵ Žirmunskij 1965b, p. 7. *Stalinskoe učenie o jazyke*, expression qui détournait ironiquement le *novoe učenie o jazyke* 'nouvelle théorie du langage' des japhétistes.

⁴⁶ Žirmunskij 1952.

⁴⁷ Cf. Žirmunskij 1954a.

⁴⁸ Žirmunskij 1956a, p. 3.

nales»⁴⁹. En même temps, il sacrifie à l'orientation aréale première de ses travaux avec son article «À propos de quelques problèmes de géographie linguistique» [*O nekotoryx problemax lingvističeskoj geografii*]⁵⁰ et sa participation à l'atlas dialectologique des langues turciques⁵¹.

Au cours de la même année 1956, dans l'édition revue et corrigée de l'*Histoire de l'allemand* [*Istorija nemeckogo jazyka*], on peut lire:

«La langue n'est pas une superstructure (au contraire de ce qu'affirmaient Marr et ses disciples); le système grammatical de la langue qui s'est constitué au cours des siècles montre une stabilité extraordinaire et ne se modifie que très lentement, cependant que les divers constituants de la langue (le lexique et la grammaire tout comme la forme phonique de la parole) n'évoluent pas au même rythme. C'est pourquoi l'analyse pseudo-historique du matériau linguistique de la phonétique et de la grammaire historiques qui suit les différentes périodes de l'histoire sociale en découpant l'histoire réelle de la langue en une succession de segments synchroniques rompt en fait le lien historique et la régularité interne des faits de langue ainsi que la suite logique du développement des catégories grammaticales»⁵².

Il insistera encore dans les années 1960 sur cette idée de dynamique interne des langues, qui fait que le but de la linguistique d'un groupe de langues apparentées n'est pas la reconstruction d'archétypes d'une langue-mère hypothétique mais «la mise en lumière de lois internes (tendances) d'évolution»⁵³. Nous allons voir cependant qu'à ce repli centripète sur les langues en particulier va bientôt succéder chez lui un retour aux grandes questions de la linguistique générale et de la typologie des langues.

5.2. LINGUISTIQUE GÉNÉRALE ET TYPOLOGIE DES LANGUES

C'est à partir des années 1960 que l'on assiste à tout un remue-ménage dans la linguistique soviétique. Cela concerne tout d'abord la sociolinguistique qui renoue alors avec les recherches brillantes qui avaient été menées en URSS dans les années 1920⁵⁴; paraîtra bientôt, dans cet esprit, la série de recueils intitulés «La langue russe et la société soviétique» [*Russkij jazyk i sovetskoe obščestvo*]. Žirmunskij collabore alors aux recherches menées sur les «dialectes sociaux», il prend part au séminaire organisé sur ce thème à l'Institut de linguistique de Leningrad à l'automne 1963⁵⁵ et renoue du coup avec son ouvrage fondateur de 1936 sur la langue nationale et les dialectes sociaux.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁰ Žirmunskij 1954b.

⁵¹ Cf. Žirmunskij 1963.

⁵² Žirmunskij 1956b, p. 11.

⁵³ Žirmunskij 1965c, p. 3.

⁵⁴ Cf. Brandist, Chown (eds.), 2010.

⁵⁵ Cf. aussi Žirmunskij 1964; 1968a.

En même temps, vient l'époque où Chomsky aux États-Unis met au point les schémas à prétention universaliste de la linguistique transformationnelle, et la thématique des universaux linguistiques devient à la mode, ce qui peut expliquer que la linguistique soviétique se consacre aussi aux problèmes de typologie des langues en privilégiant la syntaxe. Les talents innés d'organisateur et d'animateur de Žirmunskij⁵⁶ ainsi que les positions stratégiques qu'il occupe dans les institutions de la linguistique soviétique vont lui permettre de jouer un rôle majeur dans les débats qui se déroulent dans les années 1960 à Leningrad autour de cette problématique. On peut citer ici la discussion sur les constructions analytiques dans des langues de type différent à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de 1963, suivie par celles sur la structure morphologique du mot dans des langues de type différent, sur les constructions ergatives (1964), sur les parties du discours (1965) et sur les membres de la proposition.

Žirmunskij joue là un rôle de premier plan, et, dès 1961, il écrit un article qui pose la question préalable à toute réflexion sur l'analytisme qui doit définir d'abord quelles unités on envisage; il s'agit de «Sur les frontières du mot» [*O granicax slova*]⁵⁷ qui précise le statut des composés et des locutions; Žirmunskij montre que, si le critère essentiel demeure l'unité sémantique, il s'y ajoute des critères morphologiques qui vont varier en fonction des langues. C'est lui aussi qui édite les recueils correspondants à tous ces colloques⁵⁸. Dans l'introduction au recueil de 1965 consacré aux constructions analytiques (communications du colloque de janvier 1963), texte cosigné par Sunik, il est rappelé que la théorie grammaticale est demeurée longtemps dépendante des «langues classiques», surtout le latin, soit d'un modèle flexionnel; au XIX^{ème} siècle, l'étude des langues indo-européennes modernes a introduit la notion de morphologie analytique et, désormais, les questions liées à cette problématique réclament «une étude comparative et historique menée à partir du matériau de langues dont la structure est différente»⁵⁹; force est de constater que l'on revient quelque peu ici à la tradition marriste, avec la remise en question de l'indo-européisme linguistique et l'ambition sous-jacente de mettre en lumière des tendances communes à toutes les langues du monde, des sortes d'universaux indépendants des contacts ou de la génétique. Mais toute interprétation extralinguistique, historico-sociologique en particulier, est désormais absente de l'analyse; cela se vérifie dans la contribution de Žirmunskij pla-

⁵⁶ Rappelons qu'il avait été la cheville ouvrière du mouvement formaliste d'analyse littéraire au début des années 1920 en dirigeant la Faculté de littérature de l'Institut national d'histoire des arts de 1920 à 1931 (cf. Comtet 2007, p. 213).

⁵⁷ Žirmunskij 1961.

⁵⁸ Žirmunskij (éd.), 1963; Žirmunskij 1967 [1976]; Žirmunskij, Sunik (éds.), 1968; Žirmunskij (éd.), 1972 (édition posthume, Žirmunskij étant décédé en 1971). Les recueils de 1963, 1965 et 1968 sont coédités avec O.P. Sunik, spécialiste des langues toungouze et du Nord, à qui l'on doit également une *Théorie générale des parties du discours* [*Obščaja teorija častej reči*] publiée sous la responsabilité de Žirmunskij (Sunik 1966).

⁵⁹ Žirmunskij, Sunik (éds.), 1965, p. 3.

cée en tête du recueil sur l'analytisme comme un manifeste⁶⁰ et qui commence d'une manière provocante par une série d'exemples empruntés à l'ouzbek. Le but poursuivi ici par l'auteur est double; il se propose d'une part de défendre l'analytisme dans l'étude des faits de langue, alors que longtemps c'est le modèle flexionnel qui a été privilégié (voir les romantiques, Schleicher, et même, de manière insidieuse, les néo-grammairiens pour qui l'analytisme, considéré comme décadent, ne méritait pas qu'on s'y intéresse). Ce qui est ici développé, surtout à partir d'exemples tirés du russe, des langues romanes et germaniques et d'un rappel des positions adoptées par les différents linguistes contemporains, c'est une sorte d'état des lieux de la question dans la linguistique soviétique contemporaine.

Žirmunskij s'oppose en particulier aux thèses de Fortunatov remises à l'honneur après la discussion de 1950 et reprises par Vinogradov dans la *Grammaire de la langue russe* [*Grammatika russkogo jazyka*]⁶¹, thèses qui figeaient la langue en opposant ce qui relevait des «groupes de mots» [*slovoščetanija*], soit du lexique, et ce qui était construction grammaticale; dans cette optique, les groupes de mots ne pouvaient mettre en relation que des mots signifiants (du type *mysl' o pobege* 'l'idée de la fuite'), au contraire de simples constructions prépositionnelles (du type *o pobege* 'au sujet de la fuite')⁶². Ces frontières entre grammaire et lexique sont une hypothèque qui bloque toute analyse et Žirmunskij s'emploie à l'écarter à partir du matériau des langues indo-européennes actuelles qu'il maîtrise le mieux, et aussi par un long exposé consacré à l'analytisme chez les linguistes. Par exemple, contre Vinogradov, il montre que le futur en russe ne se limite pas à l'auxiliaire *byt'* 'être' (*budu učit'sja* '[j]étudierai') mais qu'il peut également être le fait de semi-auxiliaires comme *stat'* 'devenir', cependant que *budu* '[je] serai' peut aussi avoir valeur lexicale comme futur de *byt'* (*budu professorom* '[je] serai professeur'); la conclusion est évidente: «La différence entre *budu* '[je] serai' – *stanu* '[je] deviendrai' et encore plus *načnu* '[je] commencerai' ne réside que dans un plus haut degré d'abstraction (de "grammatisation") de l'auxiliaire qui a complètement abandonné toute valeur concrète, alors que la forme *stanu*, bien que son sens la situe à part en tant que semi-auxiliaire, occupe de ce point de vue une position intermédiaire»⁶³.

Žirmunskij soutient ainsi que les frontières entre les domaines linguistiques (grammaire vs lexique / morphologie / syntaxe) sont relatives et que la stricte dichotomie entre synchronie et diachronie n'a pas lieu d'être:

«Le développement des constructions analytiques dans la langue représente un processus vivant et complexe, qui réclame une approche *dynamique* [*proces-sual'nyj*] aussi bien pour l'histoire de la langue que pour la description de son

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 5-57.

⁶¹ Vinogradov, Istrina (éds.), 1960.

⁶² Cf. Žirmunskij 1965b, p. 10.

⁶³ *Ibid.*, p. 14.

état actuel. Du point de vue de la théorie linguistique, cela signifie que l'on renonce à la fracture entre synchronie et diachronie, que l'on envisage tout état de langue comme *un système en mouvement aussi bien dans son ensemble que dans ses parties*»⁶⁴.

Et Žirmunskij d'invoquer à l'appui de cette thèse des systèmes en perpétuel devenir l'autorité de Ščerba ainsi que la dialectique selon Engels (remarquons cependant que cette vision empédoclienne du devenir de la langue était déjà présente chez Baudouin de Courtenay). En fait, c'est dès 1958 que Žirmunskij avait relativisé l'opposition entre synchronie et diachronie⁶⁵. En remettant ainsi à leur juste place les préalables de l'analyse linguistique, Žirmunskij libère du coup la réflexion sur l'analytisme dans les langues extra-indo-européennes (finno-ougriennes, sibériennes, turciques...) à laquelle vont se livrer les différents contributeurs du recueil.

La démonstration sera la même dans sa contribution au recueil consacré aux parties du discours paru un peu plus tard⁶⁶; Žirmunskij y polémique contre la position uniquement syntaxique et grammaticale adoptée après Fortunatov par A.M. Peškovskij dans la troisième édition de sa *Syntaxe russe [Russkij sintaksis]*⁶⁷; Žirmunskij défend l'idée que les parties du discours se caractérisent aussi bien par leur contenu sémantico-lexical que par leur forme grammaticale (leur morphologie dans la formation et la variation des mots) et leur forme syntaxique (liens et formes de rection dans la proposition); et selon le système grammatical qu'adopte chaque langue en particulier, le traitement grammatical de chaque partie du discours va présenter des différences significatives tout en préservant l'universalité de son sens du point de vue sémantico-lexical⁶⁸.

On peut noter que l'œuvre linguistique de Žirmunskij au cours de toute cette période va rester marquée par un certain formalisme, comme si le côté descriptiviste l'emportait; il n'y a plus guère chez lui de dimension sociologique, ce qui est en phase avec le tournant structuraliste pris par la jeune génération des linguistes soviétiques dans les années 1960. À moins que Žirmunskij ne termine par là où il avait commencé, c'est-à-dire par un retour au positivisme illustré jadis par les néo-grammairiens dont il va se plaire à souligner jusque dans ses derniers écrits tout ce qu'ils ont apporté à la linguistique.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁵ Žirmunskij 1958.

⁶⁶ Cf. Sunik 1966.

⁶⁷ Peškovskij 1934.

⁶⁸ Žirmunskij 1968b, pp. 18-19.

5.3. ULTIME RETOUR À UNE APPROCHE GÉNÉTIQUE DES LANGUES ET APPROCHES CROISÉES

À vrai dire, la conception qu'avait Žirmunskij de la synchronie-diachronie ne pouvait que l'orienter vers l'historisme en linguistique et, effectivement, il revient à la germanistique dans une optique historico-comparative; on citera ici parmi d'autres sa monumentale *Introduction à l'étude historique et comparée des langues germaniques* [*Vvedenie v sravnitel'no-istoričeskoe izučenie germanskix jazykov*] de 1965⁶⁹, ou l'article rédigé en 1967 et publié à titre posthume sur la langue-mère germanique: «Existait-il une "langue fondamentale" en germanique commun?» [*Suščestvoval li obščegermanskij jazyk-osnova?*]⁷⁰. Il y réfute l'idée d'un développement convergent des différentes langues, ce que l'on avait appelé «une union de langues» [*jazykovoï sojuz*], l'unité originale supposée pouvant déjà avoir subi une différenciation dialectale ou l'influence d'autres langues, sans que cela pour autant ne la remette en cause pour l'essentiel.

De fait, il revient alors aux approches auxquelles il avait sacrifié précédemment: géographie linguistique (linguistique aréale, de contact), sociologie linguistique... Il refuse de se laisser enfermer dans une école, pratique la synthèse à tout niveau. Il s'en est expliqué dans son testament intellectuel, où il prend même la défense des néo-grammairiens dont la méthode positiviste de travail demeurerait pour lui un modèle inégalé de rigueur scientifique, préalable indispensable à toute recherche linguistique: «Je considère que l'école néo-grammairienne est utile et incontournable pour tous, ce que je me suis toujours efforcé d'inculquer à mes élèves. On peut refuser Brugmann et Streitberg⁷¹, l'idée de langue-mère et d'arbre généalogique, mais on ne peut se passer de cette table de multiplication élémentaire sans laquelle il est impossible d'aborder les mathématiques supérieures»⁷². Ainsi, au soir de sa vie, Žirmunskij rappelle les grands principes de sa linguistique; on y retrouve la prise en compte de l'état actuel et récent de la langue pour rendre compte de ses états anciens, le refus d'une stricte dichotomie entre synchronie et diachronie, l'idée que l'évolution du système de la langue suit des lois internes que la méthode historico-comparative permet de mettre en évidence, la légitimité d'une approche typologique entre des langues non apparentées, un point de vue sémantique sur les formes phonétiques et grammaticales («langue et pensée»), la différenciation sociale de la langue comme condition de son développement historique. De la même manière, dans son exposé de 1966 consacré à la

⁶⁹ Žirmunskij 1965a.

⁷⁰ Cf. Žirmunskij 1976, pp. 253-276.

⁷¹ W.A. Streitberg, germaniste et indo-européaniste allemand, co-fondateur avec Brugmann de la revue *Indogermanische Forschungen*. – R.C.

⁷² Cf. Žirmunskij 1967 [1976, p. 8].

théorie de la linguistique soviétique⁷³, il met sur un pied d'égalité les différentes approches qui s'y trouvaient désormais mises en pratique; il salue en particulier le renouveau des études génétiques sur la classification des langues et la reconstruction qui avaient jusque-là été occultées par l'opprobre jetée sur l'aryanisme national-socialiste et se félicite que l'on dépasse ainsi «les bornes d'une prise en compte isolée des langues du groupe indo-européen pour les rapprocher génétiquement ou typologiquement avec d'autres langues non indo-européennes»⁷⁴. Quant à la pure typologie, «l'un des mots à la mode dans la linguistique soviétique d'aujourd'hui», il souligne qu'une telle approche, «qui n'est pas obligatoirement historique ou "stadiale", va de soi pour le linguiste soviétique confronté à la diversité des types linguistiques représentés dans notre pays»⁷⁵. Et de poursuivre: «Ce genre de comparaison permet au chercheur de se libérer de cet "européisme" étroit dans l'étude des catégories et systèmes grammaticaux contre lequel nous mettais en garde à juste titre l'académicien N.Ja. Marr»⁷⁶. Il y a là un véritable retour aux sources, l'auteur rappelant les travaux qu'il avait menés avec ses propres élèves et Meščaninov dans les années 1930 dans l'esprit du stadialisme; pourtant, il semble désormais s'en tenir à la mise en évidence des «régularités internes qui se manifestent dans les ressemblances et différences déterminées historiquement que présentent les langues d'un groupe donné»⁷⁷. Et il n'oublie pas de rappeler la fécondité de l'approche comparative diachronique (ou «dynamique») sur l'exemple de la littérature et du folklore dans le monde.

En somme, il donne droit de cité aux différentes approches de la linguistique et met à égalité la classification (l'approche génétique) et la typologie des langues, conçues comme des approches complémentaires et non exclusives. Jusqu'à la fin de sa vie, il aura donc été attaché à cet esprit de synthèse et de compromis, éclectisme qui lui avait déjà valu l'ire des formalistes.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, on ne peut qu'admirer l'unité profonde d'une œuvre aussi foisonnante que multiple mais qui demeure toujours parfaitement maîtrisée et ordonnée. Une parfaite isotopie règne entre tous les écrits de Žirmunskij, qu'ils soient littéraires ou linguistiques. Celui-ci a su, comme Vinogradov, adapter son héritage philologique au nouvel environnement né des bouleversements révolutionnaires, ce qui permettait à

⁷³ Exposé du Conseil scientifique pour la théorie de la linguistique soviétique pour la session annuelle de la Section de littérature et langue de l'Académie des sciences d'URSS du 3 février 1966.

⁷⁴ Žirmunskij 1976, p. 19.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 21.

R. L'Hermitte d'écrire à propos de sa disparition, qui suivit de peu en 1971 celle de Vinogradov, que s'achevait là «une période importante de l'histoire de l'URSS – celle du maintien et du développement, dans les nouvelles conditions politiques et sociales, des meilleures traditions littéraires et scientifiques de la Russie»⁷⁸. On a pu lui faire reproche de sa faculté à s'assimiler tous les courants, à suivre les mouvements dominants, mais cela s'accompagnait d'une érudition et de dons de synthèse exceptionnels qui lui ont permis de s'illustrer aussi bien dans tous les champs linguistiques que dans la théorie et l'histoire littéraires.

© Roger Comtet

⁷⁸ L'Hermitte 1973, p. 388.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEKSEEV Mixail Pavlovič *et al.* (éds.), 1964: *Problemy sravnitel'noj filologii. Sbornik statej k 70-letiju člena-korrespondenta AN SSSP V.M. Žirmunskogo*. Moskva – Leningrad: Nauka. [Problèmes de philologie comparée. Recueil d'articles pour le 70^{ème} anniversaire du membre correspondant de l'Académie des sciences d'URSS V.M. Žirmunskij]
- BAUDOIN DE COURTENAY Jan Niecisław, 1930: «Zagadnienia pokrewieństwa językowego», in *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*, 1930, fasc. 2, pp. 104-116 [Problèmes de la parenté linguistique]
- BODUËN DE KURTENÈ Ivan Aleksandrovič [BAUDOIN DE COURTENAY Jan Niecisław], 1897: «Boduën de Kurtenè, Ivan Aleksandrovič. Avtobiografičeskaja zametka», in S.A. Vengerov (éd.), *Kritiko-bibliografičeskij slovar' russkix pisatelej i učenyx (ot načala russkoj obrazovannosti do našix dnej)*. Sankt-Peterburg: Tipografija M.M. Stasjuleviča, pp. 18-45 [Baudouin de Courtenay, Ivan Aleksandrovič. Note autobiographique]
- , 1901: «O smešannom xaraktere vsejazykov», in *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija*, 1901, № 337, septembre, fasc. 2, pp. 12-24 [Du caractère mixte de toutes les langues]
- , 1963: *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, vol. 1-2. Moskva: Izdatel'stvo Akademii nauk [Œuvres choisies de linguistique générale]
- BRANDIST Craig, CHOWN Katya (eds.), 2010: *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938. The Birth of Sociological Linguistics*. London – New York – Delhi: Anthem Press
- COMTET Roger, 2007: «Viktor Maksimovič Jirmounski et le formalisme», in B. Vauthier (éd.), *Bakhtine, Volochinov et Medvedev dans les contextes européen et russe* [*Slavica occitania*, 2007, № 25], pp. 205-224
- JAKOBSON Roman [Roman Osipovič], 1958: «Typological studies and their contribution to historical comparative linguistics», in E. Sivertsen (ed.), *Proceedings of the VIIIth International Congress of Linguists*. Oslo: Oslo University Press, pp. 17-25
- , 1963: *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit
- JARCEVA Viktorija Nikolaevna (éd.), 1973: *Philologica. Issledovanija po jazyku i literature. Pamjati akademika Viktora Maksimoviča Žirmunskoro*. Leningrad: Nauka [*Philologica*. Recherches sur la langue et la littérature. À la mémoire de l'académicien Viktor Maksimovič Žirmunskij]
- KAZANSKIJ Nikolaj Nikolaevič (éd.), 2001: *Materialy konferencii, posvjaščennoj 110-letiju so dnja roždenija akademika Viktora Maksimoviča Žirmunskogo*. Sankt-Peterburg: Nauka [Matériaux de la conférence consacrée au 110^{ème} anniversaire de la naissance de l'académicien Viktor Maksimovič Žirmunskij]

- L'HERMITTE René, 1973: «V.M. Žirmunskij (1891-1971)» [nécrologie], in *Revue des études slaves*, 1973, t. 46, pp. 387-388
- LIXAČEV Dmitrij Sergeevič (éd.), 2001: *Jazyk, literatura, èpos (K 100-letiju so dnja roždenija akademika V.M. Žirmunskogo)*. Sankt-Peterburg: Nauka [Langue, littérature, épopée (Pour le 100^{ème} anniversaire de la naissance de l'académicien V.M. Žirmunskij)]
- MARR Nikolaus [Nikolaj Jakovlevič], 1923: *Der japhetische Kaukasus und das dritte ethnische Element im Bildungsprozess der mittelländischen Kultur*. Berlin – Stuttgart: Kohlhammer
- PEŠKOVSKIJ Aleksandr Matveevič, 1934: *Russkij sintaksis v naučnom osveščanii*, 3^{ème} éd. revue et augmentée. Moskva: Gosudarstvennoe pedagogičeskoe izdatel'stvo [La syntaxe russe selon une approche scientifique]
- SCHIRMUNSKI Viktor [ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič], 1992: *Linguistische und ethnographische Studien über die alten deutschen Siedlungen in der Ukraine, Rußland und Transkaukasien*. München: Süddeutsches Kulturwerk
- SUNIK Orest Petrovič, 1966: *Obščaja teorija častej reči*, V.M. Žirmunskij (éd.). Moskva – Leningrad: AN SSSR. Naučnyj sovet po teorii sovetskogo jazykoznanija pri Otdelenii literatury i jazyka [Théorie générale des parties du discours]
- TRABANT Jürgen, 1999: *Traditions de Humboldt*. Paris: Maison des sciences de l'homme
- VINOGRADOV Viktor Vladimirovič, ISTRINA Evgenija Samsonovna (éds.), 1960: *Grammatika russkogo jazyka*, vol. 1-2, 2^{ème} éd. Moskva: AN SSSR [Grammaire de la langue russe]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1913 [1914]: *Nemeckij romantizm i sovremennaja mistika*. Sankt-Peterburg: Tipografija A.S. Suvorina, 1914 [Le romantisme allemand et le mysticisme d'aujourd'hui]
- , 1922: *Valerij Brjusov i nasledie Puškina. Opyt sravnitel'no-stilističeskogo issledovanija*. Petrograd: Èl'zevir [Valerij Brjusov et l'héritage de Puškin. Essai d'étude stylistique et comparative]
- , 1935a: «Ot flektivnogo stroja k analitičeskomu», in Žirmunskij (éd.), 1935, pp. 171-178 [Du système flexionnel au système analytique]
- , 1935b: «Razvitie stroja nemeckogo jazyka», in *Izvestija AN SSSR. Otdelenie obščestvennyx nauk*, 1935, № 4, pp. 245-402 [L'évolution du système de l'allemand]
- , 1936a: *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*. Leningrad: LNII jazykovedenija LIFLI [La langue nationale et les dialectes sociaux]
- , 1936b: *Razvitie stroja nemeckogo jazyka*. Moskva – Leningrad: AN SSSR. Institut jazyka i myšlenija [L'évolution du système de la langue allemande]
- , 1937: *Gete v russkoj literature*. Leningrad: Xudožestvennaja literatura [Goethe dans la littérature russe]
- , 1938: *Istorija nemeckogo jazyka*. Leningrad: Učpedgiz [Histoire de la langue allemande]

- , 1939: *Istorija nemeckogo jazyka*, 2^{ème} éd. Leningrad: Učpedgiz [Histoire de la langue allemande]
- , 1940: «Srvnitel'naja grammatika i novoe učenie o jazyke», in *Izvestija AN SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1940, № 3, pp. 28-61 [La grammaire comparée et la nouvelle théorie du langage]
- , 1945: «Razvitie kategorij častej reči v tjurkskix jazykax po sravneniju s indoevropskimi jazykami», in *Izvestija AN SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, 1945, № 4, fasc. 3/4, pp. 111-127 [Le développement des catégories des parties du discours dans les langues turciques comparées aux langues indo-européennes]
- , 1947: «K voprosu o literaturnyx otnošenijax meždu Vostokom i Zapadom», in *Vestnik LGU*, 1947, № 4, pp. 100-119 [Le problème des relations littéraires entre l'Orient et l'Occident]
- , 1952: «Lingvističeskaja paleontologija N.Ja. Marra i istorija jazyka», in *Protiv vul'garizacii i izvraščeniya marksizma v jazykoznanii. Sbornik statej*, vol. 1-2; vol. 2. Moskva: AN SSSR, pp. 172-208 [La paléontologie linguistique de N.Ja. Marr et l'histoire de la langue]
- , 1954a: «Vnutrennie zakony razvitija jazyka i problema grammatičeskoj analogii», in *Trudy Instituta jazykoznanija AN SSSR*, 1954, № 4, pp. 74-110 [Les lois internes du développement linguistique et le problème de l'analogie grammaticale]
- , 1954b: «O nekotoryx problemax lingvističeskoj geografii», in *Voprosy jazykoznanija*, 1954, № 4, pp. 3-25. [À propos de quelques problèmes de géographie linguistique]
- , 1956a: *Nemeckaja dialektologija*. Moskva – Leningrad: AN SSSR. Institut jazykoznanija [Dialectologie allemande]
- , 1956b: *Istorija nemeckogo jazyka*, 4^{ème} éd. revue et complétée. Moskva: Izdatel'stvo literatury na inostrannyx jazykax [Histoire de la langue allemande]
- , 1958: «O sinxronii i diaxronii v jazykoznanii», in *Voprosy jazykoznanija*, 1958, № 5, pp. 43-52 [À propos de la synchronie et de la diachronie en linguistique]
- , 1961: «O granicax slova», in *Voprosy jazykoznanija*, 1961, № 3, pp. 3-21 [Sur les frontières du mot]
- , 1963: «O dialektologičeskom atlase tjurkskix jazykov Sovetskogo Sojuza», in *Voprosy jazykoznanija*, 1963, № 6, pp. 3-19 [À propos de l'atlas dialectologique des langues turciques d'Union soviétique]
- , 1964: «Problemy social'noj dialektologii», in *Izvestija AN SSSR. Serija literatury i jazyka*, 1964, № 23, fasc. 2, pp. 99-112 [Problèmes de dialectologie sociale]
- , 1965a: *Vvedenie v sravnitel'no-istoričeskoe izučenie germanskix jazykov*. Moskva – Leningrad: Nauka [Introduction à l'étude historique et comparée des langues germaniques]
- , 1965b: «Ob analitičeskix konstrukcijax», in Žirmunskij, Sunik (éds.), 1965, pp. 5-57 [À propos des constructions analytiques]

- , 1965c: «Obščie tendencii razvitija germanskix jazykov», in *Voprosy jazykoznanija*, 1965, № 1, pp. 3-21 [Les tendances générales de l'évolution des langues germaniques]
- , 1967 [1976]: «Predislovie», in *Žirmunskij* 1976, pp. 7-10 [Introduction]
- , 1968a: «Problema social'noj differenciacii jazykov», in F.P. Filin (éd.), *Jazyk i obščestvo*. Moskva: Nauka, pp. 22-38 [Le problème de la différenciation sociale des langues]
- , 1968b: «O prirode častej reči i ix klassifikacii», in *Žirmunskij*, Sunik (éds.), 1968, pp. 7-32 [À propos des parties du discours et de leur classification]
- , 1976: *Obščee i germanskoe jazykoznanie*, A.V. Desnickaja, M.M. Guxman, S.D. Kacnel'son (éds.). Leningrad: Nauka [Linguistique générale et germanique]
- , 1979: *Izbrannye trudy. Sravnitel'noe literaturovedenie. Vostok i Zapad*. Leningrad: Nauka [Œuvres choisies. Études littéraires comparées. L'Orient et l'Occident]
- (éd.), 1935: *Voprosy nemeckoj grammatiki v istoričeskom osveščanii. Sbornik statej*. Moskva – Leningrad: Učpedgiz [Questions de grammaire allemande selon une perspective historique. Recueil d'articles]
- , 1963: *Analitičeskie konstrukcii v jazykax različnyx tipov. Tezisy dokladov na otkrytom rasshirennom zasedanii Učenogo soveta Instituta jazykoznanija*. Leningrad: AN SSSR, Institut jazykoznanija [Les constructions analytiques dans des langues de type différent. Thèses des exposés lors de la séance publique et élargie du Conseil scientifique de l'Institut de linguistique]
- , 1972: *Členy predloženiya v jazykax različnyx tipov*. Leningrad: AN SSSR, Institut jazykoznanija – Nauka [Les constituants de la proposition dans des langues relevant de types différents]
- *ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, SUNIK Orest Petrovič* (éds.), 1963: *Morfologičeskaja struktura slova v jazykax različnyx tipov*. Moskva – Leningrad: AN SSSR, Institut jazykoznanija [La structure morphologique du mot dans les langues relevant de types différents]
- , 1965: *Analitičeskie konstrukcii v jazykax različnyx tipov*. Moskva – Leningrad: Nauka [Les constructions analytiques dans les langues relevant de types différents]
- , 1968: *Voprosy teorii častej reči. Na materiale jazykov različnyx tipov*. Leningrad: Nauka [Questions de théorie des parties du discours à partir du matériau de langues relevant de types différents]

L'histoire des théories linguistiques fait-elle partie de l'épistémologie de ces théories?

Guy JUCQUOIS

Université de Louvain / Académie royale de Belgique

Résumé:

Selon la dépendance aux contextes et le degré de restrictivité attribué à un langage ou inversement, on accorde ou non aux théories sur le langage et à la description des langues un caractère universel tandis que l'histoire de ces théories, libérée ou non des contextes culturels et spécifiques dans lesquels cette histoire s'est progressivement constituée, s'écrit ou non d'une manière absolue, chaque époque progressant ou non dans une compréhension linéaire et cumulative des phénomènes liés au langage et aux langues de l'humanité. Seules la distanciation par l'espace et celle par le temps permettent de prendre la mesure de la double nécessité d'intégrer la dimension spatio-temporelle dans tout travail herméneutique, les permanences ne se manifestant qu'en ligne d'horizon et de façon finalement indicible.

Mots-clés: épistémologie, théories linguistiques, universaux, historicité, contextualisation, comparatisme, distanciation, prise de conscience, historiographie

1. LES PRÉSUPPOSÉS EN PRÉSENCE

Personne, sans doute, ne refuse de constater que le temps qui passe s'accompagne fréquemment de changements. Il s'agit là de telles évidences que celui qui affirmerait l'inverse serait taxé d'absence de sens commun. Les positions divergent cependant dès qu'il s'agit de décrire le changement, car la «description» en devient inévitablement «culturelle», c'est-à-dire qu'elle s'exprimera dans un système de signes, un langage s'inscrivant inéluctablement dans un temps et dans un espace. Jusqu'à ce stade, l'unanimité peut encore être obtenue, car il s'agit encore d'une évidence. Par contre, et c'est pour cette raison que, dans mes notes, j'avais écrit «culturelle» avec des guillemets, le sens à donner à cette inscription dans le temps et dans l'espace divise en deux grandes catégories ceux qui cherchent à comprendre le monde dans lequel ils se situent. Pour les uns, s'ils ne peuvent nier le caractère contingent du langage, y compris scientifique et technique, ils affirment néanmoins que les progrès de la pensée scientifique ont progressivement permis d'éliminer des langages utilisés par les hommes de science les caractères contingents de ces langages en les rendant «libres des contextes» [*context free*], à des degrés divers selon le niveau de scientificité atteint par les différentes disciplines. D'une certaine manière, ces scientifiques considèrent que les progrès de la science s'accompagnent de progrès parallèles du langage spécifique qui construit ces sciences. Ils ne nient pas les spécificités du langage scientifique, ni ses liens historiques avec telle ou telle langue naturelle, mais ils pensent que les progrès de la pensée scientifique sont devenus tels de nos jours que le langage de la science s'est épuré des éléments historiques qui auraient pu en avoir obscurci la pureté cristalline. Pour les autres, auxquels j'appartiens, le langage scientifique est pris en tenailles en quelque sorte entre les caractéristiques des réalités décrites d'une part et les usages langagiers issus des traditions transmises au sein de la communauté humaine dans laquelle ce langage s'est développé historiquement et fonctionne actuellement. Selon les disciplines envisagées, selon l'état d'avancement de la science dans le secteur, selon le degré, souhaité et possible, de formalisation et d'axiomatisation dans chaque discipline, le langage descriptif utilisé sera plus ou moins formel et restrictif.

Pour clarifier davantage l'opposition entre les deux tendances relatives à la conception et aux propriétés du langage scientifique, il importe de distinguer le degré de «restrictivité» du langage de la science. Un langage est d'autant plus «restrictif» que son lexique et sa syntaxe se conforment strictement à des règles et à des définitions toutes deux monosémiques. S'il est clair qu'un langage restrictif peut, sans perdre aucunement sa spécificité, être conçu pour décrire tel ensemble de réalités et s'avérer particulièrement bien adapté à ses finalités, cela ne modifie en rien son degré de restrictivité. Les deux attitudes envers le langage engendrent des positions et des interprétations diamétralement opposées concernant le langage humain, l'épistémologie de sa description, celle également de l'histoire de cette

discipline et de ce que l'on peut attendre du progrès scientifique dans chacune des positions retenues. Avant de décrire rapidement les deux attitudes évoquées, rappelons que, selon les lieux, selon les époques, de même que selon les formations et selon les personnes, un crédit plus important sera accordé à l'une de ces options épistémologiques ou à l'autre. Si bien qu'il y aurait lieu de chercher dans ces variations de paradigmes une confirmation indirecte de la validité de la thèse historique ou historiciste, selon la dénomination retenue, elle-même entachée d'un certain parti pris. Il s'agit là d'une des apories du comparatisme épistémologique.

1.1. UNE ÉPISTÉMOLOGIE ANHISTORIQUE ET UNIVERSALISTE

La réflexion sur la langue et la réflexion sur le langage ne sont pas des réflexions inhérentes à toute civilisation et à toute culture. De grandes civilisations, notamment en Extrême-Orient, n'ont pas esquissé ce que nous appellerions une «linguistique», ni même une grammaire au sens traditionnel occidental. On peut d'ailleurs affirmer que les modèles développés dans les cultures indienne, arabe, grecque et latine, sont des exceptions. Cette simple constatation souligne d'emblée les liens forts et étroits entre les formes prises par le langage dans un contexte que l'on appellerait rapidement de «langues de culture», mais également combien ces liens dépendent concrètement de facteurs culturels dont certains semblent constants sur le long terme tandis que d'autres apparaissent variables dans la durée. Les raisons de ces apparentes permanences ou, au contraire, de ces variations dans la durée ne sont pas prises en compte ici. Dans le monde occidental, à certaines époques, l'idéologie dominante a privilégié une matrice explicative hors du temps et hors de l'espace, ou une épistémologie anhistorique et universaliste. On peut, en effet, définir de cette manière, notamment, le classicisme français qui s'exprime dans tous les domaines comme ce que je pourrais définir par une sorte de confusion, une fusion entre un présent, représenté comme panchronique, et un ici, substitué à la totalité des lieux. Le «hic et nunc» devient ainsi par la vertu de la désignation un «toujours et partout». L'innéisme découle nécessairement de ces conceptions: le mécanisme dans l'analyse du vivant et le fixisme dans celle des espèces. Un strict déterminisme délimite les fluctuations et les variations autour de modèles dont on ne s'écarte qu'en acceptant le sort funeste de l'anormalité, malade ou criminelle. L'histoire n'est que le simulacre d'un temps qui passe dans une répétition d'événements identiques dont seuls les contours et les atours varient.

L'étranger ne l'est que par le costume dont il est revêtu, simple épiphénomène dû à un accessoiriste facétieux. Le Grec du théâtre classique ne passe pour tel que par des vêtements d'emprunt, interchangeables selon les sujets représentés. Il est indifféremment grec, espagnol, romain, ou ce que l'on veut dans une théâtralogie qui décrit une éternité d'absence de changement. Les productions scientifiques de la période ne concernent que les mathématiques, la mécanique, l'astronomie: l'étude de cycles déterminés.

Étrange résurgence contemporaine, N. Chomsky recherchant dans la linguistique cartésienne l'assurance d'un humain présenté comme universel, et donc américain, inverse les termes d'une idéologie qui propose l'américain comme universel. Conceptions plates de l'histoire, conceptions qui visent à remplacer les échanges singuliers qui caractérisent anthropologiquement chaque société par des échanges virtuels puisque universels. On devine vers quelles apories ces choix nous auraient conduits; les crises récentes, financière, économique, sociale, nous manifestent les prémices d'une culture qui oublierait son humaine incarnation.

1.2. UNE VISION CONTEXTUALISTE ET HISTORIQUE

Inutile de préciser que notre choix ne va pas dans le sens d'une vision universaliste ni de ce qu'elle entraîne, ni de ce qu'elle suppose. Nous pensons, au contraire, qu'il est essentiel de participer à une vision contextualiste et historique du devenir humain. Comme il n'y a pas de motifs logiques et strictement rationnels à cette attitude, disons simplement que cette vision est la plus économique, la plus cohérente et la plus riche. Elle est la plus économique, car elle s'appuie sur les réalités concrètes et infiniment diversifiées des situations et suggère des interprétations dont les liens avec les contextes sont palpables et explicites. Elle est également la plus riche puisqu'elle permet la coexistence de modes de vie, de types d'interprétation et de systèmes de compréhension qui ne sont pas totalement jointifs, sans être pour autant exclusifs les uns des autres. Elle est enfin et paradoxalement cohérente par la tolérance qu'elle accepte entre des modes d'explication en opposition apparente, acceptant de ne pas tout expliquer, supportant des éléments de contradiction jusqu'au cœur des systèmes d'explication. Il n'est pas inintéressant de se rappeler qu'en Europe occidentale le passage d'une conception universaliste anhistorique à une vision progressivement contextualisée et évolutive ne s'est effectué que fort lentement et de multiples manières. Dans l'étude du vivant, par exemple, la mise en évidence de formes intermédiaires, «anormales» et aberrantes, n'a été entreprise que dans la dernière partie du XVII^{ème} siècle et sur la base d'une étude de certaines familles de coquillages. Quelques décennies plus tard, ce sont des séries vivantes qui font l'objet d'études et la notion de sériation qui s'impose. G.-L. Leclerc de Buffon entrevoit le processus évolutionniste, à la fin du XVIII^{ème} siècle C. Linné le met très involontairement en évidence dans la taxinomie qu'il propose et qui a encore cours aujourd'hui. Vision qui triomphe ensuite avec Ch. Darwin et son *Origine des espèces* [*Origin of Species*] en 1858.

L'étude du vivant n'est qu'un exemple du changement des mentalités et du paradigme comme l'appellerait T. Kuhn. Précisément, comme le propose Kuhn, ce sont toutes les interprétations, tout le système herméneutique, toute la représentation du monde qui se modifient peu à peu. Cela ne se produit pas sans heurts, ni sans résistances. Les contre-attaques aboutissent parfois aux résultats inverses de ceux qui sont escomptés. Ce sera le

cas à la fin du XVIII^{ème} siècle quand Linné veut démontrer ce que l'on pourrait déjà désigner par le créationnisme à travers une systématique parfaitement ordonnée alors que ses travaux livrent aux évolutionnistes un remarquable instrument à l'appui de leurs thèses. Ce fut le cas également au XVII^{ème} siècle quand les Mauristes se lancèrent dans de minutieuses démarches visant à établir, d'abord dans le domaine profane des généalogies nobiliaires, un dispositif qui débouchera sur la critique interne et externe, fondements d'une histoire scientifique. La conséquence inattendue fut l'application des mêmes méthodes rigoureuses aux textes sacrés avec les résultats que l'on sait. Quoi qu'il en soit de ces combats d'arrière-garde, le monde classique se modifiera peu à peu pour aboutir aux secousses politiques, sociales, culturelles et scientifiques qui marqueront profondément notre histoire occidentale, particulièrement depuis plus de deux siècles. Une modification plus durable des mentalités se fait jour cependant. L'Occident évolue non plus comme si un cycle succédait à un autre, mais progressivement, depuis la moitié du XIX^{ème} siècle, comme la manifestation d'une société plurielle, sinon pluraliste, où coexistent des paradigmes opposés connaissant des succès momentanés divers. Les paradigmes opposent aussi des modes de vie, des aspirations politiques, sociales et économiques divergentes. Sans doute devrait-on les désigner plutôt comme des «idéologies» opposées.

1.3. L'HISTORIOGRAPHIE DES THÉORIES SUR LE LANGAGE

L'historiographie des théories sur le langage rend compte des fluctuations des paradigmes dans nos sociétés, voire de leur concurrence. Une première opposition délimite deux ensembles de conceptions: pour la tendance universaliste, les théories générales sur le langage intègrent nécessairement les études sur la variété des langues puisque les variations observables, dans le temps et dans l'espace, ne sont que des changements de surface. Dans leurs structures profondes toutes les langues seraient identiques, ce que, selon eux, l'origine du langage démontrerait de même que les analyses des structures profondes des langues. Somme toute, pour ces chercheurs, l'historiographie de la recherche ne serait qu'une sorte de galerie des ancêtres que l'on visite, sans doute avec une certaine émotion et reconnaissance envers tous ceux qui nous ont précédés dans des temps plus obscurs, mais avec la conviction que les progrès de la science, dans nos disciplines également, ont rendu toutes les conceptions précédentes, sans nul doute, caduques. Une étude de l'histoire des conceptions sur le langage et sur les langues serait dès lors inutile sauf sentimentalement pour les amoureux des histoires de famille.

La construction du savoir dans les disciplines des sciences exactes, des sciences appliquées ou de la médecine, notamment, accrédite cette vision d'un savoir qui se construirait sur des savoirs antérieurs définitivement confirmés à l'instar d'un édifice, si bien qu'il serait inconcevable de considérer comme provisoires les étages antérieurs ou les étapes atteintes

précédemment et confirmées ensuite. Cette pratique générale suggère que ce serait la nature de ces savoirs qui entraînerait ce statut privilégié de sciences qu'il faudrait de ce fait considérer comme «accomplies». Les sciences exactes et les sciences appliquées auraient acquis un statut que leur envieraient les sciences de l'homme, sciences sociales ou sciences humaines, selon les terminologies adoptées. Il s'agit là d'une illusion découlant de trois éléments: d'abord, ces disciplines ont construit à leur usage propre des langages spécifiques, des langages qui tendent à une restrictivité totale et qui, de ce fait, sont étrangers au contexte; ensuite, l'efficacité pratique de ces disciplines et, plus généralement, leur applicabilité avérée donnent à penser qu'elles correspondent aux réalités sur lesquelles elles permettent effectivement d'agir; enfin, l'usage d'un langage restrictif rend indispensable une approche linéaire et hiérarchisée et exclut au contraire une démarche buissonnante et réticulaire.

2. LA NÉCESSAIRE CONTEXTUALISATION DU LANGAGE ET DES THÉORIES SUR CELUI-CI

Si les sciences exactes et les sciences appliquées se contentent habituellement des premières, les sciences de l'homme, par contre, gagnent en richesse à procéder selon les exigences d'une approche plus souple, précisément buissonnante et réticulaire. Nous pensons qu'il y a lieu d'étudier de façon distincte d'une part le langage et de l'autre les différentes langues. Dans son célèbre *Cours*, F. de Saussure distingua non seulement la diachronie par laquelle il débute, suivant en cela les habitudes de son temps, de la synchronie, mais adopte des attitudes très différentes dans chacune de ces parties du *Cours*. En effet, l'étude analytique et raisonnée des langues différentes ne se conçoit pas en dehors d'un cadre conceptuel définissant des entités langagières et le choix d'une approche acceptée comme pertinente. Les approches génétiques ou aréales privilégient les premières des modalités historiques, hiérarchisées et arborescentes, les secondes spatiales et buissonnantes, adaptatives aux milieux successifs. Les unes et les autres privilégient les explications contextuelles et contingentes. Le cadre conceptuel et la méthode adoptée sont en quelque sorte en écho avec la langue décrite. En effet, si les cadres descriptifs et la méthode sont trop éloignés de l'objet décrit, la description sera trop abstraite et elle n'atteindra l'objet visé qu'à travers plusieurs niveaux méta-descriptifs. En d'autres termes, l'économie de la description requiert une distance «idéale» entre celle-ci et l'objet décrit. Pour concrétiser, il est certainement possible de décrire la grammaire française dans les termes et les concepts du mandarin, mais cela n'a de sens que si la description doit s'adresser à et être utilisée par des locuteurs parlant le mandarin. Au contraire, si la description s'adresse à des personnes ne connaissant pas le mandarin, il resterait à démontrer que le détour entrepris et la dépense consentie de ce fait entraînent finalement une compréhension plus riche, plus profonde et intime du français ou encore

que l'approche met en évidence de façon contrastive des propriétés insoupçonnées.

Paradoxalement, la nécessité de contextualiser la description du langage et *a fortiori* celle des langues rend la linguistique des langues plus proche des réalités et plus efficace dans la variété des descriptions, but que ne pourrait atteindre une linguistique générale à prétention universaliste. L'exemple des alphabets phonétiques permet d'approcher cette perspective. On sait que l'Alphabet phonétique international ne permet de rendre à peu près correctement, au mieux, qu'un certain nombre de langues, occidentales. Si on désire l'appliquer à d'autres types de langues, on doit accepter d'utiliser une description d'autant moins adaptée que les langues sont aberrantes par rapport aux langues ayant servi à construire cet alphabet, ou inversement on doit se résoudre à l'adjonction d'un certain nombre de signes supplémentaires ou à tout le moins de précisions phonétiques propres aux langues décrites. Dans les deux hypothèses, l'alphabet gagne en précision, ce qu'il perd en universalité. Accepter de décrire des phénomènes humains, et donc des faits de langue, hors contexte aboutit toujours à des systèmes *a priori* dans lesquels les liens à l'objet décrit doivent être réécrits de façon complexe ou à accepter de ne décrire que quelques aspects purement formels, comme s'ils constituaient l'essentiel.

2.1. DISTANCIATIONS ET PRISES DE CONSCIENCES: LE COMPARATISME ET L'HISTORICITÉ

Comment tendre vers l'universel en travaillant à la compréhension du particulier? Dans la mesure où l'universel ne peut s'atteindre qu'à travers des situations concrètes et contextuelles, il faut l'envisager non comme une réalité conceptualisable ou des éléments définissables définitivement, mais bien comme une ligne d'horizon vers laquelle nous pouvons nous diriger, un point vers lequel nous pouvons tendre en provenance de divers côtés, sans toutefois jamais pouvoir l'atteindre, un point qui se dérobe définitivement au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. Nous pensons que tout ce qui est essentiel à l'homme, que tout ce qui compte, tout ce qui doit et peut compter pour lui, pour son progrès et pour sa sauvegarde, que tout cela est de l'ordre de l'indicible. L'essentiel ne peut être dit, sauf imparfaitement, de manière incomplète, d'une façon qui exigera d'en reprendre l'énonciation. L'essentiel doit faire l'objet d'un dialogue, d'une parole qui circule, qui se reprend, qui hésite, qui fait que le sol se dérobe toujours sous nos pieds au moment où l'on pense atteindre la terre ferme.

Dès lors ne sommes-nous donc pas condamnés à un silence de sagesse? Comment penser l'homme qui pense et qui parle? La prise de conscience du rôle d'un contexte, par définition contingent au temps qui passe et à l'espace qui défile, d'un contexte infiniment multiple renvoie à l'exigence absolue d'une distanciation qui seule permet un processus de prise de conscience et une herméneutique qui aurait quelque chance de ne pas échapper au sens, ni de s'y soumettre dans une construction *a priori*.

Le sujet pensant se situe lui-même dans le champ qu'il décrit. Comment veiller à ce que la distanciation soit effective et suffisante, comment procéder pour que la prise de conscience éclaire chacun sans pour autant susciter de l'ombre dans les consciences des autres? Comment enfin comprendre et accepter la diversité des interprétations, des compréhensions et des constructions? Comment accepter cela humainement, comment tolérer cela dans la vie collective, comment gérer les rapports entre des communautés humaines se revendiquant de systèmes de signes et de systèmes de gestion apparemment en opposition, sinon en conflit?

Le temps qui passe et la distance qui s'accroît permettent d'apaiser toutes les tensions, de combler toutes les incompréhensions. Si la vie sur notre bonne vieille Terre s'était constituée non sur la chimie du carbone, mais sur celle du silicium, par exemple, nos échelles de temps auraient été fort différentes de ce qu'elles sont. Dans le domaine de l'imagination de ce que seraient d'autres conditions de vie que les nôtres, on peut se distancier de telle manière que nous échappions par la pensée à nos réalités terrestres. Il s'agit là sans doute d'un bon exercice de dépaysement total. Cependant cela ne nous aide que médiocrement à comprendre nos semblables, nous-mêmes et notre aventure terrestre. Pour comprendre les réalités humaines, nous devons partir des usages langagiers dans toute leur diversité historique et spatiale. Il importe dès lors de bien choisir la distance entre ces réalités et notre analyse: trop grande, on verse dans l'abstraction et une compréhension superficielle; trop faible, le manque de distance ne permet guère une bonne vision. En fait, il s'agit d'un problème essentiel en imagerie médicale, où le fenêtrage doit s'effectuer en fonction de la vérification d'une hypothèse déterminée. Faute d'adapter l'examen à cette hypothèse, on ne peut percevoir ce que, pourtant, on cherche.

Les deux approches essentielles dans les sciences humaines et notamment dans les sciences du langage sont ainsi le comparatisme et l'historicité. Le comparatisme nous aide à adopter l'angle idoine qui nous fera le mieux comprendre les réalités étudiées. L'historicité nous fait prendre conscience des liens souterrains existant entre un mode de description et de connaissance et les interprétations scientifiques d'un lieu et d'une époque. Donnons rapidement un exemple de chacune de ces deux situations. La grammaire comparée des langues indo-européennes a donné lieu à la fin du XIX^{ème} siècle aux célèbres *Éléments de grammaire comparée des langues indo-européennes* [*Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*] de K. Brugmann de huit ou neuf très gros volumes. Dans le domaine des langues sémitiques, les tout aussi célèbres *Éléments de grammaire comparée des langues sémitiques* [*Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*] de C. Brockelmann, publié à la même époque, ne compta jamais que deux volumes, nettement plus minces. Comment rendre compte de cela si ce n'est par des variations de fenêtrage en cause dans ces deux groupes de langues: les langues sémitiques sont trop proches entre elles pour aboutir à une comparaison comparable à celle obtenue pour les langues indo-européennes. À l'inverse, les

langues caucasiennes ou les langues hamitiques sont trop distantes entre elles pour aboutir à un résultat du même ordre que celui obtenu pour les langues indo-européennes, et ceci quel que soit par ailleurs le degré de scientificité obtenu pour les langues de ce groupe.

2.2. UNE «VÉRITÉ» EN PERPÉTUELLE CONSTRUCTION, UNE «VÉRITÉ» PLURIELLE

En terminant ce panorama de synthèse, je souhaiterais résumer ce qu'ont été mes intentions en le rédigeant. J'écarte d'abord ce qu'à mes yeux, je n'ai pas voulu manifester. Il ne s'agissait évidemment pas pour moi d'émettre des propos désabusés. Ni non plus de prêcher un relativisme à tout crin. Par contre, en conjuguant mes observations sur des théories linguistiques reposant sur l'innéisme et l'universalisme à mes expériences personnelles, j'aurais aimé mettre en garde contre la facilité illusoire de théories qui nous dispenseraient de nous mettre en situation et en interrogation sur nous-mêmes et notre propre contingence. J'aurais aimé souligner combien nos disciplines, dans leurs présupposés, dans leurs méthodes, dans leurs questionnements et dans leurs résultats, mettent en avant avec insistance la contingence de nos regards, la contingence de nos méthodes et de nos interprétations.

Notre compréhension du monde doit s'enrichir de ce qui, pour certains, constitue la faiblesse de nos enracinements dans le temps et dans l'espace. La grandeur de notre intelligence humaine consiste d'abord à prendre la mesure et à accepter la précarité de notre situation, la petitesse de nos moyens, la diversité des explications. En cette époque où la biodiversité se révèle être une exigence de notre survie commune, les sciences du langage renouent également avec ce que l'on pourrait désigner comme la «glosso-diversité». La «vérité» du langage, l'essence même des langues ne se situe-t-elle pas précisément dans cette diversité de moyens pour réaliser des fins partout si semblables?

© Guy Jucquois

Reconstructing texts, reconstructing *texts*¹

Ekaterina VELMEZOVA
Université de Lausanne

Summary:

A. Schleicher was so enthusiastic about the idea of the Indo-European languages reconstruction that in 1868 he even used it to write a fable. Inspired by his work, from the Schleicherian reconstruction of *text* in the usual sense of this word, some Moscow semioticians turned to the reconstruction of *texts* in one of the senses of this particular concept accepted in the Moscow-Tartu semiotic school.

Keywords: linguistic reconstruction, semantics, text, *text*, sign, A. Schleicher, Moscow semiotic circle, Moscow-Tartu semiotic school

¹ Initially written in English, this text was translated into Russian in 2014 (Vel'mezova 2014) and into French in 2015 (Velmezova 2015).

“In principle, in historical and comparative linguistics, it is possible to reconstruct both systems and texts. [...] if it is possible to reconstruct a system, then a possibility to reconstruct a text must also exist [...]”².

In the contemporary sense of the word, the idea of *reconstruction* has spread relatively late in language sciences. In many respects, it is explained by the fact that the notion of language reconstruction presupposes the comparison of facts from different languages which are analyzed in a diachronic perspective; meanwhile, the idea of a historical method (if one speaks of the predominant “paradigms”, of course) is comparatively recent in linguistics, like the idea of language comparison in general (which had arisen earlier). For instance, in the center of ancient “linguistic traditions”, as a rule, was only one particular language (Chinese, Greek, etc.), whereas other languages did not attract the attention of scholars; their comparison with “central” languages did not predominate. When an interest in the comparison of languages appeared, in the beginning it was deprived of any historical dimension: for instance, in 1660, in the *Port-Royal Grammar* [*Grammaire de Port-Royal*], its authors Antoine Arnauld and Claude Lancelot compared French and Latin in a typological aspect, that is, as just two different languages and not as a language-ancestor and a language-descendant³. Historical and comparative linguistics was born in the late 18th – early 19th century, and it changed the relations between linguistics and the adjoining fields (like language philosophy for instance) radically: it was then that linguistics acquired its own method.

Two factors favoured the development of historical and comparative linguistics at that time: Romanticism with its interest in history in general (including the history of particular languages) and, for the Europeans, the “official discovery” of Sanskrit in 1786 by William Jones. The following ideas spread out: first, the resemblance of languages could be explained by their common origin; second, by comparing the related languages one could reconstruct not only their evolution, but also their common language-ancestor. Thus, the idea of language reconstruction arose.

Historians of linguistics more or less agree as to the year in which the idea of language reconstruction appeared: it was in 1816, when Franz Bopp published the work *On the Conjugation System of Sanskrit in Comparison with that of Greek, Latin, Persian and Germanic* [*Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*]. Establishing

² Ivanov, Toporov 1963, pp. 88, 90.

³ Cf., for instance, Alpatov 1998, p. 51.

correspondences between verbal endings in different languages, Bopp insisted particularly on their *regular* character.

Another important step forward in the development of the notion of historical and comparative reconstruction (more precisely, the transition from the reconstruction of languages to the reconstruction of texts) was made by August Schleicher. Schleicher was so enthusiastic about the idea of the Indo-European languages reconstruction that in 1868 he even used it to write a fable called “The sheep and the horses” [*Avis akvasas ka*]. Below is its translation into English:

“[On a hill,] a sheep that had no wool saw horses, one of them pulling a heavy wagon, one carrying a big load, and one carrying a man quickly. The sheep said to the horses: ‘My heart pains me, seeing a man driving horses.’ The horses said: ‘Listen, sheep, our hearts pain us when we see this: a man, the master, makes the wool of the sheep into a warm garment for himself. And the sheep has no wool.’ Having heard this, the sheep fled into the plain”⁴.

Since then, Schleicher’s idea to compose a literary text in the reconstructed Indo-European proto-language has been criticized for the following reasons: first of all, it is impossible to speak about the reconstruction of any language as a whole, but only of its particular fragments. Secondly, even the reconstructed elements can go back to different epochs – especially if it is not possible to determine their relative chronology. Thirdly, possible dialectal differences in the reconstructed proto-language are usually not taken into account in the reconstruction. Besides, there exists a point of view that in the process of historical and comparative reconstruction, no proto-language as such is reconstructed, but only an artificial system of correspondences between the compared languages. Finally, in the case of Schleicher’s reconstructed fable it was not clear why its content was precisely such. According to Tamaz Gamkrelidze and Vjačeslav Ivanov,

“the procedure of reconstruction of a proto-language text [*prajazykovej tekst*] by the application of rules determining the compatibility of particular words with each other (cf. the famous reconstruction of the Indo-European text – a ‘fable’ by Schleicher [...]) does not provide any concrete real text in a proto-language, but only presents a kind of illustration of rules of the words’ compatibility, reflecting a particular state of knowledge about the Indo-European proto-language”⁵.

Nevertheless, in spite of the criticism, in 1939 Herman Hirt and Helmut Arntz “rewrote” Schleicher’s fable anew, taking into account the achievements of the Indo-European linguistics after Schleicher’s death (in

⁴ Beekes 1995 [2011, p. 287].

⁵ Gamkrelidze, Ivanov 1984, p. 832.

the same 1868)⁶. Also, once again despite criticism, Schleicher's reconstructed fable became a source of inspiration for some Moscow semioticians (a number of whom were – and still are – professional linguists working on historical and comparative reconstruction) one hundred years after it had been composed.

This direction of work of the Moscow semiotic circle⁷ was based on a number of principles, mainly that of *semantic* reconstruction; it was in many respects inherited by Moscow semioticians directly from Schleicher. In particular, in the work published in 1969 and written “for the centenary of Schleicher's death”, Vladimir Toporov expresses his conviction that during over a hundred years of linguistic reconstructions, those of the *forms* of the proto-language (its phonetics, morphology and even syntax) have worked themselves out:

“After a long period of disappointment as to the possibility to reconstruct ancient Indo-European (‘proto-language’, in Schleicher's terms) texts, some prerequisites spring up for a more sober and, at the same time, for a more optimistic view of the possibility of such a reconstruction. It is clear that the contemporary view of this possibility and of the appropriateness of such a reconstruction (including the question about the degree of reliability of the reconstruction of different text levels) differs considerably from the one which was accepted a hundred years ago. [...] Now there are first of all phonetic and morphological levels which present the biggest difficulties for the reconstruction. At the same time, within every particular Indo-European tradition are brought to light, to a greater or lesser extent of reliability, specific texts and formulae which can be considered as late examples of the verbal art of the Indo-European epoch. To Schleicher [...], the phonetic (and morphological) part of the matter seemed the most reliable, he was ready to be responsible for them before the verdict of the historical and comparative linguistics of his time. The problem of the *content* of text in its proto-language state did not interest him in principle and he did not even ask any questions about the foundations as to the choice of the reconstructed text with *this particular content*”⁸.

According to Toporov, it is necessary to shift the focus from the reconstruction of language *form* to the reconstruction of *semantics*:

“The progress of particular philologies (Indo-Iranian, Hittite-Luwian, ancient Greek, Celtic, Germanic, Balto-Slavic, etc.) and the creation of reliable bases for the reconstruction of a number of Indo-European metric systems together with the ever deepening approach to the problem of reconstruction of cultural phenomena reflected in the language, make *appropriate the launch of particular attempts to reconstruct the ancient Indo-European texts*. In this connection, semantics acquires a particular importance. Explicitly or implicitly, one should start precisely with semantics, and sometimes restrict oneself to

⁶ Hirt, Arntz 1939; cf. Toporov 1969, p. 9. Besides, there were several other attempts to “re-write” Schleicher's fable anew.

⁷ Cf. the title of the book Nikolaeva 1997.

⁸ Toporov 1969, pp. 9-10.

semantics only”⁹.

Further in his work, Toporov gives “several particular examples of reconstruction which can be traced to a more ancient period than the existence of independent Indo-European cultural and linguistic traditions”¹⁰: these reconstructions are based on the texts of incantations. For instance, comparing the Slavic, Baltic, ancient Indian and Germanic incantation formulae of the type “bone to bone...” (which had been known to researchers for a long time already), Toporov emphasizes that such formulae also exist “far beyond the Indo-European tradition” and refers, in particular, to the “exact Estonian parallel”¹¹. However, according to him, “the extension of a certain cultural phenomenon beyond a particular tradition cannot be considered as a foundation for not trying to reconstruct it as applied to the ancient state of *this* tradition, if only inside the latter there exist conditions for such a reconstruction”¹². Here, there is an evident difference in the approaches to the reconstruction of linguistic and “cultural” phenomena.

Insisting on the priority of semantic reconstructions, Toporov nonetheless undertakes the first reconstruction (the “bone to bone...” formula) also on the *formal* level. Namely, according to him, semantics of the corresponding Indo-European formula concerns “putting in touch, joining of one part of body with another one, having the same name, with the purpose to heal the damaged part of body”¹³. As to the formal reconstruction, at the beginning the researcher confines himself to the most general conclusions: he says, for instance, that the “substantives designating various parts of the body are joined together immediately, that is, by particular case forms, or by prepositions expressing rapprochement or joining”¹⁴ and he establishes the “use, in connection with the names of these parts of the body, of the verbs like *to gather, to join, to couple, to sew together* and so on”¹⁵. However, later on, Toporov specifies that on condition that there are no doubts “in the ancient and non arbitrary [*motivirovan(n(yj))*] character [...] of phraseology within one particular tradition”, it is also possible to reconstruct the corresponding text on a “language level”¹⁶. In doing so, Toporov proposes¹⁷ a notation of the reconstructed Indo-

⁹ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 14.

¹² *Ibid.*, pp. 14-15.

¹³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, pp. 15-16.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 18-19.

European formula on the “phono-morphological level”¹⁸ – with reserve that in his reconstruction “some forms are traced not to the ‘Indo-European’ level [...], first, and not to the stems [...], secondly”¹⁹ (besides, according to him, an “important complication” can be constituted by the fact that, for instance, in case of the reconstruction of the Indo-European formula “bone to bone...” “for many parts of body it is impossible to reconstruct the only one variant of name which would have an obvious advantage over the other ones”²⁰).

However, already in his posterior reconstructions based on the texts of incantations and cited in the same article, Toporov pays much less attention to the reconstruction of language *forms* as such. For instance, speaking about the formulae sending away diseases in the Indo-European incantations, Toporov only states that “as to the texts of incantations sending diseases away, the resemblance between Slavic and other Indo-European traditions concerns the whole sequence of semantic and syntactic units”²¹. A similar reconstruction of a “prototype-text” only on the “semantico-syntactic level” is also discussed in the analysis of the Indo-European incantations against worms (“the process of their consecutive reduction – destruction”²²): according to the researcher, in this case in general “there is still no necessity [*sic.* – *E.V.*] to bring the proposed reconstruction to the phono-morphological level, even if the latter can probably be achieved with a certain probability, at least in certain key elements of the reconstructed archetype”²³.

Finally, in the closing part of his work, Toporov gives up even the reconstruction of “semantico-syntactic units”, only proposing some “material for the reconstruction of the ancient Indo-European love incantations” and reconstructing the “motives of the prototype of the love incantation”²⁴. Therefore this time, in accordance with his scientific credo stated in the beginning of his article and quoted above, Toporov begins the reconstruction with semantics, to which he limits his analysis.

To define the level of reconstruction in Toporov’s work of 1969 more precisely, let us refer to the preceding research by Toporov and Ivanov (which is mentioned in Toporov’s article in 1969) about the “theoretical questions of reconstruction”²⁵. In this article, using the general model of communication system elaborated by Claude Shannon, Ivanov and Toporov determine the reconstruction as “that of the message *M*,

¹⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰ *Ibid.*, p. 17.

²¹ *Ibid.*, p. 25.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 32.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Ivanov, Toporov 1966 [1997].

transferred from A' and received in A'' after an interval of time t' ²⁶. According to the authors, all kinds of reconstruction in natural languages can be reduced to the following multilevel scheme of textual transcoding: General idea of text → Level of large semantic “units” → Syntactico-semantic structure of sentence → Level of words → Level of morphemes → Level of phonemic groups (syllables) → Level of phonemes²⁷. If Schleicher, reconstructing the fable in the Indo-European proto-language, was “responsible” for the last five levels, in the final examples of his work of 1969, Toporov limited the reconstruction to the level of “large semantic ‘units’”.

The same peculiarity – the limitation of reconstruction mainly (though with some exceptions, as we shall see later) on the level of “large semantic ‘units’” – is typical for the works of Moscow semioticians in the field of semantic reconstruction of the so-called “basic myth” of the Indo-European mythology²⁸.

Beside Schleicher’s (evidently reinterpreted) heritage²⁹, among other theoretical premises allowing the Moscow semioticians to reconstruct ancient mythological texts, was the idea of structuredness of the space of text in general, and the idea of the bilateral nature of sign of any length, together with the syntagmatic direction of research in the Moscow semiotic circle. If the orientation towards paradigmatics presupposes, in principle, a complete description of the material of study, a syntagmatic approach allows to describe only a part of it, keeping some lacunas – in particular, in the reconstructed texts. These gaps can be filled with time, in analyzing new texts³⁰.

According to Nikolaeva, another important theoretical premise for the Moscow semioticians was the thesis that language signs in texts can be connected with other textual units on the levels both of semantics and form: for instance, the pagan god Perun can be semantically connected with Elijah the Biblical prophet riding around the sky on a thundering

²⁶ *Ibid.*, p. 46.

²⁷ *Ibid.*, p. 48.

²⁸ According to Tat’jana Nikolaeva, these works constitute the strongest aspect of researches in the Moscow semiotic circle and have “no equivalent in the world semiotics” (Nikolaeva 1997, p. XXV). In addition to this “global” reconstruction which concerns immediately the “basic” myth, many other reconstructions have been done in the Moscow semiotic circle (cf. Ivanov 1987; Toporov 1986; 1987; Nevskaja 1987; 1988; 1993a; 1993b, etc.: in the present article, it is impossible to enumerate *all* the works of Moscow semioticians [Vjačeslav Ivanov, Vladimir Toporov, Tat’jana Civ’jan, Tamara Sudnik, Tat’jana Svešnikova, Lidija Nevskaja, etc.], dealing with this problematics: there are dozens of them. That is why, here and further, we shall limit the enumeration to a few examples only). They are however considered by their authors as particular cases of reconstruction of the same “basic” myth.

²⁹ Of course, it is hardly possible to reduce all *historical* theoretical premises of the Moscow semioticians’ works only to Schleicher’s heritage, and we insist particularly on their reception of Schleicher’s ideas in this article, supposing the comparison of several approaches to the historical and comparative reconstruction in linguistics.

³⁰ Nikolaeva 1997, pp. XXV-XXVI.

chariot, while “formally” *Perun* is associated with textual units having similar forms: for instance, in Russian, *petruška* ‘parsley’, *perec* ‘pepper’, etc.³¹ *Semantics* of textual units (let us remember that in their reconstructions, Moscow semioticians gave priority precisely to semantics), in accordance with such an interpretation, can depend directly on their *forms*, because as it happens, “formal” connections finally also lead to semantic ones (parsley and pepper are considered as “Perun’s plants”, etc.). It means that, in contrast to one of the basic theses of the Saussurean *Course in General Linguistics*, language sign is considered to be *non* arbitrary. In addition (this principle is connected with the previous one), a border disappears between proper and common names as constituting two (usually) opposite ways to designate reality: individualization (proper names) and generalization (common names).

The following is, in its general outline, the “basic” myth of the Indo-European mythology reconstructed by the Moscow semioticians (they wrote much about it beginning the late 1960s)³² – though the corresponding work of reconstruction has not been finished yet³³ and neither have the different parts of the plot been reconstructed so well³⁴:

³¹ *Ibid.*, p. XXVI.

³² Toporov 1986, p. 48. By Indo-European mythology, in this case is obviously meant a hypothetical totality of myths (wide)spread among those who spoke the hypothetical Indo-European proto-language, which presupposes an implicit parallel of study of language and mythology. In the above analyzed article by Toporov about the Indo-European reconstructions (Toporov 1969) some attempts to reconstruct the texts within the “ancient Slavic tradition” (Ivanov, Toporov 1963; 1965; cf. also Ivanov, Toporov 1983b) are also mentioned. In these works, for the Slavic “level” some theses had been specified which later were transposed to the Indo-European “level” (cf. the article Toporov 1969). According to the authors, “primary attention to the reconstruction of higher levels is explained by the fact that, owing to the peculiarities of the evolution from the proto-Slavic language to the particular Slavic ones (cf. the insignificant time interval separating the proto-Slavic language from the first manuscripts written in particular Slavic languages, and the still remaining proximity of Slavic languages, facilitating the reconstruction of more ancient stages in the language evolution), the reconstruction of text on the inferior levels (for instance, phonological and morphological) does not present any particular difficulties. At the same time, a sharp break in the cultural history of all Slavic peoples in the period from the existence of late proto-Slavic language till the appearance of early Slavic cultures (fixed in the written sources after the christianization) makes particularly difficult the problem of reconstruction of the content of text, that is, of the semantic message, the rules of encoding of which on inferior levels have already been described before. Hence the necessity to study and to reconstruct the texts semantics in the large sense, supposing the reconstruction of the ancient model of the world” (Ivanov, Toporov 1965, pp. 5-6). Besides, for a series of Moscow semioticians’ researches, it is a common tendency to give particular examples of reconstruction done on the semantic level only.

³³ Is it, in general, possible to imagine this work finished? It seems not: orientation towards the syntagmatic approach, filling the lacunas (and discovery of new ones) can in principle continue endlessly (in connection with this, cf. also below about the infinite number of sources of reconstruction, for the Moscow semioticians).

³⁴ Nikolaeva 1997, p. XXVII.

- “A. The God of Thunder is located on high, in particular, on a mountain (together with the Sun and the Moon), near the top of the tripartite world tree pointing to the four corners of the earth.
 B. The Serpent is located underneath, near the roots of the tripartite world tree, on the black wool.
 C. The Serpent steals the oxen (hiding it in a cave behind a rock); the God of Thunder breaks the rock and liberates the oxen (or people).
 D. The Serpent hides [...] by taking the appearance of different living beings, one after another (a man, a horse, a cow, etc.); the Serpent hides under a tree or under a stone.
 E. The God of Thunder, on a horse or in a chariot, strikes [the] tree with his arm (a hammer, a lightning) and burns it, or he strikes the stone and splits it.
 F. After the victory of the God of Thunder, water appears over the Serpent (it rains); the Serpent hides himself in the earth’s waters”³⁵.

For the majority of their reconstructions, Moscow semioticians use mainly folklore texts, but from the point of view of their importance for semantic reconstruction, all folklore genres are not equivalent for them: some genres are more valuable than others, for instance, the texts of incantations and charms, which can be explained by several reasons. In particular, “the reconstruction of proto-Slavic texts of incantations presents considerable advantages because of two circumstances – their simple structures and the limited character of the fields they concern”³⁶. Besides, the texts of incantations are usually considered to be very ancient ones: already their sacral character seems to prevent them from any changes (to change only one word in incantations would be like changing the *whole* texts, depriving them of their magic potential). That is why, in the research of 1969, Toporov carries out semantic reconstruction using precisely the texts of incantations, and it is not a coincidence that some Moscow semioticians working on semantic reconstruction have studied and still study incantations³⁷. However in the reconstruction of the “basic” myth, Moscow semioticians do not use the texts of incantations only: the number of potential sources (including the verbal ones) seems to them, in principle, infinite and, in addition, endlessly diverse. According to Toporov, the “basic” myth

³⁵ *Ibid.*, p. XXVIII. As Toporov emphasizes (cf., for instance, Toporov 1981, p. 274), in the most detailed way the totality of motives constituting the Indo-European versions of the “basic” myth’s plot has been expounded in the work Ivanov, Toporov 1974. In the process of reconstruction, much attention is paid to the analysis of “semantic *relations* between the elements of the plan of content” (Ivanov, Toporov 1965, p. 5; italics ours. – *E.V.*), especially of binary oppositions – undoubtedly, in this tendency, the structuralist orientation of the corresponding researches becomes evident.

³⁶ Ivanov, Toporov 1963, p. 148.

³⁷ Though even as concerns the most “archaic” folklore genres, according to Toporov, the problem of time here is much more complicated, and it would be erroneous to see in them “*only* a kind of preserve where archaisms are conserved” (Toporov 1986, p. 37; in this case – in the article of 1986 – it was the question of Lettish popular songs which conserve many relics of the “Indo-European” epoch, according to the researcher).

“is fixed not only in the proper mythological texts, but also in a considerably larger group of texts (by the way, also in those which, unfortunately, are not always taken into account because they supposedly satisfy none of the two indispensable conditions – ‘to be text’ and ‘to be mythological’)”³⁸.

Hence, some elements important for the reconstruction can be kept even in “secondary” and “third-order” sources³⁹.

It is precisely in this respect that one can speak about the semiotic orientation of the researches of Moscow scholars – if by semiotics we mean not only a science of signs, but also a “global science”, a dialogue, if not a synthesis, of various disciplines. The semiotic approach to the reconstruction of ancient mythological texts presupposes, above all, the analysis of most various codes – not only of verbal texts, but also, for instance, of the elements of material culture, of archeological finds, etc.

Some theoretical premises of the semiotic approach to the reconstruction of the “basic” myth can be found in the above-mentioned work by Ivanov and Toporov about the theoretical problems of reconstruction, published in 1966⁴⁰. As we have noted before, the work justifies the theoretical possibility of a reconstruction on the semantic level only. Additionally, according to its authors,

“the necessity of particular operations for the reconstruction is explained, first of all, by the demands of encoding and decoding, because of which the sequence of physical signals as such still does not allow to perceive the communicated message; secondly, these signals take place in time with some ‘noise’ imposed: the latter can be withdrawn, in particular, owing to the existence of ‘noise’-immune codes, of codes allowing to find out and to correct mistakes [...], for instance one same message can be transferred by several channels of communication, or several times, successively, by one same channel, etc. In such cases, the reconstruction of the initial message is facilitated by the comparison of a series of its representations”⁴¹.

³⁸ Toporov 1981, p. 275. Cf. in this connection about the transformation of the notion of text (Ivanov, Toporov 1965, p. 7).

³⁹ Toporov 1986, p. 48.

⁴⁰ However, the problem of reconstruction had also interested Ivanov and Toporov before: according to the researchers, the “general theoretical theses” of their article “correspond to the purposes” of their earlier work, published in 1963 (Ivanov, Toporov 1963). As to their work of 1966, as particular examples of reconstructions, they analyse decoding of unknown written languages, reconstruction in historical and comparative linguistics, translation, reconstruction of lost texts and of “texts which are initial for a whole group of presentations of most various texts” (Ivanov, Toporov 1966 [1997, p. 67]). In other cases, the content of the notion of reconstruction in the works of Moscow researchers is expressly specified in a more detailed manner, which is confirmed, for instance, by a whole series of specifications made in the article about the “reconstruction of ancien Prussian” (Palmajtis, Toporov 1984).

⁴¹ Ivanov, Toporov 1966 [1997, pp. 46-47]. In the final part of their work, outlining the “further applications” of the idea of reconstruction, Ivanov and Toporov propose – in particular, in the reconstruction of higher levels of text structures – to rely on the “pattern”, “standard” modes of the texts’ organisation (*ibid.*, p. 70): as we have stressed before, Toporov also did it, analyzing the formulae repeated in the incantations of various traditions.

Speaking more concretely concerning the “basic” myth,

“as the results of the reconstruction show, the basic myth is *variable*, in principle – both in terms of content and in terms of expression. Of course, this variability has its origin, first, in the imperfection of the ways of transmitting information in time – in particular defects of the conserving mechanism and second, in the ‘perturbing’ role of the unequal interpretation of sense by those using the texts (and, consequently, interpreting them)”⁴².

Hence the “possibility of reciprocal [*vzaimnyj*] translations between various modelling semiotic systems and the existence of many systems of this kind in any human collective make ‘noise’-immune and reliable the transfer of the plan of content of messages concerning the culture of this collective”⁴³.

For example, as concerns not only the reconstruction of the “basic” myth, but also the reconstruction of semantics of ancient (designated as “lost” and “initial”) texts in general, according to Ivanov and Toporov, “the reconstruction of a text can be carried out on condition of either the existence of at least *two* of its representations (i.e. the texts transferring one same message), or the existence of its representation which, being heterogeneous, can be divided into two texts [...]”⁴⁴.

But of course, in order for the reconstruction to be complete, it is necessary to study not only two, but as many as possible versions of the “basic” myth which are available in the corresponding epoch: variability is considered as an indispensable consequence of evolution in time⁴⁵; it is considered that the “initial text (= archetype) is reconstructed by the bringing together of various code versions”⁴⁶. In other words, the “basic elements of the studied myth reached us in the texts using *different code systems*”. That is why, “it seems necessary to analyze various ‘code’ versions of this myth which would allow to determine the message itself, understood as an invariant scheme”⁴⁷.

In general, the difference between the “basic” (for a particular tradition) myth and all the others consists in the fact that “it is precisely the basic myth (and this myth alone) which is transferred by the *maximum* number, in the mythopoetic tradition, of code versions (ideally, by all versions available in this tradition)”⁴⁸ – though in a number of cases the Moscow semioticians discussed the plots of the “basic” myth in connection

⁴² Toporov 1981, p. 274.

⁴³ Ivanov, Toporov 1966 [1997, p. 73].

⁴⁴ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁵ Toporov 1981, p. 275.

⁴⁶ Sudnik, Civ’jan 1981, p. 300.

⁴⁷ Toporov 1981, p. 275.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 277. This maximum number of the code versions of the “basic” myth is directly connected with its completeness and with the finish of its plot (Ivanov, Toporov 1983b, p. 155).

with other mythological plots, for instance, those about the creation of the world⁴⁹.

Moreover, these versions can even be considered as important as the hypothetical initial text itself:

“At the same time, the problem (so painful for researchers) of choice of the ‘initial’ version among the multitude of all the existing ones becomes much simpler in the light of the more and more firmly established point of view on the reality of the versions, and not of a certain ‘initial’ text, with respect to them (cf. the ideas of C. Lévi-Strauss and of certain other scholars who insisted, in particular, on the primary role of relations between the versions, rather than on that of particular texts⁵⁰). The ‘initial’ text is most often an imaginary construct, but from this it does not follow that it loses its heuristic value for the reconstructions, on the one hand, and that all the versions are of equal worth and that they don’t need any stratification presupposing their reasonable valuation”⁵¹.

Among the different variants and “code” versions of the “basic” myth, there are, for instance, zoomorphic⁵², entomological⁵³, vegetable⁵⁴ ones. Besides, the Moscow semioticians considered the “recoding” of certain elements of the myth as possible, their conversion from one code to others⁵⁵.

However, the study of the basic plot and of the main characters of the “basic” myth represents only one level of semantic reconstruction; in addition to that, (in various Indo-European “traditions” – Slavic, Baltic, etc.) some minor characters, their different personifications, incarnations, behaviour, etc.⁵⁶ are reconstructed. The theoretical basis of such a reconstruction, once again, goes back to the early works of Ivanov and Toporov: “The comparison of two (or more) versions of one text is realized by their step-by-step division into the smaller and smaller fragments and by the establishment of correspondences between these fragments”⁵⁷. Therefore, having reconstructed the general semantic structure of the “basic” myth, Moscow semioticians pass on to its smaller semantic fragments, to the specification of its more concrete details.

⁴⁹ Sudnik, Civ’jan 1982, p. 146.

⁵⁰ Cf. the final part of the footnote 35. – *E.V.*

⁵¹ Toporov 1986, p. 45.

⁵² Cf., for instance, Sudnik, Civ’jan 1982.

⁵³ Toporov 1981.

⁵⁴ Sudnik, Civ’jan 1981; Toporov 1977. Like in the previous cases, it is impossible to enumerate here *all* the works of the Moscow semioticians in which these versions are examined; that is why we limit ourselves to some examples only.

⁵⁵ Sudnik, Civ’jan 1981; Toporov 1981, etc.

⁵⁶ Once again, we shall limit ourselves to few references only: Ivanov, Toporov 1983a; Sudnik, Civ’jan 1980; 1981; 1982; Toporov 1977; 1981.

⁵⁷ Ivanov, Toporov 1966 [1997, p. 67].

At the same time, these researchers did not ignore the reconstruction of *formal* elements of the “basic” myth completely. In 1986, pointing out to the main achievements of the reconstruction of the myth, which began in the late 1960s, Toporov stressed that progress had been made in:

- 1) the reconstruction of the scheme of the plot,
- 2) the establishment of the language form of the key elements of this plot and of their concrete realisations [*otraženiya*],
- 3) the detailed definition of the nature of the Slavic version of the “basic” myth,
- 4) the outlining of the basic traits of the myth’s Baltic version,
- 5) the indicating of its connections with the Slavic version⁵⁸.

As to the second point, concerning the *formal* reconstruction, Toporov gives the example of reconstructed forms of names of the two main antagonists in the myth: the name of the God the Thunderer and the name of its principal enemy⁵⁹.

Of course, it is impossible to “prove”, in the positivist sense of the word, that the “basic” myth (if such a myth has ever existed) had precisely this particular semantic structure. As to the discussions about the existence of the only one “basic” myth, they are partly reminiscent of the linguists’ debates about the mono- and polygenetic theories of language origin, which once again allows to return to the parallelism, implicitly established by the Moscow semioticians, of (the study of) language and folklore: had there once existed a unique language – ancestor of all ancient and modern languages? Had there once existed (at least, in the “Indo-European tradition”) a unique “basic” myth, from which all other myths descended? Besides, even while accepting the monogenetic point of view, one can continue to discuss whether the *real* proto-myth is reconstructed (like a proto-language which has supposedly *really* existed) or whether it is a question of the creation of an artificial system of correspondences between various myths belonging to particular, more concrete traditions (like the artificial system of correspondences between cognate languages)⁶⁰.

In reconstructing the “basic” myth, the Moscow semioticians obviously adhere to the monogenetic point of view – if not in linguistics, at

⁵⁸ Toporov 1986, p. 49. The fundamental difference between the Slavic and the Baltic versions of the “basic” myth consists, according to Toporov, in the fact that the Slavic version presents almost entirely the result of a reconstruction, while the Baltic data constitutes a much more “alive” system, presented in its original mythopoetic locus (*ibid.*). Besides, of course, the corresponding “sub-versions”, for instance, inside the “Baltic” version – the Lettish and the Lithuanian ones (*ibid.*, p. 48), etc. can be compared with one another.

⁵⁹ *Ibid.* At the same time, in the process of reconstruction, the proper noun as such can be considered as a “minimum [...] text” (Ivanov, Toporov 1963, p. 120).

⁶⁰ Cf. however the opinion of Ivanov and Toporov about the distinction, in this connection, between proto-Slavic and Indo-European reconstruction: “The provenance of Slavic languages from the dialects of proto-Slavic is beyond any doubt, which justifies the task of reconstruction of the *real* proto-Slavic text (in contrast to the *conventional* notation of the morphological correspondences with reference to Indo-European)” (*ibid.*, p. 91; italics ours. – E.V.).

least in their study of mythology. However, anyhow, it is a question of finding a *model* allowing to look at many phenomena in a new way, in particular, in folklore (which has, for a long time, been considered by many researchers as a “receptacle of antiquities”).

If, now, we go back to the question about the reception, by the Moscow semioticians, of the Schleicherian “paradigm” of historical and comparative reconstruction, would it be possible to maintain that they continue his line of research or, on the contrary, break with it? At first sight, the answer seems evident: indeed, the Moscow semioticians follow the “paradigm” of Schleicher who was the first to compose a whole text in the reconstructed Indo-European language. However the difference between the two approaches is also striking: first of all, unlike Schleicherian reconstructions, the majority of texts reconstructed by the Moscow semioticians are not only reconstructed on the semantic level *par excellence*, but they *don't have any fixed formal basis* in general. Therefore in the majority of cases the Moscow semioticians *reconstructed texts which had no forms: only semantics was reconstructed*. Let us remember that, according to Toporov, sometimes the reconstruction must be limited to semantics only:

“[...] it is not surprising that many Indo-European texts, paradoxically though it may seem, can be reconstructed only to the ‘sub-language’ [*pod'jazykovej*] level; in other words, in some cases the pretensions of those trying to reconstruct the text must be limited by the reconstruction of not *that text as such* [text understood in a usual sense of this word. – *E.V.*], but of its sub-language substrate [*pod'jazykovej substrat*] – the real situation which could (or not) be reflected in the corresponding texts in this particular language”⁶¹.

Thus, the object of reconstructions of the Moscow semioticians turns out to be closer not to the *text* in the usual understanding of the word, but to the *text* in one of the terminological interpretations of the Moscow-Tartu semiotic school⁶². In this sense, the text of a particular object or phenomenon (*text of Petersburg*, *text of space*, *text of shepherd*, etc.) does not present any “objectivized” [*ob'ektivirovannyj*] description of a real object or phenomenon, but refers to their particular mental representation(s)⁶³. As a semiotic concept, the *text of an object* or of a *phenomenon* is composed, first of all, after the reading of ordinary, primary texts where the corresponding object or phenomenon are discussed, and, secondly, after a

⁶¹ Toporov 1969, p. 10.

⁶² Cf. for instance Toporov 1984 [1995]; Civ'jan 1995, etc. A detailed comparison of the two corresponding directions of Moscow semioticians' work would require a particular study. Besides, the analysis of the notion of semantic reconstruction (which is, in general, different from the notion of semantic reconstruction in the works of researchers from the Moscow semiotic circle) in the book Gamkrelidze, Ivanov 1984 could also be of interest.

⁶³ Cf. Nikolaeva 1997, p. XXXI. According to Nikolaeva, the Moscow semioticians (first of all, Toporov) were the first to introduce into the philological and semiotic language the general notion of text of X in its above-mentioned sense (*ibid.*, p. XXXIX).

generalization which follows the reading. In this way, speaking about the reconstruction of semantics, the Moscow semioticians obviously had in view semantics (sense) reflected in the most diverse forms and (that is why) often having no fixed forms at all⁶⁴.

Therefore from the Schleicherian reconstruction of *text* in the usual sense of this word, the Moscow semioticians turned to the reconstruction of *texts* in one of the senses of this particular concept accepted in the Moscow-Tartu semiotic school. That is why, in this case one should speak rather about a break with the Scheicherian “paradigm”, than about its direct continuation.

© Ekaterina Velmezova

⁶⁴ Comparison of methods and results of semantic reconstruction outside any fixed language forms in the works of Moscow semioticians, on the one hand, and, on the other hand, in the works of pupils and successors of Nikolaj Marr could also constitute a subject of a particular research: in this connection, deserves attention the fact that the “semiotic” component of the “New theory of language” was important also for Marr and for his many followers (Velmezova 2007, p. 341, etc.).

REFERENCES

- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1998: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Jazyki ruskoj kul'tury [History of Linguistic Ideas]
- BEEKES Robert S.P., 1995 [2011]: *Comparative Indo-European Linguistics: An Introduction*. Amsterdam – Philadelphia: John Benjamin's Publishing Company, 2011
- CIV'JAN Tat'jana Vladimirovna, 1995: "Iz vostočnoslavjanskogo pastušeskogo teksta: pastux v ruskoj skazke", in V.N. Toporov (ed.), *Ėtnojazykovaja i ėtnokul'turnaja istorija Vostočnoj Evropy*. Moskva: Indrik, pp. 336-367 [From the East Slavic Text of Shepherd: Shepherds in the Russian Fairy Tales]
- GAMKRELIDZE Tamaz Valerianovič, IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1984: *Indoevropskij jazyk i indoevropcey. Rekonstrukcija i istoriko-tipologičeskij analiz prajazyka i protokul'tury*. Tbilisi: Izdatel'stvo Tbilisskogo universiteta [Indo-European Language and the Indo-Europeans. A Reconstruction and Historico-Typological Analysis of the Proto-Language and of the Proto-Culture]
- HIRT Herman, ARNTZ Helmut, 1939: *Die Hauptprobleme der indogermanischen Sprachwissenschaft*. Halle / Saale: Max Niemeyer Verlag
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, 1987: "Lingvističeskie materialy k rekonstrukcii pogrebal'nyx tekstov v baltijskoj tradicii", in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1985*, vol. 6. Moskva: Nauka, pp. 3-10 [Linguistic Materials for the Reconstruction of Funeral Texts in the Baltic Tradition]
- IVANOV Vjačeslav Vsevolodovič, TOPOROV Vladimir Nikolaevič, 1963: "K rekonstrukcii praslavjanskogo teksta", in V.V. Vinogradov (ed.), *Slavjanskoe jazykoznanie. Doklady sovetsoj delegacii. V Meždunarodnyj s'ezd slavistov (Sofija, sentjabr' 1963)*. Moskva: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, pp. 88-158 [Towards the Reconstruction of the Proto-Slavic Text]
- , 1965: *Slavjanskije jazykovye modelirujuščie semiotičeskie sistemy (Drevnij period)*. Moskva: Nauka [Slavic Language Modelling Semiotic Systems]
- , 1966: "Postanovka zadači rekonstrukcii teksta i rekonstrukcii znakovoj sistemy", in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Strukturnaja tipologija jazykov*. Moskva: Nauka, pp. 3-25 (reprint in T.M. Nikolaeva [ed.], *Iz rabot moskovskogo semiotičeskogo kruga*. Moskva: Jazyki ruskoj kul'tury, 1997, pp. 45-73.) [Statement of the Task of the Reconstruction of Texts and of the Reconstruction of Sign Systems]
- , 1974: *Issledovanija v oblasti slavjanskix drevnostej*. Moskva: Nauka [Researches in the Field of Slavic Antiquities]
- , 1983a: "K rekonstrukcii Mokoši kak ženskogo personaža v slavjanskoj versii osnovnogo mifa", in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1982*, vol. 3. Moskva: Nauka, pp. 195-197 [Towards the

- Reconstruction of Mokosh as a Female Character in the Slavic Version of the Basic Myth]
- , 1983b: “Lingvističeskie voprosy slavjanskogo ètogeneza (v svjazi s rekonstrukcijej praslavjanskix tekstov)”, in S.B. Bernštejn (ed.), *Slavjanskoe jazykoznanie. IX Meždunarodnyj s'ezd slavistov (Kiev, sentjabr' 1983). Doklady soverskoj delegacii*. Moskva: Nauka, pp. 152-169 [Linguistic Questions of the Slavic Ethnogeny (in Connection with the Reconstruction of Proto-Slavic Texts)]
 - NEVSKAJA Lidija Georgievna, 1987: “Materialy po rekonstrukcii balto-slavjanskoj pričeti. Atributivnye slovosočetačija”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1985*, vol. 6. Moskva: Nauka, pp. 53-60 [Materials for the Reconstruction of the Balto-Slavic Wail. Attributive Word-Combinations]
 - , 1988: “Materialy po rekonstrukcii balto-slavjanskoj pričeti. Semantika predikativnyx konstrukcij”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1986*, vol. 7. Moskva: Nauka, pp. 239-249 [Materials for the Reconstruction of Balto-Slavic Wail. Semantics of Predicative Constructions]
 - , 1993a: *Balto-slavjanskoe pričitanie. Rekonstrukcija semantičeskoj struktury*. Moskva: Nauka [Balto-Slavic Wail. Reconstruction of the Semantic Structure]
 - , 1993b: “O zagovornoj realizacii odnogo èpizoda ‘osnovnogo’ mifa”, in Vjač.Vs. Ivanov, T.N. Svešnikova (eds.), *Issledovanija v oblasti balto-slavjanskoj duxovnoj kul'tury. Zagovor*. Moskva: Nauka, pp. 149-152 [About one Episode of the “Basic” Myth Reflected in Incantations]
 - NIKOLAEVA Tat'jana Mixajlovna, 1997: “Vvedenie”, in T.M. Nikolaeva (ed.), *Iz rabot moskovskogo semiotičeskogo kruga*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, pp. VII-XLIX [Introduction]
 - PALMAJTIS Mikolas L. [PALMAITIS Mykolas Letas], TOPOROV Vladimir Mixajlovič, 1984: “Ot rekonstrukcii staroprusskogo k rekreacii novoprusskogo”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1983*, vol. 4. Moskva: Nauka, pp. 36-63 [From the Reconstruction of Ancient Prussian to the Recreation of Modern Prussian]
 - SUDNIK Tamara Mixajlovna, CIV'JAN Tat'jana Vladimirovna, 1980: “K rekonstrukcii odnogo mifologičeskogo teksta v balto-balkanskoj perspektive”, in T.V. Civ'jan (ed.), *Struktura teksta*. Moskva: Nauka, pp. 240-285 [Towards the Reconstruction of One Mythological Text in the Balto-Slavic Perspective]
 - , 1981: “Mak v rastitel'nom kode osnovnogo mifa (balto-balcanica)”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1980*, vol. 1. Moskva: Nauka, pp. 300-317 [Poppy in the Vegetable Code of the Basic Myth (Balto-Balcanica)]
 - , 1982: “O mifologii l'jaguški (balto-balkanskije dannye)”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanskije issledovanija 1981*, vol. 2.

- Moskva: Nauka, pp. 137-154 [On the Mythology of the Frog (Balto-Balkan Data)]
- ŠLEJXER Avgust [SCHLEICHER August], 1868 [1956]: [“Basnja, so-stavljena A. Šlejxerom na indoevropskom prajazyke”], in V.A. Zvegincev (ed.), *Xrestomatija po istorii jazykoznanija XIX-XX vv.* Moskva: Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosvješćenija RSFSR, 1956, p. 104 [The Fable Composed by A. Schleicher in the Indo-European Proto-Language]
- TOPOROV Vladimir Nikolaevič, 1969: “K rekonstrukcii indoevropskogo rituala i ritual'no-poëtičeskix formul (na materiale zagovorov) (K stoletiju so dnja smerti A. Šlejxera)”, in *Trudy po znakovym sistemam*, vol. IV, issue 236, pp. 9-43 [Towards the Reconstruction of the Indo-European Ritual and of the Ritual-Poetic Formulae (On the Material of Incantations) (On the Centenary of A. Schleicher's Death)]
- , 1977: “Zametki o rastitel'nom kode osnovnogo mifa (*perec, petruška* i t.p.)”, in T.V. Civ'jan (ed.), *Balkanskij lingvističeskij sbornik*. Moskva: Nauka, pp. 196-207 [Notes about the Vegetable Code of the Basic Myth (*Pepper, Parsley*, etc.)]
- , 1981: “Ešče raz o baltijskix i slavjanskix nazvanijax bož'ej korovki (*Coccinella septempunctata*) v perspektive osnovnogo mifa”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanske issledovanija 1980*, vol. 1. Moskva: Nauka, pp. 274-300 [Once again about the Baltic and Slavic Names of Ladybird (*Coccinella septempunctata*) in the Perspective of the Basic Myth]
- , 1984 [1995]: “Peterburg i ‘peterburgskij tekst’ ruskoj literatury (vvedenie v temu)”, in V.N. Toporov *Mif. Ritual. Simvol. Obraz. Issledovanija v oblasti mifopoëtičeskogo*. Moskva: Izdatel'skaja gruppa “Progress” – “Kul'tura”, 1995, pp. 259-367 [Petersburg and the “Text of Petersburg” in Russian Literature (An Introduction)]
- , 1986: “K rekonstrukcii odnogo cikla arhaičnyx mifopoëtičeskix predstavlenij v svete ‘Latvju dainas’ (K 150-letiju so dnja roždenija Kr. Barona)”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanske issledovanija 1984*, vol. 5. Moskva: Nauka, pp. 29-58 [Towards the Reconstruction of One Group of Archaic Representations in the Light of “Latvju Dainas” (For the 150th Anniversary of Kr. Barons' Birth)]
- , 1987: “Zametki po poxoronoj obrjadnosti (K 150-letiju so dnja roždenija A.N. Veselovskogo)”, in Vjač.Vs. Ivanov (ed.), *Balto-slavjanske issledovanija 1985*, vol. 6. Moskva: Nauka, pp. 10-52 [Notes on the Funeral Rites (For the 150th Anniversary of A.N. Veselovskij's Birth)]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2007: *Les lois du sens: la sémantique marxiste*. Berne et al.: Peter Lang
- , 2014: “Tekst i ‘tekst’: ot sravnitel'no-istoričeskix rekonstrukcij A. Šlejxera k rabotam po semantičeskij rekonstrukcii issledovatelej Moskovskogo semiotičeskogo kruga”, in E. Dmitrieva, M. Espagne (eds.), *Sravnitel'no o sravnitel'nom literaturovedenii: transnacional'naja istorija komparativizma*. Moskva: IMLI RAN, pp. 361-379 [Text and “Text”:

- From the Historical and Comparative Reconstructions by A. Schleicher to the Works on Semantic Reconstruction by Researchers Belonging to the Moscow Semiotic Circle]
- , 2015: “Texte et ‘texte’: des reconstructions historico-comparées d’A. Schleicher aux travaux sur la reconstruction sémantique des chercheurs du Cercle sémiotique de Moscou”, in E. Velmezova (éd.), *L’École sémiotique de Moscou-Tartu / Tartu-Moscou: Histoire. Épistémologie. Actualité* [*Slavica Occitania*, 2015, № 40], pp. 77-99

Baptêmes d'une langue ou un peu de magie sociale dans le passé et dans le présent (*francoprovençal – arpitan – savoyard*)

Natalia BICHURINA
Université de Bergame

Résumé:

Dans cet article nous analysons le discours sur la nomination d'une langue romane – le *francoprovençal*, l'*arpitan* ou le *savoyard* – produit à des époques différentes par deux types d'acteurs sociaux: des linguistes et des militants linguistiques. Il s'agit d'étudier leurs systèmes d'argumentation afin de dégager les idéologies linguistiques et les enjeux sociaux et politiques qui se cachent derrière les nominations concurrentes. Simultanément, cette analyse nous permettra de voir sur quels critères se basent les constats qu'un idiome serait une langue à part entière, et comment les frontières entre les «langues» sont tracées. S'agissant d'une langue transfrontalière, parlée dans trois États construits selon des modèles extrêmement différents, la Suisse, la France et l'Italie, cette étude nous permettra d'explorer dans quelle mesure la différence d'organisation politico-étatique détermine les représentations linguistiques. L'article est basé sur une enquête menée entre 2009 et 2013 selon les méthodes de l'entretien, de l'analyse de textes écrits (des articles, des blogs de militants, etc.) et de l'observation, y compris l'observation participante.

Mots-clés: nomination des langues, idéologies linguistiques, analyse du discours, langues régionales, francoprovençal, arpitan, savoyard, patois

Aujourd'hui on observe en Europe un changement du statut des idiomes régionaux, où ce qui avait été considéré comme «patois» se voit officiellement reconnu par les autorités nationales ou régionales comme «langue» à part entière, avec notamment l'adoption de la loi 482/1999 en Italie portant sur «la protection et la défense des minorités linguistiques historiques», la liste des langues de France de Cerquiglini de 1999 reconnue par le Ministère de la Culture et de la Communication en France ou la ratification par la Suisse de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires.

En effet, le monde roman représente un continuum dialectal où les frontières tracées pour séparer les «langues» sont, comme partout ailleurs, arbitraires. Comme le relève E. Haugen dans son article, devenu classique, sur la taxonomie de la description linguistique et l'identification des «langues» et des «dialectes»: «The simple truth is that there is no answer to these questions, or at least none that will stand up to closer scrutiny. [...] The use of these terms has imposed a division in what is often a continuum, giving what appears to be a neat opposition when in fact the edges are extremely ragged and uncertain»¹. Dans ce contexte, la nomination d'un idiome sert à tracer des frontières au sein du continuum: «Le nom est une catégorie discrète, qui s'oppose au continu du réel»²; «[à] partir du moment où une langue a un nom, elle devient objet homogène, non plus un ensemble dans un diasystème, mais objet de politique linguistique, d'éducation, enjeu de la constitution d'un État-nation. Elle devient aussi, et surtout, objet de discours, qu'il est si facile de confondre avec un objet du monde»³. Ainsi la nomination des idiomes régionaux suppose / impose une certaine division du continuum linguistique et éventuellement politique. On est aujourd'hui témoins d'un «acte de magie sociale», qui, selon P. Bourdieu, «consiste à tenter de produire à l'existence la chose nommée»⁴.

Nous proposons ici d'analyser le discours sur la nomination d'une «nouvelle» «langue» romane – le *francoprovençal*, l'*arpitan* ou le *savoyard* – produit par deux types d'acteurs sociaux: des linguistes et des militants linguistiques⁵. Il s'agit d'étudier le système d'argumentation afin de dégager les idéologies linguistiques et les enjeux sociaux et politiques qui se cachent derrière les nominations concurrentes. Simultanément cette analyse nous permettra de voir sur quels critères se basent les constats qu'un idiome serait une langue à part entière, et comment les frontières entre les «langues» sont tracées.

Le *francoprovençal* / *arpitan* / *savoyard* est un idiome transfrontalier. Les trois États voisins au sein desquels il est parlé (la France, l'Italie et la Suisse) sont construits selon des modèles extrêmement différents, avec,

¹ Haugen 1966, p. 922.

² Sériot 1997, p. 172.

³ *Ibid.*, p. 167.

⁴ Bourdieu 1980, p. 66.

⁵ Par *militant* nous désignons toute personne qui œuvre pour l'idiome, dans un cadre associatif ou informel.

comme pôles opposés, la centralisation très marquée de la République française et le fédéralisme très décentralisé de la Confédération helvétique. Aussi l'étude du même idiome dans des États différents nous permettra-t-elle d'explorer dans quelle mesure la différence d'organisation politico-étatique détermine la représentation des langues minoritaires dans le discours, en l'occurrence celui sur leur nomination.

L'enquête a été menée entre 2009 et 2013 selon les méthodes de l'entretien, de l'analyse des textes écrits (des articles, des blogs des militants, etc.) et de l'observation, y compris l'observation participante. L'étude de terrain a été effectuée dans les départements de Savoie, Haute-Savoie, Ain, Loire et Rhône en France, ainsi que dans les cantons de Vaud et du Valais en Suisse, et dans la Vallée d'Aoste en Italie.

1. L'ÉMERGENCE D'UNE «NOUVELLE» «LANGUE» ROMANE

L'idée que les parlers alpins à la frontière entre l'Italie, la France et la Suisse formeraient «un type linguistique» [*tipo idiomático*] particulier est relativement récente, énoncée pour la première fois en 1874 par le linguiste italien G.I. Ascoli⁶. C'est à Ascoli également que nous devons le nom de cette «nouvelle» langue: *franco-provençal* [*franco-provenzale*], initialement écrit avec un trait d'union, supprimé plus tard par les dialectologues. Pendant le siècle suivant, ce terme est resté dans l'usage exclusif des dialectologues⁷.

Le domaine francoprovençal, tel qu'il est défini par ceux-ci, comprendrait:

- en France: l'extrémité sud du Doubs, le sud du Jura, l'extrémité sud-est de la Saône-et-Loire, la Loire, le Rhône, l'Ain, la Haute-Savoie, la Savoie, l'Isère (à l'exception de l'extrémité sud), l'Ardèche (extrémité nord), la Drôme (extrémité nord);
- en Suisse: tous les cantons de Suisse romande à l'exception du canton du Jura;
- en Italie: la Vallée d'Aoste, quelques vallées du Piémont, deux communes dans les Pouilles (Faeto et Celle di San Vito, immigration du XIII^{ème} siècle).

Chez les locuteurs, il n'existait jusqu'aux années 1970 aucun terme pour désigner l'ensemble du domaine linguistique en question, ni d'ailleurs la vision d'un ensemble. Cas typique pour la France ou pour les régions largement influencées par l'idéologie française (comme la Suisse romande ou la Vallée d'Aoste), le plus souvent ceux-ci se référaient à l'idiome en le nommant *patois*, utilisant ce terme générique au lieu (en fonction) du glot-

⁶ Ascoli 1874 [1878].

⁷ Cf. Tuailon 2007b; Martin 1979; 2005.

tonyme⁸. Si ce terme est toujours largement utilisé au sein des «groupes patoisants», c'est suite au contact avec les dialectologues⁹ que l'on voit le nom *francoprovençal* pénétrer également dans ces groupes dans les années 1970.

Simultanément apparaissent au sein des groupes militants deux autres nominations concurrentes, qui verront l'essor de leur utilisation dans les années 2000:

- *la langue savoyarde*, terme utilisé par le Mouvement Région Savoie créé en 1972 dans le cadre des revendications de la création d'une région Savoie regroupant les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie, et que l'existence de cette langue pourrait légitimer davantage (quoique la langue n'ait jamais été au centre de ces revendications)¹⁰; ce nom est aujourd'hui promu principalement par l'Institut de la langue savoyarde, créé en 2005;
- *la langue arpitane*, nom inventé en 1973-1974 en Vallée d'Aoste¹¹ et promu aujourd'hui par l'Alliance culturelle arpitane, association créée en 2004.

2. LE NOM COMME ARGUMENT POUR LA RECONNAISSANCE DE LA LANGUE: MODÈLE «SCIENTIFIQUE» ET MODÈLE «MILITANT»

2.1. LE FRANCOPROVENÇAL: UN «ARGUMENT LÉGER»?

Il se trouve que le terme *franco(-)provençal*, inventé dans des buts purement scientifiques, ne conviendrait pas pour revendiquer un statut politique pour une langue ainsi nommée. G. Tuillon parle du nom de l'idiome comme d'un «argument» qui pourrait éventuellement «prouver» le statut linguistique de cet idiome: en l'occurrence, le nom *francoprovençal* ne serait pas un «argument» assez solide pour «prouver» que l'objet ainsi désigné mériterait d'être considéré comme une langue à part – et non pas comme «du français et du provençal réunis et mélangés»¹².

D'une manière identique, les militants francoprovençalistes admet-

⁸ En Suisse, à part le terme *patois*, le nom *romand* (*roman*, *reman*, *rommant*) était utilisé, dont la première attestation remonte à 1424 (Kristol 2005, p. 50). Cf., par exemple, l'*Essai statistique du canton de Vaud* (attribué à Ph.-S. Bridel): «[...] dans leur vie domestique et entr'eux, les paysans employent le *patois* qu'ils appellent *Roman* ou *Reman*; cet idiome antérieur chez nous au *Français* peut être regardé comme une langue; car il a ses règles générales dont il serait aisé de faire une *Grammaire*» (Bridel 1815, p. 224).

⁹ Il faut noter que c'est souvent le cas pour les idiomes majoritairement oraux qu'un glottonyme – et, comme conséquence, un changement identitaire – n'apparaît dans la communauté linguistique qu'au contact de linguistes (cf. Bichurina 2013).

¹⁰ Notons cependant que l'expression *langage savoyard* est fréquente, par exemple, dans les documents genevois entre le XVII^{ème} et le XIX^{ème} siècle (Kristol 2005, p. 50).

¹¹ Cf. plus bas sur ce sujet.

¹² Tuillon 2007b, p. 10.

tent que le terme est désavantageux. La comparaison avec l'*occitan* en témoigne:

LK, 1932, F, *fp*¹³: Les occitanistes c'est un autre esprit // Euh c'est quelque chose de *construit, fier* [...] Nous on est quelque chose qui / qui est un peu bâ-tard [...] c'est pas du tout vrai, c'est *le mot qui est trompeur*.

La définition de l'idiome par ses deux langues voisines paraît avoir encore moins de sens dans les yeux des «patoisants» de Suisse, où le voisin pertinent dans l'imaginaire collectif n'est pas l'occitan, mais l'allemand ou / et l'italien (éventuellement le piémontais). On le remarque dans le discours des «patoisants»:

RO, 1975, S, *pat*: Eh bon on peut dire aussi que c'est pas de l'allemand, c'est pas de l'italien...

ainsi que, par exemple, dans un manuel de patois vaudois¹⁴, où, pour expliquer la phonétique du patois, à part le français, les auteurs ont régulièrement recours à l'allemand, parfois à l'italien, mais jamais à l'occitan (à part une seule référence au «Midi de la France», mais où il s'agirait plutôt du français régional¹⁵).

2.2. *ARPITAN*: UN NOUVEAU SIGNIFIANT POUR UN ANCIEN RÉ-FÉRENT?

Le terme *harpitan* a été inventé au Val d'Aoste en 1973-1974 par J. Henriët (qui signe également Harriet, Harrieta ou Edur Kar). Inspiré des idées de F. Krutwig Sagredo, militant basque (à l'époque membre de l'ETA) et écrivain prônant l'unification de la langue basque, Henriët crée un mouvement politique séparatiste d'extrême-gauche qu'il appelle *Movement Harpitanya*.

Dans un des textes fondateurs de l'arpitanisme, dans le sens où il introduit les termes (*h*)*arpitan* et (*H*)*arpitania*¹⁶, l'*harpitan* est défini à travers le *franco-provençal*: «La langue ethnique de l'Harpitanie est le franco-provençal que nous nommerons aussi désormais “harpitan”»¹⁷. Ainsi *harpi-*

¹³ Dans les extraits d'entretiens cités nous indiquons les initiales fictives des informateurs, l'année (exacte ou approximative) de naissance, le pays (F – France, I – Italie, S – Suisse) et la préférence d'une nomination: *fp* – *francoprovençal*, *arp* – *arpitan*, *sav* – *savoyard*, *pat* – *patois*. Les italiques dans les textes d'entretiens sont de notre fait.

¹⁴ Bossard, Reymond 2010, pp. 19-30.

¹⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹⁶ Initialement les deux termes sont inventés avec un *H* initial; ils apparaissent sans *H* à partir de 1976 (Harrieta 1976).

¹⁷ Harriet 1974, p. 7. Selon les informations fournies par Henriët sur son blog, l'idée d'une «ethnie arpitan» est énoncée pour la première fois en 1973 dans son livre publié en Suisse

tan serait un signifiant nouveau pour le même référent: la réalité linguistique (*franco-provençale*). L'enjeu principal de l'invention du nouveau nom serait la mise en relation de cet espace linguistique avec la notion d'ethnie, ainsi que de nation. Le terme apparaît donc dans la perspective de créer la vision d'une «langue ethnique (et donc nationale)»¹⁸, (*h*)*arpitane*, qui unirait, par conséquent, une ethnie ou une nation, (*h*)*arpitane* elle aussi, qui correspondrait à un pays baptisé (*H*)*arpitanie*. Autrement dit, cette approche reproduit le modèle naturaliste classique de la construction nationale européenne, issu du Romantisme allemand.

L'*Harpitanie* est définie comme «une vaste région autour du Mont Blanc» (expression reprise plusieurs fois dans le texte)¹⁹. En empruntant le discours sur la langue basque, Henriët indique que ce nom serait issu d'une «ancienne langue locale, langue pré-indo-européenne» – appelée dans ses autres textes le *garalditan*²⁰, – qui serait un ancêtre commun de l'(*h*)*arpitan* et du basque. Le mot (*h*)*arpitan* vient de la racine *arp-* qui signifie dans l'idiome 'le pâturage de montagne'²¹. Simultanément, en basque *harri-pe* signifierait 'sous les rochers': une coïncidence heureuse – ou preuve de parenté selon Henriët – parce qu'on y trouve aussi la sémantique de la montagne, qui correspond au symbole du Mont Blanc réunissant la communauté linguistique.

Ainsi la fonction métonymique – et mythogène – du nouveau nom est de servir de résumé de l'ontologie du groupe ethnique / de la nation, faisant référence à un espace unique (les montagnes autour du Mont Blanc), au mode de vie (des bergers, *arpian* signifie 'berger' dans l'idiome), aux ancêtres mythologiques (les Garalditans), ainsi qu'au caractère unique de la langue même que ce nom désigne (langue pré-indo-européenne).

Les buts du Movement Harpitanya comprenaient «l'unification des [nombreux] parlers» qui constituent «l'harpitan», ainsi que la «réanimation» de celui-ci (ce qui signifiait «faire de cette langue pauvre et humiliée, liée à un monde agricole et paysan en disparition, *une langue de culture*»²². Leur réalisation était présentée comme possible uniquement «comme résultant

que l'on ne trouve plus (http://henriet_joseph.blog.tiscali.it/2007/03/20/mao_tse_toung_1200640-shtml/?doing_wp_cron; publié le 20 mars 2007; site consulté le 18 juillet 2017).

¹⁸ Harriet 1974, p. 8.

¹⁹ La première fois avec la précision entre parenthèses suivante: «Savoie, Valais, Vallées nord-occidentales du Piémont, Val d'Aoste...» – ainsi Henriët n'y inclut pas tout le domaine linguistique du francoprovençal, mais seulement le domaine alpin, notamment les vallées de la haute-montagne (ce que l'on peut associer à une opposition «la montagne» vs «la plaine», où la langue est mieux préservée en altitude). Simultanément les trois points dans le texte sous-entendent la possibilité d'extension de cette région sans avoir à la préciser.

²⁰ Terme emprunté directement à Krutwig Sagredo 1978.

²¹ Cf. la page *Wikipedia* rédigée majoritairement par l'Alliance culturelle arpitane: «pâturages de montagne où les troupeaux sont conduits et passent l'été» (http://fr.wikipedia.org/wiki/Francoproven%C3%A7al#cite_ref-9, avec une référence à: Bessat, Germi 1993; site consulté le 18 juillet 2017).

²² Harriet 1974, p. 8.

tat de [la] pratique révolutionnaire» du «mouvement populaire arpitan», avec comme but final la création d'une fédération prolétaire (h)arpitane autour du Mont Blanc.

Aujourd'hui ce nom est promu par l'Aliance Culturèla Arpitana (ACA), association regroupant des membres des trois États – la France, la Suisse et l'Italie, – fondée en 2004 à Lausanne, mais dont le centre d'activité est (plutôt) en France.

L'ACA reprend les termes *arpitan* et *Arpitania*, ainsi qu'une partie de l'argumentation. Notamment elle emprunte la définition de la langue et du peuple à travers le symbole du Mont Blanc – par exemple, dans le refrain de l'hymne arpitan [*Himno Arpitan*] créé en 2012:

«Arpitania, Arpitania,
Nos sens tuès des Arpitans, des Arpitans
Arpitania, Arpitania,
Tot u tòrn du Mont Blanc»

‘Arpitanie, Arpitanie,
Nous sommes tous des Arpitans, des Arpitans
Arpitanie, Arpitanie,
Tout autour du Mont Blanc’²³.

Les buts des activités de l'ACA liées à l'arpitan sont eux aussi, en général, identiques: la revitalisation linguistique et la promotion d'une orthographe unifiée supradialectale, l'orthographe de référence B (ORB), de D. Stich²⁴.

En effet, on constate que le nom de l'idiome est souvent représenté comme indissociablement lié à un système orthographique: au modèle «francoprovençal» correspondent typiquement plusieurs graphies dites «phonétiques», empruntant en réalité les conventions orthographiques de la langue française, et mettant en avant les particularités de tel ou tel parler local; au modèle «savoyard» correspond la «Graphie de Conflans» (élaborée par le Groupe de Conflans en 1983), basée également sur l'orthographe du français; enfin, au modèle «arpitan» correspond une orthographe supradialectale. Plusieurs critiques de l'arpitanisme sont en réalité des critiques de l'ORB, représentée comme un standard artificiel imposé²⁵.

²³ Aliance Culturèla Arpitana (www.arpitania.eu; site consulté le 18 juillet 2017); nous soulignons. – *N.B.*

²⁴ Stich 2003.

²⁵ Concernant le «débat – parfois virulent» sur l'ORB, cf. Matthey, Meune 2012, pp. 107-108.

2.3. ARPITAN VS FRANCOPROVENÇAL: NOM «VIDE DE SENS», «SLOGAN POLITIQUE» OU «OUTIL DE COMMUNICATION»?

Il est typique que les dialectologues ainsi que les courants concurrents attribuent au terme *arpitan* des connotations politiques.

Ainsi dans le discours de présentation de son livre *Le francoprovençal*, un des chercheurs les plus importants ayant travaillé sur le domaine francoprovençal, G. Tuailon, liait l'apparition du mot *arpitan* à l'époque des «agissements quelque peu révolutionnaires et en tout cas fort agaçants» par lesquels la Vallée d'Aoste était «troublée»²⁶; aujourd'hui le mot *arpitan* serait utilisé, selon lui, par «quelques esprits échauffés, heureusement peu nombreux mais remuants» aux «croyances bizarres»²⁷.

À part cette connotation (plus ou moins) révolutionnaire, le nom *arpitan* aurait deux particularités que l'on pourrait qualifier de contradictoires. D'un côté, il «n'a aucun sens»²⁸ et sert à «enjoliver les discours vides de sens»²⁹. On peut remarquer qu'il s'agit ici d'une caractéristique typiquement associée dans la tradition linguistique, polémique et politique française, à partir des années 1970, au discours communiste – celui où les mots seraient privés de fonction référentielle³⁰. Par opposition, le mot *francoprovençal* se référerait donc à une réalité, voire à la réalité linguistique telle qu'elle a été décrite par les dialectologues.

D'un autre côté, le mot *arpitan* serait associé, selon Tuailon, au concept de *race*: «Même si vous voulez grandir vos rêves sur vos lointains ancêtres, n'employez jamais le mot "Arpitan" [...]. Plus gravement ce mot fait appel à ce concept qui nous a fait tant de mal au XXe siècle, celui de la *race*. Je voudrais vous dissuader de succomber à ce rêve. Les langues régionales n'ont vraiment pas besoin de cet horrible ornement»³¹.

Ainsi l'emploi du nom *arpitan* pour la langue serait un «horrible ornement», une menace, ce qui est dû à l'association implicite, non argumentée, du contenu de ce terme à l'idéologie nazie. Pour ce qui est du *francoprovençal*, il semble qu'il s'agisse ainsi, par contraste, de nier toute autre spécificité de l'espace qui y correspond que la spécificité purement linguistique.

Désormais c'est devenu un lieu commun dans les travaux linguistiques d'associer le nom *arpitan* à un contenu politique, généralement sans l'argumenter (par exemple, D. Elmiger oppose le *francoprovençal* / *patois* à l'*arpitan* comme «*Sprachliche vs. politische Identität*»³². Il en va de

²⁶ Tuailon 2007a, p. 8.

²⁷ *Ibid.*, p. 16.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 8.

³⁰ Cf. à ce sujet Sériot 1985, pp. 21-56.

³¹ Tuailon 2007a, p. 16; nous soulignons – *N.B.*

³² Elmiger 2012, pp. 91-92.

même pour les membres des associations patoisantes / francoprovençales. Par exemple, en France:

KL, 1932, *F, fp*: l'arpitan, c'est un des noms du francoprovençal, alors Arpitanie, Arpitanie libre, etc. fait une espèce de – d'un *slogan politique*.

En Suisse le terme *arpitan* paraît peut-être encore plus doté de connotations politiques qu'en France:

RO, 1975, *S, pat*: Il y a quand même le poids historique derrière [...] il a quand même été inventé pendant la période des revendications politiques.

Simultanément, tout discours sur les connotations politiques de l'*arpitan* se limite à un constat général, l'histoire du terme n'étant connue que très vaguement³³.

Les membres de l'ACA, à leur tour, nient tout contenu politique du terme: selon eux, «la récupération du terme pour des questions identitaires ou nationalistes est [...] extrêmement marginale»; ce nom ne serait qu'un «outil de communication non ambigu»³⁴ ou «la meilleure publicité pour notre langue [*la mèlyosa (mèlyora) rèclama por noutra lengoua*]»³⁵, autrement dit, un instrument de sa reconnaissance.

La «connotation révolutionnaire» est avouée, mais comme partie de l'histoire. Par ailleurs, le terme serait légitimé par sa ressemblance avec le terme *occitan*, le modèle occitan servant aujourd'hui de modèle de référence: «Au début ce mot avait une connotation révolutionnaire *qu'il n'a plus aujourd'hui*. [...] Il a un autre avantage: il ressemble au nom "occitan". Ainsi ce nom d'arpitan peut transmettre le message que nous, comme nos cousins du Midi, nous voulons être reconnus et défendre vaillamment notre langue»³⁶. Le nom a ainsi pour vocation de fonctionner comme un «message»: celui d'une demande de reconnaissance (pour le groupe qui y correspond: «nous») et du désir de ce groupe de défendre la langue.

Le besoin du terme *arpitan* est souligné par la critique du terme *francoprovençal*:

NV, 1975, *F, arp*: je pense que c'est un *élément clé pour la revitalisation* que d'avoir un nom non ambigu, qui donne une identité propre à la langue.

³³ Ainsi à la question de préciser si ces connotations étaient liées à des revendications au Val d'Aoste: «RO, 1975, *S, pat*: Oui, ou en Savoie, je sais pas // C'était dans les années septante // Moi je n'ai pas trop étudié l'histoire, mais je sais qu'il y a des liens avec ça».

³⁴ NV, 1975, *F, arp*.

³⁵ LM, 1970, *S, arp*.

³⁶ Cf. dans l'original: «*U comencement ceti mot l'avève una connotacion rèvolucionèra que l'ât ren mès u jôrn de houè. [...] L'ât un ôtro avantâjo; il ressemble u nom "occitan". D'ense ceti nom d'arpitan pôst transmètne lo messâjo que nos, coment nos cousins du mijôrn, nos volens être recognûs et défendre noutra lengoua valyament*» (<http://arpitan.ch/spip.php?article139>; site consulté le 18 juillet 2017; nous traduisons. – N.B.).

EF, 1983, F, *arp*: je n'ai jamais aimé le nom «francoprovençal» [...] Les non-connaisseurs, même de la région, même arpitanophones, pense que notre langue est un mélange de français et de provençal. Et c'est d'autant plus catastrophique parce qu'avec ce nom la prise de conscience d'une identité linguistique à part entière est ralentie voire niée. [...] [E]n Arpitanie... la prise de conscience est quelque peu freinée par l'usage de différents noms: francoprovençal (confusion), patois (ce n'est pas une langue), savoyard (le patriotisme savoyard...), parler lyonnais, patois vaudois, valaisan, gruérien, etc.

Ainsi un bon nom serait «un élément clé pour la revitalisation». La logique est de dire que, sans un nom pour l'idiome, la population concernée n'a pas conscience de constituer une communauté linguistique, sans cette conscience il ne peut pas y avoir de reconnaissance officielle, et sans reconnaissance la communauté même ne peut pas exister, voire la langue ne peut pas exister. Ou, en résumé, sans un bon nom la langue n'existe pas: ainsi le nom a une fonction performative. Menée logiquement jusqu'au bout, ce système d'argumentation suppose que tous ceux qui sont contre le nom *arpitan* seront coupables de la mort imminente de l'idiome. Voici, par exemple, en quels termes on parle de quelqu'un qui serait contre le mot *arpitan*: «Il a le droit d'être contre, comme tous les *conservateurs* qui sont contre par principe, comme ça nous continuerons à perdre du temps pour la reconnaissance officielle [...]. À la limite, plus il y a de gens "contre" [...], plus vite la langue aura disparu, et plus vite ils n'auront plus besoin d'être "contre"»³⁷.

3. LE NOM COMME DIVISION DE L'ESPACE SOCIO-POLITIQUE: MODÈLE «LARGE» ET MODÈLE «ÉTROIT»

Le discours institutionnel où le nom de l'idiome se trouve directement lié à son éventuelle reconnaissance officielle est surtout typique de la France. On peut distinguer deux modèles concurrents de la construction linguistique:

- un modèle que l'on peut nommer «large» où plusieurs variantes régionales se trouvent regroupées dans une vaste communauté linguistique *transfrontalière*: *langue francoprovençale* ou *langue arpitan*;
- et un modèle que l'on peut nommer «étroit» d'une communauté linguistique *régionale*: *langue savoyarde* (cela pourrait être comparé avec les visions concurrentes, d'un côté, de la *langue occitane* et, de l'autre côté, de la *langue provençale*, la *langue gasconne*, etc., dans le même cadre français).

L'opposition est basée largement sur l'opposition entre l'approche «objective» (ou positiviste) de la distinction des langues (qui correspond au «modèle large») et l'approche «subjective», celle du «modèle étroit». No-

³⁷ Groupe Facebook «Arpitan abada!», message du 9 novembre 2012 (<https://www.facebook.com/groups/21904584384/>; site consulté le 18 juillet 2017).

tons que ces deux approches concurrentes se disputent dans la tradition philosophique, puis linguistique européenne depuis le XIX^{ème} siècle³⁸.

La vision «objective», ou positiviste, de la *langue francoprovençale* ou *arpitane* est basée sur le présupposé que les «langues» existent en tant qu'objets de réalité et peuvent être définies à partir de «faits linguistiques» répertoriés. La légitimité de cette vision est assurée par l'expertise linguistique (dialectologique). Il s'agit notamment d'une argumentation diachronique contrastive, soulignant la différence de l'idiome, d'un côté, du français, et de l'autre, de l'occitan – deux voisins auxquels *le nom même francoprovençal* fait référence: ainsi les linguistes et les militants qui reprennent leur discours évoquent, d'un côté, la *conservation* en francoprovençal des voyelles finales atones (l'accentuation paroxytonique), pour tracer la frontière avec le français, et de l'autre côté, la double *évolution* du *a* latin (la transformation du *a* en *é*³⁹ ou *i* derrière une consonne de type palatal, ce qui résulte notamment en une double conjugaison des verbes du premier groupe issus des verbes latins en *-are*) pour tracer la frontière avec l'occitan⁴⁰, en même temps que d'autres caractéristiques phonologiques).

La vision concurrente est celle de la *langue savoyarde*. Il convient de préciser que la manière dont cette nomination se référerait à une langue à part entière n'est pas très claire. Sur le site de l'Institut de la langue savoyarde nous lisons:

«La langue savoyarde fait partie de l'ensemble linguistique appelé le Franco-provençal.

Elle est parlée et écrite dans les pays suivants:

- la France (région Rhône-Alpes)
- la Suisse (région de Genève et jusqu'à Neuchâtel)
- l'Italie (Val d'Aoste, Piémont, Faeto dans les Pouilles)

[Suit la carte de l'«[a]jire du franco(-)provençal» dans les trois pays]

La langue savoyarde est le francoprovençal parlé en Savoie»⁴¹.

Ainsi il s'agirait d'une *langue savoyarde* faisant partie d'un ensemble linguistique plus large, *francoprovençal* (de la même manière que, par exemple, selon le point de vue des «provençalistes» la *langue provençale* ferait partie de l'ensemble des *langues d'oc*). Cependant la description du domaine linguistique, contrairement aux informations fournies directement avant ou directement après, couvre l'ensemble du domaine francoprovençal, en laissant identifier la *langue savoyarde* avec tout l'ensemble (plutôt

³⁸ On peut penser à la polémique archétypique entre E. Renan et D.F. Strauss à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1870 (cf. Sériot 1997, p. 188).

³⁹ Curieusement, dans les textes qui portent sur le francoprovençal (un idiome pourtant majoritairement oral), les chercheurs utilisent ce *graphème* propre au français pour désigner le *phonème* antérieur mi-fermé non arrondi /e/.

⁴⁰ Martin 2005, pp. 4-5; Stich 1998, pp. 29-30.

⁴¹ <http://www.langue-savoyarde.com/la-langue-savoyarde/une-langue-internationale> (site consulté le 18 juillet 2017).

comme le *valencien* sert parfois à désigner l'ensemble du domaine *catalan*).

Nous qualifions cette approche de «subjective» puisque dans ce système d'argumentation le *savoyard* serait une langue à part entière, car telle est la vision des locuteurs (même si dans le «discours savoyardiste» on se réfère aux «faits linguistiques indéniables, des mots de vocabulaire, des tournures spécifiques»⁴²). Simultanément, cette vision est naturaliste (tout comme le «modèle arpitan» initial), s'appuyant sur le présupposé d'un lien naturel entre la langue, le peuple et le territoire (ce qui est assez curieux pour un modèle «subjectif»):

AB, 1960, F, *sav*: parce que le mot francoprovençal est un mot un peu tordu / parce que ça fait croire que c'est un peu de français et un peu de provençal alors que c'est une langue authentique et qui d'ailleurs pour nous n'est pas compris / pour nous la Provence c'est Marseille! [...] Et comme le mot du savoyard est attesté depuis très longtemps [...] ce mot qui est clair pour tout le monde [...] très naturellement on demandait ça [...] c'est vrai qu'en Savoie dire que les Savoyards parlent le savoyard c'est quelque chose beaucoup plus logique et simple

Nommer la langue *savoyarde* serait «très naturel», «logique» et «simple», précisément pour la raison d'identification claire entre le territoire, le peuple et la langue. D'ailleurs, le nom *savoyard* est légitimé par le fait d'être «attesté depuis très longtemps» – à la différence implicite de toute autre nomination qui serait artificielle, que ce soit *le francoprovençal* ou *l'arpitan*.

Cette vision est critiquée par les autres courants, qui, même s'ils avouent qu'elle paraît «naturelle», s'opposent aux frontières qu'elle suggère:

LK, 1932, F, *fp*: Y a des formes extrêmement différentes selon les vallées [...] il y a autant de différences entre deux vallées savoyardes que entre cette vallée et puis le dialecte de Saint-Etienne // Donc c'est une fiction.

Ainsi la polémique glottonymique cache, entre autres, celle de la division du continuum linguistique, ainsi que de l'espace socio-politique.

Dans cette perspective, la rivalité entre le modèle «savoyard» et «arpitan» est liée à la politique initiée par la Région Rhône-Alpes (aujourd'hui Auvergne-Rhône-Alpes) à partir de 2009:

NV, 1975, F, *arp*: Les militants régionalistes en Savoie voient [...] l'émergence du mot «arpitan» comme une menace et s'y opposent, car ils pensent que ce terme pourrait donner une légitimité à Rhône-Alpes [...] à l'encontre des possi-

⁴² AB, 1960, F, *sav*.

bilités d'émancipation d'une région Savoie⁴³.

Cependant, malgré l'apparence de concurrence entre ces deux modèles, «large» et «étroit», il n'y a pas de vrai conflit. Ainsi on remarque, dans l'exemple cité par «AB, 1960, F, *sav*», que les savoyardistes ne contestent pas tant les *frontières* de la langue que son *nom même*: le critère essentiel, c'est que le nom soit convaincant – d'un côté, pour les interlocuteurs officiels (il évoque les demandes de reconnaissance auprès du Ministère de l'Éducation nationale); de l'autre côté, pour les locuteurs (dans cet extrait représentés par le «nous») – donc, pour deux groupes de référence.

Par ailleurs, d'un côté, une personne peut être à la fois membre de l'Alliance culturelle arpitaine et de l'Institut de la langue savoyarde, et une autre – membre de ce dernier et du Conseil international du francoprovençal. De l'autre côté, même si l'on prend des cas extrêmes de séparatistes, les indépendantistes arpitans (du Val d'Aoste) affirment lors de conversations informelles que l'État de Savoie libre, projet butoir des Savoyards, pourrait par la suite faire partie, au même titre que le Val d'Aoste, d'une nouvelle fédération Arpitania, construite selon le modèle de la Confédération helvétique.

4. L'ORGANISATION ÉTATIQUE ET LES ENJEUX POLITIQUES DE LA NOMINATION

Ainsi, des trois États où l'idiome est parlé, c'est en France que la polémique glottonymique est la plus ardente. Nous lions cette particularité au changement de statut des idiomes régionaux (en l'occurrence, au niveau régional). Dans ce contexte, on voit apparaître des essais d'instrumentalisation du nom de l'idiome.

En Suisse et en Italie, au contraire, les enjeux socio-politiques de nomination paraissent peu pertinents. Or on se réfère à l'idiome presque exclusivement comme «patois» (ou encore «dialecte» [*dialetto*] en Italie), soit sans le nommer, soit en précisant: en Suisse, *patois vaudois*, *patois valaisan*, etc., avec des précisions cantonales ou bien locales⁴⁴; en Italie, *patois valdôtain* ou *dialecte valdôtain*, etc. (ou dans le Piémont en utilisant l'expression *nosta moda* – la même qui est utilisée par rapport aux parlers occitans d'Italie)⁴⁵. Il convient de préciser qu'il ne s'agit pas de la même

⁴³ Cf. Costa, Bert 2011 sur les usages des critères linguistiques (voire de la représentation d'une unité linguistique) dans le discours institutionnel produit par la région Rhône-Alpes comme tentative de naturalisation de l'idée de cette région.

⁴⁴ Ainsi dans les questionnaires recueillis par M. Meune en Gruyère et dans le canton de Vaud, on retrouve les nominations suivantes: *gruyérien*, *gruyérien*, *gruérien*, *Grévière*; *broyard*, *couatzo*; *patois vaudois*; *patois du Jorat*; *vaudois*, *dzoratâi*; *vaudois du Gros de Vaud*; *clli dâo Dzorât*; *du Jorat*; *patois vaudois du Jorat*; *friburgeois*; *patois de la Gruyère*; *patois valaisan* (Meune 2012, p. 66).

⁴⁵ À Pouilles, un îlot francoprovençal au-delà de la zone transfrontalière, la situation est un peu spécifique: on utilise surtout les appellations *faetano* et *cellese*; on y a vu apparaître ré-

chose que le «modèle étroit», puisqu'il ne s'agit jamais d'une *langue vaudoise*, *langue valaisanne* ou *langue valdôtaine*.

Si la critique des noms *francoprovençal* et *arpitan* produite dans ces deux pays n'est pas originale par rapport à la France, ce qui est particulier c'est qu'aucun autre nom n'est proposé: les militants se contentent d'utiliser le terme générique *patois*. On peut proposer certaines explications de ce phénomène.

1. Cette différence doit être corrélée avec l'absence en Suisse et en Italie du discours institutionnel qui prévaut en France, où l'avenir de l'idiome dépendrait de sa reconnaissance officielle, à laquelle sa nomination devrait contribuer. En Suisse, le système fédéral suppose déjà une autonomie très importante de chaque canton (avec son propre Conseil d'État, ses structures de pouvoir), le besoin ne se fait pas sentir d'en demander davantage. De même, en Italie, la Vallée d'Aoste jouit du statut de région autonome. Aussi les militants n'ont-ils (généralement) pas besoin d'instrumentaliser le nom de l'idiome⁴⁶.

2. Par ailleurs, en Suisse et en Italie, le terme *patois* paraît avoir moins de connotations négatives qu'en France; il s'inscrirait plutôt dans la tradition de la mise en valeur du local:

RO, 1975, S, *pat*: et nous on est [...] divisés en cantons, en communes, et cetera c'est fédéral comme État, donc utiliser un terme qui a une *connotation de local* ça dérange pas // Parce que c'est *pas un défaut*.

Cependant en France le «défaut» du terme *patois* ne serait pas la «connotation du local», mais celle de ne pas être une langue. En effet, la représentation de l'idiome comme langue à part entière paraît plus fréquente en France. Plusieurs faits en témoignent: d'abord, en France le discours des militants sur la définition des frontières linguistiques reproduit régulièrement celui des linguistes; en Suisse on ne retrouve pas de discours typique, habituel, mécanique, chacun l'explique à sa manière (par exemple, par l'existence de *caractères dérivés partagés*, terme et critère emprunté à la biologie, etc.). Ensuite, si en France l'analyse du discours quotidien révèle la coexistence, dans les représentations de mêmes individus, d'un des modèles «militant(s)» / «scientifique(s)» avec le modèle dominant français, où le «patois» serait du français déformé:

VC, 1940, F, *fp*: En Russie il y a *aussi des patois*? // Le *russe* à Voronej est différent du *russe* de Saint-Petersbourg? // C'est ce qu'on appelle *patois*.

comment le terme scientifique de *francoprovençal*. Simultanément et historiquement, la nomination *provençal* est utilisée, elle doit remonter à l'époque où l'origine du groupe était méconnue.

⁴⁶ Une «Pétition pour la reconnaissance de l'arpitan comme langue régionale suisse» a pourtant été mise en ligne pour signatures électroniques en 2013 (http://www.avaaz.org/fr/petition/La_reconnaissance_par_les_autorites_suissees_de_larpitan_en_tant_que_langue_regionale; publiée le 3 mars 2013; site consulté le 18 juillet 2017).

IR, 1935, F, *fp*: L'occitan c'est différent, l'occitan c'est *presqu'une langue!*

– en Suisse et en Italie cette tendance paraît encore plus marquée: en Suisse, selon un tiers de ceux qui ont répondu au questionnaire écrit parmi les membres de l'Association vaudoise des amis du patois et de la Société des patoisants de la Gruyère, le *patois* serait un «mélange de français et d'une autre langue»⁴⁷.

3. Finalement, en France on constate des représentations du lien essentiel entre la «langue régionale» et «l'identité régionale», parfois en passant par l'«accent régional».

En Suisse, si des représentations identiques peuvent exister, l'espace francoprovençal correspond à celui de la Suisse romande (sauf le canton du Jura), ainsi sa distinction par rapport à la Suisse alémanique est déjà marquée par l'usage du français et l'importance du *patois* comme marque symbolique d'appartenance est diminuée, voire inexistante (par ailleurs, les associations patoisantes du domaine francoprovençal travaillent avec les associations jurassiennes – par exemple, dans la Fédération interrégionale des patois).

Il en va de même pour l'Italie où les zones francoprovençales sont caractérisées, en premier lieu, par l'usage du français (comme langue officielle avec l'italien en Vallée d'Aoste) par opposition à la majorité du territoire national qui est italophone; citons les paroles de R. Willien repris comme slogan sur les couvertures des *Nouvelles du Centre d'études francoprovençales René Willien du Val d'Aoste*: «Le français et le patois sont complémentaires l'un de l'autre et ils ne pourraient pas vivre séparés dans notre Vallée sans provoquer la rupture définitive de notre particularisme et de notre ethnie».

5. PORTRAIT SOCIAL DES LOCUTEURS ET PRÉFÉRENCES D'UNE NOMINATION

Des trois nominations de l'idiome évoquées, le terme *langue savoyarde* paraît le moins utilisé, limité à une partie des militants des départements français de Savoie et Haute-Savoie. Simultanément, alors que les nominations *patois* / *patois savoyard* / *savoyard* paraissent les plus utilisées dans les discours au sein de l'Institut de la langue savoyarde, l'association emblématique qui promeut ce terme, dans l'interaction avec les autorités publiques, l'ILS a tendance à donner la préférence au terme *francoprovençal* ou bien *francoprovençal savoyard*: la langue *francoprovençale* étant officiellement reconnue et institutionnalisée par la région Rhône-Alpes⁴⁸.

⁴⁷ Meune 2012, p. 64.

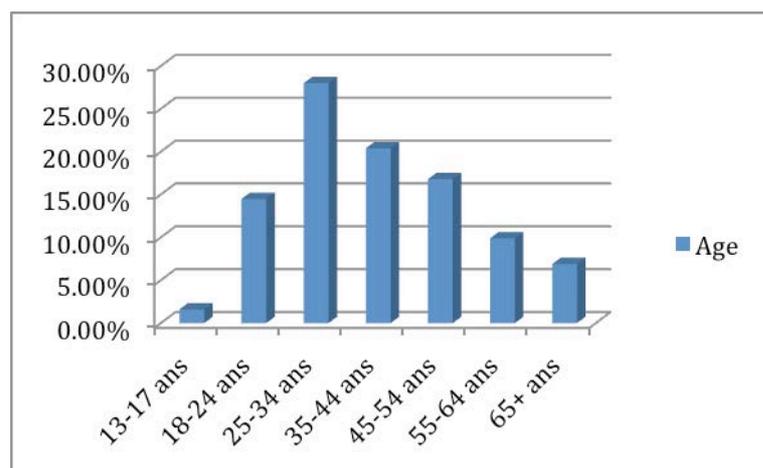
⁴⁸ Cf. le Rapport N° 09.11.450 *Reconnaître, valoriser, promouvoir l'occitan et le francoprovençal, langues régionales de Rhône-Alpes* (http://www.rhonealpes.fr/include/viewFle.php?idtf=5066&path=48%2FWEB_CHEMIN_5066_1255705034.pdf; site consulté le 22 juillet 2017).

Quant au Mouvement Région Savoie, on remarque actuellement l'intégration des deux noms, *francoprovençal* et *arpitan*, dans son discours⁴⁹.

Pour ce qui concerne ces deux autres noms, on pourrait dire, en utilisant une métaphore phonologique, qu'ils sont en distribution complémentaire. En effet, à part la distinction *terme scientifique vs terme militant* dont il s'est agi plus haut (qui, elle, ne peut pas être généralisée), ces termes ne sont utilisés ni par des personnes de même profil social, ni dans des contextes ou des buts identiques.

Les groupes patoisants / francoprovençaux sont majoritairement formés de retraités, leurs professions les plus représentées étant, d'un côté, les agriculteurs et, de l'autre, les enseignants⁵⁰. Au contraire, les arpitanistes sont plus jeunes (cf. Figure 1) et majoritairement travailleurs intellectuels ou cadres.

Figure 1. Usages du nom *arpitan*: la répartition selon l'âge des personnes inscrites sur la page Facebook «Arpitan & Arpitania»



n = 1001 personnes (selon les chiffres fournis par l'administrateur du groupe au 28 janvier 2013)⁵¹.

⁴⁹ Cf. <http://www.regionsavoie.org/index.php/noutra-lengua> (site consulté le 22 juillet 2017).

⁵⁰ Cf. Bert, Costa, Martin 2009 sur les caractéristiques essentielles des locuteurs et des membres des associations francoprovençales en France; Meuné 2012, p. 59 sur les groupes en Suisse (cantons de Vaud et de Fribourg).

⁵¹ L'image est publiée avec l'aimable permission de l'administrateur du groupe.

Si l'on étudie la Figure 1, la répartition selon l'âge des 1001 personnes inscrites sur la page Facebook «Arpitan & Arpitania»⁵², il est évident que l'âge relativement jeune des participants n'est pas surprenant, les utilisateurs des réseaux sociaux tendant à appartenir à la jeune génération. Néanmoins ce fait nous paraît représentatif: en effet, les arpitanistes sont caractérisés par l'usage actif des médias, voire de l'Internet (Facebook, blogs, etc.); en l'occurrence, presque tous ont des profils sur Facebook, le groupe en question couvrant la grande majorité des arpitanistes en général.

Cette observation nous amène à étudier les contextes des usages des noms. Par opposition aux arpitanistes, la plupart des «patoisants» qui préfèrent l'usage des noms *patois* ou *francoprovençal* n'utilisent Internet que très minoritairement, certains d'entre eux ne disposant même pas d'adresses électroniques, sans parler de profils sur les réseaux sociaux: par conséquent, sur Internet le terme *arpitan* paraît plus populaire que *francoprovençal*, alors qu'au sein des associations ce serait plutôt le contraire. À part les différences générationnelles et occupationnelles, l'usage plus important du terme *arpitan* sur Internet s'explique largement par la différence des buts de ces mouvements: pour les groupes patoisants / francoprovençaux, il s'agit souvent en priorité d'un lieu de rencontre et de convivialité. Or, s'il ne s'agit pas de transmettre ou de promouvoir l'idiome, il n'y a aucun besoin d'utiliser les médias. Au contraire, les buts de promotion et de transmission sont explicites pour le mouvement arpitan (cf. IR, 1971, S, *arp*: «Le dilemme est le suivant: les membres de l'association locale de ma commune parlent “patois” et souhaitent le “maintenir”. Moi, j'ai appris l'arpitan, dans sa variante bagnarde [de la commune de Bagnes en Valais. – N.B.] et souhaite le “revitaliser”»).

CONCLUSION

Ainsi, les différents noms de l'idiome servent des buts différents: on voit de nouveaux noms s'ajouter à celui utilisé traditionnellement par les linguistes, *francoprovençal*, au moment où apparaissent des enjeux nouveaux, notamment ceux de la «promotion» ou «publicité» de l'idiome, visant à contribuer à sa reconnaissance officielle et à sa transmission. Le nom de l'idiome est censé devenir «argument» (pour sa reconnaissance), «outil de communication» (sur cet idiome; pour sa reconnaissance aussi, tout comme pour sa transmission par les locuteurs) ou, éventuellement, pour certains, un «slogan politique». On assigne au nom une fonction performative: la langue va exister si elle est nommée, et pas n'importe comment. Ce qui nous paraît spécifique au cas étudié ici, c'est l'attention particulière portée

⁵² Il n'y a pas d'adhérents à l'ACA: «sont considérés “membres” tout ceux qui utilisent l'ORB et qui s'estiment être membres de l'ACA, ce qui représente une trentaine de personnes» (communication personnelle d'un des responsables de l'ACA). En automne 2016, le groupe a été renommé «Fédération Internationale de l'Arpitan».

au nom même, au signifiant, sans qu'il y ait un désaccord grave quant au référent.

On retrouve cependant une certaine concurrence entre deux visions différentes et deux divisions de l'espace social et politique, que nous avons appelées «modèle large» – d'une vaste communauté transfrontalière, et «modèle étroit» – d'une communauté linguistique régionale, la première étant légitimée comme objective, et la seconde comme subjective. C'est notamment le cas en France, où les enjeux actuels politiques et identitaires de nomination semblent les plus pertinents. Au contraire, en Suisse et en Italie la nomination de l'idiome semble être de moindre importance aujourd'hui, les régions du domaine francoprovençal ayant à la fois une autonomie politique et une pratique de l'usage du français qui fonctionne déjà, elle, comme marque de différenciation par rapport au reste du pays respectif.

© Natalia Bichurina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASCOLI Graziadio Isaia, 1874 [1878]: «Schizzi franco-provenzali», in *Archivio glottologico italiano*, 1878, vol. III, pp. 61-120
- BERT Michel, COSTA James, MARTIN Jean-Baptiste, 2009: *Étude FORA: Francoprovençal et Occitan en Rhône-Alpes*. Lyon (http://icar.univ-lyon2.fr/projets/ledra/documents/Etude_FORA_rapport_definitif.pdf; site consulté le 20 juillet 2017)
- BESSAT Hubert, GERMI Claudette, 1993: *Lieux en mémoire de l'alpe*. Grenoble: ELLUG
- BICHURINA Natalia, 2013: «Le nom d'idiome et la substitution linguistique: les Albanais d'Ukraine», in E. Simonato (éd.), *L'édification linguistique en URSS: thèmes et mythes* [Cahiers de l'ILSL, 2013, N° 35], pp. 139-155
- BOSSARD Maurice, REYMOND Jules, 2010: *Le patois vaudois. Grammaire et vocabulaire*, 4^{ème} éd. Bière: Cabédita
- BOURDIEU Pierre, 1980: «L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région», in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1980, vol. 35, N° 1, pp. 63-72
- BRIDEL Philippe-Sirice, 1815: *Essai statistique du canton de Vaud*. Zurich: Orell Fussli (<http://books.google.com/books?vid=BCUL1092283960>; site consulté le 18 juillet 2017)
- COSTA James, BERT Michel, 2011: «De l'un et du divers. La région Rhône-Alpes et la mise en récit de ses langues», in *Mots. Les langages du politique*, 2011, N° 97, pp. 45-57
- ELMIGER Daniel, 2012: «Sprachplanung im Frankoprovenzalischen: didaktische Ansätze im Wallis», in Matthey, Meune (éds.), 2012, pp. 89-106
- HARRIET José, 1974: «L'ethnie valdôtaine n'a jamais existé... elle n'est que partie de l'ethnie harpitane», in *La Nation arpitaine*, juillet 1974, pp. 7-8
- HARRIETA Jozé, 1976: *La lingua arpitana*. Canavese: Ferrero
- HAUGEN Einar, 1966: «Dialect, language, nation», in *American Anthropologist*, 1966, vol. 68, pp. 922-935
- KRISTOL Andres, 2005: «Politiques linguistiques implicites et explicites en Suisse occidentale (XV^{ème}-XVIII^{ème} siècles)», in *Sprachendiskurs in der Schweiz: vom Vorzeigefall zum Problemfall? Le discours sur les langues en Suisse: d'un modèle d'exemple à un cas problématique?* Berne: Académie suisse des sciences humaines et sociales, pp. 49-64
- KRUTWIG SAGREDO Federico C., 1978: *Garaldea: sobre el origen de los vascos*. Donostia-San Sebastián: Txertoa
- MARTIN Jean-Baptiste, 1979: «La limite entre l'occitan et le francoprovençal dans le Pilat», in *Études foréziennes*, 1979, N° 10, pp. 75-88
- , 2005: *Le francoprovençal de poche*. Chennevières-sur-Marne: Assimil

-
- MATTHEY Marinette, MEUNE Manuel (éds.), 2012: *Le francoprovençal en Suisse. Genèse, déclin, revitalisation* [*Revue transatlantique d'études suisses*, 2012, № 2]
- MEUNE Manuel, 2012: «Parler patois ou *de* patois? Locuteurs gruériens et néolocuteurs vaudois: le discours sur le francoprovençal dans les associations de patoisants», in Matthey, Meune (éds.), 2012, pp. 57-77
- SÉRIOT Patrick, 1985: *Analyse du discours politique soviétique*. Paris: Institut d'études slaves
- , 1997: «Faut-il que les langues aient un nom? Le cas du macédonien», in A. Tabouret-Keller (éd.), *Le nom des langues. L'enjeu de la nomination des langues*, vol. 1. Louvain: Peeters, pp. 167-190
- STICH Dominique, 1998: *Parlons francoprovençal: une langue méconnue*. Paris: L'Harmattan
- , 2003: *Dictionnaire francoprovençal / français, français / francoprovençal. Dictionnaire des mots de base du francoprovençal. Orthographe ORB supradialectale standardisée*. Thonon-les-Bains: Le Carré
- TUAILLON Gaston, 2007a: «La publication du livre "Le francoprovençal"», in *Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales «René Wilien»*, 2007, № 56, pp. 6-16
- , 2007b: *Le francoprovençal*, t. I: *Définition et délimitation. Phénomènes remarquables*. [Vallée d'Aoste:] Musuleci éditeur

Les faux amis du traducteur: quelques jalons dans le parcours historique d'un concept¹

Malika JARA-BOUIMARINE
Université de Lausanne

Résumé:

Depuis les années 1920, les *faux amis* dans la traductologie se trouvent être le terme utilisé pour parler du phénomène de ressemblance entre des mots à travers différents systèmes linguistiques. Il s'agira ici d'aborder les tentatives de définition de ce phénomène à travers plusieurs époques et plusieurs langues et «traditions» linguistiques.

Mots-clés: *faux amis*, traduction et traductologie, homophonie, polysémie, étymologie

¹ Cet article reprend et résume les recherches effectuées dans le cadre de mon Mémoire de Maîtrise, dirigé par Ekaterina Velmezova et défendu à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne en 2014 (cf. Bouimarine 2014). Ce Mémoire peut être consulté à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne.

INTRODUCTION

Si tout un chacun peut citer des exemples de faux amis du traducteur, le terme *faux amis du traducteur* n'a pas de définition consensuelle. Ce terme qui date du début du siècle passé ne se retrouve que très peu dans la littérature linguistique théorique. Les mots concernés sont souvent répertoriés dans de multiples dictionnaires des faux amis, destinés à éviter d'éventuelles erreurs de traduction induites par les mots correspondants, dont l'aspect homonymique n'entraîne pas forcément une sémantique identique dans les différentes langues auxquelles ces mots appartiennent. Si la définition du terme *faux amis* n'est donc pas fixe, c'est qu'elle varie selon les «traditions» linguistiques et les époques pendant lesquelles le terme apparaîtrait. La dénomination même de *faux amis* en tant que telle découle des écrits de Maxime Koessler² et Jules Derocquigny (1860-1936)³. En effet, si le phénomène en soi ne date pas desdits écrits, c'est ce nom qui a été retenu pour les écrits qui ont suivi ceux de Koessler et Derocquigny.

Si des divergences existent quant à la manière de qualifier les *faux amis*, certains traits caractéristiques de ceux-ci sont significatifs et se retrouvent dans les différentes approches du phénomène. Ainsi, le caractère homonymique des faux amis peut être considéré comme le cœur de ce qu'on pourrait qualifier du «phénomène des faux amis du traducteur». Il convient de parler expressément de «caractère homonymique» et non d'homonymie, car là encore, la compréhension (et donc l'utilisation) du terme *homonymie* est appréhendée de manière inégale par différents linguistes. Aussi, le *faux ami* a en commun aux différentes «traditions» le fait que, pour être considéré comme tel, il doit *a priori* poser une difficulté de traduction, dans le sens où son équivalent à caractère homonymique est substitué au(x) terme(s) correct(s).

Les différentes tentatives de définition des *faux amis* qui seront abordées dans cet article appartiennent à la fois à un temps précis, mais aussi à un espace précis. Ainsi l'interprétation des *faux amis* a pu évoluer d'une «tradition» à une autre, d'une époque à une autre. Le contexte linguistique dans lequel les différents écrits ont été publiés joue un rôle important quant à l'évolution du terme *faux ami*. Pour illustrer et étayer notre propos, nous allons nous arrêter sur plusieurs textes d'époques différentes et de «traditions» différentes: le livre de Koessler et Derocquigny *Les faux amis ou les pièges du vocabulaire anglais*⁴, l'article d'O.B. Šaxraj⁵ de 1955 sur «Les faux amis du traducteur» [*Ložnye druž'ja perevodčika*]⁶, l'*Introduction à la théorie de la traduction* [*Vvedenie v teoriju perevoda*]

² Ses dates de vie nous sont inconnues.

³ Koessler, Derocquigny 1928 [1961].

⁴ *Ibid.*

⁵ Son prénom et son patronyme, ainsi que ses dates de vie, nous sont inconnus.

⁶ Šaxraj 1955.

d'Andrej Venediktovič Fedorov (1906-1997)⁷, et le livre de Pedro José Chamizo-Domínguez (né en 1952) *Semantics and Pragmatics of False Friends* (2008)⁸. En présentant leurs définitions respectives du phénomène des *faux amis*, nous examinerons de plus près les différences et similarités qui s'y nichent. Loin d'être exhaustives, ces définitions nous permettront quand même de nous rendre compte de la complexité du problème des définitions et des différentes interprétations du terme *faux amis du traducteur*, ainsi que de suivre, ne serait-ce qu'en partie, son évolution.

M. KOESSLER ET J. DEROCQUIGNY: UNE DÉFINITION SOUPLE

Les faux amis ou les pièges du vocabulaire anglais de Koessler et Derocquigny est un livre dont la première édition paraît en 1928⁹. Si le livre est constitué pour sa plus grande partie d'un recueil de «faux amis», sa préface explique le terme *faux amis* que les auteurs ont proposé. Ce livre est destiné à faciliter la traduction de termes dont la ressemblance peut induire en erreur; les auteurs écrivent: «Homonymie n'est pas synonymie»¹⁰. Ce point de départ de leur réflexion est intéressant, car il ne prend complètement du sens que lorsque l'on traduit. En effet, si selon les auteurs l'homonymie à l'intérieur d'un système linguistique ne pose généralement pas de problème, l'évidence d'une divergence sémantique disparaît lors de l'acte de traduction¹¹. C'est donc l'homonymie de certains mots entre deux langues (en l'occurrence entre le français et l'anglais) qui est la base du phénomène des faux amis chez Koessler et Derocquigny.

La définition des *faux amis* chez ces auteurs n'est pourtant pas aussi réductrice. En premier lieu, l'homonymie telle qu'elle y est comprise consiste en un mot qui est soit homographe, soit homophone, ou encore les deux, bien qu'il soit affirmé au début du texte que ce sont les homophones qui sont considérés comme homonymes (implicitement au détriment des homographes): «[...] il existe des homophones, c'est-à-dire, des mots de prononciation identique et de signification différente»¹². Bien que, d'un point de vue phonétique, une «prononciation identique» ne soit pas possible, c'est bien une prononciation proche qui doit être ici entendue. Ceci est un indicateur de la subjectivité du corpus des faux amis des auteurs, puisque des limites claires et précises de ce qu'«homonymie» signifie ne sont pas données. Ensuite, leur compréhension du terme de *synonymie* est également peu stricte, dans le sens où le caractère absolu des synonymes

⁷ Fedorov 1953 [1958].

⁸ Chamizo-Domínguez 2008.

⁹ Koessler, Derocquigny 1928 [1961].

¹⁰ *Ibid.*, p. IX.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

lexicaux serait précisément ce à quoi les auteurs essaient de résister, car cette dernière catégorie ne tient pas compte du contexte. Comme pour la synonymie à l'intérieur d'une langue, la synonymie que l'on tend à attribuer en traduction aux mots homonymes doit être abordée lors de l'emploi des mots en contexte et non isolément¹³.

Le corpus des faux amis de Koessler et Derocquigny est un corpus de mots à racines étymologiques communes¹⁴. La sémantique de ces termes aura changé (ou non) avec le temps et les correspondances et différences entre les langues vivantes sont peu évidentes et peu abordées par les traducteurs¹⁵. En plus des correspondances étymologiques, Koessler et Derocquigny retiennent des différences grammaticales entre le français et l'anglais comme une source de confusion quant à la traduction «littérale» des termes à caractère homonymique¹⁶.

La définition de la notion de faux ami de Koessler et Derocquigny est également qualifiée par ses auteurs de relative, élastique, arbitraire, réversible¹⁷. Relative, car n'importe quel mot peut être un *faux ami*, même en dehors de la traduction, du moment que la personne qui l'utilise ne le comprend pas entièrement. Élastique, car les faux amis sont traités en tant que tels par le traducteur qui ne connaît pas la sémantique du mot qu'il traduit¹⁸. La réversibilité des faux amis est due au fait que le traducteur dont la traduction n'est pas correcte devient vecteur de la fausse information et devient lui-même le faux ami du lecteur. Enfin, Koessler et Derocquigny expliquent que le faux ami est d'autant plus compliqué à éviter que le contexte permet parfois la traduction «littérale»¹⁹.

¹³ Cf. Rey-Debove 1997, p. 94.

¹⁴ Bien que le concept d'*étymologie* ne soit pas abordé en tant que tel par les auteurs, les termes ont une origine commune, une étymologie partagée. Les mots connurent par la suite, dans leur système linguistique respectif, des changements sémantiques qui ne coïncidèrent pas forcément.

¹⁵ Koessler, Derocquigny 1928 [1961, p. XI].

¹⁶ *Ibid.*, pp. XIX-XX. Les auteurs parlent du «génie de la langue anglaise» qui «a des besoins», autrement dit du fait que la langue anglaise a sa propre constellation de possibilités pour rendre sa propre «vision du monde». Il est donc ici suggéré que c'est la langue qui détermine la pensée.

¹⁷ *Ibid.*, pp. XIV-XV. En effet, les auteurs parlent d'«esprits faux» et voient le faux ami apparaître dès lors qu'un individu n'entend pas la portée sémantique de ses propres propos.

¹⁸ De cette manière, les auteurs voient «celui dont la connaissance de l'anglais est nulle» comme un individu ayant devant lui tous les mots homonymes de la langue anglaise comme faux amis. Inversement, «l'angliciste accompli», lui, ne connaît pas le phénomène des faux amis, puisqu'il attribue à chaque mot la sémantique appropriée. Le caractère arbitraire du faux ami réside, pour les auteurs, dans le fait que (comme déjà précisé) ce n'est pas le mot qui doit être considéré comme un faux ami, mais l'emploi que l'on en fait: «[...] ils n'ont de sens qu'en fonction de l'esprit» (*ibid.*, p. XV).

¹⁹ *Ibid.*, pp. XVII, 23, 157.

Un des buts concrets des auteurs aura été d'enrayer l'apparition d'anglicismes dans la langue française²⁰. Cet ouvrage est publié dans les années 1920, à une époque où les informations médiatiques arrivant de l'étranger (Angleterre et États-Unis) doivent être traduites²¹ et où le français n'est plus la «seule langue diplomatique internationale»²²; ainsi, le recueil est destiné à rendre l'intercompréhension meilleure.

La naissance du terme *faux ami* est importante d'une part parce que c'est de ce texte qu'il est repris par la suite (l'utilisation du terme *faux ami* dans les différentes langues le suggère, en tout cas dans les textes où la référence à Koessler et Derocquigny n'est pas faite expressément), d'autre part car cette définition à plusieurs facettes n'avait pas la vocation de s'inscrire dans une recherche linguistique: les auteurs n'étaient pas linguistes, et leurs écrits se concentraient sur le besoin d'aider les traducteurs dans leur tâche. Koessler et Derocquigny n'ont donc pas éprouvé le besoin de définir plus précisément la terminologie qu'ils ont utilisée à travers leurs écrits.

O.B. ŠAXRAJ ET LES *FAUX AMIS* EN RUSSIE

Comme l'a écrit l'historien de la littérature et traducteur Boris Aleksandrovič Grifcov²³ bien avant la parution de l'article de Šaxraj sur les faux amis du traducteur²⁴, «rien n'est aussi dangereux que le mot vivant en même temps dans plusieurs langues: le lexique international et précisément les emprunts»²⁵. Là encore, le terme *faux ami* ne consiste pas en un phénomène nouvellement observé, mais en une nouvelle dénomination et une précision ou emphase mise sur ce concept. En outre, Grifcov fait une observation similaire à celle faite par Koessler et Derocquigny, c'est-à-dire qu'une méprise dans la traduction arrive si la personne traduisant «croit au caractère statique de la langue, ou plutôt, même au parallélisme statique de deux langues distinctes»²⁶, c'est-à-dire si le traducteur ne reconnaît pas à la langue son caractère dynamique, évolutif²⁷.

²⁰ À travers la préface, les auteurs s'évertuent à rendre le lecteur conscient des anglicismes et erreurs de traduction dont les médias de l'époque sont parfois inondés. Les faux amis sont considérés comme dangereux, car ils «vicient» la langue française et la «dénaturent» en quelque sorte (*ibid.*, p. XIII).

²¹ Comme en témoigne Othon Guérac, «dans les bureaux des affaires étrangères et de la presse s'entassaient de grotesques erreurs dues à l'apparence trompeuse de mots qui se ressemblent mais qui signifient souvent des choses bien éloignées» (Guérac 1929, p. 14). Ici et ailleurs, toutes les traductions sont de moi. – M. J.-B.

²² Koessler, Derocquigny 1928 [1961, p. XII].

²³ Grifcov 1916 [1952].

²⁴ Šaxraj 1955.

²⁵ Grifcov 1916 [1952, p. 87].

²⁶ *Ibid.*, p. 88.

²⁷ Koessler et Derocquigny font la même observation lorsqu'ils parlent de l'évolution sémantique des différents termes et de l'impossibilité d'un parallélisme de cette évolution dans des

O.B. Šaxraj publie son article sur «Les faux amis du traducteur»²⁸ [*Ložnye druž'ja perevodčika*] en 1955 dans la revue *Voprosy jazykoznanija* 'Questions de linguistique'²⁹, où il propose une définition des *faux amis*, notamment à l'aide d'un cas pratique, et pointe du doigt les dictionnaires bilingues³⁰, dont le manque de mise en contexte empêche une réflexion profonde sur la place des mots dont l'étymologie est la même, mais dont la sémantique est parfois bien différente. Pour cet auteur, le corpus de mots qui constituent des faux amis est composé de ceux qui ont une racine (étymologique) commune: «Lorsque l'on rencontre dans un texte à traduire un mot qui a un correspondant étymologique dans la langue de la traduction, ce correspondant se grave d'habitude tout de suite dans la mémoire du traducteur en qualité d'équivalent supposé de ce mot»³¹. Šaxraj explique que cette correspondance ne permet la plupart du temps pas une traduction directe, car son adéquation de signification, de sémantique et de syntaxe, ainsi que ses particularités stylistiques ne sont que rarement complètement les mêmes³². Une nouvelle particularité de l'analyse des faux amis se trouve dans l'importance des différences stylistiques que Šaxraj accorde à la traduction de correspondants étymologiques. En effet, au-delà de la sémantique, l'auteur amène au traitement des faux amis une nouvelle composante qu'il illustre à l'aide d'un cas pratique³³. Pour Šaxraj, c'est le manque d'attention aux contenus sémantiques des mots ayant des équivalents étymologiques qui mène à une mauvaise traduction et à des erreurs de traduction dans les dictionnaires bilingues.

L'une des grandes différences entre Šaxraj et Koessler et Derocquigny réside dans l'approche en termes de reconnaissance des mots problématiques pour la traduction. En effet, si pour Koessler et Derocquigny, l'on reconnaît un *faux ami* en connaissant le chemin sémantique qu'il a parcouru et en faisant attention à l'emploi (notamment grammatical) qui en est fait en contexte, Šaxraj propose d'analyser sa sémantique de manière syn-

langues différentes, malgré une origine étymologique commune (Koessler, Derocquigny 1928 [1961, pp. XIV-XV]).

²⁸ Šaxraj 1955.

²⁹ La revue *Voprosy jazykoznanija* est une revue composée d'articles sur des questions de linguistique, qui a vu le jour en janvier 1952. C'est, encore aujourd'hui, l'une des principales revues russes de linguistique.

³⁰ Il fait notamment référence au dictionnaire Mjuller 1953.

³¹ Šaxraj 1955, p. 107.

³² *Ibid.*

³³ Šaxraj traite en profondeur le cas du mot (anglais) *pathos* dans sa relation à son équivalent étymologique russe *pafos*. Il détermine en particulier que les deux mots ont, dans une majorité de cas, une sémantique bien différente, même si les dictionnaires bilingues mettent cette équivalence étymologique en première place de traduction. Il note aussi que «[d]ans plusieurs cas, les normes stylistiques de la langue russe et les possibilités grammaticales de construction des mots russes exigent des changements dans la construction de la phrase et la transmission de la sémantique du mot *pathos* non pas au moyen de substantifs équivalents, mais au moyen d'autres ressources du contexte» (*ibid.*, p. 108). Ceci présuppose également l'impossibilité de la traduction littérale, soit en utilisant le correspondant étymologique, le faux ami.

chronique, sans s'attarder sur les causes et le développement des différences sémantiques que le mot a traversé.

LA THÉORIE DE LA TRADUCTION D'A.V. FEDOROV

Le livre d'A.V. Fedorov *Fondements de la théorie générale de la traduction (Problèmes linguistiques)* [*Osnovy obščej teorii perevoda (Lingvističeskie problemy)*]³⁴ parle de la théorie de la traduction en général et n'est pas expressément concentré sur les faux amis en tant que tels (l'auteur n'utilise d'ailleurs pas le terme *faux ami* dans ses écrits); pourtant, l'appréhension de la traduction en général et de ce qu'il nomme les «faux équivalents» [*ložnye èkvivalenty*]³⁵ reflète les considérations linguistiques contemporaines à la parution de l'article de Šaxraj.

Premièrement, pour cet auteur, le problème de la traduction se pose déjà avec le simple fait de vouloir traduire un mot par un autre, puisque Fedorov nous dit qu'une langue n'est pas qu'un ensemble de mots, mais un système, et, de ce fait, les mots sont placés les uns après les autres selon une logique stylistique et sémantique propre à la langue³⁶: «Cette circonstance apparaît lors de la traduction et empêche souvent l'utilisation du correspondant lexicographique le plus proche du mot de l'original»³⁷. C'est en termes d'impossibilité de traduction des mots en tant qu'unités lexicales³⁸ que l'auteur aborde les difficultés de traduction; il regroupe les incompatibilités d'une traduction mot-à-mot avec la restitution sémantique par une traduction globale en trois facteurs principaux:

- 1) dans la langue de la traduction il n'y pas de correspondant lexicographique de l'un ou l'autre mot de l'original (en général ou d'une sémantique spécifique);
- 2) le correspondant s'avère incomplet, c'est-à-dire qu'il n'englobe que partiellement la sémantique du mot étranger;
- 3) aux sémantiques différentes des mots polysèmes de la langue originale correspondent des mots différents dans la langue de traduction, qui les traduisent à des degrés divers de manière exacte³⁹.

Fedorov ajoute donc à la difficulté de traduction des faux amis la possibilité d'une absence de correspondant, approximatif ou non, poussant le traducteur à avoir recours à d'autres méthodes de traduction, notamment celle de la traduction du sens par rapport à un contexte plus large que le mot, le syntagme, la phrase, etc.⁴⁰ Pour l'auteur, c'est le caractère dyna-

³⁴ Fedorov 1953 [1958].

³⁵ *Ibid.*, p. 140.

³⁶ *Ibid.*, p. 139.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 138.

³⁹ *Ibid.*, pp. 139-140.

⁴⁰ Fedorov 1953 [2002, p. 98].

mique de la langue qui permet une traductibilité constante, bien que la forme de la traduction qui est employée puisse varier⁴¹. Ainsi, une mauvaise traduction ne tiendrait pas compte du contexte et des changements lexicaux qui apportent des nouveautés aussi bien au niveau des nouveaux concepts que des déplacements sémantiques. Les *faux amis* de Fedorov, ou les *faux équivalents*, présentent une affiliation étymologique entière entre eux, et la proximité sémantique qui les caractérise ne permet pas une traduction de l'un par l'autre⁴². C'est donc lorsque la sémantique diffère mais que le contexte d'utilisation permet l'erreur, car la sémantique ne diffère pas de la manière que l'on imagine, que le phénomène des *faux amis* prend toute sa complexité chez Fedorov⁴³.

J.P. CHAMIZO-DOMÍNGUEZ ET SA CLASSIFICATION DES FAUX AMIS

Alors que des dictionnaires et recueils de faux amis se trouvent actuellement en grand nombre, une approche analytique contemporaine et théorique du phénomène des faux amis est difficile à trouver. Le livre de Chamizo-Domínguez *Semantics and Pragmatics of False Friends*⁴⁴ fait exception. Sa conception des *faux amis* est plus large que les définitions précédentes, elle inclut notamment les «faux amis fortuits», les «faux amis à travers les catégories grammaticales», et les langues étudiées ne se réduisent pas aux faux amis entre une langue et l'anglais, mais excluent aussi parfois ce dernier⁴⁵.

L'auteur commence par exprimer la même idée générale que Koesler et Derocquigny, mais en utilisant des termes qu'on associe souvent au *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, soit en expliquant que les

⁴¹ *Ibid.*, p. 100.

⁴² *Ibid.*, p. 102.

⁴³ *Ibid.*, pp. 102-103.

⁴⁴ Chamizo-Domínguez 2008.

⁴⁵ *Ibid.* Les «faux amis fortuits» [*chance false friends*] consistent en une catégorie de mots dont la ressemblance homonymique (homophonie et / ou homographie partielle) n'est pas due à une correspondance étymologique. Ces «faux amis fortuits» sont souvent moins susceptibles d'être un problème lors d'une traduction écrite: «Les *faux amis* fortuits entre deux langues sont équivalents à l'homonymie à l'intérieur d'une seule langue» (*ibid.*, p. 5). Cela veut dire que les mots homonymes d'une même langue ont le même rapport étymologique et de proximité que les «faux amis fortuits», soit une absence de proximité sémantique et étymologique. Les faux amis à travers les catégories grammaticales constituent une nouveauté quant à la définition du phénomène. En effet, une correspondance à caractère homonymique entre deux catégories grammaticales différentes n'a pas été prise en compte jusqu'alors, surtout parce qu'il est très peu probable que ces correspondances posent un problème de traduction. Force est de constater que Chamizo-Domínguez, en s'intéressant aux faux amis d'un point de vue théorique, sans se concentrer uniquement sur les problèmes de traduction qu'ils peuvent entraîner, engendre des bouleversements en ce qui concerne la compréhension même du terme, repoussant la frontière du corpus des faux amis. Les combinaisons de langues qu'utilise Chamizo-Domínguez comprennent entre autres le français, l'espagnol, l'anglais, le catalan.

faux amis sont des *signifiants* qui ont un *signifié* correspondant dans la langue maternelle du locuteur, mais que ces *signifiants* peuvent se retrouver (sous la forme d'homophones ou d'homographes) dans une autre langue et être associés à un autre *signifié*; pourtant le locuteur suppose que tous les *signifiants* homonymes ont un seul *signifié*, celui qu'a le *signifiant* de la langue maternelle du locuteur⁴⁶. Chamizo-Domínguez se démarque des auteurs précédents dans son approche plus neutre quant aux effets des faux amis. En effet, il considère que, s'il est vrai que la traduction de ces termes peut s'avérer problématique, les faux amis peuvent aussi être utilisés sciemment, à des fins humoristiques, par exemple. Les faux amis qu'il nomme «sémantiques»⁴⁷ font référence aux faux amis à correspondance étymologique et sont divisés en deux catégories: «complets» et «partiels»⁴⁸. L'auteur complète sa catégorisation en se penchant sur les dimensions diachronique et synchronique: deux termes dans deux langues ne peuvent être considérés comme *faux amis* que si leur non-correspondance est synchronique⁴⁹; dans une perspective diachronique, un faux ami peut s'avérer avoir eu une période où il n'aurait pas été considéré comme tel.

CONCLUSION

Le phénomène des faux amis connaît plusieurs définitions, plusieurs angles d'analyse, plusieurs auteurs dans différentes «traditions» linguistiques. Deux traits semblent être centraux quant à l'identification d'un faux ami: le caractère homonymique et la difficulté de traduction. L'*homonymie*, comme il a été constaté, n'est pas un concept fixe pour les auteurs qui comprennent ce concept avec des nuances, de manière plus ou moins stricte. La difficulté de traduction est ce qui a contribué à l'apparition même du terme *faux ami*. La proximité sémantique entre des mots semblables dans deux langues crée des erreurs de traduction, de mauvaises compréhensions, et, suivant le contexte de l'erreur, peut amener à la discorde ou à une déformation conséquente du message pour tout individu qui s'appuie sur la traduction erronée.

Différents échos de courants linguistiques se retrouvent dans les écrits consacrés aux faux amis. Par exemple, la métaphore de la vie est

⁴⁶ *Ibid.*, p. 2

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 6-7.

⁴⁸ *Ibid.* Les «faux amis sémantiques complets» sont définis comme des faux amis dont la traduction de l'un par l'autre n'est jamais possible, leur(s) sémantique(s) respective(s) ayant trop divergé. Les «faux amis sémantiques partiels» sont définis comme des faux amis dont la traduction de l'un par l'autre est parfois possible, suivant le contexte dans lequel ils sont utilisés. Ces derniers sont considérés par l'auteur comme plus difficiles à traduire, à cause de leurs similarités sémantiques. Aussi, cette distinction est nuancée par l'auteur: «[Cela] fonctionne bien dans la plupart des cas si l'on ne tient pas compte des nuances et qu'on comprend de manière abstraite les deux langues impliquées, et avec une source unique d'information pour chacune des langues» (*ibid.*, p. 9).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 19.

récurrente dans plusieurs textes abordés dans cet article; ne serait-ce que déjà dans le nom de *faux amis* qui fait référence à des êtres vivants. Aussi, plusieurs phrases utilisées par les différents auteurs sont en lien, direct ou indirect, avec la vie: «Les mots, “*vivant* en même temps dans quelques langues”, s’avèrent souvent être de “faux amis” du traducteur»⁵⁰. Ou encore: «L’histoire de chaque langue témoigne des changements perpétuels du lexique en lien avec les changements de la *vie* sociale, avec le développement de l’industrie, la culture, la science»⁵¹.

Les écrits de Fedorov montrent sa réflexion quant à la traduction des unités lexicales dans le cadre de sa théorie générale de la traduction. Chamizo-Domínguez définit les faux amis à l’aide de termes dits saussuriens.

Le livre de Koessler et Derocquigny, qui a donné naissance au terme *faux amis*, donne une définition de ceux-ci peu stricte. Or, cette souplesse a permis de remodeler son contenu, redéfinir ses limites et faire évoluer le concept.

© Malika Jara-Bouimarine

⁵⁰ Šaxraj 1955, p. 107; nous soulignons. – M. J.-B.

⁵¹ Fedorov 1953 [2002, p. 100]; nous soulignons. – M. J.-B.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUIMARINE Malika, 2014: *Les faux-amis: origines, concepts et évolution*. Mémoire de Maîtrise sous la direction d'Ekaterina Velmezova. Faculté des Lettres, Université de Lausanne
- CHAMIZO-DOMÍNGUEZ Pedro José, 2008: *Semantics and Pragmatics of False Friends*. New York: Routledge, Taylor & Francis Group, LLC
- FEDOROV Andrej Venediktovič, 1953 [1958]: *Vvedenie v teoriju perevoda (Lingvističeskie problemy)*. Moskva: Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 1958 [Introduction à la théorie de la traduction (Problèmes linguistiques)]
- , 1953 [2002]: *Osnovy obščej teorii perevoda (Lingvističeskie problemy)* (http://samlib.ru/w/wagapow_a_s/osnowyobshejteoriiiperewoda2002.shtm; site consulté le 2 juin 2017) [Fondements de la théorie générale de la traduction (problèmes linguistiques)]
- GRIFCOV Boris Aleksandrovič, 1916 [1952]: «Zametki po texnike perevoda», in *Voprosy jazykoznanija*, 1952, № 5, pp. 79-91 [Notes sur la technique de traduction]
- GUERLAC Othon, 1929: «Les faux amis ou les trahisons du vocabulaire anglais by Maxime Koessler; Jules Derocquigny, a review», in *Books Abroad*, 1929, vol. 3, № 1, pp. 14-15
- KOESSLER Maxime, DEROCQUIGNY Jules, 1928 [1961]: *Les faux amis ou les pièges du vocabulaire anglais*. Paris: Vuibert, 1961
- MJULLER Vladimir Karlovič, 1953: *Anglo-russkij slovar'*. Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo inostrannyx i nacional'nyx slovar'ej, 4^{ème} éd. [Dictionnaire anglo-russe]
- REY-DEBOVE Josette, 1997: «La synonymie ou les échanges de signes comme fondement de la sémantique», in *Langages*, 1997, № 128, pp. 91-104
- ŠAXRAJ O.B., 1955: «Ložnye druž'ja perevodčika», in *Voprosy jazykoznanija*, 1955, № 2, pp. 107-111 [Les faux amis du traducteur]

L. Masenko et les racines romantiques des idées sur la politique linguistique en Ukraine contemporaine

Yuliya MAYILO
Université de Lausanne

Résumé:

Dans cet article sont examinées les propositions de la linguiste ukrainienne L. Masenko concernant la politique linguistique en Ukraine contemporaine. Nous montrons les racines historiques de ses idées en les comparant avec les propos de plusieurs linguistes du passé. Il se trouve que les idées de Masenko proviennent du «paradigme» de la période du Romantisme, dans lequel la langue était identifiée à la «nation».

Mots-clés: histoire de la linguistique, Ukraine contemporaine, politique linguistique, Romantisme, L. Masenko, J.G. von Herder, W. von Humboldt, langue et «nation»

1. INTRODUCTION

La langue ukrainienne a joué un rôle particulier dans la formation de ce qu'on appelle «l'identité ukrainienne moderne»¹ et dans la formation de la conception de la «nation politique ukrainienne indépendante»². Entre autres, à la fin de la période soviétique et de la perestroïka, la ratification du statut officiel de la langue ukrainienne en 1989³ a devancé l'indépendance du pays en 1991.

Dans cet article, on examinera le discours sur la politique linguistique en Ukraine indépendante à partir de 1991, lorsque toutes les sortes de restrictions imposées à la langue au cours de la période soviétique ont été annulées, et quand la langue ukrainienne a obtenu un nouveau rôle de langue d'État.

Comme historiquement la langue ukrainienne a été «utilisée» pour justifier l'indépendance du pays⁴, une fois cette indépendance obtenue, il était possible de supposer que le rôle attribué dans la société à la langue ne serait plus considéré comme aussi important. Néanmoins, la question de la langue est parfois exacerbée encore aujourd'hui, en particulier pendant les campagnes électorales ou lors de la modification des lois sur la politique linguistique.

C'est pourquoi il serait intéressant d'examiner la question du rôle de la langue ukrainienne dans la société ukrainienne après l'obtention de l'indépendance. Dans cet article, nous nous concentrerons sur les travaux de la linguiste Larysa Masenko consacrés à la politique linguistique, et nous essayerons de trouver les sources de ses idées, pour montrer, de cette façon, que la connaissance de l'histoire des idées linguistiques permet une meilleure compréhension de la situation actuelle. Nous prendrons la position de la «neutralité épistémologique»⁵, qui est «primordiale pour toutes les recherches épistémologiques»⁶. Nous ne jugerons pas de la «justesse» des arguments concernant la politique linguistique proposés par Masenko, mais essayerons de découvrir les «sources invisibles» de ses idées.

Larysa Masenko (née en 1942 dans le village de Bezymjannoe, région de Saratov, République socialiste fédérative soviétique de Russie) est linguiste, docteur ès lettres⁷ et présidente de la chaire de la langue ukrai-

¹ Hrycak 2016.

² Dzjuba 2011.

³ Zakon URSS «Pro movy v Ukraïns'kij RSR» (<http://zakon2.rada.gov.ua/laws/show/8312-11?test=4/UMfPEGznhh/AN.Zi4M99mIH145ws80msh8Ie6>; site consulté le 27 mars 2017). [Loi de la République socialiste soviétique d'Ukraine «Sur les langues en République socialiste soviétique d'Ukraine»].

⁴ Ohijenko 1936 [2010, p. 34]; Kulyk 1998, p. 63.

⁵ Cf. la formulation de Sylvain Auroux (Auroux [éd.], 1989, p. 16).

⁶ Velmezova 2007, p. 105.

⁷ C'est en 2005 qu'elle a soutenu sa thèse de doctorat consacrée à «[l]a langue ukrainienne sous l'aspect sociolinguistique».

nienne à l'Université nationale Académie Mohyla de Kiev (2001-2010), membre de la commission sur l'orthographe, membre du comité de rédaction de *Mova i suspil'stvo* 'Langue et société', la première revue sociolinguistique ukrainienne. Elle est lauréate de plusieurs prix: Prix Borys Hrinčenko (2005), Prix Oleksa Hirnyk (2009), Prix Vasyl' Stus de l'Association ukrainienne de l'intelligentsia indépendante créative (2010), Prix Petro Mohyla (2010), Prix Dmytro Nytčenko (2016)⁸. Masenko est l'auteure de plusieurs livres et de nombreux articles consacrés aux différents aspects de la situation linguistique en Ukraine. Elle a considérablement influencé la politique linguistique de l'Ukraine contemporaine⁹. En outre, ses travaux ont provoqué une réaction importante dans la société¹⁰ (entre autres, Masenko est souvent invitée par les médias comme experte de la situation linguistique en Ukraine¹¹). C'est la raison pour laquelle il sera intéressant d'étudier ses points de vue sur la langue ukrainienne.

2. UN APERÇU DE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE EN UKRAINE DÈS LE XIX^{ème} SIÈCLE

Une grande partie des questions rencontrées dans le «débat linguistique» sur le rôle de la langue dans la société en Ukraine a des racines historiques. C'est pourquoi il convient de faire un aperçu de la politique linguistique qui concerne la langue ukrainienne au XX^{ème} siècle et au début du XXI^{ème}.

Dès 1863, en conséquence de l'insurrection polonaise, les publications en ukrainien dans plusieurs domaines importants (livres religieux et didactiques, entre autres) ont été interdites sur le territoire de l'Empire russe¹². Par contre, dans les régions de l'Ukraine qui faisaient partie de l'Empire austro-hongrois (en particulier en Galicie), il n'y avait pas une telle interdiction.

L'instauration du pouvoir soviétique en Ukraine en 1919 a été précédée d'une courte période d'existence de la République populaire ukrainienne et de l'Hetmanat (1917-1919). Pendant ce temps, une politique linguistique visant à promouvoir la langue ukrainienne a été entreprise, par exemple l'ukrainisation des écoles et l'augmentation de l'utilisation de l'ukrainien dans la presse¹³.

⁸ Trač 2012, p. 86; «Ohološeno laureativ premiji za oboronu ukrajins'koho slova» (<http://litakcent.com/2017/02/08/oholosheno-laureativ-premiji-za-oboronu-ukrajinskohoslova/>; site consulté le 20 juillet 2017) [Les lauréats du prix pour la protection de la parole ukrainienne sont annoncés]; «Premija imeni Petra Mohyly» (<http://www.ukma.edu.ua/index.php/science/doslidzhennya/premiya-imeni-petra-mogili>; site consulté le 20 juillet 2017) [Le Prix Petro Mohyla].

⁹ Gasimov 2010, p. 408.

¹⁰ Tkač 2012, p. 6.

¹¹ *Ibid.*, p. 9.

¹² Borjak *et al.* 2013, p. 79.

¹³ Danylevs'ka 2009.

En comparaison avec l'Empire russe, en Union soviétique, la situation de la langue ukrainienne s'est améliorée de manière significative. La politique d'ukrainisation a eu lieu en URSS dans les années 1920, ce qui supposait l'emploi actif de l'ukrainien dans les écoles, l'administration, les médias, ainsi que dans les domaines politique et culturel. Cette politique a été arrêtée et a changé en faveur de la langue russe au début des années 1930. Le pouvoir soviétique força à des changements dans la grammaire et le lexique de la langue ukrainienne, afin de la rendre plus semblable à la langue russe¹⁴.

Mentionnons encore le contexte historique général de l'époque soviétique. Le gouvernement soviétique a suivi une politique démographique très active de «mélange des peuples». En particulier avaient lieu des mouvements de population des régions intérieures de la Russie et d'autres républiques de l'URSS vers l'est et le sud de l'Ukraine, ainsi que vers les grandes villes du pays¹⁵. De telle manière, avant 1991, la situation linguistique en Ukraine se caractérisait par la présence de deux grands groupes linguistiques: ukrainien et russe¹⁶.

À la fin des années 1980, au cours de la perestroïka, le mouvement visant à renforcer la position de la langue ukrainienne a redémarré, se manifestant en particulier dans les activités de la Société de la langue ukrainienne (1989-1992) pour la propagation de la langue ukrainienne¹⁷. La première étape du changement du statut de cette dernière fut la loi sur les langues en République soviétique d'Ukraine de 1989, dans laquelle l'ukrainien est devenu la langue officielle de la République.

La présidence de Leonid Kravtchouk (en fonction de 1991 à 1994) a été marquée par le retour de la politique d'ukrainisation. L'État a essayé de réunir le pays autour de la langue ukrainienne¹⁸. L'ukrainisation de l'éducation et de l'administration publique a eu lieu sous son contrôle.

Pendant la campagne électorale présidentielle de 1994, Leonid Koutchma (en fonction de 1994 à 2005) a proposé d'introduire le russe en tant que deuxième langue officielle de l'Ukraine. Néanmoins, l'ukrainien a été désigné comme la seule langue officielle dans la Constitution de 1996. La même année, l'Ukraine a signé la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, laquelle Charte doit protéger les langues menacées de disparition. En général, la période de la présidence Koutchma a été caractérisée par une politique linguistique ambivalente. D'une part, certains droits «formels» ont été réservés à la langue ukrainienne. D'autre part, en

¹⁴ Par exemple, la translittération des emprunts lexicaux devait suivre la «tradition russe», beaucoup de mots ukrainiens ont été remplacés par des mots russes (par exemple, la substitution du mot ukrainien *rybalka* 'pêcheur' par le mot russe *rybak*, etc.) (Shevelov 1989, pp. 162-164).

¹⁵ Olszański 2012.

¹⁶ Vyšnjak 2009.

¹⁷ Radčuk 2004.

¹⁸ Besters-Dilger 2010, p. 89.

réalité, il était permis d'utiliser n'importe quelle langue dans le discours public, et ce fut souvent le russe¹⁹.

Le président Viktor Iouchtchenko (en fonction de 2005 à 2010) soutenait de façon plus conséquente l'idée de la «coïncidence» de la langue et de la «nation» correspondante²⁰. Il a essayé d'ukrainiser les médias et le domaine de la culture dans le sens large du mot (pour n'en donner qu'un seul exemple, en 2006, le Conseil des ministres a adopté la résolution sur le doublage des films en ukrainien²¹).

La politique linguistique pendant la présidence de Viktor Ianoukovitch (en fonction de 2010 à 2014) visait à arrêter l'ukrainisation, en utilisant la rhétorique européenne sur les droits des minorités linguistiques. Au cours de cette période, le quota du contenu en ukrainien dans les médias a été réduit de 50% à 25%²². La loi sur les fondements de la politique linguistique basée sur les principes de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires a été adoptée en 2012. Elle permettait de reconnaître le statut de langue régionale si 10% de la population l'utilisait (dans ce cas particulier, était sous-entendu avant tout le russe). Cette loi a provoqué beaucoup de discussions au sujet de la langue²³.

Le président actuel Petro Porochenko (en fonction dès 2014) suit une politique linguistique d'ukrainisation. Même si la loi sur les bases de la politique linguistique de 2012 n'a pas été annulée, plusieurs projets de nouvelle loi sont maintenant examinés.

En résumé, on peut dire que les années des présidences Kravtchouk, Iouchtchenko et Porochenko furent caractérisées par une politique d'ukrainisation, qui a progressé le plus dans les domaines de l'éducation et de l'administration d'État. La politique d'ukrainisation a été considérablement réduite quand Koutchma et Ianoukovitch étaient au pouvoir.

3. UNE LANGUE, UNE «NATION»

Le discours sur la langue en Ukraine contemporaine montre que la langue ukrainienne est souvent considérée comme base pour la formation d'un État particulier²⁴. Cela correspond, entre autres, aux idées exprimées par le philosophe allemand Johann Gottfried von Herder (1744-1803) qui considérait la langue comme une caractéristique essentielle de la «nation»: «[...] car chaque nation a une physionomie distinctive, aussi bien qu'un langage

¹⁹ Kulyk 2006.

²⁰ Lebed' 2007.

²¹ Marusyk 2011.

²² Noha 2011.

²³ «Akciji proty "movnoho zakonu" vidbuvajut'sja v bahatjox mistax Ukraïny» (<https://www.unian.ua/politics/669714-aktsiji-proti-movnogo-zakonu-vidbuvayutsya-v-bagatoh-mistah-ukrajini.html>; site consulté le 15 avril 2017) [Les protestations contre «la loi linguistique» ont lieu dans de nombreuses villes de l'Ukraine].

²⁴ Lebed' 2007.

particulier [...]»²⁵. Les idées de Herder ont joué un rôle important dans la formation des idées actuelles concernant la possibilité de mettre un signe d'égalité entre les notions de communauté linguistique et de nation²⁶.

Sans se référer à Herder, Masenko affirme sans équivoque que la langue ukrainienne doit être la seule langue d'État en Ukraine²⁷. Elle justifie sa position par la prémisse que chaque pays devrait avoir sa propre langue: «[...] chaque personne comprend qu'un État séparé doit avoir une langue particulière»²⁸. On peut dire que le point de vue de Masenko sur la langue est essentialiste: chaque «essence» («nation») doit posséder certaines caractéristiques (comme une langue, entre autres). Faisant valoir le lien entre la langue et la «nation», Masenko²⁹ cite le passage suivant du linguiste romantique allemand W. von Humboldt (1767-1835): «[Chaque langue] décrit autour du peuple dont elle relève un cercle dont il n'est possible d'échapper que pour pénétrer, au même instant, dans un autre»³⁰.

Le signe d'égalité entre la langue et la «nation» constitue le raisonnement derrière la nécessité de poursuivre l'ukrainisation, selon Masenko. Les objectifs de la politique linguistique ukrainienne selon Masenko devraient être les suivants:

- «1. Renaissance, soutien, croissance du prestige de la langue ukrainienne comme langue de la nation titulaire;
2. Mise en place de l'ukrainien en tant que langue nationale (officielle) dans toutes les sphères de la vie sociale sur l'entièreté du territoire de l'Ukraine;
3. Création de cours généraux et spécialisés de langue ukrainienne pour les adultes dans toutes les régions;
4. Renforcement de la fonction de langue d'État comme facteur unifiant et consolidant la société ukrainienne;
5. Garantie des droits linguistiques des Ukrainiens et des personnes appartenant à des minorités nationales;
6. Assistance dans le développement des langues minoritaires avec un accent particulier sur la protection des langues menacées d'extinction;
7. Maintien de la diversité linguistique de l'Ukraine et du dialogue interculturel;
8. Fixation de la langue ukrainienne comme langue de communication internationale en Ukraine;
9. Perfectionnement de la culture linguistique générale des Ukrainiens et des personnes appartenant aux minorités nationales;

²⁵ Herder 1827, pp. 8-9. Cf. l'original: «Denn jedes Volk ist Volk: es hat seine National-Bildung, wie seine Sprache [...]» (Herder 1785 [2002, p. 231]).

²⁶ Woolard, Schieffelin 1994, p. 60; Patten 2010, p. 667.

²⁷ Šumarova 2012, p. 128.

²⁸ Masenko, citée dans Bohuslavs'ka 2007.

²⁹ Masenko 2011, p. 79.

³⁰ Humboldt 1974, p. 199. Cf. l'original: «[...] jede Sprache zieht um die Nation, welcher sie angehört, einen Kreis, aus dem es nur insofern hinauszugehen möglich ist, als man zugleich in den Kreis einer anderen Sprache hinübertritt» (Humboldt 1836, p. 59).

10. Assistance pour répondre aux besoins linguistiques des Ukrainiens dans le monde»³¹.

Le point de vue qui met un signe d'égalité entre la «nation» et la langue est très courant dans le discours sur la langue ukrainienne³² et il est également répandu dans d'autres pays d'Europe centrale et orientale³³.

Effectivement, en analysant la situation ukrainienne, Masenko mentionne principalement d'autres pays d'Europe centrale, orientale et du Nord (Tchéquie, Slovaquie, Hongrie, Croatie, Lettonie, Estonie, Finlande) où l'association de la langue avec la «nation» a été utilisée pour l'obtention de l'indépendance politique³⁴. L'exemple des pays baltes devrait être particulièrement instructif pour l'Ukraine. Selon Masenko, «nous, au moins pour l'instant, nous devons nous occuper de l'intégrité de notre pays. Si nous introduisons les langues régionales, les frontières linguistiques apparaîtront dans le pays. Or, l'Ukraine a été formée comme la plupart des pays européens, où un seul groupe ethnique prédomine. Par conséquent, seule une seule langue officielle peut consolider la population»³⁵. En conséquence, la situation linguistique dans les pays baltes où les langues officielles sont «sous la protection et le contrôle des autorités» serait normale et souhaitable pour Masenko: «Les peuples qui, pendant la période soviétique, se sont opposés solidairement à l'assimilation impériale, ne permettant pas à la langue russe de supplanter la leur, de rétrécir ses domaines d'utilisation, ont obtenu le plus grand succès dans la construction des pays démocratiques indépendants. Aujourd'hui, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie font déjà partie de l'Union européenne»³⁶.

La situation linguistique ukrainienne actuelle, comme durant les derniers siècles, est en grande partie semblable à la «situation allemande» du début du XIX^{ème} siècle, quand la langue était la base de l'unification de l'État allemand face à la menace napoléonienne³⁷. Dans le cas de l'Ukraine, cette «menace» n'a pas disparu dans le sens où le russe pourrait remplacer l'ukrainien dans tous les domaines d'utilisation³⁸: «[Il existe] deux menaces réelles: l'absorption linguistique et culturelle de la part de la Russie et la transformation en réserve culturelle»³⁹.

³¹ Masenko 2007, p. 87. Toutes les citations dans cet article ont été traduites de l'ukrainien par nous. – *Y.M.*

³² Bernsand 2001.

³³ Kamusella 2001.

³⁴ Masenko 2007, p. 86.

³⁵ Masenko, citée dans Bohuslavs'ka 2007.

³⁶ Masenko 2012, p. 4.

³⁷ Džozef 2005, p. 35.

³⁸ 68% des Ukrainiens ont de très bonnes connaissances du russe et encore 24% ont des connaissances suffisantes (http://uabooks.info/ua/book_market/analytics/?pid=2386; site consulté le 30 avril 2017).

³⁹ Masenko, citée dans Tkač 2012, p. 61.

Si la «nation» parle deux langues, cela représente une «menace» pour l'intégrité de l'État autour duquel cette «nation» est unie. Par conséquent, la langue devrait remplir une fonction unificatrice pour l'ensemble de l'État. La langue serait son «fondement» et sa «protection»: «L'avenir de la langue ukrainienne, cette dernière étant le fondement de l'État, dépend de notre capacité à changer l'atmosphère linguistique de nos villes»⁴⁰.

Le philosophe du mouvement romantique en Allemagne Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) a écrit sur les frontières qui se forment «naturellement» quand on parle une même langue, mais pas quand on partage «artificiellement» un même territoire:

«D'abord et avant tout ceci: les frontières primitives, originelles et vraiment naturelles des États sont sans doute leurs frontières internes. Ceux qui parlent la même langue sont déjà reliés les uns aux autres par la simple nature, avant toute intervention humaine, et cela par une foule de liens invisibles; ils se comprennent mutuellement, ils sont capables de s'entendre toujours plus clairement, ils appartiennent au même ensemble, et ils constituent par nature un tout un et indivisible»⁴¹.

Pour souligner le rôle important de la langue pour la «sécurité d'État», Masenko utilise la métaphore du «bouclier énergétique»: «La théorie qui affirme la formation d'une sorte de bouclier énergétique autour de la communauté monolingue, qui protège le peuple contre diverses catastrophes, me plaît beaucoup. Dans quelle mesure c'est prouvé scientifiquement, je ne sais pas, mais à en juger par ce qui se passe en Ukraine, c'est très plausible»⁴².

Masenko considère la langue comme une composante de la «sécurité nationale», c'est-à-dire que la sécurité est associée à l'homogénéité linguistique. Par conséquent, c'est précisément la langue ukrainienne qui doit «protéger» l'état contre les «dangers extérieurs». Aujourd'hui cette position est partagée par de nombreux intellectuels ukrainiens⁴³.

Masenko insiste sur le fait qu'il est impossible d'accepter le statut officiel de la langue russe, parce que l'Ukraine peut perdre son indépendance, vu que la langue et la «nation» sont liées:

«Donc, si le gouvernement de notre pays veut une séparation réelle et non fictive de l'empire [russe], il doit faire un effort pour que la langue ukrainienne reçoive toutes les fonctions qui lui sont propres en tant que langue d'État. Mais

⁴⁰ Masenko, citée dans Samoxvalova 2016.

⁴¹ Fichte 1992, p. 324. Cf. l'original: «Zuvörderst und vor allen Dingen: Die ersten, ursprünglichen und wahrhaft natürlichen Grenzen der Staaten sind ohne Zweifel ihre innern Grenzen. Was dieselbe Sprache redet, das ist schon vor aller menschlichen Kunst vorher durch die blosse Natur mit einer Menge von unsichtbaren Banden an einander geknüpft; es versteht sich unter einander und ist fähig, sich immerfort klarer zu verständigen, es gehört zusammen und ist natürlich eins und ein unzertrennliches Ganzes» (Fichte 1808, p. 408).

⁴² Masenko, citée par Bohuslavs'ka 2007.

⁴³ Stewart 2000.

les actions des politiciens qui veulent préserver l'exhaustivité fonctionnelle de la langue russe, et donc exigent de légitimer le statut de cette dernière du point de vue juridique, ne doivent pas être considérées autrement que comme une tentative de garder le peuple ukrainien enchaîné au passé communiste, selon la juste expression de Valeria Novodvorskaïa. Et, ajoutons, au passé non seulement communiste, mais autocratique»⁴⁴.

4. LA LANGUE ET L'ENVIRONNEMENT

Masenko écrit sur la corrélation de la langue avec «l'environnement dans lequel vit» un peuple. Si le peuple passe à une autre langue, «un éloignement spirituel de sa terre» a lieu: «L'évincement de la culture profondément enracinée dans le milieu naturel historiquement associé à l'environnement de l'existence, a pour résultat une transformation du peuple en une population dont la conduite est déterminée par le phénomène de l'éloignement spirituel de sa terre»⁴⁵.

Masenko utilise le concept d'*éloignement spirituel* qu'on peut mettre en parallèle avec les paroles de W. von Humboldt exprimant ses idées sur «l'esprit du peuple dans la langue»: «Elle [la langue – *Y.M.*] s'intègre par toutes les fibres les plus subtiles de ses racines dans la force de l'esprit national, et plus l'influence d'esprit sur la langue est forte, plus le développement de cette dernière est régulier et riche»⁴⁶.

Herder, lui aussi, écrit sur les rapports entre la langue et l'environnement, le style de vie du peuple et le transfert «héréditaire» de la «vision du monde»: «Si chaque peuple tient aussi fermement que nous le voyons à ses propres représentations, c'est qu'elles leur sont véritablement appropriées, c'est qu'elles conviennent à leur terre, à leur ciel, qu'elles dérivent de leur manière même de vivre, et qu'elles leur ont été transmises de père en fils sans aucun intervalle»⁴⁷.

«L'affinité spirituelle» mentionnée ci-dessus de la langue avec la terre est associée, avant tout, avec le milieu rural, tandis que la situation dans les villes est complètement différente. La particularité de la situation ukrainienne consiste dans le fait que le russe domine dans la majorité des grandes villes. Masenko commente et explique ce fait ainsi:

«Inversement, la langue russe qui fut, à son tour, privée de sa source linguistique native dans cette région a été implantée dans les villes ukrainiennes. En

⁴⁴ Masenko 2007, p. 65.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 56-57.

⁴⁶ Cette citation a été traduite de l'allemand par nous. – *Y.M.* Cf. l'original: «Sie [die Sprache – *Y.M.*] schlägt daher alle feinste Fibern ihrer Wurzeln in die nationale Geisteskraft; und je angemessener diese auf sie zurückwirkt, desto gesetzmäßiger und reicher ist ihre Entwicklung» (Humboldt 1836, p. 2).

⁴⁷ Herder 1827, p. 78. Cf. l'original: «Jeder Nation ist ihre Vorstellungsart um so tiefer eingepägt, weil sie ihr eigen, mit ihrem Himmel und ihrer Erde verwandt, aus ihrer Lebensart entsproßen, von Vätern und Urvätern auf sie vererbt ist» (Herder 1785 [2002, p. 270]).

conséquence, dans les villes de l'Ukraine centrale et orientale, y compris dans la capitale, une culture spécifiquement non nationale s'est formée, tout comme une atmosphère étouffante de nihilisme national et d'absence de spiritualité bourgeoise»⁴⁸.

Selon Masenko, «l'atmosphère linguistique culturelle de nos villes a fait de la langue russe une langue d'adaptation, et de la langue ukrainienne, une langue de résistance»⁴⁹. Il s'agit des paysans ukrainophones qui en arrivant dans les villes russophones s'adaptaient à l'environnement linguistique; seuls quelques-uns résistaient à cette atmosphère et continuaient à utiliser l'ukrainien.

La présence de la langue russe dans les villes du pays est interprétée comme l'affaiblissement du «bouclier énergétique» de la «nation», comme une pauvreté spirituelle, comme la perte de la «culture natale» et des racines.

5. UNE «FONCTIONNALITÉ INCOMPLÈTE»

Masenko utilise la métaphore de la langue – organisme vivant pour attirer l'attention sur la nécessité de diffuser la langue ukrainienne dans le discours quotidien, d'où proviendrait la langue écrite: «La langue est un organisme vivant, seulement spirituel, et non pas physique [...]. Les variantes écrites de la langue ne peuvent pas fonctionner normalement sans fondement, sans le langage parlé vivifiant et animé où, en fait, la vraie vie de la langue a lieu, son mouvement constant, bien qu'imperceptible dans la communication quotidienne»⁵⁰.

Cette métaphore d'un «organisme linguistique vivant» a été utilisée par les linguistes allemands de la période romantique. Jacob Grimm (1785-1863) employait le terme *Sprachorganismus*⁵¹, tandis que Wilhelm von Humboldt décrivait la langue comme «organisches Wesen»⁵².

Puisque, selon Masenko, la langue parlée influence l'état de la langue écrite, on ne devrait pas permettre la disparition des sources orales de la langue ukrainienne dans la situation linguistique ukrainienne actuelle. Plus il y en a, plus vivante et plus riche est la langue: «Par conséquent, le rétrécissement de la sphère d'existence de la langue ne peut pas ne pas affecter négativement son développement. Avec l'envasement et le dessèchement des sources orales, la forme de la langue écrite et littéraire se fige inévitablement et meurt aussi, si riche et développée qu'elle soit. Là où

⁴⁸ Masenko, citée dans Tkač 2012, p. 33.

⁴⁹ Masenko 2007, p. 52.

⁵⁰ Masenko 1999, p. 23.

⁵¹ Cf. Løther 1984.

⁵² Humboldt 1820 [1905 p. 10].

s'arrête le mouvement, s'arrête la vie»⁵³. Humboldt attirait lui aussi l'attention sur l'aspect dynamique de la langue et de la parole:

«Assumée dans sa réalité essentielle, la langue est une instance continuellement et à chaque instant en cours de transition anticipatrice. L'écriture elle-même ne lui assure qu'une conservation incomplète et momifiée, qui sollicite de toute urgence l'effort nécessaire pour retrouver le texte vivant. En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait [Ergon], mais une activité en train de se faire [Energieia]»⁵⁴.

D'après Masenko, pour que la diffusion de la langue ukrainienne soit réussie, il est nécessaire que la langue ne soit pas associée à un seul domaine d'emploi – par exemple, l'éducation ou l'administration. Au lieu de cela, il faut créer des associations plus positives et sans contraintes avec la langue, créer une liaison de la langue avec la culture et les loisirs en général: «La situation linguistique de nos villes ne changera pas si nous continuons à limiter l'introduction de l'ukrainien par les méthodes didactiques et pédagogiques, et si [en même temps] nous ignorons l'ukrainisation des autres sphères de la vie sociale, en particulier le domaine du divertissement et de la culture populaire»⁵⁵.

Même si l'élargissement du domaine de l'utilisation de l'ukrainien est manifeste dans l'éducation et la vie politique, Masenko considère que l'ukrainien n'est pas suffisamment répandu dans tous les domaines de la vie, ce qu'elle appelle «la fonctionnalité incomplète»⁵⁶ de l'ukrainien. La politique linguistique de l'Ukraine contemporaine consisterait en la continuation de la politique soviétique qui était ambivalente⁵⁷: une déclaration pourrait être faite, mais en réalité une pratique complètement différente a lieu. Ainsi l'ukrainien serait devenu une langue officielle dans le sens formel, mais pas «réel». Les textes de Masenko visent à changer cette situation.

6. CONCLUSION

Dans cet article, nous avons examiné les réflexions de Larysa Masenko sur la corrélation entre la langue et la «nation», à l'exemple de l'Ukraine contemporaine. Nous avons en même temps comparé ses réflexions avec les idées semblables des linguistes du passé. Masenko propose de continuer

⁵³ Masenko 1999, pp. 23-24.

⁵⁴ Humboldt 1974, p. 183. Cf. l'original: «Die Sprache, in ihrem wirklichen Wesen aufgefaßt, ist etwas beständig und in jedem Augenblicke Vorübergehendes. Selbst ihre Erhaltung durch die Schrift ist immer nur eine unvollständige, mumienartige Aufbewahrung, die es doch erst wieder bedarf, daß man dabei den lebendigen Vortrag zu versinnlichen sucht. Sie selbst ist kein Werk (Ergon), sondern eine Thätigkeit (Energieia)» (Humboldt 1836, p. 41).

⁵⁵ Masenko 2007, p. 27.

⁵⁶ Masenko 1999, p. 52.

⁵⁷ Kulyk 2006.

d'assurer le soutien de la langue ukrainienne par l'État et de la diffuser dans tous les domaines de la vie. Elle considère que l'ukrainien et le russe sont encore en concurrence dans plusieurs domaines d'emploi. Selon la linguiste, la disparition de la langue ukrainienne va aboutir à la disparition de la «nation» et de l'État ukrainiens. Selon Masenko, l'Ukraine doit suivre l'exemple d'autres pays européens où principalement une seule langue nationale est répandue dans tous les domaines de la vie. De telle manière, les idées de Masenko trouvent leur origine implicite dans les théories de la période du Romantisme en Allemagne, quand les philosophes romantiques parlaient de l'identification de la langue avec la «nation» dans des buts politiques, notamment pour «protéger» le «peuple allemand» de la «menace française» et pour unifier les Allemands autour d'une langue commune.

Ainsi, les théories du passé semblent renaître dans des discours contemporains – souvent de façon «invisible», sans références explicites.

© Yuliya Mayilo

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain (éd.), 1989: *Histoire des idées linguistiques*, vol. 1. Liège – Bruxelles: P. Mardaga
- BERNSTAND Niklas, 2001: «Surzhyk and national identity in Ukrainian nationalist language ideology», in *Berliner Osteuropa Info*, 2001, № 17, pp. 38-47
- BESTERS-DILGER Juliane, 2010: «Ukrajins'ka movna polityka z 1991 po 2009 rik: pohljad z zovni» in *Mova i suspil'stvo*, 2010, № 1, pp. 88-94 [La politique linguistique ukrainienne de 1991 à 2009: un regard du dehors]
- BOHUSLAVS'KA Anastasija Serhijivna, 2007: «Movnyj ščyt», in *Ukrajina moloda*, 2007 (<http://umoloda.kiev.ua/number/863/285/31433/#>; site consulté le 15 mars 2017) [Le bouclier de la langue]
- BORJAK Hennadij Volodymyrovyč et al., 2013: *Ukrajins'ka identyčnist' i movne pytannja v Rosijs'kij imperiji: sproba deržavnoho rehuljuvannja (1847-1914). Zbirnyk dokumentiv i materialiv*. Kyjiv: Instytut istoriji Ukrainy NAN Ukrainy [L'identité ukrainienne et la question linguistique dans l'Empire russe: un essai de régulation étatique (1847-1914). Recueil de documents et de matériaux]
- DANYLEVS'KA Oksana Mykolajivna, 2009: *Mova v revoljuciji ta revoljucija v movi: movna polityka Central'noji Rady, Het'manatu, Dyrektoriji UNR*. Kyjiv: NAN Ukrainy. Instytut ukrajins'koji movy. [La langue dans la révolution et la révolution dans la langue: la politique linguistique du Tsentralna Rada, du Hetmanat, du Directoire de la République populaire ukrainienne]
- DZJUBA Tetjana Anatolijivna, 2011: «Mova jak formant modeli nacional'noji identyčnosti (za materialamy publicystyky druhoji polovyny XIX st. – peršoju tretyny XX st.)», in *Naukovi praci Nacionalnoji biblioteki Ukrainy imeni V.I. Vernads'koho*, 2011, № 31, pp. 384-397 [La langue comme formant du modèle de l'identité nationale (selon les articles sur la vie politique et sociale de la deuxième partie du XIX^{ème} – premier tiers du XX^{ème} siècle)]
- DŽOZEF Džon [JOSEPH John], 2005: «Jazyk i nacional'naja identyčnost'», in *Logos*, 2005, vol. 49, № 4, pp. 20-48 [La langue et l'identité nationale]
- FICHTE Johann Gottlieb, 1808: *Reden an die deutsche Nation*. Berlin: Realschulbuchhandlung
- , 1992: *Discours à la nation allemande* (trad. A. Renaut). Paris: Imprimerie nationale
- GASIMOV Zaur, 2010: «Mova und Jazyk. Die Sprachendebatte in der Ukraine», in *Osteuropa*, 2010, vol. 60, № 2-4, pp. 403-412 [La langue et la langue⁵⁸]

⁵⁸ Le mot ukrainien *movna* et le mot russe *jazyk* renvoient à la 'langue'.

- HERDER Johann Gottfried von, 1785 [2002]: *Werke*, vol. III: *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*. München: Hanser, 2002
- , 1827: *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (trad. E. Quienet), vol. 2. Paris: F.G. Levrault
- HRYCAK Jaroslav Josypovyč, 2016: «Ukrajins'ka identyčnist'», in *Krytyka*, 2016 (<http://krytyka.com/ua/articles/ukrayinska-identychnist>; site consulté le 15 mars 2017) [L'identité ukrainienne]
- HUMBOLDT Wilhelm Friedrich von, 1820 [1905]: *Gesammelte Schriften*, vol. IV: *Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*. Berlin: B. Behr's Verlag, 1905
- , 1836: *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin: Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften
- , 1974: *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (trad. P. Caussat). Paris: Éditions du Seuil
- KAMUSELLA Tomasz, 2001: «Language as an instrument of nationalism in Central Europe», in *Nations and Nationalism*, 2001, vol. 7, № 2, pp. 235-251
- KULYK Volodymyr Myxajlovyč, 1998: «Pysmennyc'ke vidrodžennja: ukrajins'ka deržavna ideja v dyskursi "opozycji vseredyni režymu" peršyx rokiv perebudovy», in *Sučasnist'*, 1998, vol. 440, № 1, pp. 54-79 [La renaissance des écrivains: l'idée ukrainienne d'État dans le discours de «l'opposition à l'intérieur du régime» des premières années de la perestroïka]
- , 2006: «Normalisation of ambiguity. Policies and discourses on language issues in post-Soviet Ukraine», in B. Törnquist-Plewa (ed.), *History, Language and Society in the Borderlands of Europe: Ukraine and Belarus in Focus*. Malmö: Sekel, pp. 117-140
- LEBED' Roman, 2007: «Juščenko: Bez movy nemaje naciji», in *BBC* (http://www.bbc.com/ukrainian/entertainment/story/2007/02/070221_yusch_mova_oh.shtml; site consulté le 27 mars 2017) [Iouschenko: Il n'y a pas de nation sans langue]
- LÖTHER Burkhard, 1984: «Zum Organismus-Begriff bei Jacob Grimm», in *STUF – Language Typology and Universals*, 1984, vol. 37, № 1-6, pp. 11-18
- MARUSYK Taras Pavlovyč, 2011: «Movna polityka časiv prezidenta Juščenka», in *Radio Svoboda* (<http://www.radiosvoboda.org/a/24315987.html>; site consulté le 15 avril 2017) [La politique linguistique à l'époque du président Iouschenko]
- MASENKO Larysa Terentijivna, 1999: *Mova i polityka*. Kyjiv: Sonjašnyk [La langue et la politique]

- , 2007: *(U)movna (U)krajina*. Kyjiv: Tempora [L'Ukraine conditionnelle⁵⁹]
- , 2011: *Suržyk: miž movoju i jazykom*. Kyjiv: Vydavnyčyj dim «Kyjevo-Mohyljans'ka akademija» [Suržyk: entre langue et langue⁶⁰]
- , 2012: [Préface], in P.O. Selihej *Movna svidomist': Struktura, typologija, vixovannja*. Kyjiv: Vydavnyčyj dim «Kyjevo-Mohyljans'ka akademija», pp. 4-6
- NOHA Xrystyna, 2011: «Ukrajins'koho kontentu v efiri pomenšaje vdiči», in *Zaxid.net* (http://zaxid.net/news/showNews.do?ukrayinskog_o_kontentu_v_efiri_pomenshaye_vdvichi&objectId=1240319; site consulté le 15 mars 2017) [Il y aura deux fois moins de contenu ukrainien à l'antenne]
- OHIJENKO Ivan Ivanovyč, 1936 [2010]: «Nauka pro ridnomovni obov'jazky», in I.I. Ohijenko *Ridna mova*. Kyjiv: Naša kul'tura i nauka, 2010, pp. 33-88 [La science sur les responsabilités envers la langue maternelle]
- OLSZAŃSKI Tadeusz Andrzej, 2012: «The language issue in Ukraine. An attempt at a new perspective», in *OSW Studies*, 2012, № 40, pp. 1-60
- PATTEN Alan, 2010: «“The most natural state”: Herder and nationalism», in *History of Political Thought*, 2010, vol. 31, № 4, pp. 657-689
- RADCUK Vitalij Dmytrovyč, 2004: «Tovarystvo ukrajins'koho movy imeni Tarasa Ševčenka», in V.M. Rusanivs'kyj, O.O. Taranenko (éds.), *Ukrajins'ka Mova. Encyklopedija*. Kyjiv: Vydavnytvo «Ukrajins'ka encyklopedija» im. M.P. Bažana, p. 689 [La Société de la langue ukrainienne Taras Chevtchenko]
- SAMOXVALOVA Lana, 2016: «Larysa Masenko, movoznavec', profesor: ja proty vul'harnosti, ale Orest Ljutyj parodijuje rosijs'ku antykul'turu», in *Ukrinform* (<http://www.ukrinform.ua/rubric-society/2076622-larisa-masenko-movoznavec-profesor.html>; site consulté le 15 mars 2017) [Larysa Masenko, linguiste, professeur: je suis contre la vulgarité, mais Orest Ljutyj parodie l'anticulture russe]
- SHEVELOV George, 1989: *The Ukrainian Language in the First Half of the Twentieth Century (1900-1941): Its State and Status*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press
- STEWART Susan, 2000: «Sprachenpolitik als Sicherheitsproblem in der Ukraine», in *Arbeitspapiere. Mannheimer Zentrum für Europäische Sozialforschung*, 2000, № 20, pp. 1-33

⁵⁹ Le titre ukrainien *(U)movna (U)krajina* est un jeu de mots. Si on lit «Umovna Ukrajina» avec toutes les lettres, y compris celles entre parenthèses, cela signifie 'L'Ukraine hypothétique'. Si on ne tient pas compte des lettres entre parenthèses, on a le titre «movna krajina» qui signifie 'le pays de la langue'.

⁶⁰ Cf. la note 58.

-
- ŠUMAROVA Natalija Petrovna, 2012: «Sociolingvistika Ukrainy: post-sovetskij period», in *Voprosy jazykoznanija*, 2012, № 6, pp. 123-138 [La sociolinguistique en Ukraine: la période postsoviétique]
 - TKAČ Ljudmyla Oleksandrivna, 2012: «Povernutysja do svoho materyka», in T.O. Patruševa (éd.), *Larysa Terentijivna Masenko: bibliohrafičnyj pokazčyk*. Kyjiv: Vydavnyčyj dim «Kyjevo-Mohyljans'ka akademija», pp. 5-78 [Revenir vers son continent]
 - TRAC Nadija Stepanivna, 2012: «Žyttjvyj i tvorčyj šljax Larysy Masenko», in T.O. Patruševa (éd.), *Larysa Terentijivna Masenko: bibliohrafičnyj pokazčyk*. Kyjiv: Vydavnyčyj dim «Kyjevo-Mohyljans'ka akademija», pp. 79-86 [La vie et l'œuvre de Larysa Masenko]
 - VELMEZOVA Ekaterina, 2007: *Les lois du sens: la sémantique marriste*. Bern et al.: Peter Lang
 - VYŠNJAK Oleksandr Ivanovyč, 2009: *Movna sytuacija ta status mov v Ukrajinі: dynamika, problemy, perspektyvy (sociolohičnyj analiz)*. Kyjiv: Instytut sociolohiji NAN Ukrajinы [La situation linguistique et le statut des langues en Ukraine: dynamique, problèmes, perspectives (analyse sociologique)]
 - WOOLARD Kathryn, SCHIEFFELIN Bambi, 1994: «Language ideology», in *Annual Review of Anthropology*, 1994, № 23, pp. 55-82

Un patois romand du bord de la mer Noire: la géographie linguistique soviétique des années 1930-1960

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé:

L'étude portera sur une recherche s'inscrivant dans l'histoire des idées linguistiques en Union soviétique dans les années 1930 et (après une interruption due à la Seconde guerre mondiale) dans les années 1950; elle relève de la géographie linguistique. Nous nous intéresserons aux études du patois romand des colonies suisses de la mer Noire conduites par les géolinguistes V. Šišmarev (1874-1957) et M. Borodina (1918-1994) à l'Université de Leningrad. Nous remonterons aux racines de l'approche géolinguistique adoptée par Borodina pour l'étude des patois romands, inspirée par les enseignements de J. Gilliéron (1854-1926). Nous aborderons les études conduites depuis les années 1930 jusqu'aux années 1960. Les linguistes mentionnés y recensent les caractéristiques des variétés du français (des patois) de la colonie de Chabag près d'Odessa.

Mots-clés: dialectologie, linguistique aréale, patois, langues romanes, dialectes, contact de langues, îlot linguistique, colonies suisses

INTRODUCTION

Chabag constitue sans doute un des îlots linguistiques les plus importants, à la fois dans l'espace et dans le temps, enclavé dans l'aire linguistique russe. De ce fait, il est affecté par des phénomènes linguistiques que la Roumanie ne connaît pas.

D'après le témoignage de M.A. Borodina (1918-1994), le «patois chabien»¹ représente pour la linguistique un énorme intérêt. Comme on le verra plus bas, la plupart des phénomènes répertoriés dans l'îlot linguistique que représente Chabag ne peuvent être interprétés que comme fossiles d'une situation bilingue russe-français, attestant des interférences phonétiques et des emprunts dus au contact rapproché des langues.

1. L'ESPACE PHYSIQUE, L'HISTOIRE, LA LANGUE

Pour comprendre les écrits de Borodina, qui étudia le patois chabien entre 1958 et 1961, on exposera d'abord les principes de son approche qu'elle appelait «aréalogie», ou «linguistique aréale».

1.1. UNE DISCIPLINE NOMMÉE ARÉALOGIE EN URSS

Depuis le début du XX^{ème} siècle, la linguistique a manifesté un grand intérêt pour les zones de frontières, et, en général, pour toutes sortes de situations qui favorisent l'écart par rapport à la norme, qui produisent des «anomalies», qui laissent découvrir plus nettement qu'ailleurs les engrenages sociaux du langage. En linguistique romane, certains chercheurs travaillaient parfois dans les deux cadres à la fois, historique et spatial.

Tel est le cas de la romaniste soviétique dont on analysera ci-dessous quelques écrits, Borodina. Après des études à l'Université de Leningrad, où elle fut élève de V.F. Šišmarev (1874-1957), Borodina prépare entre 1942 et 1946 une thèse de doctorat à l'Institut du langage et de la pensée. Maîtrisant plusieurs langues romanes, elle s'occupera de dialectologie romane et d'histoire des langues romanes. Les écrits qui nous intéressent sont consacrés à la science de l'aréalogie, thème novateur pour l'époque, conçue comme le «domaine de la recherche linguistique lié aux lois de la diffusion des phénomènes langagiers dans l'espace»².

Borodina dégage trois étapes de toute investigation en linguistique aréale, à savoir les études dialectologiques, celles de géographie linguistique et enfin les études aréalogiques³. La géographie linguistique, en tant que méthode et théorie de compilation et d'interprétation des atlas, se fon-

¹ Borodina 1961, p. 74.

² Borodina 1975a, p. 47.

³ D'autres dialectologues ne partageaient qu'en partie ce point de vue. Ainsi, d'après N.L. Suxačev, la géographie linguistique fait partie de la linguistique aréale, qui à son tour, constitue une discipline linguistique à part entière au sein de la linguistique (Suxačev 1974, pp. 40-41).

dait sur la dialectologie de terrain [*polevaja dialektologija*], les deux partageant leur objet d'étude, à savoir les dialectes historiques et les dialectes modernes. Ces deux domaines de recherche diffèrent considérablement dans leurs sources, leurs méthodes, leurs objectifs et leurs résultats, mais, néanmoins, la géographie linguistique conserve un lien avec la dialectologie⁴.

1.2. UNE AIRE LINGUISTIQUE

Borodina distingue les phénomènes linguistiques territoriaux et supra-territoriaux [*nadterritorial'nyj*]. Ce sont ces derniers qui constituent l'objet d'étude de la linguistique aréale.

«Rentrent dans le concept d'aire linguistique les faits qui sont directement liés à une diffusion territoriale: ce sont les phénomènes dialectaux dans leur interprétation relevant de la géographie linguistique, les particularités régionales de la langue, dont une composante est représentée par les reliquats linguistiques, mais aussi les particularités dialectales et régionales dans leur relation envers la langue "littéraire"»⁵.

Dans son interprétation, l'*aire linguistique* est un concept complexe et à multiples facettes [*mnogoobraznyj*], doté d'une structure diversifiée et parfois hétéroclite [*pričudlivyj*]. Le terme d'*aire linguistique* est un terme générique, une aire pouvant être définie ultérieurement en fonction de sa position dans l'espace et de sa forme (ou configuration). Par son contenu, une aire linguistique peut être archaïque ou innovatrice; par sa position dans l'espace et sa forme, elle peut être insulaire, marginale, en forme de fer à cheval ou enfin en forme de coin. Une aire regroupe des phénomènes linguistiques se rapportant à plusieurs niveaux: phonétique (phonologie), morphologie, lexicale, sémantique. Elle varie en «âge» et en «intensité». L'isoglosse qui sépare l'aire linguistique du territoire restant en constitue la caractéristique essentielle⁶.

1.3. L'APPROCHE DE BORODINA

Parmi les sources qu'utilise l'aréologie telle qu'elle la conçoit, Borodina cite toutes sortes de données localisées dans l'espace et datées, rassemblées dans des atlas linguistiques et autres sources similaires: textes appréhendés dans un temps et un espace donnés, dictionnaires munis d'indications de la date de parution et d'emploi d'un mot, tableaux. Dans cette optique, connaître les particularités de la parole régionale revêt une grande importance. On peut également avoir recours à des sources auxiliaires, à savoir des

⁴ Borodina 1975a, pp. 47-48.

⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁶ *Ibid.*, p. 49.

cartes illustrant la diffusion des langues et des peuples, des cartes politiques et administratives, des atlas historiques et des informations sur les frontières historiques. De même, les connaissances du relief et de l'histoire de la région, ainsi que celles des éléments de la culture matérielle et spirituelle peuvent s'avérer d'une importance primordiale, explique la chercheuse⁷.

Il est important de préciser d'emblée que, conçue en ces termes, l'aréologie s'inscrit dans un plan de recherche linguistique très vaste. Mais écoutons Borodina: «La délimitation de l'aire linguistique n'est que le côté technique du travail et de toute recherche en géographie linguistique; ce qui importe, c'est apprendre à l'interpréter, c'est-à-dire formuler et prouver les hypothèses qui sont formulées lors de l'étude d'une aire concrète et celles qui conduisent à poser des tâches d'ordre global»⁸.

Borodina reprend ainsi, tout en les reformulant, les tâches qui furent formulées dans la «Préface» de l'*Atlas linguistique de l'Europe*, à savoir renvoyant aux universaux sémantiques, à la phonologie et à la morphologie des langues indo-européennes, à la description synchronique et structurelle des différents niveaux linguistiques, aux problèmes des contacts entre les langues apparentées et non apparentées, etc. Au même titre, à côté de ces tâches purement linguistiques, des tâches extralinguistiques sont posées, à savoir:

«[...] un atlas doit servir d'aide utile pour étudier les traces des grandes migrations des peuples de l'Europe: les langues proto-indo-européennes, l'indo-européen le plus ancien, les relations entre les tribus anciennes, les grandes migrations, la culture grecque et romaine, les relations entre langues germaniques et romanes, entre langues slaves et germaniques, la migration des Vikings, les voies commerciales maritimes et terrestres, les grandes entités étatiques du dernier millénaire, l'impact des facteurs culturels, sociaux et religieux, les voies de diffusion des objets modernes comme l'opium, le tabac, le vélo, etc.»⁹.

Rentrent dans la sphère des études aréales: 1) la linguistique aréale indo-européenne, 2) la dialectologie, 3) la géographie linguistique et 4) l'aréologie.

Les recherches aréales indo-européennes ont pour base essentiellement des hypothèses et des sources indirectes, écrit Borodina: la dialectologie étudie un idiolecte donné voire un système d'idiolectes, de préférence dans des conditions «de terrain». On entend sous le terme de *géographie linguistique* la compilation des atlas et leur interprétation initiale, alors que l'aréologie, qui fait ressortir les données sur la diffusion spatiale à partir des atlas linguistiques et autres sources de confiance, par la voie de la construction d'un système d'aires et de leur modélisation, contribue à découvrir l'histoire d'un phénomène linguistique.

⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁸ *Ibid.*, p. 54.

⁹ *Atlas linguistique de l'Europe*, 1972, pp. 2-3, cité dans Borodina 1975a, p. 54.

Ainsi, dans l'interprétation de Borodina, l'aréalogie ne s'occupe à proprement parler ni de dialectologie ni de création d'atlas, ni de problèmes proto-indo-européens directement; elle est liée avant tout à la reconstruction des langues sans écriture, ce en quoi elle peut rendre un service inestimable à la linguistique historico-comparative¹⁰.

L'aréalogie constitue donc le cadre épistémologique qui nous aidera à comprendre les écrits de Borodina consacrés au parler de Chabag.

2. CHABAG, ÎLOT LINGUISTIQUE ROMANOPHONE

2.1. DONNÉES HISTORIQUES

Borodina consacre au parler de la colonie suisse de Chabag au moins trois essais, à quoi s'ajoutent des matériaux manuscrits conservés dans le fonds à son nom aux Archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg. Il s'agit d'une colonie viticole fondée en 1822 par des colons en provenance du canton de Vaud, et qui a existé sous la forme de colonie jusqu'en 1940, quand la plupart des colons d'origine suisse la désertèrent¹¹.

Chabag représente un cas typique de lieu de frontière entre le monde russophone et le monde francophone, parcouru par des courants et des dynamiques de nature variée, qui dérivent du contact entre le russe et le français, et l'allemand, avec les autres langues voisines comme l'ukrainien et le moldave, et enfin le patois vaudois. Le «parler de Chabag» est, dans la terminologie de Borodina, la variété du français parlée par les colons.

En 1827, cinq ans après sa fondation, Chabag comptait 25 familles (73 personnes). En 1871, la colonie comptait 2'828 habitants dont 414 Suisses. En 1925, Anselme citait le chiffre de mille hommes¹². Au début du XX^{ème} siècle, L.S. Berg cite ainsi dans son ouvrage *La population de la Bessarabie* [*Naselenie Bessarabii*] paru en 1923, «5 familles de Suisses établies en 1824 près d'Akkerman dans la colonie de Chaba (ou Chabo). En 1907, on comptait 370 Français (Suisse romands) et 190 Allemands (Suisses allemands). Tous parlaient russe. Leur principale occupation est la viticulture»¹³. Après la Seconde guerre mondiale et l'exode massif des colons, il n'y eut plus que trois familles d'origine suisse romande.

Quant à la langue des colons, aucune étude n'a porté spécifiquement sur ce sujet avant l'ouvrage de Šišmarev (cf. plus bas). On ne dispose donc que de quelques témoignages épars antérieurs. En voici un, datant de 1846, qui s'avère précieux pour suivre l'évolution du français au sein de la colonie:

¹⁰ Borodina 1975a, p. 61.

¹¹ Pour plus d'informations d'ordre historique, cf. Gander 1908a; 1908b; Anselme 1925; Grivat 1993.

¹² Anselme 1925, p. 7.

¹³ Berg 1922, p. 27.

«Le français; cette langue universelle n'est parlée qu'à Chabag, en commune; mais chaque famille noble la connaît, chacune d'elles du moins la fait apprendre à quelque membre de sa famille, non seulement parce que la mode le veut, mais parce que les chefs-d'œuvre littéraires se font en cette langue et qu'elle est la plus élégante. Il y a à Odessa des gens de toutes nations; eh bien! la plupart des enseignes des magasins sont en français, tout au moins en français et en russe; rarement elles sont en italien, et presque jamais en allemand, malgré le grand nombre d'Allemands que l'on trouve dans cette ville.

Le *patois romand*; il est employé à Chabag par les Suisses-français; ils se servent de ce dialecte national dans la colonie, et au dehors, en société, s'ils veulent dire quelque chose qui ne doit être compris que par eux»¹⁴.

Quant aux usages du français dans la colonie, on sait qu'à l'écrit, le français s'est longtemps employé dans la correspondance avec les autorités russes. En 1861, l'enseignement du russe devint obligatoire à l'école et le français disparut de la correspondance écrite.

2.2. LES EXPÉDITIONS LINGUISTIQUES

Le premier dialectologue et géolinguiste à avoir étudié la situation linguistique à Chabag fut Šišmarev, élève d'A.N. Veselovskij et de J. Gillieron, et considéré comme le fondateur des études romanes en Russie. Šišmarev s'y rendit en 1928 dans le cadre de son expédition linguistique à travers le littoral nord de la mer Noire à la recherche de communautés parlant des langues romanes. Ses thèses furent exposées dans l'ouvrage publié à titre posthume et intitulé *Les villages romanophones du Sud de la Russie [Romanskije poselenija na Juge Rossii]*¹⁵. Il y dédie à Chabag quelques pages qui présentent les grandes lignes de l'évolution de la colonie.

On se focalisera sur la recherche sur le parler de Chabag réalisée par Borodina trente ans après, dans les années 1958-1961. C'est pour suivre en premier lieu l'évolution de ce parler depuis la fin des années 1920, où il avait été décrit par Šišmarev, que l'expédition fut organisée. Borodina dédie au parler de Chabag plusieurs études de caractère tantôt ethnographique tantôt linguistique, intitulées respectivement: «Le parler de Chabag»¹⁶, «Termes de viticulture et d'industrie viticole dans le parler de Chabo» [*Terminy vinogradarstva i vinodelija v govore Šabo*]¹⁷, «La colonie de Chabo» [*Kolonija Šabo*]¹⁸, «Au sujet de la colonie française à Chabo» [*O francuzskoj kolonii v Šabo*]¹⁹.

¹⁴ Bugnion 1846, p. 55.

¹⁵ Šišmarev 1975.

¹⁶ Borodina 1963.

¹⁷ Borodina 1962.

¹⁸ Borodina 1964.

¹⁹ Borodina 1975b.

2.3. LES OBSERVATIONS DE BORODINA

Il est important de rappeler ici que Borodina fut une romaniste de formation et spécialiste du romanche. Elle participa à des enquêtes dialectologiques ayant porté sur les langues romanes sur le territoire de l'Union soviétique. Elle insiste d'emblée dans son essai sur l'importance que revêt pour tout dialectologue l'étude de villages comme Chabag:

«Ces quelques mots concernant l'histoire de la colonie en question démontrent déjà que ce groupe de colons est resté plus d'un siècle isolé du développement général de la langue française; disons de plus qu'au XX^{ème} siècle, et peut-être avant, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues – le russe, le français, l'allemand et le roumain – quelques-uns y adjoignaient encore la connaissance de l'ukrainien et du moldave»²⁰.

Arrivée à Chabag en septembre 1959, Borodina y trouve relativement peu de vestiges de l'ancienne colonie. Suite à l'invasion allemande, la plupart des colons avaient quitté le village pour différents pays. Néanmoins elle en trouve encore quelques restes: des vestiges architecturaux sous forme de constructions fort différentes de celles de la population autochtone de Chabo-Posad, à savoir des bâtisses hautes et longues souvent fabriquées en briques rouges. La plupart furent détruites durant la guerre. Elle trouve dans certaines maisons toutes sortes d'objets relatifs à la viticulture et à la fabrication du vin, qui diffèrent de ceux utilisés par la population locale, autant par leur nom que par leur forme.

Borodina souligne en quoi l'étude de cet îlot linguistique peut enrichir ses recherches: fort peu d'études en linguistique aréale ont porté sur un parler d'un groupe d'individus resté plus d'un siècle isolé du développement général de la langue française: «On sait quel intérêt présente pour le linguiste, et le dialectologue surtout, l'étude des îlots, isolés du développement d'une langue. Ces îlots sont intéressants d'une part parce que leur langue charrie nombre d'archaïsmes et de dialectismes, d'autre part, parce qu'elle est soumise à l'influence de différents 'substrats' et 'adstrats'»²¹. Elle assimile Chabag à une sorte de «laboratoire linguistique»: «Un tel laboratoire permet d'établir la nature des parlars modernes qui, eux, ne sont nullement dus uniquement au développement de la langue-mère (*Stamm-baumtheorie*). Bien au contraire, ces parlars résultent des influences réciproques de la langue-mère et de l'entourage linguistique, ce processus s'étendant sur des périodes différentes et durant un laps de temps assez long»²².

²⁰ Borodina 1963, p. 470. Dans les articles de Borodina rédigés en français que nous citons ici et plus bas, nous avons préféré garder le texte original, y compris en ce qui concerne les termes qu'elle emploie, comme par exemple le *parler* et le *patois*.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 471.

2.4. CARACTÉRISTIQUES PHONÉTIQUES

Mais revenons aux caractéristiques linguistiques essentielles du parler de Chabag que Borodina a relevées. Dans le domaine de la prononciation, elle relève:

- 1) L'ouverture du [o] nasal qui passe à [a] nasal, dans les mots comme *maison, bouton, cochon, bâton, [ils] vont, [ils] ont*.
- 2) L'assourdissement des consonnes dans des positions différentes, comme par exemple dans *je vais* prononcé [ʒ fe], et *rouge* prononcé comme [ruʒ].
- 3) Des sons empruntés au russe: c'est le cas du son [č] dans le mot [čikma] signifiant 'un couteau'; tout comme le son russe [y] dans [bodýlja] 'la paille', employé également comme marque du pluriel.
- 4) Une réduction des voyelles très prononcée atypique pour le français standard.
- 5) Une moindre intensité d'articulation²³.

On constate que Borodina mêle savamment plusieurs approches des phénomènes phonétiques, croise deux axes, temporel et spatial. Son article sur Chabag met en relief la grande attention qu'elle porte à l'enquête linguistique fondée sur des données empiriques recueillies sur place, qu'elle recoupe avec des données historiques. En adoptant une démarche de lecture croisée des textes de Borodina, on trouve dans son ouvrage historique intitulé *Phonétique historique du français*, des observations sur le parler de Chabag:

«Nous intégrons dans ce manuel quelques observations que nous avons faites en été 1960 sur le *patois chabien*, langue des colons suisses issus du canton de Vaud. La colonie de Chabeau [*sic. – E.S.*] (URSS, région d'Odessa) a existé plus d'un siècle (1822-1940). Le nombre de colons se montait à 500 personnes. La langue des Chabiens révèle quelques traits archaïques et dialectaux influencés d'ailleurs par le russe, l'allemand et le roumain. Quelques colons vivent sur ce territoire encore de nos jours»²⁴.

2.5. CARACTÉRISTIQUES LEXICALES

Dans le domaine du lexique, Borodina relève une quantité d'emprunts, notamment au russe. Parmi ces derniers, elle distingue les russismes employés continuellement des russismes occasionnels. Voici deux exemples de russismes employés continuellement:

«On a changé le *grafik* [au lieu de *l'horaire de travail. – E.S.*]»²⁵.

²³ *Ibid.*, pp. 472-474.

²⁴ Borodina 1961, p. 74.

²⁵ Borodina 1963, p. 472.

«Donne-moi le *vedro* [au lieu du *seau*. – E.S.]»²⁶.

Elle relève ensuite quelques archaïsmes, comme par exemple:

«Je suis fatiguée *un petit*»²⁷.

Elle relève enfin nombre de phénomènes qu'elle classe dans le paragraphe «Traits régionaux et autres traits particuliers», dont en voici quelques-uns: «le *pas de porte* [au lieu du *seuil*. – E.S.]»²⁸, le mot [gádez], qu'elle interprète comme une modification phonétique du mot russe *gadost* 'saleté'²⁹.

2.6. LE STATUT SOCIOLINGUISTIQUE DE L'IDIOME

D'après les divers témoignages d'historiens que Borodina reprend dans ses écrits, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues. Au niveau officiel, le russe devient langue officielle de la colonie en 1871, lorsque la correspondance officielle passe en langue russe.

Borodina ne fait que quelques remarques sur le statut officiel du français dans la colonie. Plus nombreuses et plus importantes pour nous aujourd'hui semblent être ses conclusions d'ordre sociolinguistique. Quel est le bilan de ses enquêtes?

1. Malgré le fait que dans une famille particulière, le français se maintienne mieux auprès des femmes (Cécile Dogny et sa fille Alice), Alfred Dogny a cité plus de termes que Cécile.
2. Dans sept cas, ils emploient le mot standard: *sarment, tonneau, bouteille, pressoir, presser, vendanger, vendangeur*.
3. Dans deux cas, les «Français» [*sic.* – E.S.] ont recours à un terme régional, alors que les autres colons emploient le mot de la langue standard.
4. Dans les réponses à un grand nombre de questions, on releva des mots régionaux coïncidant avec les termes relevés par l'ALL³⁰ ('chapon', 'bouter', 'débouter', 'il balance').
5. Les Chabiens empruntent nombre de lexèmes à d'autres langues: par exemple, au russe – *vedro* 'un seau, pour la vendange'.
6. Le changement de l'objet entraîne le changement du lexique.
7. Un mot peut acquérir un nouveau sens suite au changement du processus de production³¹.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais, 1950-...*

³¹ Borodina 1962, pp. 39-40.

La perte progressive et irréversible du français et du patois est perçue comme une perte d'identité par les colons, tel est le constat de Borodina. Ainsi, cite-t-elle en guise de conclusion cette réflexion d'un colon, que nous reproduisons sans modifier l'orthographe:

«Nous, nous sommes descendants de la Suisse, fondatés de 1822 du Tardan, et maintenant on est seulement né ici en Bessarabie, à Chabag. On n'est pas comme des français, on est comme des russes. On a oublié la langue française, on l'oubliera toujours, parce qu'on n'a de qui parler. Qui viendra parler?.. Je suis Alfred Dogny et j'aimais toujours la langue française, j'aimais, à présent j'ai oublié la langue française... Excusez-moi, mais je ne suis pas un français, je suis un russe, un russe né en 1907, c'est ma langue russe, et maintenant j'ai oublié la langue française, je dois *s točkami govorit' i vot vam skažu točno, što ja francuz ne tot, što nužno* [‘parler avec des pauses et je vous dirai avec certitude que je suis un Français mais pas celui qu'il vous faut’]»³².

CONCLUSION

«L'application de cette théorie [aérologie. – E.S.] n'est pas réservée uniquement à l'étude des parlers isolés au milieu d'un entourage linguistique étranger, mais on peut s'en inspirer lors de l'étude de tout dialecte ou parler», écrit Borodina³³.

Pour un linguiste, les dialectes (ou patois) parlés dans les colonies suisses des bords de la mer Noire représentent un cas type d'«îlots linguistiques». Leur étude, conçue comme dialectologique, revêtait une dimension «sociolinguistique» avant l'heure. Ces linguistes avaient la chance d'observer certains processus linguistiques propres aux dialectes insulaires, tels que le nivellement des formes ou encore l'évolution du dialecte parlé au sein de deux générations successives. Enfin, ces dialectes permettaient de suivre le processus de contact et de mélange des langues, qui constituait l'un des sujets phares de la linguistique soviétique des années 1920 grâce notamment aux études de J. Baudouin de Courtenay.

Pour nous aujourd'hui, l'étude de Borodina consacrée au parler de Chabag représente une source unique de renseignements sur une situation linguistique inexistante et introuvable. Elle est d'autant plus précieuse que la chercheuse y met l'accent sur le contact et l'échange culturel plutôt que sur la séparation et la clôture. On peut considérer qu'elle jette les bases d'une étude linguistique des situations de plurilinguisme et de migrations fort nécessaires à l'époque actuelle.

© Elena Simonato

³² Borodina 1964, p. 282.

³³ Borodina 1963, p. 471.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSELME André, 1925: *La colonie Suisse de Chabag (Bessarabie). Notice historique, 1822-1922*. Cetetea-Alba: Imprimerie le Progrès
- *ATLAS LINGUISTIQUE DE L'EUROPE*, 1972. Assen: Van Gorcum
- *ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DU LYONNAIS*, 1950-... Lyon: P. Gardette
- BERG Lev Semenovič, 1922: *Bessarabija. Klimat i žizn'*. Moskva: Ogni [La Bessarabie. Climat et vie]
- BORODINA Melitina Aleksandrovna, 1961: *Istoričeskaja fonetika francuzskogo jazyka*. Leningrad: Učpedgiz [Phonétique historique du français]
- , 1962: «Terminy vinogradarstva i vinodelija v govore Šabo», in *Limba ši literatura moldovenjaskie*, 1962, № 2, pp. 33-40 [Termes de viticulture et d'industrie viticole dans le parler de Chabo]
- , 1963: «Le parler de Chabag», in *Revue des langues romanes*, 1963, vol. XXVII, № 107-108, pp. 470-480
- , 1964: «Kolonija Šabo», in *Francuzskij ežegodnik*, 1964, pp. 279-282 [La colonie de Chabo]
- , 1975a: «Arealogija i nekotorye voprosy romanskogo jazykoznanija», in *Voprosy jazykoznanija*, 1975, № 2, pp. 47-61 [Arealogie et quelques problèmes de linguistique romane]
- , 1975b: «O francuzskoj kolonii v Šabo», in V.F. Šišmarev (éd.), *Romanskije poselenija na Juge Rossii*. Leningrad: Nauka, pp. 184-192 [Au sujet de la colonie française à Chabo]
- BUGNION François-Louis, 1846: *La Bessarabie ancienne et moderne*. Lausanne – Odessa: Neumann
- GANDER Louis, 1908a: «Histoire de la colonie de Chabag», in *Revue historique vaudoise*, 1908, vol. 16, pp. 115-125, 149-154
- , 1908b: *Notice historique sur la fondation de la colonie vaudoise de Chabag, Bessarabie*. Lausanne: Imprimerie Lucien Vincent (<http://paysdevaud.hautetfort.com/files/chabag-histoire-1.pdf>; site consulté le 15 mai 2017)
- GRIVAT Olivier, 1993: *Les Vignerons suisses du Tsar*. Chapelle-sur-Moudon: Ketty & Alexandre
- SUXAČEV Nikolaj Leonidovič, 1974: «Lingvističeskie atlasy i karty», in S. Bruk (éd.), *Problemy kartografirovanija v jazykoznanii i ètnografii*. Leningrad: Nauka, pp. 40-41 [Cartes et atlas linguistiques]
- ŠIŠMAREV Vladimir, 1975: *Romanskije poselenija na Juge Rossii*. Leningrad: Nauka [Les villages romanophones du sud de la Russie]

L'organisation de la syntaxe dans les traités de grammaire arabe médiévaux (X^{ème} – XIV^{ème} siècles)

Marie VIAIN

Université Sorbonne nouvelle – Paris 3 / CNRS, UMR 7597

Résumé:

La grammaire arabe naît au cours du VII^{ème} siècle dans le cadre d'une réflexion linguistique des savants sur le Coran en vue d'en déterminer l'interprétation. Les premiers traités grammaticaux n'adoptent pas de plan fixe. Au X^{ème} siècle, le grammairien Ibn al-Sarrāġ met en place une présentation organisée des données, propre à refléter l'articulation conceptuelle de la théorie, notamment les modélisations formelles et sémantiques du marquage casuel. Ses divisions de la syntaxe par catégories de mots, puis du chapitre du nom par cas et du chapitre du verbe par modes représentent le modèle formel de la rection, et la hiérarchie des fonctions au sein des rubriques casuelles tend à manifester une modélisation sémantique de chaque cas autour d'une valeur fondamentale. Les successeurs d'Ibn al-Sarrāġ améliorent cette organisation dans le sens d'une plus grande univocité de la modélisation sémantique et d'une meilleure cohérence entre celle-ci et le modèle rectionnel. Alors qu'Abū 'Alī l-Fārisī développe un modèle logico-sémantique, d'autres grammairiens élaborent un modèle purement grammatical. Le traité de Zamaḥṣarī se caractérise par une volonté encore plus marquée que chez ses prédécesseurs de faire coïncider l'ordre de présentation de la matière grammaticale avec l'organisation conceptuelle de la théorie, et notamment faire coïncider le modèle formel et le modèle sémantique du marquage casuel. À partir du XIII^{ème} siècle se multiplient les brefs opuscules grammaticaux, telles la *Alfiyya* d'Ibn Mālik ou la *Aġurrūmiyya* d'Ibn Aġurrūm, dont les présentations s'inspirent de classifications antérieures divergeant du courant dominant: ces divergences peuvent consister en une succession pratique visant plus à faciliter l'apprentissage qu'à refléter l'articulation conceptuelle de la théorie, comme dans le *Ġumal* de Zaġġāġī, ou en une représentation plus axée sur le modèle formel de la rection, comme dans la *Muqaddima* d'Ibn Bābšād.

Mots-clés: grammaire arabe, taxinomie, marquage casuel, rection, modélisation formelle, modélisation sémantique, relation prédicative, logique, théorie, pratique

La grammaire arabe naît au cours du VII^{ème} siècle dans le cadre d'une réflexion linguistique des savants sur le Coran, en vue d'en déterminer l'interprétation. Les premiers traités grammaticaux n'adoptent pas de plan fixe, certains suivant l'ordre d'apparition dans le texte coranique des phénomènes linguistiques commentés, tels les *Ma'ānī l-Qur'ān* d'al-Farrā' (mort en 822) et le commentaire homonyme d'al-Aḥfaṣ al-Awsaṭ (m. 835). Au X^{ème} siècle, sous l'influence de la logique, importée du monde grec, se met en place une présentation organisée des données, propre à refléter l'articulation conceptuelle de la théorie, et, en particulier, la question centrale du marquage casuel et modal. Ce mode de classement, plus ou moins aménagé, devient la forme canonique des traités de grammaire arabe.

Quels indices révèle alors la taxinomie des traités, forme pensée comme reflet du fond, en matière de prises de position, voire d'innovations théoriques, ou encore de transmission pédagogique du savoir grammatical? D'où notre problématique: la systématisation de l'organisation des données en vue de refléter l'articulation conceptuelle de la théorie, à travers les taxinomies impliquées dans les modélisations formelles et sémantiques du marquage casuel, structurant la syntaxe arabe, et leurs enjeux polémiques et pédagogiques.

Notre choix des traités comme objets d'étude s'est fondé sur leur représentativité au sein de la tradition grammaticale arabe, représentativité dont le critère a été pour nous le nombre de commentaires sur eux composés, d'après diverses recensions: *Geschichte der arabischen Litteratur*¹, *Geschichte des arabischen Schrifttums*² et *Ġāmi' al-šurūḥ wa-l-ḥawāšī: mu'ğam šāmil li-asmā' al-kutub al-mašrūḥa fī l-turāḫ al-islāmī wa-bayān šurūḥi-hā*³.

Après avoir exposé les fondements d'une systématisation du classement de la matière linguistique en vue de représenter l'organisation conceptuelle de la théorie, dans le *Kitāb al-Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāğ (m. 928), nous montrerons les progrès au cours du temps de cette systématisation et ses enjeux polémiques, à travers notamment les modélisations formelles et sémantiques du marquage casuel et leurs manifestations taxinomiques. Enfin, nous évoquerons les taxinomies divergentes par rapport au courant classificatoire dominant, dans une optique plus pratique.

¹ Brockelmann 1943.

² Sezgin 1984.

³ Ḥabšī 2004.

1. LES FONDEMENTS D'UNE SYSTÉMATISATION DU CLASSEMENT DE LA MATIÈRE LINGUISTIQUE EN VUE DE REPRÉSENTER L'ARTICULATION CONCEPTUELLE DE LA THÉORIE: LE *KITĀB AL-UṢŪL* D'IBN AL-SARRĀĠ

1.1. LE CONTEXTE SOCIO-CULTUREL

Si la grammaire arabe se développe tout d'abord dans le cadre arabo-islamique d'une interaction avec les sciences religieuses islamiques et l'analyse de la poésie arabe, son développement subit au X^{ème} siècle l'influence de la logique, importée de la culture philosophique grecque largement traduite en arabe au siècle précédent, notamment sous le règne du calife al-Ma'mūn (813-833). La confrontation des deux disciplines est à la fois conflictuelle et fructueuse: les logiciens postulent en effet la supériorité de la logique, traitant du sens, universel, sur la grammaire, traitant de la forme, variable selon les langues⁴. Cette prétention des logiciens à l'universalité et donc à une hégémonie culturelle est rejetée par certains grammairiens arabes, tel Sīrāfi (m. 978) dans la joute qui l'oppose au logicien Mattā b. Yūnus (m. 940) et que rapporte Tawhīdī (m. 1023)⁵. Toutefois, les contacts entre logique et grammaire ne se résument pas à une opposition binaire: le grammairien Ibn al-Sarrāġ, qui a étudié la logique avec le philosophe Fārābī (m. 950), tente de revaloriser sa discipline en empruntant aux logiciens certains traits opératoires, critères de scientificité, tels que la pratique de la définition, des concepts (par exemple celui de *relation prédicative*), et une organisation systématique des données. Son *Kitāb al-Uṣūl* comprend une première division entre syntaxe et morphophonologie, la morphosyntaxe est ensuite divisée en fonction des catégories de mots, celle du nom en fonction des cas, celle du verbe en fonction des modes... Par ces emprunts méthodologiques, Ibn al-Sarrāġ met alors également en valeur la spécificité de la grammaire arabe que constitue le marquage casuel et modal.

1.2. UNE PARTIE DE SYNTAXE ORGANISÉE AUTOUR DES CATÉGORIES DE MOTS, INTERFACE ENTRE LOGIQUE ET GRAMMAIRE

Dans la section introductive de ce traité, l'énumération traditionnelle des parties du discours, nom, verbe et particule, s'accompagne de leur définition⁶, négligée par les prédécesseurs d'Ibn al-Sarrāġ: le nom, que le *Kitāb* de Sībawayhi (m. 798), premier traité de grammaire arabe à nous être parvenu, se contente d'exemplifier, est sémantiquement défini comme «ce qui

⁴ Cf. Fārābī 1948, pp. 60-61.

⁵ Cf. Abderrahmane 1978.

⁶ Ibn al-Sarrāġ 1988, vol. I, pp. 36-40.

renvoie à une notion simple» [*mā dalla 'alā ma 'nan mufrad*]⁷, par opposition au verbe, renvoyant à une notion et à un temps. Cette pratique de la «définition», théorisée dans les *Seconds analytiques* d'Aristote (384-322 av. J.-C.), dénote un alignement méthodologique sur les logiciens.

Autre emprunt à la logique, les définitions des catégories de mots sont complétées par des caractérisations secondaires fondées sur le concept logique supra-linguistique de *relation prédicative*: parmi ces caractéristiques du nom et du verbe, «propres» qui ne s'appliquent pas à tous les représentants des catégories de mots concernées, «le nom est ce dont on peut prédiquer» [*al-ism mā ḡāza an yuḥbar 'an-hu*], «le verbe est ce qui est prédicat [*ḥabar*] et dont on ne peut prédiquer»⁸; quant à la particule, sa définition même relève du concept de *relation prédicative*: «la particule [...] est ce dont tu ne peux prédiquer et qui ne peut être prédicat»⁹. Certes, l'intégration de la notion de relation prédicative à la grammaire arabe est antérieure: Sībawayhi y recourt déjà pour définir l'énoncé¹⁰, bien que sous une terminologie autre, peut-être empruntée à la libre traduction du *Peri Hermeneias* d'Aristote, le *Kitāb al-Manṭiq* d'Ibn al-Muqaffa' (m. 759), où le verbe est dit «rapporté» [*maḥmūl*] au nom et «appuyé sur lui» [*musnad ilay-hi*] en référence à la définition d'Aristote, «signe de choses dites d'autre chose» [*tōn kat' heterou legomenōn sēmeion*]; la traduction libre d'Ibn al-Muqaffa' a sans doute contribué à assimiler «prédicat» et «*musnad*», et à diffuser le concept de *relation prédicative* à travers cette terminologie¹¹. Par ailleurs, est attribuée au grammairien al-Aḥfaš al-Awsaṭ (m. 830) une conception du nom comme «ce qui peut recevoir un prédicat» [*mā ḡāza an yuḥbar 'an-hu*]¹². Toujours est-il que la multiplication de références explicites à la relation prédicative chez les grammairiens du siècle suivant révèle une influence croissante de la logique à cette époque.

C'est également entre la fin du IX^{ème} et le début du X^{ème} siècle que se dégage l'idée du caractère universel de la tripartition des mots en nom-verbe-particule: mentionnée par le grammairien Mubarrad (m. 898)¹³, puis par le philosophe Fārābī, l'universalité de cette tripartition en fait aux dires de ce dernier l'objet d'étude des logiciens, bien que selon lui, les grammairiens y voient un trait propre à leurs langues particulières¹⁴. Dans un contexte de rivalité entre logiciens et grammairiens, la focalisation d'Ibn al-Sarrāḡ sur les catégories de mots, préalablement définies et divisions fondamentales de son traité, témoigne d'un effort de redéfinition «scientifique» et universaliste de la grammaire dans un rapport de dépendance plus ou moins assumé à la logique.

⁷ *Ibid.*, p. 36.

⁸ *Ibid.*, pp. 37-38.

⁹ *Ibid.*, p. 40.

¹⁰ Sībawayhi 1988, vol. I, p. 23.

¹¹ Cf. Guillaume 2004.

¹² Zaḡḡāḡī 1996, p. 49.

¹³ Cf. Guillaume 1988, p. 30.

¹⁴ Fārābī 1948, p. 61.

1.3. DES CATÉGORIES DE MOTS ELLES-MÊMES ENVISAGÉES COMME BASE À UNE REPRÉSENTATION DE LA «RECTION», MODÉLISATION FORMELLE DU MARQUAGE CASUEL ET MODAL ET SPÉCIFICITÉ DE LA GRAMMAIRE ARABE

Outre la division de la syntaxe par parties du discours, la seconde innovation taxinomique d'Ibn al-Sarrāğ consiste dans le partage du chapitre du nom par cas et de celui du verbe par modes. Or, l'étude de l'attribution des marques de cas au nom et de modes au verbe par d'autres éléments de la phrase, les régissants, dans le cadre théorique de la «rection» [*'amal*] constitue une question centrale et spécifique de la grammaire arabe dès les origines de celle-ci:

Exemple 1.

daraba Zaydun 'Amran

litt. 'a frappé Zayd 'Amr' = 'Zayd a frappé 'Amr'

Le verbe *daraba* régit le nom sujet *Zaydun* au nominatif, marqué par *-u-*, et le nom complément d'objet *'Amran* à l'accusatif, marqué par *-a-*.

Cette modélisation formelle du marquage casuel et modal est mise en valeur dans l'organisation du *Uṣūl*: non seulement les marques de flexion déterminent les sous-divisions du chapitre du nom et du verbe, mais encore Ibn al-Sarrāğ dans son introduction consacre une rubrique aux régissants matériels et suggère des règles de rection mécaniques en cours d'élaboration: une particule ne régit que des éléments appartenant à une même catégorie, le régissant précède le régi¹⁵.

1.4. L'ÉBAUCHE D'UNE THÉORIE DE L'UNITÉ SÉMANTIQUE DES DIVERS EMPLOIS DE CHAQUE CAS SOUS-JACENTE À UNE TAXINOMIE D'APPARENCE FORMELLE, MAIS EN RÉALITÉ SUBORDONNÉE À UNE TAXINOMIE SÉMANTIQUE

Malgré ces indices d'une approche formaliste de la flexion, la taxinomie des rubriques casuelles repose sur une interprétation sémantique des cas.

Le détail de la rubrique consacrée au nominatif suggère une interprétation univoque du nominatif comme marque de prédicativité, sous l'influence de la logique. Ibn al-Sarrāğ se situe dans la lignée de Mubarrad, premier grammairien à proposer une analyse sémantique du nominatif¹⁶, comme marque des constituants d'une unité phrastique minimale: sujet de la phrase verbale, commençant par un verbe (cf. exemple 1), thème et propos de la phrase thématique, commençant par autre chose qu'un verbe et dont ils constituent respectivement le prédicande et le prédicat¹⁷. Ibn al-

¹⁵ Ibn al-Sarrāğ 1988, vol. I, pp. 54-55.

¹⁶ Cf. Guillaume 1998, p. 45.

¹⁷ Mubarrad 1994, vol. I, p. 146.

Sarrāġ énonce que «le sujet ressemble au thème parce que tous deux sont prédicandes» [*muḥaddiṭ*]¹⁸:

Exemple 2.

Zaydun aḥū-ka

‘Zayd [est] ton frère’

Le thème *Zaydun* et le propos *aḥū-* sont au nominatif, marqué par la voyelle *-u*.

Il est en revanche le premier à manifester cette interprétation dans la taxinomie, en établissant une rubrique propre au nominatif, au sein de laquelle thème et propos précèdent le sujet verbal selon un ordre hérité de Sībawayhi, pour qui la phrase thématique est la référence en matière de relation prédicative¹⁹.

En ce qui concerne l'accusatif, Ibn al-Sarrāġ propose une interprétation unifiée, mais complexe, synthétisant les interprétations antérieures et les hiérarchisant dans la taxinomie. Avant lui, Sībawayhi rattache les accusatifs tantôt à la transitivité verbale: dans le cas du complément d'objet (cf. exemple 1), des compléments internes renvoyant au nom verbal, au temps ou au lieu, tantôt à leur intervention après une unité binaire en vertu d'un principe de séparation et de non-identité par rapport au premier élément du binôme – dans le cas des compléments de temps, de lieu, de manière, de cause, des différenciatifs spécifiant un verbe ou un nom...²⁰:

Exemple 3.

ʿiṣr-ūna dirḥaman

‘vingt dirhams’

Le numéral *ʿiṣr-* constitue une unité binaire avec son suffixe de dizaine *-ūna*, qui le sépare du différenciatif *dirḥaman*, à l'accusatif marqué par *-a-*.

Mubarrad fait ensuite de l'accusatif la marque des compléments verbaux ou assimilés²¹. Revisitant cet héritage, Ibn al-Sarrāġ divise l'accusatif en compléments d'une unité binaire prédicative, fondamentalement verbale, et compléments d'un syntagme binaire non prédicatif, à savoir des différenciatifs spécifiant des noms déjà complétés par un suffixe ou un autre nom²². Par ailleurs, sa taxinomie reflète une telle interprétation: au sein d'une rubrique propre à l'accusatif, il établit une hiérarchie entre accusatifs intervenant après une relation prédicative et accusatifs intervenant après un nom, puis hiérarchise les premiers autour de la valeur fondamentale de complément verbal authentique – complément interne, d'objet, de temps et de lieu, de cause –, auquel sont assimilés les compléments de manière, les différenciatifs de verbes et les compléments d'exception.

¹⁸ Ibn al-Sarrāġ 1988, vol. I, p. 58.

¹⁹ Sībawayhi 1988, vol. I, p. 23.

²⁰ Cf. Owens 1990, pp. 107-115.

²¹ Mubarrad 1994, vol. IV, p. 299.

²² Ibn al-Sarrāġ 1988, vol. I, p. 159.

2. LES PROGRÈS AU COURS DU TEMPS DE CETTE SYSTÉMATISATION ET SES ENJEUX POLÉMIQUES: LES MODÉLISATIONS FORMELLES ET SÉMANTIQUES DU MARQUAGE CASUEL ET LEURS MANIFESTATIONS TAXINOMIQUES

Le classement systématique institué par Ibn al-Sarrāġ est ensuite reconduit par la majorité de ses successeurs. Toutefois, alors que certains y introduisent des variations dans le sens d'une plus grande influence de la logique, d'autres, échappant à l'hégémonie de cette discipline exogène, promeuvent et manifestent taxinomiquement l'interprétation du marquage casuel la plus conforme à la théorie spécifiquement arabe de la rection.

2.1. LE *KITĀB AL-ĪDĀĤ* D'ABŪ 'ALĪ AL-FĀRISĪ: UNE MODÉLISATION CASUELLE FOCALISÉE D'UNE PART SUR LA RELATION PRÉDICATIVE, D'AUTRE PART SUR LA SYNTAXE VERBALE CONFORMÉMENT AU MODÈLE FORMEL DE LA RECTION

Disciple d'Ibn al-Sarrāġ, le grammairien Abū 'Alī al-Fārisī (m. 987) reprend largement l'organisation du *Uṣūl* dans son traité de syntaxe, le *Kitāb al-Īdāĥ*, à quelques nuances près, qui témoignent d'un progrès dans la cohérence des modélisations sémantiques et formelles du marquage casuel.

Ce progrès passe d'une part par la promotion de la notion logicienne de relation prédicative. Dans le souci d'homogénéiser la modélisation sémantique de l'accusatif et celle du nominatif à partir du concept de *relation prédicative*, Abū 'Alī al-Fārisī explicite en introduction à l'étude des cas une interprétation logico-sémantique de ceux-ci et la hiérarchie qui en découle: le nominatif, d'usage indépendant en tant que marque d'appartenance au noyau prédicatif, s'oppose à l'accusatif et au génitif, dont l'usage dépend de celui du nominatif en tant qu'ils marquent les éléments non prédicatifs²³. Par ailleurs, la taxinomie de l'*Īdāĥ* met en valeur la relation prédicative thématique par le regroupement dans une même rubrique²⁴, au détriment d'un classement casuel strict, des régissants qui modifient les éléments de cette prédication:

Exemple 4.

Zaydun qā'imun

'Zayd [est] debout'

Le thème *Zaydun* et le propos *qā'imun* sont au nominatif.

Exemple 5.

kāna Zaydun qā'iman

litt. 'était Zayd debout' = 'Zayd était debout'

Le verbe *kāna* régit l'ancien thème *Zaydun* au nominatif et le propos *qā'iman* à l'accusatif.

²³ Abū 'Alī al-Fārisī 1996, pp. 84-85.

²⁴ *Ibid.*, p. 116.

Exemple 6.

inna Zaydan qā'imun

'certes Zayd [est] debout'

La particule *inna* régit l'ancien thème à l'accusatif et le propos au nominatif.

Autre indice de l'influence du concept logique de *relation prédicative* sur la grammaire d'Abū 'Alī al-Fārisī, sa définition prédicative du nom et du verbe comme respectivement ce qui peut être prédicande et prédicat et ce qui est toujours prédicat et jamais prédicande²⁵, alors que chez Ibn al-Sarrāḡ, le statut de prédicat ou de prédicande de ces catégories de mots ne constitue qu'une caractérisation secondaire.

D'autre part, Abū 'Alī al-Fārisī tente de coordonner au mieux modélisation sémantique et modélisation formelle du marquage casuel en fondant la première sur la syntaxe verbale, en conformité avec le modèle formel de la rection où le verbe est régissant de base: il définit le verbe comme prédicat fondamental, puisqu'à la différence du nom, prédicande ou prédicat, il est toujours prédicat. Dès lors, les accusatifs complétant un énoncé sont fondamentalement liés à un verbe, exprimé ou sous-jacent, notamment dans certaines phrases thématiques incluant un accusatif complément de temps, de lieu ou d'état abstraitement régi par un équivalent sémantique du verbe authentique²⁶.

Si une telle analyse permet d'articuler le modèle casuel prédicatif, où le nominatif est marque d'appartenance au noyau prédicatif et l'accusatif marque des éléments non prédicatifs, avec le modèle syntaxique, où le nominatif marque le sujet verbal et l'accusatif le complément verbal, et le modèle rectionnel formel, où le verbe est régissant de base, demeure l'exception des accusatifs différenciatifs de noms, que ne régit pas un verbe (cf. exemple 3). Autre incohérence, taxinomique: au sein des nominatifs, le thème et le propos précèdent encore le sujet verbal²⁷, selon un classement traditionnel, mais contraire à l'analyse du marquage casuel fondée sur la syntaxe verbale.

2.2. POLÉMIQUE ANTI-LOGICIENNE

Dans le cadre de la rivalité entre logiciens et grammairiens, le grammairien Zaḡḡāḡī (m. 949), soucieux de limiter l'invasion de la grammaire arabe par les concepts importés de la logique grecque, tel celui de *relation prédicative*, indispensable à la définition du thème et du propos, et d'asseoir la grammaire arabe sur les «conventions des grammairiens» [*awḏā' al-naḥwīyyīn*], par la mise en valeur d'entités au statut grammatical clair, comme le verbe et le sujet, promeut plus exclusivement l'interprétation du marquage casuel fondée sur la syntaxe verbale²⁸: outre qu'il définit le nom

²⁵ *Ibid.*, p. 72.

²⁶ *Ibid.*, p. 171.

²⁷ *Ibid.*, pp. 85, 101.

²⁸ Cf. Kouloughli 2007, pp. 39-40.

comme ce qui peut être sujet verbal ou complément verbal, en opposition à la définition aristotélicienne des logiciens pour qui le nom est une «voix composée signifiante, n'indiquant pas le temps, dont aucune partie n'est par elle-même signifiante», et en opposition à une définition du nom comme prédicande²⁹, il défend l'idée que le marquage casuel est né de la nécessité de distinguer le sujet verbal de l'objet verbal³⁰ et accorde la primauté à l'étude des composants de la phrase verbale par rapport à ceux de la phrase thématique dans son manuel de grammaire *Kitāb al-Ġumal*³¹.

Le modèle syntaxique du marquage casuel est ensuite absolutisé par le grammairien Ġurġānī (m. 1078), qui postule une stricte corrélation entre forme et signification³², et dans ce cadre attribuée à la forme du nominatif la signification de sujet verbal et à celle de l'accusatif la signification de complément verbal³³. Son choix de la modélisation sémantique du marquage casuel fondée sur la syntaxe verbale et conforme au modèle rectionnel traditionnel en grammaire arabe pourrait relever d'une même démarche polémique à l'encontre des logiciens que celle de Zaġġāġī, promoteur de ce modèle syntaxico-rectionnel, la «révolution» ġurġānienne sur la stricte corrélation entre forme et signification étant alors à comprendre comme une réappropriation de la sémantique par les grammairiens, que les logiciens veulent cantonner à l'étude des formes linguistiques.

2.3. L'INTÉGRATION TAXINOMIQUE DE CES THÉORIES DANS LE *MUFAṢṢAL* DE ZAMAḤṢĀRĪ, À L'APOGÉE DE L'EFFORT DE CONCORDANCE ENTRE MODÉLISATION DE LA SYNTAXE ET MODÉLISATION DE LA RECTION

La modélisation syntaxique du marquage casuel est enfin taxinomiquement représentée dans le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣārī (m. 1144), où les incohérences théoriques et taxinomiques relevées chez les grammairiens antérieurs apparaissent résolues: le sujet verbal figure en tête des nominatifs³⁴, et les accusatifs différenciatifs de noms sont classés au sein des accusatifs compléments verbaux par assimilation formelle aux compléments de participes, pseudo-verbès³⁵:

Exemple 7.

daraba Zaydun 'Amran

'Zayd a frappé 'Amr'

L'accusatif marque le complément d'objet, verbal.

²⁹ Zaġġāġī 1996, pp. 48-49.

³⁰ *Ibid.*, p. 71.

³¹ Zaġġāġī 1957, pp. 23, 48.

³² Cf. Kouloughli 1983.

³³ Ġurġānī 1982, vol. I, p. 210.

³⁴ Zamaḥṣārī 1996, p. 18.

³⁵ *Ibid.*, p. 65.

Exemple 8.

dāribūna Zaydan

'frappant Zayd'

Le participe *dārib-* à suffixe pluriel *-ūna* régit en tant que pseudo-verbe un complément *Zaydan* à l'accusatif.

Exemple 9.

'isrūna dirhaman

'vingt dirhams'

Le numéral *'isr-* à suffixe pluriel *-ūna* suivi du différenciatif de nom *dirhaman* à l'accusatif est assimilé à un participe pluriel régissant en tant que pseudo-verbe un complément à l'accusatif.

Plus généralement, la focalisation du *Mufaṣṣal* sur la morphosyntaxe s'intègre à une radicalisation du classement par parties du discours: la morphologie (étude du féminin, du duel, du pluriel...) est séparée de la phonologie (étude des évolutions phonologiques dans les verbes irréguliers, en fin de phrase...) et insérée dans les chapitres propres aux catégories de mots, traditionnellement consacrés à la morphosyntaxe. Par ailleurs, nombre de morphèmes grammaticaux (suffixe féminin, suffixe d'indétermination...) sont classés dans le chapitre de la particule en vertu d'une première définition du mot, morphémique: «le mot est la forme qui renvoie à une signification simple par convention» [*al-kalima hiya l-laḥẓa l-dālla 'alā ma 'nan mufrad bi-l-waḍ'*]³⁶, c'est-à-dire, d'après le commentaire de Raḍī al-Dīn al-Astarābādī (m. 1287), «à un signifié tel qu'aucune de ses parties n'est signifiée par une partie du signifiant» [*al-ma 'nā (a)llaḍī lā yadull ḡuz' laḥẓi-hi 'alā ḡuz 'i-hi'*]³⁷.

2.4. LE REJET CHEZ RAḌĪ AL-DĪN AL-ASTARĀBĀDĪ DU MODÈLE SYNTAXIQUE DES CAS ET DE SA TAXINOMIE EN FAVEUR DU MODÈLE LOGICO-SÉMANTIQUE, MAIS LA CONSERVATION PRUDENTE DU MODÈLE HÉGÉMONIQUE DE LA RECTION

Les enjeux polémiques des modélisations du marquage casuel perdurent au siècle suivant, témoin le *Šarḥ al-Kāfiya* de Raḍī al-Dīn al-Astarābādī, commentaire de la *Kāfiya* d'Ibn al-Ḥāḡib (m. 1249), elle-même adaptée du *Mufaṣṣal*.

D'une part son auteur renoue, en l'explicitant, avec l'interprétation logico-sémantique des cas formulée par Abū 'Alī al-Fārisī: il oppose un accusatif marqué des éléments non prédicatifs [*faḍla*] à un nominatif caractéristique des éléments du noyau prédicatif [*umda*], le génitif étant pour Raḍī al-Dīn al-Astarābādī dévoué aux éléments non prédicatifs médiatisés par une particule, sous-jacente ou exprimée³⁸. Dès lors, la hiérarchie des

³⁶ *Ibid.*, p. 6.

³⁷ Raḍī al-Dīn Astarābādī 1978, vol. I, p. 22.

³⁸ *Ibid.*, p. 62.

nominatifs à partir d'une valeur fondamentale de sujet verbal et celle des accusatifs à partir d'une valeur fondamentale de complément verbal authentique n'ont plus de raison d'être³⁹.

D'autre part il ménage le modèle traditionnel et hégémonique de la rection, pourtant inadéquat à son interprétation logico-sémantique du marquage casuel. Celle-ci tend à rendre caduque la théorie de la rection: exposant les diverses thèses relatives au régissant des éléments non prédicatifs⁴⁰, Raḍī al-Dīn al-Astarābādī donne la préséance à l'interprétation, minoritaire, du kūfien⁴¹ Farrā', qui voit dans la rection en question l'action conjointe du verbe et du sujet, et c'est pour Raḍī al-Dīn al-Astarābādī la relation prédicative les unissant qui implique un statut non prédicatif pour l'accusatif les accompagnant; bien que majoritaire, l'opinion des Bašriens, qui attribuent au seul verbe la rection de l'accusatif de ces noms, en vertu de son statut rectionnel de régissant fondamental, n'est mentionnée qu'en dernière analyse. Cependant, Raḍī al-Dīn al-Astarābādī s'abstient de dénoncer ouvertement les limites de la théorie rectionnelle: s'interrogeant sur le régissant des accusatifs «non prédicatifs», il n'aborde que les exemples de relations prédicatives verbales entre un verbe et son sujet, et laisse de côté la question du régissant des accusatifs complétant une relation prédicative thématique. Or, sa modélisation logico-sémantique des cas ne peut s'articuler à une modélisation rectionnelle que si l'on admet comme régissant des accusatifs non prédicatifs la relation prédicative elle-même, verbale ou thématique, qui détermine le statut non prédicatif des accusatifs. La tradition dominante ne recensant pas la «relation prédicative» [*isnād*] parmi les régissants⁴², Raḍī al-Dīn al-Astarābādī, s'il se permet une entorse discrète à l'opinion majoritaire en s'appuyant sur l'autorité de Farrā' pour attribuer à la relation verbe-sujet la rection traditionnelle du verbe sur les accusatifs, ne va pas jusqu'à postuler, dans le cas des accusatifs complétant une relation prédicative thématique, la présence d'un régissant abstrait non avéré comme la relation thème-propos:

Exemple 10.

[[*dahaba*] *Zaydun*] *rākiban*

litt. '[[partit] *Zayd*] à cheval' = 'Zayd partit à cheval'

La rection à l'accusatif du complément de manière *rākiban* peut être attribuée au seul verbe [*dahaba*] ou à la relation prédicative verbe-sujet [*dahaba Zaydun*].

Exemple 11.

[*'ind-ī rāqūdun*] *ḥallan*

litt. '[à moi une jarre] de vinaigre' = 'j'ai une jarre de vinaigre'

³⁹ *Ibid.*, pp. 184, 295.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 63-64.

⁴¹ L'École grammaticale de Kūfa et celle de Bašra semblent correspondre respectivement à des opinions minoritaires et à une tradition dominante, plutôt qu'à des institutions historiquement définies.

⁴² Cf., par exemple, Ğurġānī 1984.

La rection à l'accusatif du différenciatif *hallan* doit être attribuée à la relation prédicative propos-thème [*'indī rāqūdun*].

Évitant une opposition frontale avec le modèle de la rection, Raḍī al-Dīn al-Astarābādī ne traite pas du régissant des accusatifs complétant une relation prédicative thématique et se restreint aux exemples de relations prédicatives verbales, bases de l'analyse rectionnelle traditionnelle.

3. LES DIVERGENCES PAR RAPPORT AU COURANT CLASSIFICATOIRE DOMINANT DANS UNE OPTIQUE PRATIQUE

Quoique l'organisation systématique de la matière linguistique instituée par Ibn al-Sarrāḡ en vue de refléter l'articulation conceptuelle de la théorie grammaticale ait été largement reprise par les grammairiens postérieurs, certains ont adopté des taxinomies divergentes, dans le but notamment de faciliter aux apprenants la mémorisation de la grammaire.

3.1. LE *ĠUMAL* DE ZAĠĠĀĠĪ, DISSIDENT DE LA PREMIÈRE HEURE

C'est ainsi que Zaġġāġī dans sa grammaire élémentaire, le *Kitāb al-Ġumal*, préfère à un classement casuel de la morphosyntaxe du nom la préséance des fonctions fondamentales d'un point de vue énonciatif: sujet, objet, thème, propos, complément post-prépositionnel, etc. figurent avant les fonctions moins nécessaires à la constitution d'un énoncé de base, telles que le sujet du verbe passif, le complément de nom (annexion), la numération, l'interpellation...

Dans une même optique pratique, il choisit une organisation phrasique plutôt qu'une stricte division par parties du discours et par cas: il regroupe d'une part les composantes d'une phrase verbale ternaire verbe-sujet-complément⁴³ sémantiquement plus intuitive et rectionnellement mieux modélisable (le verbe régit à la fois le sujet et le complément) que la relation prédicative binaire verbe-sujet, d'autre part les composantes d'une phrase thématique ternaire régissant-thème-propos⁴⁴.

3.2. LA *MUQADDIMA* D'IBN BĀBŠĀD: LA RÉDUCTION AU POINT DE VUE FORMEL ET ÉLÉMENTAIRE DE LA RECTION

Plus focalisé encore sur une approche rectionnelle pratique, le grammairien Ibn Bābšād (m. 1077) repense dans sa *Muqaddima* l'unité de référence des taxinomies dominantes: il ne s'agit chez lui pas seulement du mot, mais également de références rectionnelles, cas, mode ou régissant. Son ouvrage est divisé en dix chapitres se décomposant en catégories de mots: (1) nom,

⁴³ Zaġġāġī 1957, pp. 23-47.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 48-64.

(2) verbe, (3) particule; en cas et modes: (4) *rafʿ* qui correspond à la fois au nominatif et à l'indicatif, (5) *naṣb* qui correspond à l'accusatif et au subjonctif, (6) *ġarr* qui correspond au génitif, (7) *ġazm* mode verbal dit «apocopé»; en (8) régissants; en (9) satellites: noms qui en spécifient d'autres et s'y accordent en cas; enfin en un chapitre de morphophonologie intitulé (10) *ḥaṭṭ*, littéralement 'orthographe'.

La *Muqaddima* présente toutefois des avancées sémantiques sous-jacentes à cette appréhension rectionnelle: en filigrane est suggérée une interprétation sémantique du génitif comme spécification d'un syntagme prédicatif via une particule, en parallèle à l'accusatif spécifiant directement un syntagme prédicatif⁴⁵:

Exemple 12.

hādā dāribu Zaydin (exemple de génitif)

'voici le frappeur [de] Zayd'

Le participe *dāribu* est, en tant que nom, complété par un autre nom, *Zaydin*, au génitif d'annexion marqué par *-i-*; or toute annexion implique la présence d'une préposition sous-jacente régissant le génitif: *dāribun li-Zaydin* 'un frappeur de Zayd', et les prépositions sont elles-mêmes originellement dépendantes de verbes⁴⁶.

Exemple 13.

hādā dāribun Zaydan (exemple d'accusatif parallèle à l'exemple de génitif)

litt. 'voici un frappant Zayd' = 'voici quelqu'un frappant Zayd'

Le participe *dāribun* régit en tant que pseudo-verbe un complément *Zaydan* à l'accusatif.

Exemple 14.

marartu bi-Zaydin wa-'Amran / wa-'Amrin (exemple où l'accusatif peut se substituer au génitif)

'je suis passé près de Zayd et (de) 'Amr'

Le verbe transitif indirect *marartu bi-* régit le complément d'objet indirect *Zaydin* au génitif en raison de la préposition, mais ce complément est similaire à un complément d'objet direct à l'accusatif, d'où la possibilité d'accorder à ce cas le nom coordonné au complément indirect.

Autre avancée sémantique, le classement de morphèmes grammaticaux dans le chapitre de la particule implique une conception morphémique du «mot»: y figurent préfixes personnels du verbe inaccompli, suffixes de cas et de modes, de féminin, d'indétermination, d'adjectif de relation⁴⁷. La *Muqaddima* marque donc une étape dans l'évolution de la théorie sémantique assumée par le courant dominant: Raḍī al-Dīn al-Astarābādī en ce qui concerne l'interprétation du génitif comme spécifiant un syntagme prédicatif via une particule, Zamaḥṣarī en ce qui concerne la définition morphémique du mot.

⁴⁵ Ibn Bābšāḍ [s.d.], pp. 329-339.

⁴⁶ Cf. *ibid.*, p. 235; Ibn al-Anbārī 2002, p. 203.

⁴⁷ Ibn Bābšāḍ [s.d.], pp. 210-279.

3.3. L'INFLUENCE DE CES OPTIQUES PRATIQUES SUR LE NOUVEAU COURANT GRAMMATICAL DOMINANT À PARTIR DU XIII^{ème} SIÈCLE: LA *ALFIYYA* D'IBN MĀLIK ET LA *AĜURRŪMIYYA* D'IBN AĜURRŪM

Quoique minoritaires entre le X^{ème} et le XII^{ème} siècle, les taxinomies pratiques évoquées connaissent une faveur particulière auprès de grammairiens andalous, dont les traités s'imposent à partir du XIII^{ème} siècle comme les représentants d'un nouveau courant classificatoire dominant. Les plus commentés de ces brefs opuscules grammaticaux, d'une organisation pédagogiquement efficace, sont la *Alfiyya* d'Ibn Mālik (m. 1274) et la *Aġurrūmiyya* d'Ibn Aġurrūm (m. 1323).

Parmi leurs caractéristiques pratiques citons: l'absence d'un chapitre de particules par focalisation sur les éléments variables du point de vue formel de la rection (nom et verbe), le regroupement des modificateurs de la phrase thématique (régissants du thème et du propos) selon un classement par structures similaires plutôt que strictement casuel, la préséance du complément d'objet par rapport au complément interne, moins fréquent, moins utile pragmatiquement et moins aisément conceptualisable, enfin la réduction de la *Aġurrūmiyya* à la seule morphosyntaxe.

Alors que la tendance classificatoire dominante entre le X^{ème} et le XIII^{ème} siècle, visant à représenter taxinomiquement l'articulation conceptuelle de la théorie, correspond à une phase de disciplinarisation de la grammaire arabe, riche en innovations théoriques, lui succède une phase de focalisation sur la transmission pédagogique du savoir grammatical, au détriment de ces développements théoriques et de leur représentation taxinomique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES PRIMAIRES⁴⁸

- ABŪ ‘ALĪ AL-FĀRISĪ al-Ḥasan b. Aḥmad (m. 987), 1996: *Kitāb al-Īdāh*, K. Baḥr al-Marḡān (éd.). Beyrouth: ‘Ālam al-kutub [Le livre de l’éclaircissement]
- FĀRĀBĪ Muḥammad b. Muḥammad Abū Naṣr al- (m. 950), 1948: *Iḥṣā’ al-‘Ulūm*, ‘U. Amīn (éd.). Le Caire: Dār al-Fikr al-‘Arabī [Panorama des sciences]
- IBN AĠURRŪM Muḥammad b. Muḥammad al-Sanhāgī (m. 1323), BRESNIER Louis-Jacques⁴⁹, 1866: *Djaroumiya: grammaire arabe élémentaire, principes de syntaxe*. Alger: Bastide
- IBN AL-ANBĀRĪ ‘Abd al-Raḥmān b. Muḥammad (m. 1181), 2002: *al-Inṣāf fī masā’il al-ḥilāf bayna l-naḥwiyyīn*, J. Mabruk, R. ‘Abd al-Tawwāb (éds.). Le Caire: Maktaba al-Ḥānḡī [Le livre équitable sur les questions disputées entre les grammairiens]
- IBN BĀBŠĀḌ Tāhir b. Aḥmad (m. 1077), s.d.: *Šarḥ al-Muqaddima al-muḥsiba*, Ḥ. ‘Abd al-Karīm (éd.). Koweït: al-Maṭba‘a al-‘aṣriyya [Commentaire de l’introduction fructueuse]
- IBN MĀLIK Muḥammad b. ‘Abd Allāh (m. 1274), 1833: *Alfiyya ou la quintessence de la grammaire arabe*, A. Silvestre de Sacy (éd.). Londres: Parbury, Allen et Cie
- IBN AL-SARRĀĠ Abū Bakr Muḥammad b. Sahl (m. 928), 1988: *Kitāb al-Uṣūl fī l-naḥw*, vol. I-III. Beyrouth: Mu’assasat al-risāla [Livre des fondements en grammaire]
- ĠURĠĀNĪ ‘Abd al-Qāhir b. ‘Abd al-Raḥmān al- (m. 1078), 1982: *Kitāb al-Muqtaṣid fī šarḥ al-Īdāh*, vol. I-II, K. Baḥr al-Murḡān (éd.). Bagdad: Dār al-ṭaqāfa wa-l-‘ilām [Le livre du juste milieu sur le commentaire de l’Éclaircissement]
- , 1984: *al-‘Awāmil al-mi‘a*, B. Zahrān (éd.). Le Caire: Dār al-ma‘ārif [Les cent régissants]
- MUBARRAD Abū l-‘Abbās Muḥammad b. Yazīd (m. 898), 1994: *al-Muqtaḍab*, vol. I-V, M. ‘Uḍayma (éd.). Le Caire: Laḡnat iḥyā’ al-turāṭ al-islāmī [L’improvisation]
- RAḌĪ AL-DĪN ASTARĀBĀADĪ (m. 1287), Muḥammad b. al-Ḥasan al- (m. 1287), 1978: *Šarḥ al-Raḍī ‘alā l-Kāfiya*, vol. I-V, ‘U. Yūsuf Ḥasan (éd.). Téhéran: Ġāmi‘a Qaryūnis [Commentaire de Radi sur la Suffisante]
- SĪBWAYHI ‘Amr b. ‘Uṭmān (m. 797), 1988: *al-Kitāb*, vol. I-V, A.M. Hārūn (éd.). Le Caire: Maktabat al-Ḥānḡī [Le livre]

⁴⁸ Les dates de parutions des ouvrages médiévaux de la tradition arabo-musulmane sont pour la plupart inconnues.

⁴⁹ Commentateur du premier auteur.

- ZAĞĠĠĠĠ ‘Abd al-Rahmān b. Ishāq al- (m. 949), 1957: *Kitāb al-Ġumal: précis de grammaire arabe*, M. Ibn Šanab (éd.). Paris: Klincksieck
- , 1996: *Kitāb al-Ġdāh fī ‘ilal al-naḥw*, M. Mubārak (éd.). Beyrouth: Dār al-nafā’is [Livre de l’éclaircissement en grammaire]
- ZAMAḤŠĀRĪ Maḥmūd b. ‘Umar al- (m. 1144), 1996: *Kitāb al-Mufaššal fī ‘ilm al-‘arabiyya*. Beyrouth: Dār al-ğīl [Précis de la connaissance de l’arabe]

SOURCES SECONDAIRES

- ABDERRAHMANE Taha, 1978: «Discussion entre Abū Sa‘īd al-Sīrāfī, le grammairien, et Mattā b. Yūnus, le philosophe», in *Arabica*, 1978, vol. 25, fasc. 3, pp. 310-323
- BROCKELMANN Carl, 1943: *Geschichte der arabischen Litteratur*, vol. I-II. Leiden: Brill
- GUILLAUME Jean-Patrick, 1988: «Le discours tout entier est nom, verbe et particule: élaboration et constitution de la théorie des parties du discours dans la tradition grammaticale arabe», in *Langages*, 1988, № 92, pp. 25-36
- , 1998: «Les discussions des grammairiens arabes à propos du sens des marques d’I‘rab», in *Histoire Épistémologie Langage*, 1998, vol. 20, № 2, pp. 43-62
- , 2004: «Nouvelles élucubrations sur l’apport et le support», in *Langues et littératures du monde arabe*, 2004, № 5, pp. 69-79
- ḤABŠĪ ‘Abd Allāh Muḥammad al-, 2004: *Ġāmi‘ al-šurūḥ wa-l-ḥawāšī: mu‘ğam šāmil li-asmā’ al-kutub al-mašrūḥa fī l-turāt al-islāmī wa-bayān šurūḥi-hā*, vol 1-3. Abou Dhabi: al-Mağma‘ al-ṭaqāfī [Ensemble des commentaires et gloses: dictionnaire de tous les noms des livres commentés dans le patrimoine islamique et compte rendu de leurs commentaires]
- KOULOUGHLI Djamel, 1983: «À propos de lafz et ma‘nā», in *Bulletin d’Études Orientales*, 1983, vol. 35, pp. 43-63
- , 2007: *Le résumé de la grammaire arabe par Zamaḥšarī*. Lyon: ÉNS Éditions
- OWENS Jonathan, 1990: *Early Arabic Grammatical Theory*. Amsterdam: Benjamins
- SEZGIN Fuat, 1984: *Geschichte des arabischen Schrifttums*, vol. IX. Leiden: Brill

Les particularités de la langue russe dans les manuels de russe pour francophones (1945-1960)

Daria ZALESSKAYA
Université de Lausanne

Résumé:

Au centre de l'article se trouve l'analyse des manuels de russe pour francophones édités entre 1945 et 1960. L'article se concentre sur deux tendances qui ont été relevées pendant la recherche: celle d'insister sur l'utilisation de l'ancienne orthographe russe et celle de présenter la langue russe comme une langue «archaïque».

Mots-clés: manuels de russe pour francophones, didactique, «langues archaïques», classification des langues, alphabet russe

Cet article a pour but d'analyser des manuels de russe langue étrangère destinés à des francophones et édités dans la période 1945-1960.

Les objectifs de cette analyse seront de mettre en lumière plusieurs particularités didactiques de l'enseignement du russe durant la période en question.

Selon les données publiées dans le catalogue français SUDOC¹, qui est largement utilisé en France pour le stockage de l'information relative aux manuels, livres, ressources électroniques, fichiers multimédias, etc., concernant le domaine de l'enseignement et les recherches scientifiques, la période envisagée aurait vu paraître 19 manuels de russe². Seize d'entre eux seront analysés dans les pages qui vont suivre: ceux de P. Boyer et N. Spéransky³, M. et M.-R. Hofmann⁴, V. Stoliaroff et R. Chenevard⁵, C. Berchtold⁶, N. Potapova⁷, G. Davidoff et P. Pauliat⁸, P. Pascal⁹, V. Kantchalovski et F. Lebetre¹⁰, P. Sasirev¹¹, S. Karcevsky¹², L. Tesnière¹³, A. Mazon¹⁴.

¹ <http://www.sudoc.abes.fr>; site consulté le 15 mars 2017.

² Il est possible que certains manuels ne soient pas présents dans le catalogue SUDOC; c'est pourquoi nous disons «aurait vu paraître».

³ Boyer, Spéransky 1945; 1951. Paul Boyer (1864-1949): linguiste, slaviste, professeur de russe à l'École des langues orientales, un des fondateurs de la *Revue des études slaves* (Mazon 1950, p. 7; Vaillant 1969, p. 8); Nicolas Spéransky: répétiteur de russe à l'École des langues orientales (Boyer, Spéransky 1945; 1951, cf. la couverture des ouvrages). Auteurs du *Manuel pour l'étude de la langue russe* (1905 [1945]; 1905 [1951]).

⁴ Modeste Hofmann: professeur à la chaire de russe de la Sorbonne; Michel-Rostislav Hofmann: professeur au lycée russe de Paris, traducteur du russe en français et vice versa. Auteurs des manuels *Première méthode de russe* (1945) et *Introduction au russe* (1946).

⁵ Valerie Stoliaroff: lectrice de russe dans diverses écoles et lycées de Paris (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32648998g>; site consulté le 18 avril 2017); René Chenevard: professeur de russe au lycée Montaigne (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32648998g>; site consulté le 18 avril 2017).

⁶ Charles Berchtold: auteur du manuel *Russe: grammaire, vocabulaire, conversation* (1946); nous n'avons pas trouvé d'autres informations concernant cet auteur.

⁷ Nina Potapova: auteure des manuels *Le russe – manuel de langue russe pour les Français* (1951) et *Le russe* (1960); nous n'avons pas trouvé d'autres informations concernant Potapova.

⁸ Georges Davidoff: professeur de première supérieure au lycée Louis-le-Grand, professeur au lycée Henri IV (Davidoff, Pauliat 1955, cf. la couverture de l'ouvrage); Paul Pauliat: professeur au lycée Voltaire (*ibid.*); auteurs des manuels *Textes russes – 2^e année* (1955) et *Le russe, première année* (1954).

⁹ Pierre Pascal (1890-1983): professeur à l'École des langues orientales, slaviste, historien des idées (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb119186924>; site consulté le 18 avril 2017); auteur des manuels *Cours de russe. Fascicule I: préliminaires et phonétique* (1948) et *Cours de russe. Fascicule II: les déclinaisons nominale et pronominales* (1948); auteur de l'«Introduction» pour le *Manuel* de Stoliaroff et Chenevard *Introduction au russe* (1945).

¹⁰ Victoria Kantchalovski: professeure à l'École des langues orientales (Kantchalovski, Lebetre 1946, cf. la couverture des ouvrages); Francis Lebetre: professeur honoraire au Lycée Louis-le-Grand, maître de conférences à l'École des Mines (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb11117244j>; site consulté le 18 avril 2017); auteurs du *Manuel de langue russe, théorique et*

1. L'ANCIENNE ORTHOGRAPHE RUSSE (AVANT 1918) ET LE PROCESSUS DIDACTIQUE D'ENSEIGNEMENT DU RUSSE

En analysant les manuels de russe pour francophones, nous avons découvert la particularité suivante: presque tous les auteurs parlent de la nécessité de connaître l'ancienne orthographe de la langue russe, car ce serait utile au processus pédagogique.

Selon le *Décret sur l'introduction de la nouvelle orthographe* [*Dekret o vvedenii novogo pravopisanija*] publié le 23 décembre 1917, trois lettres de l'alphabet russe ont été supprimées: «І» (I avec le point), «Ѣ» (*jat'*), «Ѧ» (*fit'a*), et remplacées par des lettres existant déjà dans l'alphabet russe: «И» pour la lettre «І», «Е» pour la lettre «Ѣ» и «Ф» pour la lettre «Ѧ»¹⁵.

En ce qui concerne l'utilisation du signe dur, qui n'avait pas été totalement supprimé de la langue russe, il n'a été supprimé qu'à la fin des substantifs masculins, tandis que sa présence à l'intérieur du mot avec la fonction de division des syllabes a été conservée¹⁶.

Par contre, on observe que les auteurs des manuels analysés ont des opinions différentes quant à la quantité des lettres supprimées dans l'alphabet russe.

Seuls Berchtold, Kantchalovski et Lebette suivent strictement le contenu du *Décret*, selon lequel les trois lettres «І», «Ѣ» et «Ѧ» ont été supprimées¹⁷; Hofmann, Pascal, Mazon et Karcevsky ajoutent encore la lettre «V» (*ižica*)¹⁸; le *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules* (Kantchalovski, Lebette), la *Petite grammaire russe* (Tesnière) et le *Manuel pour l'étude de la langue russe* (Boyer, Spé-

pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules (1946).

¹¹ Pierre Sasirev: auteur du manuel *Cours de russe* (1960); nous n'avons pas trouvé d'autres références concernant cet auteur.

¹² Serge Karcevsky [Sergej Osipovič Karcevskij] (1884-1955): linguiste, professeur de russe à l'Université de Genève, membre du Cercle linguistique de Prague (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F32492.php>; site consulté le 18 avril 2017); auteur du *Manuel pratique et théorique du russe* (1956).

¹³ Lucien Tesnière (1883-1954): professeur à l'Université de Strasbourg, linguiste (considéré comme le fondateur de la grammaire de dépendance [Garde 1981, pp. 159-160]); auteur du manuel *Petite grammaire russe* (1945).

¹⁴ André Mazon (1881-1967): slaviste, professeur de langue et littérature slaves au Collège de France, l'un des fondateurs de la *Revue des études slaves* (Vaillant 1969, pp. 8-10); auteur du manuel *Grammaire de la langue russe* (1943).

¹⁵ «Dekret», 1917.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Kantchalovski, Lebette 1946, p. 23; Berchtold 1946, pp. 8-10.

¹⁸ Hofmann, Hofmann 1945, p. 2; Pascal 1948a, p. 7; Mazon 1943, p. 4; Karcevsky 1956, p. 9.

ransky) présentent un intérêt particulier du point de vue de notre sujet car, dans le *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules*, on trouve l'idée que la lettre «Й» (I court, *I kratkaja*) est une lettre de l'ancien alphabet, donc supprimée de l'usage «contemporain»¹⁹; Tesnière traduit une petite partie du *Décret*, mais il continue d'utiliser l'orthographe d'avant 1917²⁰; Boyer, dans la préface au *Manuel pour l'étude de la langue russe*, écrit qu'il est au courant du changement d'alphabet, mais que cette réforme n'a pas trop influencé la structure de la langue russe, puisqu'il ne s'est agi que de la «suppression du “Ъ” à la fin des mots, des lettres ayant une même valeur auditive, [de la] réduction à l'unité de quelques désinences casuelles dans la déclinaison»²¹.

Ce grand intérêt pour l'orthographe russe d'avant la réforme peut être expliqué par deux raisons: la première est la nécessité de lire les ouvrages publiés avant 1917, et la deuxième consiste en l'idée que l'utilisation des lettres sorties de l'usage représente un outil pour comprendre certains aspects linguistiques du russe²².

Ainsi, pour Berchtold, la maîtrise de l'ancien alphabet russe est indispensable pour mieux comprendre «plusieurs faits caractéristiques de la grammaire russe», mais l'auteur ne précise pas lesquels²³.

M. et R. Hofmann disent que l'utilisation des lettres de l'ancien alphabet a déjà prouvé son utilité, surtout pour l'étude des cas: d'après les auteurs, «l'expérience pédagogique a montré son utilité, surtout pour l'étude des cas de la déclinaison»²⁴. C'est pourquoi la lettre «Ъ» est conservée jusqu'à la 16^{ème} leçon. Comme exemple, les auteurs donnent la différence entre le locatif et l'accusatif de destination qui sont exprimés respectivement par «Е» et «Ъ»: «locatif *в морѢ* (*dans la mer*), accusatif de destination: *в море* (*à la mer*)»²⁵.

Kantchalovski et Lebetre parlent encore de l'utilité de la lettre «Ъ» pour la conjugaison: «Parce qu'elle [la lettre “Ъ”. – D.Z.] facilite la compréhension de la déclinaison, par exemple au locatif, sa fonction était différente de celle de e. De plus, *la conjugaison de Ъмь était un suffixe verbal* correspondant à ятъ, tandis que *емь n'était jamais suffixe*»²⁶, ce qu'on pourrait comprendre comme la possibilité de pouvoir distinguer les verbes des autres parties du discours.

Mazon nous dit que le passage à la «nouvelle» orthographe est une

¹⁹ Kantchalovski, Lebetre 1946, p. 18.

²⁰ Tesnière 1945, p. 170.

²¹ Boyer, Spéransky 1945, p. xiv; 1951, p. xiv.

²² Berchtold 1946, p. 7; Hofmann, Hofmann 1945, p. 2; Mazon 1943, p. 6; Kantchalovski, Lebetre 1946, p. 16; Boyer, Spéransky 1945, p. xiv; 1951, p. xiv.

²³ Berchtold 1946, p. 7.

²⁴ Hofmann, Hofmann 1945, p. 2.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Kantchalovski, Lebetre 1946, p. 16; nous soulignons – D.Z.

action plutôt positive, car elle est plus simple et logique, mais il précise que savoir l'ancienne orthographe est obligatoire non seulement pour pouvoir lire des ouvrages publiés avant 1917, mais aussi pour mieux comprendre plusieurs faits caractéristiques de la grammaire russe. Comme exemple, Mazon donne encore à ses lecteurs la lettre «Ѣ», en disant qu'elle peut éclairer plus d'une singularité apparente, et que, dans tous les mots où, avant la réforme, la lettre «Ѣ» était présente, elle sera indiquée entre parenthèses dans son manuel:

«L'orthographe nouvelle est plus logique et d'un maniement plus aisé que l'ancienne en tant qu'elle donne un reflet plus exact de la prononciation du russe moderne. Mais il est indispensable à quiconque veut apprendre le russe de se familiariser avec l'orthographe ancienne, non seulement pour être en état de lire les livres infiniment nombreux qui ont été imprimés avant 1917 et n'ont pas été réimprimés par la suite, mais encore et surtout, comme on le verra, pour saisir la raison de plusieurs faits caractéristiques de la grammaire russe. La notation de Ѣ, en particulier, est propre à éclairer plus d'une singularité apparente, et c'est pourquoi elle sera rappelée ici, entre parenthèses, pour tous les mots où l'orthographe ancienne comportait la présence de cette lettre»²⁷.

Boyer partage l'opinion de la nécessité de maîtriser l'ancienne orthographe et insiste même sur l'utilisation de cette dernière. En 1945, il a ajouté dans l'introduction à son *Manuel pour l'étude de la langue russe* un texte concernant la réforme²⁸. Il est à noter que le *Manuel pour l'étude de la langue russe* a toujours été réédité avec l'ancienne orthographe, sans aucun changement à partir de la date de la première édition de 1905. Boyer explique ce fait en disant que, tout d'abord, le passage de l'ancienne à la nouvelle orthographe a bouleversé peu de choses, que l'élève s'adaptera très vite à la nouvelle orthographe et que cela lui prendra peu de temps. Pour lui, chaque personne qui commence à apprendre le russe doit obligatoirement commencer par l'ancienne orthographe, celle des grands écrivains classiques russes. Comme «traits essentiels» de la réforme, Boyer indique «la suppression du signe dur à la fin des mots, la réduction de quelques désinences de la déclinaison et de lettres ayant une même valeur auditive»; en plus il note que cette réforme n'a de l'intérêt et de l'importance que pour les phonéticiens. Malheureusement, les exemples concrets sont absents:

«Le décret soviétique du 23 décembre 1917 a rendu obligatoire, à dater du 1^{er} janvier 1918, l'usage d'une orthographe russe nouvelle. On se demandera donc, très naturellement, pourquoi le Manuel pour l'étude de la langue russe se présente au public en un nouveau tirage qui, simple réplique des précédents, reproduit, sans changement aucun, la forme même où cet ouvrage a paru en 1905. N'eût-il pas été préférable d'en donner une réédition avec l'orthographe nouvelle? Si l'auteur a cru devoir s'en tenir à l'orthographe traditionnelle ancienne,

²⁷ Mazon 1943, p. 6.

²⁸ Boyer, Spéransky 1945, p. xiv; 1951, p. xiv.

ce n'est point qu'il nie les avantages de l'orthographe nouvelle. Mais il estime que celle-ci, plus commode assurément pour ceux qui savent déjà la langue, l'est moins pour ceux qui ont à l'apprendre.

Au reste, les changements apportés par l'orthographe nouvelle se ramènent à peu de chose. Suppression du signe dur à la fin des mots, réduction à l'unité de lettres ayant une même valeur auditive, réduction à l'unité de quelques désinences casuelles dans la déclinaison: tels sont les traits essentiels d'une réforme que les phonéticiens peuvent à bon droit juger trop timide.

Le passage de l'orthographe traditionnelle à l'orthographe réformée n'offre aucune difficulté; et, tout en adoptant pour son propre usage l'orthographe nouvelle que plus de vingt-cinq années d'emploi ont consacrée, orthographe d'une langue qui est déjà ou qui sera demain langue seconde sinon langue unique d'un groupe humain de près de 200 millions de sujets parlants, l'étudiant se trouvera bien de connaître aussi cette orthographe traditionnelle qui a été celle des grands écrivains classiques de la Terre russe»²⁹.

Si on compare les manuels faits par des auteurs francophones ou par les auteurs russophones mais vivant en France et les deux manuels de Potapova qui vivait en URSS, on verra que chez l'auteure soviétique il n'y a pas d'informations concernant l'ancienne orthographe. L'importance et la nécessité de savoir et de maîtriser l'ancienne orthographe ne sont pas non plus mentionnées. Dans les deux manuels de cette auteure³⁰, la langue russe est présentée dans son état actuel des années 1950-1960.

2. LE RUSSE SERAIT UNE LANGUE «ARCHAÏQUE»

Une idée frappante apparaît quand on analyse les manuels de notre échantillon. Nous pouvons la formuler comme la tendance à présenter la langue russe comme une langue archaïque, proche de l'indo-européen, du vieux germanique, du grec ancien ou du latin. Dans les manuels de Sasirev, Pascal, Boyer et Spéransky, Davidoff et Pauliat, on trouve, d'une manière ou d'une autre, des indices du caractère «archaïque» de la langue russe.

Dans l'introduction aux *Cours de russe. Fascicule I: préliminaires et phonétique*, Pascal décrit en particulier l'«ancienne» structure de la langue russe, en disant que la présence en russe de déclinaisons non seulement pour les substantifs, mais aussi pour les adjectifs, les pronoms et les adjectifs servant d'attribut nous montre le caractère archaïque du russe. Mais en plus il ajoute une description des langues slaves en général, soulignant que ces dernières ont conservé la structure complexe de l'indo-européen et qu'elles sont, y compris le russe, plus proches du latin et du vieux germanique que du français par exemple:

«Les langues slaves sont par certains côtés très archaïques. Elles sont au niveau non pas du français ou de l'italien, mais du latin, non pas de l'allemand et de l'anglais, mais du vieux germanique. Elles ont conservé beaucoup de la com-

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Potapova 1951; 1960.

plexité de l'indo-européen. Ainsi le russe a une morphologie très riche. Il a trois genres: un neutre, en plus du masculin et du féminin. Il a une flexion, qui comporte six cas. Pour les substantifs, il présente quatre [*sic.* – *D.Z.*] types de déclinaison. Les adjectifs et pronoms ont une déclinaison à eux, et de plus il existe une forme spéciale pour les adjectifs servant d'attribut³¹.

Mais ce qui est plus frappant dans les idées de Pascal, c'est que le genre neutre sert de preuve au caractère archaïque de la langue russe. Pascal écrit que, avant, les substantifs recevaient leur genre selon la caractéristique animé / inanimé et poursuit:

«Puis la langue se complique. Les notions abstraites se multiplient, le genre grammatical devient une catégorie abstraite et ne répond plus nécessairement au genre naturel.

Mais les caractéristiques morphologiques de chaque genre subsistent, d'où (*comme en latin et en grec*):

une déclinaison masculine

une déclinaison féminine

une déclinaison neutre.

Les langues plus modernes ont subi d'autres modifications profondes. En français moderne, plus de neutre; le genre grammatical n'est plus marqué que par l'article ou l'adjectif [...].

Le russe est beaucoup plus conservateur. Le genre est marqué par des terminaisons propres, constituant des caractéristiques morphologiques. Le neutre subsiste³².

Dans la «Préface» à l'*Introduction au russe* de Stoliaroff et Chenevard, écrite par Pascal, on trouve encore la caractéristique «archaïque» du russe, ainsi que sa distance par rapport aux langues européennes «modernes»: «Lorsque M. Maisonneuve me demanda d'écrire une Introduction au [r]usse selon la méthode directe, je me récusai. L'entreprise me paraissait quasi impossible. Le russe, pensais-je, est une *langue trop complexe et trop originale*, trop chargée de grammaire pour se passer d'explications didactiques³³.

Pascal utilise le mot *original*, mais, dans le contexte de ses explications, on peut supposer que le mot *original* n'est qu'un synonyme du mot *archaïque*, si on tient compte de son opinion exposée dans d'autres travaux, comme, par exemple, sa description du russe utilisée dans l'introduction au manuel *Grammaire russe de base* écrit par Natalie Stepanoff-Kontchalovsky et François de Labriolle publié au-delà de notre intervalle:

«Le russe doit être étudié avec méthode. Il est impossible de compter sur la pratique seule ou sur la mémoire seule. Avec sa riche morphologie, avec sa notion originale du verbe, avec son immense vocabulaire, avec sa construction libre où

³¹ Pascal 1948b, p. 2; nous soulignons – *D. Z.*

³² *Ibid.*, p. 7; nous soulignons. – *D.Z.*

³³ Pascal 1945, p. ix; 1974; nous soulignons. – *D.Z.*

les nuances de la pensée sont exprimées par de petites particules, par la place d'un mot ou par des combinaisons subtiles de préfixes et d'aspects, il exige une analyse minutieuse, une application constante de l'intelligence. À cet égard, il est comparable aux langues classiques: il a la même valeur formative que le grec ancien ou le latin»³⁴.

La préface pour le manuel *Cours de russe*, adapté pour les élèves francophones par Sasirev, contient une citation tirée de l'*Histoire du langage* de Marco Pei, qui souligne encore l'idée que le russe est archaïque et qu'il offre la possibilité d'observer l'ancienne structure des langues indo-européennes: «Enfin, il [l'étudiant de russe. – D.Z.] aura un instrument très moderne pour observer l'antique structure de toutes les langues de la grande famille indo-européenne, une excellente introduction à toutes les langues slaves et un moyen immédiat de communication avec tous ceux qui les parlent»³⁵.

Boyer, à son tour, commence l'avant-propos au *Manuel pour l'étude de la langue russe*, en parlant de la flexion du russe comme une preuve de son caractère archaïque:

«L'étude du russe offre au débutant des difficultés qui, à bien des égards, peuvent se comparer à celles qui rendent malaisé l'abord des *langues anciennes*: des flexions nominales et pronominales aussi nombreuses que délicates, un système verbal d'une rare souplesse, une syntaxe simple en ses principes, mais très différente pourtant de l'état syntaxique des langues modernes de l'Europe occidentale, une liberté de construction qui forme un frappant contraste avec la rigidité des cadres de la phrase française, anglaise ou allemande, un vocabulaire d'une richesse incomparable»³⁶.

Cela nous montre que, pour Boyer, une langue flexionnelle est une langue archaïque; la citation suivante en sera un autre exemple:

«Un mot russe fléchi, nom, pronom, ou verbe, n'est pratiquement utilisable que si l'on en possède la formule complète de flexion et d'accentuation; on n'a donc pas hésité, au risque d'allonger parfois les articles, à multiplier les indications de formes et de mobilité d'accent: génitif singulier, et, s'il y a lieu, nominatif et cas obliques du pluriel pour les substantifs, formes courtes pour les adjectifs qualificatifs (en cas d'accentuation double, la première forme trouvée est la plus usuelle, la seconde étant, si elle est rare, placée entre parenthèses), le paradigme entier pour certains pronoms, première et deuxième personnes du singulier du présent et, s'il y a lieu, impératif, prétérit, gérondif (ou participe) passé actif, participe passé passif pour les verbes, etc. Si l'on n'a pas relevé les formes courtes des participes passés passifs, c'est qu'il est impossible ou du moins arbitraire d'en fixer, hors contexte, les capricieuses accentuations»³⁷.

³⁴ Pascal 1974.

³⁵ Sasirev 1960, p. 3; nous soulignons. – D.Z.

³⁶ Boyer, Spéransky, 1945, p. i; 1951, p. i.

³⁷ Boyer, Spéransky, 1945 p. viii; 1951, p. viii; nous soulignons. – D.Z.

Dans certains cas, la thèse sur le caractère archaïque du russe est présente de façon moins évidente.

Dans l'*Introduction au russe*, Stoliaroff et Chenevard ne disent pas clairement que la langue russe est archaïque, mais, si on tient compte du fait que les auteurs de ce manuel travaillaient avec Pascal et que ce dernier les a choisis pour écrire ce manuel, nous pouvons supposer que l'opinion de Pascal les a influencés d'une manière ou d'une autre. Si on lit l'introduction de Stoliaroff et Chenevard, on a l'impression qu'ils cherchent à «prouver» l'importance et la nécessité d'enseigner le russe en donnant des raisons politiques³⁸ ainsi que des raisons «linguistiques»: «Il semble donc bien que le russe présente intégralement toutes les qualités de ce qu'on est convenu d'appeler une langue de culture et que sa valeur pédagogique ne le cède en rien à celles des autres *langues, vivantes ou mortes*, ayant déjà le droit de cité dans nos écoles»³⁹.

Stoliaroff et Chenevard utilisent la même précision («langues vivantes ou mortes») que Boyer, la citation de Stoliaroff et Chenevard nous renvoyant à celle de Boyer: «Placé en face de textes en langue russe, l'élève commettrait une faute de méthode à vouloir retrouver dans cette langue quelque chose des procédés de sa langue maternelle ou de telle autre langue, *morte ou vivante*, dont il aurait déjà des notions...»⁴⁰, ce qui nous montre la comparaison du russe avec les langues mortes, donc anciennes.

Dans l'avant-propos à leur manuel, Davidoff et Pauliat s'opposent à la tendance d'enseigner le russe comme une langue morte, comme le latin ou le grec ancien:

«Le russe est une langue vivante. Pourquoi l'enseignerait-on comme une *langue morte*? Sans méconnaître l'intérêt que présente l'étude de la grammaire du point de vue de la formation intellectuelle, nous estimons que le but essentiel de notre enseignement est d'apprendre à nos élèves le maniement de la langue. L'expérience prouve que ceux-ci, surtout en 4^e et en 3^e, aiment à s'exprimer dans une langue étrangère; ils y réussissent, pour peu qu'on les y exerce, et en russe la simplicité de la syntaxe facilite leur tâche. C'est pourquoi, tout en tenant compte de la morphologie complexe de la langue et des exercices qui en découlent, nous nous sommes inspirés résolument des méthodes directes qui se

³⁸ «Le russe est la langue officielle d'un État de plus de 190 millions d'habitants qui est en train d'acquérir dans le monde une importance exceptionnelle et avec lequel la France entretiendra nécessairement des relations culturelles et économiques dont l'ampleur ne pourra aller qu'en croissant. Or la plupart de nos compatriotes n'ont sur la Russie que des idées de seconde main, généralement altérées et déformées par les passions politiques. Le seul moyen sûr de faire justice de tant de préjugés, favorables ou non, est d'aller puiser à la source même. La connaissance de la langue est et restera toujours le seul moyen direct et sûr de communication et d'investigation. Elle seule nous libérera du danger d'informations incomplètes, tendancieuses ou systématiquement inexactes» (Stoliaroff, Chenevard 1945, p. 1).

³⁹ *Ibid.*, p. 7; nous soulignons. – D.Z.

⁴⁰ Boyer, Spéransky 1945, p. iv; 1951, p. iv; nous soulignons. – D.Z.

sont imposées dans les autres langues vivantes»⁴¹.

On peut encore considérer cette citation comme un changement de direction dans le domaine de l'enseignement du russe, qui, pendant longtemps ne visait, comme chez Boyer, que la lecture des grands écrivains russes⁴².

Enfin, nous n'avons pas trouvé, dans les deux manuels de l'auteure soviétique Potapova⁴³, l'idée que le russe est archaïque.

EN GUISE DE CONCLUSION

En guise de conclusion, soulignons que si le russe était souvent considéré comme une langue «archaïque» par les auteurs des manuels du russe dans les années 1945-1960, c'était avant tout à cause de la présence en russe d'une «flexion» et du genre neutre. D'autre part, s'il était nécessaire, d'après ces mêmes auteurs, de maîtriser l'ancienne orthographe russe, cela s'expliquait par le fait que cette dernière pouvait aider à comprendre de manière claire plusieurs faits grammaticaux russes, ce qui pourrait faciliter l'apprentissage de la langue.

L'étude des manuels de russe pour francophones composés à d'autres périodes devra montrer s'il est possible de parler de la présence permanente de ces deux tendances dans de tels manuels.

© Daria Zalesskaya

⁴¹ Davidoff, Pauliat 1954, pp. 7-8; nous soulignons. – D.Z.

⁴² Cf., plus haut, le point 1.

⁴³ Potapova 1951; 1960.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERCHTOLD Charles, 1946: *Russe: grammaire, vocabulaire, conversation*. Neuchâtel: Éditions Victor Attinger
- BOYER Paul, SPÉRANSKI Nikolai, 1905 [1945]: *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1945
- , 1905 [1951]: *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin, 1951
- DAVYDOFF Georges, PAULIAT Paul, 1954: *Le russe, première année*. Paris: Didier
- , 1955: *Textes russes. 2^e année*. Paris: Didier
- «DEKRET», 1917: «Dekret o vvedenii novogo pravopisanija», in *Gazeta Vremennogo Rabočego i Krest'janskogo Pravitel'stva*. 23.12 (5.01) 1917, № 40, p. 1 [Décret sur l'introduction de la nouvelle orthographe]
- GARDE Paul, 1981: «Des parties du discours, notamment en russe», in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1981, t. 76, fasc. 1, pp. 155-189
- HOFMANN Modeste, HOFMANN Rostislav, 1945: *Première méthode de russe*. Paris: Librairie C. Klincksieck
- KANTCHALOVSKY Victoria, LEBETTRE Francis, 1946: *Manuel de langue russe, théorique et pratique, à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et technique et des personnes travaillant seules*. Paris: E. Belin
- KARCEVSKY Serge [KARCEVSKIJ Sergej Osipovič], 1956: *Manuel pratique et théorique du russe*. Genève: Droz
- MAZON André, 1943: *Grammaire de la langue russe*. Paris: Droz
- , 1950: «Paul Boyer (1864-1949)», in *Revue des études slaves*, 1950, t. 26, pp. 4-13
- PASCAL Pierre, 1945: «Introduction», in V. Stoliaroff, R. Chenevard 1945, pp. ix-x
- , 1974: «Préface», in N. Stepanoff-Kontchalovski, F. Labriolle *Grammaire russe de base*. Paris: Éditeurs réunis, page non numérotée
- , 1948a: *Cours de russe. Fascicule I: préliminaires et phonétique*. Paris: École nationale des langues orientales vivantes
- , 1948b: *Cours de russe. Fascicule II: les déclinaisons nominale et pronominale*. Paris: École nationale des langues orientales vivantes
- POTAPOVA Nina, 1951: *Le russe – manuel de langue russe pour les Français*. Paris: Éditions sociales
- , 1960: *Le russe*. Moscou: Éditions en langues étrangères
- SASIREV Pierre, 1960: «Préface», in A. Pressman, P. Sasirev *Cours de russe*. Paris: SupraVox, p. 1
- STOLIAROFF Valérie, CHENEVARD René, 1945: *Introduction au russe*. Paris: G.P. Maisonneuve
- TESNIÈRE Lucien, 1945: *Petite grammaire russe*. Paris: H. Didier

- VAILLANT André, 1969: «André Mazon (1881-1967)», in *Revue des études slaves*, 1969, t. 48, pp. 6-10

La problématique «langage et cerveau» et son intérêt pour l'étude de l'histoire des théories linguistiques

Compte rendu du livre: M. Mahmoudian, *Le langage et le cerveau*.
Lambert-Lucas, 2016, 196 p. ISBN 978-2-35935-167-5¹

Le livre de Morteza Mahmoudian (professeur honoraire de linguistique à l'Université de Lausanne), intitulé *Le langage et le cerveau*, a été publié en 2016 par la maison d'édition Lambert-Lucas. L'ouvrage est composé de sept chapitres (y compris un Prologue et un Épilogue), dont chacun s'ouvre par un petit résumé (facilitant la lecture et permettant d'assurer une meilleure compréhension des sujets traités dans le livre), et comporte également une section «Références bibliographiques» (où sont cités plus de 150 titres, dont plus d'un tiers publiés après 2000)².

Le Prologue (*de facto* le Chapitre 1³) commence par l'explication des buts généraux de la recherche («1.1. Pourquoi le livre?»⁴). En constatant qu'«à de rares exceptions près la linguistique est coupée des neurosciences»⁵ et qu'elle «gagnerait beaucoup à s'intéresser» à ces dernières⁶, M. Mahmoudian exprime la conviction suivante: «En s'en rapprochant, elle

¹ Une version abrégée de ce compte rendu sera publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* à la demande de ses éditeurs.

² La «Table des matières» (Mahmoudian 2016, pp. 193-196) indique aussi la présence, à travers le livre, de «Tableaux» (comme, par exemple, «Hiérarchie fréquentielle des sens du mot *chien*. Comparaison des résultats de deux enquêtes» [*ibid.*, p. 68]; «Hiérarchie des sens suivant leur extension sociale et leur disponibilité mémorielle» [*ibid.*, p. 69 et suiv.]) et de «Figures» (par exemple, «Hiérarchie fréquentielle des sens du "passé composé" d'après les résultats d'une enquête» [*ibid.*, p. 66]; «Variantes de la lettre "t" d'après F. de Saussure» [*ibid.*, p. 179]); mais ces tableaux et figures ne forment pas une partie du livre en tant que telle, ils sont intégrés aux différents chapitres afin d'illustrer certaines des thèses de l'ouvrage.

³ *Ibid.*, pp. 5-15.

⁴ *Ibid.*, pp. 5-9.

⁵ «Même ceux des linguistes qui – comme Chomsky [...] – déclarent à cor et à cri la pertinence des considérations neurobiologiques pour la théorie du langage restent figés sur des positions datant d'une autre époque» (p. 9).

⁶ *Ibid.*

pourrait d'une part soumettre les hypothèses neuropsychiques des linguistes à l'épreuve des données récentes des neurosciences, et d'autre part, apporter aux neurosciences, des données susceptibles de contribuer à répondre à certaines des questions qu'elles posent»⁷. Ainsi cet ouvrage est

«un livre de linguistique, l'œuvre d'un linguiste qui cherche à comprendre la valeur des recherches et des acquis linguistiques considérés d'un point de vue empirique. Car après tout, nos connaissances linguistiques sont provisoires [...] tant qu'elles ne sont pas confortées par des recherches expérimentales. En soi, cette idée n'a rien de nouveau. [...]. Mais, jusqu'à présent, l'observation et la mesure du comportement et de l'intuition étaient les seules voies ouvertes à l'expérimentation. Les neurosciences offrent aujourd'hui de nouvelles possibilités. Ce travail est une tentative de montrer la nécessité et la possibilité du rapprochement des modèles linguistiques avec ceux des neurosciences»⁸.

En passant («1.2. La linguistique aujourd'hui»⁹) à l'analyse de l'«état des lieux» des sciences du langage à l'heure actuelle et en y constatant une dynamique très importante (aussi bien un grand nombre de publications que des sujets très variés), M. Mahmoudian se fixe un but ambitieux – entre autres, répondre à la question suivante: comment, dans cette grande diversité, «séparer [...] le bon grain et l'ivraie?»¹⁰. L'auteur spécifie:

«La circulation des idées et des résultats en linguistique suppose une certaine unité. Non l'uniformisation et le rétrécissement du domaine. Ni la subordination d'une discipline à l'autre. Ni non plus que la recherche spécialisée doive se contenir dans les faits finement structurés qui échappent au généraliste ou au spécialiste de disciplines connexes. L'unité requise consisterait en l'établissement d'une plateforme commune – principes fondateurs et concepts de base – qui permettent la rencontre entre diverses hypothèses et recherches. Mais une telle plateforme n'est certes possible que s'il y a une volonté de la part de la communauté des linguistes et qu'un effort est consenti par tous. C'est là justement une raison d'être de ce livre: montrer qu'il existe en linguistique un objet et une méthode plus ou moins partagés; ce, par-delà les diversités terminologiques et l'attention plus ou moins grande portée à tel aspect de l'objet plutôt qu'à tel autre. Cette plateforme *de facto* pourrait rendre l'accès à la linguistique plus facile [...] pour un public non spécialisé. Voilà l'autre raison d'être de cet ouvrage»¹¹.

Et même si l'auteur «ne cache pas [s]a préférence pour la théorie linguistique issue des idées de Ferdinand de Saussure telles qu'elles ont été inter-

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, pp. 9-11.

¹⁰ *Ibid.*, p. 10.

¹¹ *Ibid.*, pp. 10-11.

prêtées et développées par André Martinet)¹², il s'est efforcé, dans cet ouvrage, «de juger les idées indépendamment des liens d'amitié ou de collégialité»¹³. Enfin, dans la dernière partie du «Prologue» («1.3. Ce qu'on trouvera dans l'ouvrage»¹⁴) est brièvement présentée la structure générale du livre.

Dans le Chapitre 2 («Linguistique et sciences du langage»¹⁵) sont discutés les rapports entre la «théorie générale» et les «modèles plus ou moins spécifiques», considérés comme différents niveaux pour l'élaboration des «fondements de la linguistique»: «Deux mondes se côtoient dans l'étude du langage: d'une part celui où l'on cherche à établir une théorie générale qui couvre l'ensemble des faits linguistiques et permette des applications concrètes. De l'autre, un monde où, indifférent aux méthodes et systèmes, on cherche des principes valables dans un domaine restreint, permettant des observations de détail, et des applications concrètes»¹⁶. En considérant la spécialisation comme un parcours indispensable (plutôt que comme une «dérive malheureuse»), l'auteur pose la question de savoir si la spécialisation, en général, peut se réaliser sans séparer les sous-domaines concernés par des frontières trop strictes et imperméables, en distinguant ces sous-domaines en même temps – et il y répond par la positive. C'est pourquoi, il lui semble indispensable de «doter la linguistique d'une théorie constituée»¹⁷. Au sujet de la «théorie» en tant que telle, M. Mahmoudian s'exprime de la façon suivante:

«*Primo*, [...] la théorie est une construction qui vit et évolue grâce à la dynamique créée par les tensions internes que reflètent les modèles variés qui en sont issus. Ce sont ces modèles multiples qui sont censés répondre aux sollicitations diverses et variées de l'étude du langage dans sa complexité. *Secundo*, la théorie, dans le sens qui lui est attribué ici [...], n'est pas directement applicable, ne décrit ni n'explique, sans médiation, les faits de langue. Elle rend possible la description et l'explication à travers les modèles qu'elle permet de construire. Dès lors, les langues normale et pathologique sont décrites avec des outils autonomes qui ne sont cependant pas hermétiquement fermés l'un à l'autre. Ils permettent d'observer les effets que produit la substitution d'une autre substance à la substance phonique, et de saisir les avantages et les inconvénients de chacune des substances. En cela, l'unicité théorique peut permettre la fécondation réciproque des domaines d'études linguistiques»¹⁸.

¹² *Ibid.*, p. 11.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, pp. 11-15.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 16-39.

¹⁶ *Ibid.*, p. 16.

¹⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 38-39.

Or, d'après l'auteur, la communauté linguistique d'aujourd'hui ne semble pas prête à une telle «dotation»¹⁹.

Dans le Chapitre 3²⁰ est discutée l'expérimentation en linguistique, avec, comme axiome de départ, la thèse que «les propositions théoriques – si vraisemblables soient-elles – restent des hypothèses tant qu'on n'en a pas montré par expérimentation l'adéquation à l'objet»²¹. D'après M. Mahmoudian, «[l]a phonologie propose le premier modèle expérimental en linguistique. Partant de l'idée que le sujet parlant a une connaissance intuitive des unités phoniques de sa langue, on fait varier un son et on cherche à savoir si cette modification en altère l'identité phonologique. C'est l'épreuve de la commutation, opération qui satisfait à la définition de l'expérience scientifique». Or, le «modèle troubetzkoïen» en linguistique a ses limites: «les variations observées dans la structure» – grâce aux enquêtes phonologiques et à l'apparition des techniques (d'observation et de mesure) de plus en plus fines et sophistiquées – «remettent en cause le postulat de l'invariance absolue du système de la langue»²². La structure peut varier selon les classes et les circonstances sociales, etc. (cf., entre autres, l'exposé des recherches de W. Labov, dans le livre²³), d'où la question: «Quel est l'objet "réel" de la linguistique?»²⁴. Sous ce rapport, M. Mahmoudian met en parallèle l'évolution des sciences du langage et des sciences de la nature (avant tout, la physique²⁵). En poursuivant le sujet de l'expérimentation, le chercheur est d'avis qu'aujourd'hui, grâce au développement des neurosciences, «il est [dorénavant] possible de procéder à l'expérimentation linguistique sans médiation langagière. Des faits linguistiques peuvent [...] être observés, examinés même, auprès de locuteurs qui n'ont pas capacité à exprimer leurs jugements par des formulations linguistiques»²⁶.

Du «signifiant» au «signifié»: le Chapitre 4²⁷ est consacré à la sémantique. Comme l'auteur le souligne, à un moment donné, les recherches sémantiques se sont heurtées au problème qui était semblable à celui des phonologues: peut-on parler d'une structure de la signification si «la confrontation [...] des hypothèses sémantiques aux données n'est pas concluante en raison de considérables variations observées»²⁸?

«Comment résoudre le problème? Abandonner toute quête de la structure en sémantique? Cette option a eu l'agrément de certains courants du structuralisme naissant. Une autre issue semble possible: abandonner la structure formelle

¹⁹ *Ibid.*, p. 12.

²⁰ *Ibid.*, pp. 40-55.

²¹ *Ibid.*, p. 12.

²² *Ibid.*, p. 40.

²³ *Ibid.*, pp. 45-46.

²⁴ *Ibid.*, p. 46.

²⁵ Cf. *ibid.*, p. 47 et suiv.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

²⁷ *Ibid.*, pp. 56-87.

²⁸ *Ibid.*, p. 13.

(conforme au modèle déterministe), et concevoir la structure comme relative, statistique et ouverte – suivant en cela le déterminisme statistique. Ce faisant, on aboutit à une structure plus complexe, mais qui a l'avantage d'être applicable aux données empiriques»²⁹.

Ici M. Mahmoudian raisonne en s'appuyant en partie sur ses propres recherches sémantiques qui constituaient l'un de ses domaines de prédilection³⁰. Le fait de savoir que M. Mahmoudian a beaucoup travaillé sur les problèmes sémantiques permet de mieux saisir l'importance de ses thèses suivantes:

«La sémantique est en crise. La quête théorique se déroule dans des directions multiples, souvent peu compatibles voire diamétralement opposées. Que l'on considère quelques-unes des questions de fond: l'analyse de la signification en traits sémantiques présente-t-elle un intérêt? La sémantique doit-elle être instructionnelle ou compositionnelle? La structure sémantique est-elle symétrique à celle de la phonologie? Aucune ne reçoit une réponse unanime de la part des linguistes. En outre, les problèmes ne sont pas formulés de façon à permettre sinon une vérification empirique, du moins une appréciation relative des thèses en présence. La multiplication des directions de recherche en pareille situation est aussi normale que souhaitable. Ce qui l'est moins, c'est de prendre ses hypothèses de travail pour des faits avérés. Le parti que j'ai pris est de considérer la signification sous un angle empirique. Le descripteur ne s'arroge donc pas le droit de décider ce qu'est la signification des éléments; les sens attribués aux phrases ou aux mots sont soumis au jugement intuitif de sujets parlants»³¹.

Comme pour le chapitre précédent, un lien avec les neurosciences est proposé pour essayer de sortir de la «crise» mentionnée ci-dessus.

Au centre du Chapitre 5³² se trouve la syntaxe, dont les études, d'après M. Mahmoudian, «ont longtemps occupé le devant de la scène linguistique»³³. Or, tout comme pour la sémantique, le point de vue de l'auteur est peu optimiste: «[...] les thèmes sur lesquels porte le débat restent quasi les mêmes depuis les débuts de la syntaxe structurale»³⁴ – d'où l'importance encore plus manifeste d'assurer le caractère adéquat des modèles de recherche syntaxiques. En considérant, comme les questions majeures qui s'imposent à ce propos («à l'intérieur» des modèles concernés), celles sur la plus petite unité de structure syntaxique et sur les limites de la syntaxe («avec la morphologie d'une part et avec la sémantique de l'autre»³⁵) en tant que telles, l'auteur part, une fois de plus, du constat que,

²⁹ *Ibid.*, p. 56.

³⁰ Cf. en particulier son livre, mentionné dans la Bibliographie, Mahmoudian 1997.

³¹ Mahmoudian 2016, pp. 74-75.

³² *Ibid.*, pp. 88-124.

³³ *Ibid.*, p. 88.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

dans les recherches syntaxiques, «la structure visée ne peut être de nature formelle (ou déterministe stricte): elle relève plutôt du déterminisme statistique. De ce fait, toute représentation de la structure syntaxique implique une approximation dont la finesse peut être déterminée selon le but visé»³⁶. Une fois encore, un lien avec les neurosciences contribuerait à construire une argumentation en faveur du caractère plus ou moins adéquat de tel ou tel modèle syntaxique.

Le Chapitre 6³⁷ est intitulé «Linguistique, psychologie, neurosciences». Vu son importance pour l'ouvrage en général, permettons-nous de citer l'auteur lui-même qui le résume ainsi:

«Les études linguistiques sont tributaires d'un corps d'hypothèses – dit théorie. Parmi ces hypothèses, certaines comportent un aspect psychique. Cet aspect n'a presque pas été pris en compte par la linguistique structurale étant donné qu'à l'époque où elle prenait forme, l'accès aux processus neurologiques n'était pas possible. Durant les dernières décennies, les neurosciences ont fait d'énormes progrès et sont à même d'observer et de mesurer avec une grande précision certains processus neurologiques sous leurs aspects anatomiques et physiologiques. Ces recherches profitent de nouveaux moyens – théoriques et techniques – d'observer et de mesurer les activités neurobiologiques. Elles tendent à montrer la complexité des processus cérébraux qui correspondent aux activités langagières. Ainsi, la phonologie et ses rapports avec la graphie ou la sémantique et ses liens avec les concepts et le vécu. Par ailleurs, les nouveaux développements de la psychologie expérimentale permettent d'examiner sous un jour nouveau certaines procédures d'analyse et d'observation – courantes dans les traditions linguistiques et en même temps plus ou moins remises en cause selon les écoles et les courants théoriques»³⁸.

Afin de mieux présenter la situation actuelle, M. Mahmoudian commence par un petit détour historique: d'après l'auteur, «[l']intérêt pour la neurobiologie et son apport à la connaissance du langage sont anciens»³⁹. Il se réfère à l'exemple du patient atteint de troubles de lecture, examiné par le neurologue J. Dejerine à la fin du XIX^{ème} siècle, et le lecteur regrette presque l'absence d'un panorama historique plus détaillé de la question. Or, les progrès récents des neurosciences permettent à M. Mahmoudian de se concentrer surtout sur le présent:

«Depuis les années 1970, on peut observer, grâce à l'IRM, l'activité cérébrale avec une grande acuité: mesure du temps en millisecondes, maillage du cortex en millimètres, mensuration fine des signaux électriques et chimiques en utilisant de nouveaux instruments comme la caméra à positron ou la magnétoencéphalographie. Ces possibilités techniques ouvrent de nouvelles perspectives expérimentales. "L'imagerie cérébrale fournit le plus aiguisé des scalpels" (De-

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, pp. 125-157.

³⁸ *Ibid.*, p. 125.

³⁹ *Ibid.*, p. 127.

haene 2006: 25). Elles rendent l'observation des processus neuronaux indépendante des aléas pathologiques. Ainsi les anatomistes virtuels qui permettent d'identifier automatiquement les sillons du cortex. Le chercheur est ainsi en mesure de vérifier l'acuité visuelle, par exemple, et de suivre la fluctuation de l'activité corticale dans les zones correspondantes. Plus besoin d'autopsie; la recherche neurobiologique cesse d'être tributaire de circonstances aléatoires comme elle l'était à l'époque de Déjerine [*sic.* – *E.V.*]. [...] l'un des usages [...] de l'imagerie cérébrale repose sur un principe simple: quand il travaille, le cerveau consomme plus d'énergie qu'au repos (Dehaene 2007: 101). Et la consommation d'énergie s'accroît en fonction de la complexité de la tâche. Dès lors, on peut raisonnablement espérer faire correspondre aux fonctions linguistiques leurs corrélats anatomophysiologiques, observer ainsi directement les processus neurobiologiques qui sous-tendent les processus linguistiques (Dehaene 2006: 19)»⁴⁰.

D'après M. Mahmoudian, dans le futur on pourrait s'attendre à des changements encore plus rapides de nos connaissances dans les neurosciences, ce qui contribuera encore plus à l'approfondissement de nos connaissances linguistiques. Dans la suite de ses propos, M. Mahmoudian commence par la discussion du «processus neural pour la lecture»⁴¹. Il le résume ainsi:

«L'observation de l'activité cérébrale montre que la lecture ne consiste pas en une saisie de l'image graphique du mot, mais consiste en une suite d'opérations. Les fonctions de vue et de lecture entretiennent des rapports complexes: jusque vers 100 ms (millisecondes), la reconnaissance des mots et des images ne révèle aucune différence du point de vue des zones cérébrales activées. Mais 50 ms plus tard, les mots écrits sont canalisés vers la région temporale ventrale gauche et les images vers l'aire symétrique de l'hémisphère droit. Autrement dit, pour la lecture, sont d'abord mobilisés les organes de la vue, et c'est dans une phase ultérieure que les zones spécifiques de la lecture sont sollicitées»⁴².

Voici comment l'auteur nuance, par la suite,

«au moins sur deux points: 1. La répartition n'est pas absolue; elle doit être conçue plutôt comme une préférence qui rend possible recouvrement et fluctuation. Ainsi, dans les aires qui réagissent à un haut degré à l'écrit, on peut constater une activation non négligeable induite par la vision d'autres objets comme maison, outil, animal (Dehaene 2007: 111-113). Différence de degré qui implique que les aires activées pour le déchiffrement de l'écrit ou pour la reconnaissance des images ne le sont pas toutes de manière égale. Cela expliquerait la possibilité de la compensation par les aires visuelles du traitement de l'écriture quand l'hémisphère gauche vient à manquer [...]. 2. L'activité de lecture ne peut être conçue comme un simple programme sériel où une activité se termine avant qu'une autre ne commence; plusieurs traitements se déroulent simultanément, et les traitements parallèles sont régis par une organisation hiérarchisée

⁴⁰ *Ibid.*, p. 128.

⁴¹ *Ibid.*, p. 129.

⁴² *Ibid.*

grâce à laquelle [...] le déchiffrement est orienté vers la zone de lecture. La lecture se révèle ainsi être un processus complexe»⁴³.

Par la suite (6.5) sont discutés les rapports entre les signifiants phonique et graphique – entre autres, dans le processus de la lecture, et toujours à la lumière de la problématique «le langage et le cerveau»:

«Les recherches sur la lecture ont d'autres implications. Elles permettent [...] de clarifier les liens qui existent entre les substances phonique et graphique du signifiant linguistique. Considérons les résultats des études sur la dyslexie. Certaines erreurs n'ont rien d'anormal: les confusions entre *b* et *d* ou *b* et *p* (lettres en miroir) ne sont pas symptôme de la dyslexie, "mais la conséquence naturelle de l'organisation des aires visuelles". Une fois la dyslexie bien définie, un constat s'impose: "Chez la majorité des enfants, la dyslexie semble due à une [tout] autre anomalie, située dans le traitement des sons du langage parlé. (Dehaene 2007: 30)" Plus généralement, on identifie des zones de l'hémisphère gauche qui sont impliquées à des degrés divers dans la lecture. Mais elles "ne sont pas spécifiques à la lecture: elles interviennent au premier chef dans le traitement du langage parlé." Dehaene conclut qu'"apprendre à lire consiste [...] à mettre en connexion les aires visuelles avec les aires du langage" (Dehaene 2007: 97). C'est dire que l'acquisition de la lecture suppose la connaissance de la forme phonique. L'inverse n'étant pas vrai: on peut bien maîtriser le signifiant phonique sans manier la forme graphique. C'est affirmer donc le primat du signifiant phonique par rapport au signifiant graphique»⁴⁴.

Le lecteur peut, il est vrai, se sentir un peu déçu aussi bien par l'absence de références à plus de recherches en neurosciences (en général, dans ce chapitre, on ne trouvera qu'une vingtaine de sources traitant des neurosciences; de plus, la majorité d'entre elles renvoie aux mêmes auteurs [S. Dehaene, J.-P. Changeux; M. Mahmoudian a visiblement choisi ce qui lui semblait le plus intéressant et le plus pertinent dans ce domaine⁴⁵] – mais d'autre part, grâce à ce fait, le livre ne sera pas particulièrement difficile d'accès pour les chercheurs spécialistes de linguistique générale) que par le caractère assez banal des conclusions: finalement, l'apprentissage de la langue par les enfants ne montre-t-il pas déjà que le phonique vient avant le graphique? Or, les conséquences, pour la linguistique, des conclusions discutées par M. Mahmoudian s'avèrent plus intéressantes et prometteuses:

«[...] les préoccupations des neuroscientifiques rejoignent celles des linguistes. Y a-t-il un lien entre la structure de la langue et la substance du signifiant? Non, dit un Hjelmslev (1968) qui soutient que la structure de la langue est indépen-

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁴⁵ Cf. *ibid.*, p. 155: «Quant à la neuroscience, même si la diversité théorique n'est pas aussi grande qu'en linguistique, sur nombre de points, les avis sont partagés; des débats ont cours, et certains problèmes font l'objet de "discussions animées" (Changeux 2002: 310). Dans pareils cas, je me permettrai de dire, en tant que linguiste, quelle option paraît mieux adaptée aux faits de langue, et pour quelles raisons».

dante de toute propriété substantielle; par conséquent, les deux se valent. Alors que Bloomfield ou Martinet – comme de nombreux autres structuralistes – reconnaissent le primat du signifiant phonique, et considèrent que la structure du signifiant linguistique est essentiellement déterminée par la substance phonique; ils admettent dans le même temps que dans certaines conditions, les deux formes soient relativement indépendantes, voire que la forme écrite prévale. Ici, les neurosciences semblent jouer le rôle d'arbitre, et favoriser la thèse du primat de l'expression orale»⁴⁶.

Ainsi, aussi banals qu'ils puissent paraître à première vue, certains fruits de la collaboration entre linguistes et spécialistes des neurosciences permettent de mieux juger du caractère adéquat (ou non) de plusieurs modèles linguistiques. Ou encore des exemples: «le recours à l'observation de l'activité cérébrale pourrait conforter ou ébranler le concept du signifiant zéro, du moins dans l'une de ses acceptions»⁴⁷; grâce aux neurosciences, on pourrait rediscuter la détermination des unités phonologiques qui pose des problèmes dans certaines zones.

«C'est le cas, entre autres, des affriquées [...] et des diphtongues [...]; d'où la question: Un ou deux phonèmes? Chacune des solutions alternatives peut être appuyée par des arguments plus ou moins recevables. Si l'on admet le principe que le traitement de deux unités appelle une plus grande dépense d'énergie que celui d'une unité, alors l'observation et la mesure de l'activation cérébrale pourraient permettre de trancher la question, ou du moins, d'y voir plus clair, éventuellement de poser la question dans d'autres termes»⁴⁸.

Il ne faut pas s'étonner du fait que, avant, cette façon de se prononcer sur l'adéquation des modèles linguistiques était pratiquement inconnue des linguistes; c'est, par contre, devenu possible aujourd'hui, grâce à la collaboration avec les neurosciences.

Toujours à la lumière de la problématique «le langage et le cerveau», si les fondateurs de la linguistique structurale «ont affirmé la dualité du signe linguistique, l'existence d'un signifiant et d'un signifié dont l'union produit l'entité signe; affirmé aussi que le signifiant ne se confond pas avec le son physique; que le signifié n'est ni la chose ni l'expérience de la chose»⁴⁹, si la «communauté des linguistes reconnaît en majorité que le signe linguistique tout comme son signifiant et son signifié ont un aspect mental; qu'ils sont des images mentales, en ce qu'ils intègrent une part d'imaginaire», alors «que sont au juste les images mentales?»⁵⁰. «Le cerveau comporte-t-il un répertoire de ces images? Comment se présentent-elles dans le système nerveux? Comme des tous indivis? Ou bien comme

⁴⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 135.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 136.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 127.

⁵⁰ *Ibid.*

des complexes analysables, articulés? Correspondent-elles plus ou moins aux unités linguistiques?»⁵¹. On ne peut qu'être d'accord avec M. Mahmoudian: «Le structuralisme linguistique a pris le parti de s'interdire toute incursion dans ce débat»⁵², en se limitant en grande partie à l'étude de la «langue en elle-même et pour elle-même»⁵³. Or, aujourd'hui le «dialogue» entre les neurosciences et la linguistique est devenu possible, et cela permet d'aller même encore plus loin: certaines expérimentations en linguistique

«[ont] recours essentiellement à l'observation de l'introspection (et dans une moindre mesure au comportement) du sujet parlant. L'introspection suppose que le sujet parlant ait une certaine connaissance intuitive de sa langue et qu'il soit capable de l'exprimer par la langue. Le recours à l'introspection ne permet pas de trancher la question délicate de savoir si le sujet observé n'a pas conscience de tel phénomène ou bien s'il manque de moyens linguistiques pour exprimer son savoir intuitif. [...] Les nouvelles techniques rendent l'observation possible indépendamment du langage: on soumet le sujet à un stimulus et on observe l'effet dans le cortex»⁵⁴.

En même temps, le «dialogue» entre les sciences du langage et les neurosciences ne serait pas «tout-puissant». Comme M. Mahmoudian le reconnaît, «[i]l y a des questions que la linguistique ne peut actuellement pas poser aux neurosciences»⁵⁵.

Dans l'Épilogue (Chapitre 7⁵⁶) «sont résumés les acquis, les perspectives, les problèmes pendants»⁵⁷, l'accent étant mis sur l'importance des recherches interdisciplinaires: déjà, les linguistes et les neuroscientifiques semblent s'occuper des mêmes problèmes de recherche plus souvent qu'on aurait pu le penser, tandis que les résultats des recherches neuroscientifiques «ne sont pas si éloignés de positions prises par des linguistes»⁵⁸. Sous ce rapport, M. Mahmoudian prône un rôle plus actif des linguistes:

«Il serait souhaitable que le rôle de la linguistique ne soit pas réduit à celui de réceptacle passif des trouvailles des neurosciences. Il est évident que la diversité des théories linguistiques ne facilite pas la tâche du neuroscientifique. De même, étant donné la dynamique et l'évolution rapide des connaissances neuroscientifiques, il n'est pas facile pour le linguiste d'en tirer son parti. Mais

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ Saussure 1916 [1971, p. 317].

⁵⁴ Mahmoudian 2016, p. 133.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 158-184.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁸ *Ibid.*

n'est-ce pas là le risque inhérent à la recherche, surtout quand elle vise l'interdisciplinarité?»⁵⁹.

À la fin du livre, le chercheur exprime une fois de plus – et toujours dans l'optique de recherches ultérieures – le credo qui l'a poussé à composer cet ouvrage: «Ce qu'on devrait en tout cas éviter, c'est de céder à la tentation de renoncer à la recherche d'invariants neurobiologiques correspondant aux éléments linguistiques ou de décréter – comme Chomsky – que les processus neurobiologiques du langage sont inaccessibles à la connaissance humaine»⁶⁰.

Ce livre aura de l'intérêt non seulement pour les linguistes, mais aussi pour les historiens des idées linguistiques du XX^{ème} siècle – entre autres, pour ceux qui travaillent sur l'histoire de la phonologie (qui commence, d'après l'auteur, avec Jan [I.A.] Baudouin de Courtenay⁶¹); sur la linguistique «saussurienne»; sur les rapports entre le structuralisme et les courants postérieurs – entre autres, la linguistique chomskyenne qui, comme cela a déjà été montré, est vue par l'auteur de façon assez critique: «[L]a linguistique chomskyenne critique une théorie scientifique sans en proposer une alternative. En fait, à une théorie, on oppose une métaphysique. La linguistique s'est efforcée pendant plus d'un siècle à se constituer en science; Chomsky entreprend de la ramener dans la juridiction de la métaphysique»⁶², etc.

Ainsi, le contenu du livre s'avère en général plus large que la problématique annoncée dans le titre – mais, paradoxalement, en même temps plus étroit: de temps en temps, le lecteur pourrait regretter l'absence de références précises à des sources particulières – aussi bien linguistiques (par exemple, quand M. Mahmoudian parle de F. de Saussure⁶³) que (et surtout) «neuroscientifiques». Sous ce rapport, la question suivante se pose: pourrait-on, en général, parler aujourd'hui des «neurosciences» comme on parle souvent (et de façon parfois à peine justifiable) de la «linguistique [contemporaine]»? Ou par rapport au domaine des neurosciences aussi, ne conviendrait-il pas mieux de parler de divers courants qui proposeraient, chacun, une interprétation différente des liens entre «le langage et le cerveau» discutés dans le livre? L'auteur répond à cette question en comparant la «neuroscience» et la «linguistique»: «Quant à la neuroscience, même si la diversité théorique n'est pas aussi grande qu'en linguistique...»⁶⁴.

En ce qui concerne la linguistique, il est probable que c'est précisément la diversité des approches des phénomènes langagiers, durant le XX^{ème} siècle (entre autres, dans les courants poststructuralistes) qui a abou-

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 184.

⁶¹ Cf. *ibid.*, p. 24.

⁶² *Ibid.*, pp. 22-23.

⁶³ Cf. *ibid.*, p. 31 et suiv.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 155; cf. sous ce rapport la note 45 de ce compte rendu.

ti à une sorte de «crise» dans les sciences du langage – en lien, en particulier, avec la «perte» d'un objet d'études bien défini. Un parallèle s'impose avec la situation de «crise» dans les sciences du langage au début de ce même XX^{ème} siècle. À cette époque, la parution du *Cours de linguistique générale* a été parfois perçue comme une solution à la situation de crise méthodologique que connaissaient les sciences du langage, quand les langues elles-mêmes, en tant qu'objets principaux des recherches linguistiques, semblaient «disparaître» devant les yeux des linguistes. Le développement de la géographie linguistique aboutissait à la conclusion de la nature conventionnelle des frontières qui séparent les langues (le plus souvent, les différentes isoglosses ne coïncidaient pas sur les cartes); l'invention d'appareils phonétiques de plus en plus fins et sophistiqués montrait que même les gens parlant une même langue prononcent différemment; de plus, une même personne peut prononcer différemment un même son pendant la même journée... Cela supposait-il que les linguistes(-positivistes) ne devaient plus étudier que la parole individuelle, en oubliant la langue dans le sens général du mot?

Espérons que, dans le contexte actuel des sciences du langage, le livre de M. Mahmoudian (qui a vu le jour précisément cent ans après la publication du plus célèbre livre publié sous le nom de F. de Saussure⁶⁵) aidera les linguistes qui se posent la question de l'adéquation des «objets de connaissance» (les différents modèles linguistiques) aux «objets réels» correspondants.

Bien sûr, comme dans chaque ouvrage d'un volume important, il y a dans ce livre des passages avec lesquels tout le monde ne sera pas nécessairement d'accord ou sur lesquels le lecteur souhaitera poser à l'auteur des questions plus précises. Certaines expressions, voire termes, mériteraient une explication plus détaillée: à quoi, par exemple, renvoie «l'intention phonique de Baudouin de Courtenay»⁶⁶, etc.? Parfois la différence entre les objets réels et les objets de connaissance n'est pas suffisamment mise en évidence. Ainsi, en se référant à A. Martinet⁶⁷, M. Mahmoudian écrit: «Ce qui rend souvent délicate la réponse à la question "Combien telle langue a-t-elle des phonèmes?" est le fait que les langues [...] n'ont pas une unité parfaite et varient quelque peu [...]»⁶⁸. Avec une distinction plus précise entre les objets réels et les objets de connaissance, la réponse exacte à la question sur le nombre de phonèmes dans une langue

⁶⁵ Comme nous le savons, l'influence que le *Cours* a exercée sur l'évolution des sciences du langage (mais pas seulement) était si grande que, en ce qui concerne la linguistique, on peut dire que le XX^{ème} siècle semble avoir commencé précisément en 1916, tout comme le XIX^{ème} siècle «linguistique» avait commencé en 1816, avec la parution de l'ouvrage de F. Bopp *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*, qui a marqué le début du «paradigme» historico-comparé en linguistique. 1816 – 1916 – 2016?..

⁶⁶ Mahmoudian 2016, p. 24.

⁶⁷ Martinet 1960, § 1.13.

⁶⁸ Mahmoudian 2016, p. 44.

donnée semblerait impossible, car dépendant du modèle choisi (supposant, entre autres, la question de la définition même du phonème, etc.).

En conclusion, soulignons encore que le livre de M. Mahmoudian pourrait être utile et intéressant non seulement pour les spécialistes des sciences du langage qui se posent la question des nombreux modèles coexistant aujourd'hui en linguistique, mais également pour tout chercheur qui s'intéresse à la possibilité de trouver une base commune aux différentes théories linguistiques et / ou d'assurer une réunion des sciences de l'homme avec les sciences de la nature. *Last but not least*, on ne peut que recommander cet ouvrage aux historiens des idées linguistiques: il est toujours plus intéressant de repenser l'histoire des sciences du langage à la lumière des nouvelles solutions proposées aux anciens problèmes.

© Ekaterina Velmezova

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHANGEUX Jean-Pierre, 2002: *L'homme de vérité*. Paris: Odile Jacob
- DEHAENE Stanislas, 2006: *Vers une science de la vie mentale*. Paris: Collège de France – Fayard
- , 2007: *Les neurons de la lecture*. Paris: Odile Jacob
- HJELMSLEV Louis, 1943 [1968]: *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit, 1968
- MAHMOUDIAN Mortéza, 1997: *Le contexte en sémantique*. Louvain-la-Neuve: Peeters
- MARTINET André, 1960: *Éléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1971]: *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1971

Sommaire

E. Velmezova	<i>Présentation</i>	1
--------------	---------------------------	---

Conférenciers invités

J.-P. Bronckart	<i>Théories linguistiques et psychologie du développement. F. de Saussure et V. Vološinov en appui aux thèses interactionnistes</i>	5
J. Bronckhorst	<i>La linguistique indienne: perspectives européennes et indiennes</i>	27
R. Comtet	<i>V. Žirmunskij et la typologie des langues</i>	65
G. Jucquois	<i>L'histoire des théories linguistiques fait-elle partie de l'épistémologie de ces théories?</i>	89
E. Velmezova	<i>Reconstructing texts, reconstructing texts</i>	99

Doctorants et jeunes chercheurs

N. Bichurina	<i>Baptêmes d'une langue ou un peu de magie sociale dans le passé et dans le présent (franco-provençal – arpitan – savoyard)</i>	119
M. Jara-Bouimarine	<i>Les faux amis du traducteur: quelques jalons dans le parcours historique d'un concept</i>	139
Y. Mayilo	<i>L. Masenko et les racines romantiques des idées sur la politique linguistique en Ukraine contemporaine</i>	151
E. Simonato	<i>Un patois romand du bord de la mer Noire: la géographie linguistique soviétique des années 1930-1960</i>	167

M. Viain	<i>L'organisation de la syntaxe dans les traités de grammaire arabe médiévaux (X^e^{me} – XIV^e^{me} siècles)</i>	179
D. Zaleskaya	<i>Les particularités de la langue russe dans les manuels de russe pour francophones (1945-1960)</i>	195

Annexe

E. Velmezova	<i>La problématique «langage et cerveau» et son intérêt pour l'étude de l'histoire des théories linguistiques.....</i>	207
	<i>Sommaire.....</i>	221